



Colno I Med. 44

ways used by him to gain one
to the first person. So a.

How directed — 59

Must have 3 P. 41 a.

Says to pour. 68.

Comes to Galesi Po

Jehan to Med ^{occurs in text} 47

Jmi no let London to him

Jmi ad — Paye et Argonne. D. 100000 100 a.

24 Feb. de Mordue 103. Gue incipit
ilextrani: tendit, cum 105.

2000

HISTOIRE

DES HOMMES ILLV-

STRES DE LA MAISON

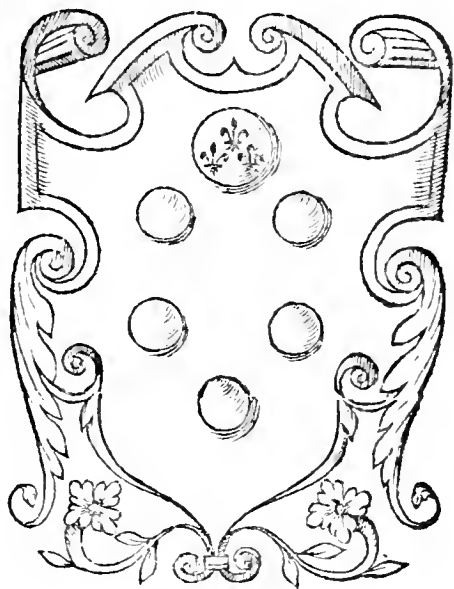
DE MEDICI,

AVEC VN ABBREGE DES

COMTES DE BOLONGNE

ET D'AVVERGNE.

A LA ROINE, MERE DV ROI.



A PARIS,

Chez Charles Perier, rue S. Iean de
Beauuais, au Bellerophon.

1564.

AVEC PRIVILEGE DV ROI.



A TRES AVGVSTE
ET HONOREE PRINCESSE,

MADAME CATHERINE

DE MEDICI, ROINE MERE

DV ROI DE FRANCE.



ADAME, tout homme de bon iugement, qui a tant soit peu versé en la lecture des plus communes histoires d'Italie, peult aisément connoistre que la ville de Florence demeureroit encor abismee dans les flots impetueux de ses ancien-

nes seditions, si le Souuerain autheur de toutes choses aiant, compassion du sang qui ordinairement s'y espandoit, n'eust excité vos ancestres à si bien y prouuoir, que leur seule vertu se peult à bon droict donner toute la gloire, de ce que les esmotions ciuiles y sont maintenant esteintes, sans esperance aucune de se pouuoir iamais re-

mettre sus. En quoi (s'il m'est loisible de parangonner Florence avecques Rome) les hommes illustres de vostre maison se sont tellement euer-tuez, que les anciens Romains loïez entre tous, pour auoir apaisé les tempestes quelquefois suruenues en leur gouuernement politicq, ne les peuuent supplanter au poinct de cet hōneur: Considéré que le peuple de Rome ne se desborda iamais si oultrageusement qu'il ait osté la superintendence du gouuernement publicq aux personnes honnorables qui l'auoient entre mains, & qu'en l'espace presque de cinq cens ans que dura la liberté Romaine, à sçauoir depuis les Rois chassez iusqu'à l'Empire pacificq d'Octauius, la ville de Rome n'a senti la moitié non-pas la dixiesme partie des esmotions populaires, dont la republique de Florence a esté persecutée par l'espace seulement de trois cens ans, que son Aristocratie & Dimocratie peuuent auoir duré. Or comme ainsi soit que la vertu singuliere des Princes & grans Seigneurs a tousiours eu tel credit à l'endroit des gens doctes, qu'ils ont employé & leurs iours, & leurs nuitts à l'eternizer par escriture non perissable, de peur que l'entresuite des temps ne l'enseuelist en vn oubli perpetuel, ceux à mon iugement ne s'egareront du sentier des doctes, qui maintenant voudront dedier leur esprit & leur plume à la recherche
des

des actes vertueux, qui en despit de la mort font reuiure voz ancestres en vous, & tant que la posterité durera tesmoigneront les Seigneurs de Medici, auoir autrefois trauaillé iusques là, qu'ils n'ont espargné ne leurs biens, ne leurs vies, affin d'estre receus au nombre de ceux, qui selon le tesmoignage du grand Aphricain, parlant au ieu-ne Scipion, retournent finalement au ciel, pource qu'ainsi que tous iustes gouuerneurs doivent faire en ce bas monde, ils ont soingneusement gardé & accreu leurs republicques aux despens de leur vie. A la mienne volonté que le moien de bien dire ne m'eust manqué en vn si beau suget, lequel toutefois i'ai tellement quellemēt discouru en ce present liure, suiuant la recherche soingneuse que i'en ai faite es histoires modernes & anciennes, & les aduertissemens que certains Gentils-hommes Italiens bien entendus és affaires de la Toscane m'ont gratieusement departi: Car ie suis asseuré qu'une si riche matiere & qui vous atouche de si pres, vous eust donné plus de contentement, si acompaignee d'un stile conforme à sa grandeur, se feust presentee à vostre maiesté, ce que n'ayant sceu faire, & toutefois iugeant à par moy la lecture telle qu'elle est, ne vous pouuoir estre qu'agreable, entendu qu'elle est veritable & sans fard, i'ay pris la hardiesse de faire voler le bruit de voz.

ancestres sous l'aile de vostre authorité Roiale, & quand & quand d'engraver en l'esprit de noz François, que la maison de Medici est par sa vertu deuenue la premiere & la plus illustre de toute l'Itale: en ce ne faisant tort aucun aux Colonnais, Ursins, Farnezes, Caraffes, Sforces, Triuulses, Gonzagues, Bentiuoles, Fregouzes, Fiesques, Adornes, ny à tous les autres Potentats qui s'y peuuent trouuer, ores que par tout ils s'efforcent assez de trompeter le nom de leur grandeur. Car qui est celui qui voudroit egaler presque tout le reste de l'Itale avec la seule Toscane, maintenant sujette à la maison de Medici, & de laquelle (si le droict vous estoit gardé) demeurez seule & unique heritiere, tant de la part du feu Duc d'Urbain vostre pere, que de celle du feu Duc Alexandre vostre frere naturel? Veritablement (Madame) ce vous doit estre vne gloire de tant plus grande, que plus par vertu & bon conseil que par armes ou tyrannie ceste noble prouince demeure acquise à vostre maison, & que le peuple Florentin, qui parauant maistrisé d'une certaine furie faisoit voler les esclats de sa rage, est deuenu paisible, apres auoir ouuert ses oreilles pour y introduire la remonstrance aucunesfois douce & aucunesfois aigre, que voz saiges predecesseurs luy ont fait le temps passé. De sorte que peu à peu les
cerueaux

cerueaux obstinez de ce peuple mutin, se sont remis en leur deuoir, et en fin recognoissans leur faute ont patiemment encollé le ioug de voz ancestres, lequel neantmoins ils auoient iusqu'à ce iour plus hai que la mort. Le benefice desquels si de bien pres est regardé par nous, semblera n'auoir esté que la simple figure de celui que vostre diuin esprit deuoit puis apres pratiquer au Roiaume de France, auquel vostre vertu ne s'escartant du chemin que voz deuanciers luy ont esplanadé, & ne forlignant de sa premiere race, a sceu tellement pacifier les troubles y estans suruenus, que vous seule auez plus fait en vn iour que les armes n'eussent possible expédié en l'espace de vingt ans: comme ainsi soit que les Allemans & les Anglois demeurent amis de la couronne de France par vostre sage pratique, & que la Noblesse de vostre Roiaume parauant acharnée à sa propre ruine, iusqu'à voir le pere armé contre le fils, le frere contre le frere, le nepueu contre l'oncle, & le cousin contre le cousin, vit maintenant en union fort paisible: enquoy certainement vous auez surmonté tous les hommes illustres de vostre maison, & de tant plus que c'est vn acte beaucoup plus heroic d'esteindre les feuz allumez par tous les lieux du plus grand Roiaume de la Chrestienté, que de composer les seditions d'un seul peuple de

Florence. Ce que ie n'eusse teu en ce present œuvre, ains en eusse fait un traitté particulier, n'eust esté que l'esclairante lumiere de vostre vertu confrontee avec celle de voz predecesseurs, eust peu ofusquer la lueur de leur gloire. Aussi l'ay-ie reserué pour un volume à part, lequel moiennant la grace de Dieu & le preiugé que vous ferez de cestui-ci, fera cognoistre à tous, que si voz ancestres paternels ont esté les plus grans d'Italie, voz maternels n'ont esté moindres, ains possible plus exaulsez par tous les principaux Roiaumes de l'Europe: entendu que la race de feu Madame la Contesse d'Anuergne & de Lauraguez vostre mere, se trouue enrichie d'un Empereur, de quelques Roys de France, d'Angleterre, & de Jerusalem, de quelques enfans de France, de Portugal, & d'Escoffe, sans les Ducs de Bourgongne & de Berri, les Contes de Flandres, les Princes de Bourbon, de Lorraine, de Nauarre, de Neuers, d'Aurenge, & autres grans Seigneurs, qui tous peuuent fermer le bec à un tas de detraçteurs, se glorifians d'estre nommez les fleaux des Princes, pour irrcueremment sçauoir mesdire d'eux & de leur race. Ceste matiere demande beaucoup de temps pour estre traittee selon sa dignité, toutefois mon dessein est d'y trauailler avec telle diligence, que le labeur assidu retrāchera une partie du long

temps

E P I S T R E.

temps qui s'y pourroit employer. Ce pendant, pour ne tenir les lecteurs en abbay, ie leur en donnerai quelque echantillon, qui est vn petit abregé des Comtes de Bolongne & d'Auuergne, mis à la fin de la presente histoire, dans lequel sommairement se pourront voir les souches anciennes de vostre noble race, dont il n'y a celle qui ne merite fort bien le trauail entier d'vn bon historien. Si vostre maiesté (MADAME) se peult demettre iusqu'à lire ce qui y est contenu, ie ne fai doubte aucune que tout aussi tost ne recognoissiez le souuerain Modérateur du monde pour celui seul, qui tousiours à fait si bien prosperer et fleurir vostre maison: Lequel en ce lieu ie supplie vous vouloir heureusement maintenir au gouuernement de la Monarchie auguste de nostre Roi vostre fils, affin que toutes choses s'y puissent parfaire ainsi que par vostre sagesse & vertu elles y sont droittement acheminees. De Paris, le 20. Iuillet. 1564.

Le plus que treshumble & tresobeissant
seruiteur de vostre Magesté.

Iean Nestor medecin.

ADVERTISSEMENT au Lecteur.



I quelqu'un est patient iusqu'à ne s'ennuier de lire la presente histoire bien au long, il en pourra tirer vn exemple fort remarquable du changement ordinaire qui se fait és republiques, lesquelles tant bien policees soient elles, ne demeurent long temps en mesme estat, si ce n'est par vn singulier benefice de Dieu qui en vueille garder quelque vne en son entier, pour seruir de miracle à toutes les autres du temps passé. Les Monarchies esquelles les Rois ont voulu tirannizer, sont par laz de temps tombées en vn gouvernement Aristocratic, auquel la superintendence a esté donnée à quelques iustes & prudens hommes choizis entre tous par sincere election, qui puis apres ne faisans leur deuoit, ains voulans commander iniquement, ont introduit vne Oligarchie si grieve & insupportable au peuple, que force lui a esté de s'esleuer contre l'iniquité des Oligarches. mesme d'establiir vne Dimocratie en laquelle le peuple a gouverné fort iuridiquement iuxte les loix & la coustume du païs, ou toutefois quand il a voulu faire selon son seul plaisir, sans respecter ne la coustume, ne la loi, il a changé la Dimocratie en vne Ochlocratie, qui est le gouvernement le plus inique, pernietieux & desbordé de tous : de sorte que ces mauuaises polices ont esté cause que de rechef quelques vertueux hommes, apres auoir dompté la fureur de leurs peuples, se sont emparez de la souueraineté des republiques, & se sont faits Monarques. La ville de Rome en pourroit donner suffisant resmoignage, en laquelle les Rois gouvernerent premierement, puis eux chassés & leur tyrannie supprimée, les Consuls tenans vne forme d'Aristocratie, tiercement le peuple introduisant ses Tribuns, & exterminant les Consuls, qui toutefois rentrent en estat quelque temps apres, mais en condition que l'un des Consuls seroit du corps du peuple, finalement les Césars venus au dessus des Patritiens & du peuple. Les Florentins aussi aians premierement vescu, tantost en l'obeissance des Empereurs, tantost en celle des Papes, s'en sont peu à peu retirez, à cause des querelles suruenues entre ces deux Monarques, puis ont dressé vne Aristocratie, de laquelle les plus grans de la ville se mangeans les vns les autres, se sont precipitez en vne Oligarchie tellement preiudiciable au peuple, qu'il s'est laisi du gouvernement de la Republique, & en a fait vne Dimocratie

cratie : mais en icelle les hauts populans ne voulans endurer que les moiens gouuernaſſent comme eux, occasionnerent Silueſtre de Medici à prendre les armes, & à deffendre le parti du moien peuple: Dont aduint qu'au lieu d'une Dimocratie fut introduitte vne Ochlocratie contre le deſſein & pretendu dudit Sylueſtre, qui rien n'auoit attenté que l'entretien & confirmation de la Dimocratie en ſon entier, comme auſſi peu de temps apres elle fut remiſe par la vertu des chefs de ceſte ligue. En ſin tourefois les hauts, moiens, & bas populans ſi gouuernerent ſi mal, que les Seigneurs de Medici principaux auteurs de la Dimocratie furent contraints, pour obuier à la ruine de leur republique, reprimer la diſſolution du peuple, & le forcer de prendre la forme de Republique la meilleure de routes, à ſçauoir la Monarchie à laquelle pour bon conſeil & force, ſont iointes l'Ariſtocratie & la Dimocratie.





HISTOIRE DES

HOMMES ILLVSTRES

DE LA MAISON DE MEDICI.



OMBIEN que lon me puisse aisément persuader, le discours de l'histoire Florentine n'estre au iugement de plusieurs moins nécessaire que prouffitable pour eternizer les hommes vertueux de la maison de Medici (propre suiet du present œuure) si est ce que mon dessein n'est de la poursuiure bien au lōg, pour ce que Iean Vilani, Leonard Aretin, Machiauel, & plusieurs autres, l'ont si amplement traittée, qu'ils se peuuent vanter d'auoir recherché son premier œuf, en ce qu'ils n'ont teu l'origine, l'increment & progrez heureux du peuple Florentin. Qui fait, que mon labeur se sentant degagé de la reditte de ce que ces prealleguez autheurs ont suffisamment historié, & toutesfois ne voulāt entrer en matiere par vn commencement égaré, s'accorde bien à la recherche d'un lieu, que l'accord vniuersel des auteurs anciens & modernes, Grecs, Latins, Italiens & François, nous laisse pour autentic. C'est qu'apres qu'Odoacre eust par le violent effort de sa gendarmerie barbare deboutté de l'Empire Occidental le pusillanime Augustule

dernier Monarque d'iceluy, L'an de IesusChrist quatre cens septante & sept, les Gots commanderent en Italie septante & sept ans, de laquelle puis apres furent mis hors par Bellissaire & Narse, Capitaines de l'Empereur Iustiniã, qui ne demeura pacific de l'Empire nouuellement recouuré, que seize ans, pource que les Lombars (à l'aide desquels Narse auoit dechassé les Gots) s'emparerēt apres son trespas de toute l'Italie, excepté la part que les Exarques de Rauenne tenoient au nom de l'Empereur d'Orient: & la gouuernerent deux cens vingt cinq ou trente ans, iusqu'à ce que Charlemaigne les en chassa, qui à son retour de Rome, ou le Pape Leon troisieme l'auoit auantagé de la couronne Imperiale, passa par la Tóscane, restaura Florence que les si lóques & furieuses esmotions de guerre auoient toute abismée en ruineuse desolatiõ, & y fit retourner la noblesse presque du tout esparse és terres d'enuiron. Pour l'assurance de laquelle contre les inconueniens qui pouuoient suruenir, ferma la ville d'un mur auantageux, & la fit remparer de part en part. Au temps de ce desastre, Euerard de Medici cheualier François, lors suiuant l'Empereur Charlemaigne en ceste guerre, fut aduertí d'un certain Mugel, qui s'auantageant de la grandeur desmesurée, dont il surpassoit tous les hommes du pays, faisoit mille voleries & brigandages és environs de Florence, spécialement au terroy depuis appelé Mugello du nom de ce brigand, & y exerçoit telles cruautéz, tant à l'endroit de ses voisins, que de tous estrangers voyageans par là, que les cauernes

Seigneurie des Gots en Italie par l'espace de 77. ans.

Les Lombars s'emparēt d'Italie, & y cōmādent 225. ans.

Charlemaigne dompte les Lombars, & restaure Florence.

Euerard de Medici Cheualier François.

abruuées du sang des pauvres massacrez n'expiroiēt que la puanteur de leurs charongnes mortes . Dont le cheualier Euerard prit si grāde compassion , qu'en fin resolut l'aller combattre , pour afranchir le pays de sa tyrannie: en quoy la diuine prouidence fauorisa tellement son dessein , que l'impitoyable Mugel resta mort sur le champ , & pour despouille memorable , laissa aux victorieux de Medici vne masse , accompagnée de six boules de fer , dont le gentil guerrier (pour mieux immortalizer son acte heroïc) blasonna ses armoiries , les deuissant d'un chāp d'or à six palles de gueulles : pource qu'en combattant contre Mugel , il auoit receu en son escusson pleinement champé d'or, vn coup de masse, qui y auoit laissé l'impression des six boules encores toutes sanglantes, à raison de quelques massacres freschement executez par ce voleur. La victoire obtenue, le cheualier Euerard ne voulut retourner en Frāce, pource que ceux du pays se sentans afranchis par sa vertu, l'honorerēt d'un si gracieux accueil, q̄ force luy fut oublier son pays naturel, & pour le reste de sa vie s'accommoder en vn estrange : à fin d'y planter vne posterité qui le temps à venir feroit cognoistre par ses effects vertueux, de quel estoc elle auroit pris sa premiere origine . Ce discours receu pour veritable (comme ie presuppōse qu'il est) considéré que la famille de Medici tire son anciē & premier estre du terroy de Mugello, ou tousiours elle a eu beaucoup de seigneuries, & que plusieurs autres ayans premier que moy retiré ce fait ou de quelques anciēs autheurs Italiens,

Legean Mugel vaincu par Euerard de Medici.

Premiere inscription des armoiries de Medici.

La famille de Medici, tire son ancienneté du terroy de Mugello.

ou de quelques pancartes trouuées és bibliotecques des hommes fameux de ceste maison, n'ont rougi en l'asseurance de ce narré : ie soustiendray hardiment les ierçons & branches de la famille de Medici auoir premierement pullulé d'une racine Françoisse, de laquelle toutesfois la pepiniere est demeurée en Italie, & ses arbrisseaux premiers n'ont esté cogneus si bien que ie voudrois, pource que le temps de leur premiere enfance ne leur a donné moyen de germer en fruit de grande renommée, non plus qu'aux autres familles, qui de ce temps là furent au Florentin. Pource, si ie ne commence à denombre les hommes illustres de ceste maison dès le tēps de nostre Euerard François, plaie à tout lecteur beneuole en reietter la faute plus tost sur la matiere qui a defaillie à ces hōmes, que sur eux, sur moy, ou sur quelques autres plus versez que moy en la cognoissance de l'histoire Florentine. Car c'est chose asseurée, que comme de toute ancienneté les Florentins furēt suiets aux premiers Empereurs d'Italie, aux Gots, & aux Lōbards, selon la diuersité des tēps esquels ces Potentats commanderent audit pays, ainsi furēt ils puis apres obeissans à la posterité de Charlemagne, depuis aux Berēgers successeurs d'icelle, & recentemente aux Empereurs de la nation Germanique, qui tousiours les tindrent en bride, sans qu'ils eussent moyen de beaucoup se faire valloir au fait des armes, iusques à ce qu'apres leur auoir rendu le deuoir de vassaux obeissans l'espace de quatre cens trente & cinq ans depuis la mort de Charlemagne, se demembrerent de la souuerai-

Les Florentins ne sceurent excuter grands faicls d'armes pendant qu'ils furent suiets aux Potentats d'Italie.

nēté desdits Potentats, induits à ce faire tant par les
 seditions ciuiles suruenues en leur ville de Florence,
 que par les guerres qui avec le temps sallumerēt en- *Les guerres*
 tre les Empereurs & les Papes : pour aux vns, des- *des Empe-*
 quels maintenant adherer, & maintenāt aux autres, *reurs & des*
 fourdirent en vn instāt les partialitez Florentines, de *Papes ont dō-*
 tant plus preiudiciables à la ville que plus elle fut tar- *né commence-*
 diue à les receuoir. Desquelles partialitez, ores que *ment à la grā-*
 le discours ne serue beaucoup à la presente histoire, *deur des Flo-*
 veu que la maison de Medici ne fut du nombre de *rentins.*
 celles là qui premierement esleuerent les troubles à
 Florence, & puis apres les entretindrent par bannif-
 sements, par confiscations des biens, & par morts or-
 dinaires, tant de ceux de leur ligue, que de ceux de
 faction aduerse: si est ce que pour exactement coter
 le temps auquel ceux de Medici commencerent de
 plus tost se ioindre aux vns qu'aux autres, la recher-
 che abregée des factions Guelphes & Gibelines me
 semble grandement necessaire. Ainsi ne m'esgareray
 de beaucoup, si pour enseigner leur origine premie-
 re en la ville de Florence, i'ay recours à Iean Villani,
 Leonard Aretin & Machiauel, qui tous ont remer-
 qué en leurs histoires, l'an de nostre salut mil deux
 cens trente cinq, pour celuy auquel les honorables
 familles des Bondelmonts & des Vberts acompa-
 gnées de celles qui les fauorisoient, se declarerent
 Guelphes & Gibelines, apres auoir par l'espace de
 vingt ans nourri leurs haines particulieres, à cause de
 l'homicide cōmis en la personne du cheualier Bon-
 delmont. Cet an remarqué fut celuy au quel l'Em-

pereur Federic passa pour la seconde fois en Italie pour y guerroyer le Pape, & duquel les Vberts avec les Amidei leurs alliez suiuiants le parti de l'Empereur furent dictz Gibelins, les Bondelmonts & les Donati tenans celuy du Pape, furent appelez Guelphes.

Les Guelphes premierement chasséz de Florence par les Gibelins.

Mais pource que Federic vint au dessus de ses affaires, les Gibelins qui l'auoient secouru chasserent les Guelphes de Florence, & demeurèrent superintendans en la ville iusqu'à l'an mil deux cens cinquante que mourut Federic. Luy mort, les Gibelins despouillans leur vieille inimitié, & les Guelphes oublians toute iniure se ralièrent les vns avec les autres le septiesme iour de Iuin audit an 1250. puis d'un cōmun accord s'employèrent à la police de leur ville en faisans vne aristocratie, c'est à dire vne republique de liberté, en laquelle seulement les optimats & grās tant de faction Guelphe que Gibeline, auoient la souueraineté: qui toutesfois ne dura que huit ou neuf ans en tel estat, pource que sur la fin de ce temps les Guelphes qui auoient preualu les Gibelins en ce

Les Gibelins chasséz par les Guelphes.

gouuernement nouueau, & les auoient rendus odieux au peuple, à cause de l'orgueil auquel ils s'estoiēt maintenus durant la vie de Federic, firēt tant enuers le peuple que les Gibelins furent forcez abandonner Florence, & se retirer à Sienn. Mais leur bannissement ne dura beaucoup, pource que secourus du Cōte Iordan, lieutenant de Manfred, ils bastard de feu Federic, combattirent les Guelphes pres la riuie-
re d'Arbie, ou par la singuliere vertu de Farinata des Vberts les deffirent avec vn tel carnage, que ce qui

Defconfiture des Guelphes par les Gibelins.

resta de la desconfiture n'osa reprendre le chemin de Florence, ainsi sans aucune difficulté les Gibelins y rentrerent tous seuls l'an mil deux cens soixante, & par l'espace de cinq ans gouvernerent paisiblement la ville. Mais en l'an mil deux cens soixante six, les Florentins deliurez de la tyrānie du comte Gui, qui sous l'autorité de Manfroy auoit cōmandé en leur ville, rappelerent les Guelphes, & les accorderēt tellement quellement avec les Gibelins : qui quelque temps apres se sentans mal traitter par les Guelphes nouvellement reuenus, (car l'emulation ne pouuoit mourir entre eux) sortirent de Florence sans en estre aucunement sollicitēz, & en laissērent le total gouvernement aux Guelphes, qui pour se faire preualoir en leur nouvelle autorité, monterent en insolence si haute, que les Magistrats n'estoient aucunemēt reuez d'eux (ores q̄ tous fussent de leur ligue) car ordinairement se commettoient par les principaux de leur costé infinis excès & homicides es personnes de plusieurs qui ne l'auoient meritē, sans q̄ les auteurs des malefices en fussent puniz, pource qu'ils estoient supportez de la conuiuece des Magistrats n'osans se formaliser cōtre la puissance de ceux qui gouvernoient. Dont les chefs du peuple s'esmeurent tellement, que pour refrener l'insolēce des Guelphes debordez, furent contraints rappeler les Gibelins sortis au parauant de leur bon gré, & toutesfois n'ayans voulu retourner, ores que le Pape Gregoire dixieme eust moyenné leur retour, comme ceux qui mieux aimoient viure en vn exil volontaire, que retourner

*Retour des
Gibelins à
Florence.*

*Second accord
entre les Guelphes & les
Gibelins.*

*Sortie des Gibelins hors de
Florence.*

à Florence pour y endurer la moindre iniure que les Guelphes eussent peu attenter sur eux. Mais quoy? la priere de leurs citoyens eust plus de puissance en leur endroit, que n'auoit eu l'autorité du Pape, & pour subuenir à la patrie ne refuserent y retourner. A leur arriuée furent esleuz sept nobles de leur costé, & autant de celuy des Guelphes pour la police de la cité: Ainsi fut remis le premier gouuernement aristocratic, mais le mauuais maintien & des vns & des autres fit que de rechef ceste préeminence fut ostée aux Gibelins, & l'an mil deux cens octante & deux introduitte vne nouuelle forme de republique, en laquelle les Magistrats estoient aussi bien esleuz du corps du peuple, que de celuy des grans Guelphes. Voila comme les grans pour n'auoir sceu compatir ensemble en l'administration d'une si noble Republique, firent entrer les populans au gouuernement d'icelle, que seulz depuis l'an 1235. auoient eu entre les mains iusqu'à l'an 1282. qui sont pres de cinquante ans. Encores ceux qui y demeurerēt, à sçauoir les Guelphes, si porterent si mal, que finalement les chefs du peuple stimulez par Iean de la Belle, citoyen de bien noble race, mais amateur de la liberté publique, firent tant, que tous les grans, tant Guelphes que Gibelins, furēt en general forclos des estats de la Republique, sans pouuoir estre d'oresenauant esleuz pour tenir Magistrat. Et combien qu'apres le volōtaire exil dudit de la Belle, les grans reconciliez ensemble, fissent tout deuoir pour apaiser les populās, & par ce moyē esperassent rentrer aux Magistrats, desquels on les auoit

*Second retour
des Gibelins
à Florence.*

*Les Guelphes
& les Gibelins, perdent
le gouuernement de la Re-
publique.*

auoit debouttez, si est ce qu'ils ne sceurent paruenir à leur but: car le gouuernement entier demeura en la main des populans l'an 1298. qui au mesme instant firent bastir vn palais pour asseurer les Magistrats contre les efforts de la noblesse grande: & de premiere intrade gouuernerent si bien Florence que toute la Toscane partie alliée & partie suiette luy obeissoit, aussi la ville estoit tellement fleurissante, qu'en necessité elle eust peu mettre aux champs trente mille citoyens tous equippez pour combattre, & soixante & dix mille de ceux de la contrée. Du temps de ces factions, la maison de Medici ne f'estoit formalisée ny pour le parti des Guelphes, ny pour celui des Ghiblins, comme celle qui tousiours auoit eu en horreur les seditions preiudiciables au bien public, avec ce qu'elle n'estoit alliée ny de ceux cy, ne de ceux là: car elle estoit famille populane, c'est à dire originaire de Florée, & toutesfois tresnoble. Ce que pour mieux entendre, nous deuons noter qu'à Florence y auoit deux sortes de familles nobles, l'une de ceux qui se disoient les grans, & l'autre des populans plus honorables. Les grans estoient les gentils hommes, la race desquels venoit de dehors, mais leurs anciens par succession de temps f'estoient habitez à Florence, que vulgairement on appelloit grans, ou plus tost se faisoient dire tels, à cause de quelques chasteaux du Florentin, dont leurs ancestres estoient premierement yllus. Mais les populans estoient originaires de la ville, sans qu'ils recherchassent leur premier estoc hors l'enclos de Florée: ainsi estoient ils les vrais enfans & nour-

*Les populans
se faisoient des
gouuernement.*

*Les seditions
odieuses à la
maison de
Medici.*

*Il y auoit à
Florence deux
sortes de noblesse.*

rifions d'icelle, du nombre defquels eftoient ceux de Medici, voire entre les premiers. Car ores que leur vieille fouche eust eu fon manoir & possible fa fepulture à Mugello, fi est ce qu'ils feftoient de fi longue main habituez à Florence que presque tous leurs ancestres y auoient demeuré. Or comme nous auons dict, les grans par leur hauteffe outrecuidée feftoient emparez du gouuernement de la ville, & cependant auoient par leur tyrannie tellemēt outragé les nourifsons d'icelle, que force fut aux affligez recourir aux armes, & par violence faire quitter le gouuernement à ceux, qui trop long temps en auoient abusé : de façon que les grans de Florence, à fçauoir Guelphes & Gibelins ne pouuās (à raison de leur mutuelle inimitié) garder leur aristocratie en son entier, furent contrains endurer vne forme de democratie, autāt ignominieufe à leur grandeur, qu'elle deuoit estre intolérable à toutes personnes fortes & magnanimes. Qui plus est, la democratie ne fust si tost instalée, que les populans pour tousiours se maintenir en la faifine & possession de leur conquest, ne se miffent à bien pres obseruer la maniere de viure des grans, depoffedez de leurs estats, iufqu'à les rēdre non moins obeifans aux loix, que les plus petis de la ville. Sur tous autres, ceux de la maison de Medici fy euertuerent tellement, n'y efpargnans ne leurs biens, ne leurs vies, (comme nous verrons cy apres) que l'honneur d'auoir apaisé toutes les seditions Florentines, & rendu la ville la plus fleuriffante de toute Italie, leur en demeure iuqu'à ce iour. Ce que maintenant nous pre-

*L'aristocratie
des Florētins
tournée en de-
mocratie.*

tendons escrire, reprenans pour entrer en matiere, non l'an 1298. auquel les populans s'emparerent du gouuernemēt de la ville, mais l'an 1304. qui fut celuy auquel premierement ceux de Medici se declarerent fauteurs & amateurs de la patrie. Les autheurs auxquels ie me conforme tiennent, qu'à l'entrée de ce gouuernement populan, tous les citoyens de Florēce, de quelque estat qu'ils fussent, viuoient assez paisiblement, pource que la Iustice estoit rigoureusement exercée, & que les factions tant Guelphes que Gibelines demouroient assopies, de sorte que chacun n'esperoit que bien, & se persuadoit l'estat de la Republique deuoir longuement demeurer en tranquillité: quand de malle fortune se dressa vne querelle l'an 1300. entre deux familles Guelphes, à sçauoir celle des Donati, & celle des Cerchi, pour lesquelles pacifier, le Pape Boniface importuné des citoyens de Florence, enuoya Messire Nicolas du Prat, pour au Nom de sa saincteté donner ordre à la sedition, qui croissoit de iour en iour, tant à cause de la haine particuliere que ces deux familles se portoient l'vne à l'autre, qu'à raison de deux autres familles de Pistoie, & toutes deux issues de l'ancienne maison des Cancelliers, lesquelles, pour mieux entretenir leurs inimitiez, auoient abandonné leur ville de Pistoie, & venues à Florence, festoient iointes à ces deux Guelphes, sçauoir est la famille Noire à celle des Donati, & la famille Blanche à celle des Cerchi: à laquelle aussi tous les Gibelins de Florence, tant du costé des grans, que de celuy des populans festoient

Nouvelle sedition à Florence entre les Donati & les Cerchi.

alliez : ainsi de beaucoup se monstroït la plus forte, combien que Corso Donati secondé de la faueur de Charles de Valois, eust quelque temps au parauant fait quitter la ville à ceux de Cerchi. Quand l'Ambassadeur du Prat fut arriué, son premier chef-d'œuure fut de practiquer le retour de tous les Foruscits, & comme celui qui estoit bon Gibelin, auoit ia gaigné vn grand nombre de citoiens, pour fauoriser son pretendu. Mais il n'en sceust venir à son honneur, ains fut contraint retourner à Rome sans expedier chose aucune qui tournast au proufit de la ligue Blanche. Par ce moien les debats apres son partement, recommencerent de plus belle, & fourdirent mille contentions, entre ceux qui n'auoient accordé les articles proposez par l'Ambassadeur du Prat, & ceux qui mal contens de son retour, auoient approuué la reuocation des bannis. Au nombre de ces malcontens furent les Medici, qui lors se declarerent, & vaincuz d'impatience, pour voir Corso Donati chef de la ligue Noire, vser d'vne arrogance intollerable à l'endroit de ceux qui s'estoient formalisez pour les Cerchi, se rangerent de leur costé l'an mil trois cens & quatre, ores que tousiours au parauant se fussent tenus merueilleusemēt cois, & n'eussent donné argument aucun de partialité ou faction en la ville. Mais il ne m'est possible specifier les noms de ceux de Medici qui lors se banderent tant pour l'Ambassadeur du prat, que pour la ligue Blanche, & n'ai autheur aucun qui sy soit arresté : pource me conuient passer plus outre, & laisser escouler

Ceux de Medici se declarerent pour les Cerchi contre les Donati.

d'auantage de temps, à fin de cognoistre & de nom
& de faict les hommes vertueux de ceste famille.

Le premier celebré és histoires de Iean Vilani &
d'Aretin, est messire Iacques de Medici cheualier *Messire Iacques de Medici cheualier.*
Florentin, qui l'an 1330. le 22. iour de Iuin fut pris par
les Luquois au siege de Montcatin, apres qu'en vne
surprise de nuit eut fort vaillamment deffendu les
tranchées du camp des Florentins. Dix ans apres, à
sçauoir l'an 1340. Iean de Medici cheualier, fils de *Iean de Medici cheualier,*
Bernardin de Medici, fut par la Republique de Flo- *fils de Bernardin de Medici.*
rence gouuernée adóc par les populans, delegué cõ-
missaire, pour avec Richard de Ricci & Naldo Ru-
cellai s'emparer de la ville de Luques, que Mastin
Scaliger seigneur de Parme & de Verõne, auoit ven-
due aux Florentins, la somme de deux cens cinquante
mille florins, pource que se trouuât despouillé de
la seigneurie de Parme, par les vicontes de Milan, ne
pouoit aisémēt deffendre Veronne sans faire pro-
uision de deniers. Les Pisans (qui premiers que ceux
de Florence auoiēt aspiré à la seigneurie de Luques)
la tenoient assiegée lors que la vendition en fut faite
par les ambassadeurs du seigneur Scaliger aux Flo-
rentins, ainsi force leur estoit d'y entrer par armes
pour en prendre possession. Aretin escrit, que les Pi-
sans auoient enuironné la ville de Luques de trois
camps, lesquels nonobstant retirerēt tous en vn, lors
que les Florentins y acheminerent leurs forces pour
la prendre : & que les Florentins s'emparerent à leur
arriuee, d'une coline bien proche de la ville, dont ai-
sément pouuoient decouurir le camp de leurs en-

*Glorieux fait
d'armes de
Jean de Me-
dici.*

nemis . ce fait, voyans que lesdits ennemis s'estoient tous referrez en vn lieu, esleurēt trois cens cheuaux, & cinq cens hommes de fanterie, qui sous la cōduite de Iean de Medici, de Naldo Rucellai, & de Richard de Ricci passerent au trauers du camp de leurs ennemis bon gré mal gré, & entrerent en la ville de Luques, ou le paiement fut deliuré aux gens de Scalliger qui y estoient encores. Pour cela toutesfois, les Pisans ne leuerent leur siege, ains s'y opiniastrerent tellement, que neuf mois expirez eurent la ville par composition: dont tout le peuple de Florence findigna si fort, tāt pour la perte des deniers qu'on auoit deliurez, que pour la nonchalance des vingt citoyēs qui auoient eu la principale charge de ceste guerre, qu'il receut alegrement en sa ville le duc Gaultier d'Athenes, enuoyé à la deffense d'icelle par le Roy Robert de Naples, qui de ce faire auoit esté plusieurs fois sollicité. A sa venue les vingt citoyens conducteurs principaux de la guerre passée, & qui en auoient fait lieutenant general Malateste d'Arimin, homme aussi peu prudent que pusillanime & lache, penserēt par l'election d'vn nouveau chef, entretenir le peuple en quelque bonne esperāce, & par ce moyen l'apaiser, ou pour le moins luy oster toute occasion de calomnie. A ceste fin declarerent le duc d'Athenes conseruateur de la ville, puis l'esleurent capitaine general de toute l'armée, esperans le moyen de se bien deffendre ne leur pouuoir manquer, si d'auenture ils estoient recherchez . Sur ce les grans (qui pour plusieurs causes cy dessus mentionnées, viuoient fort mal

contens en la ville) penferēt auoir trouué oportunité
 cōuenable, pour se vanger des torts qu'on leur auoit
 faits par le passé, estimans n'i auoir meilleure ni plus
 expediente voye pour dompter les populans, qui tāt
 les auoient affligez, que se soumettre à vn prince, qui
 bien cognoissant la vertu d'une premiere noblesse, &
 l'insolence d'un peuple, sçauroit grandement auanta
 ger vn costé, & abaisser l'autre. Pource entreprindrēt
 de decouurir leur affection au duc & au moyen de
 ce rentrer en leurs honneurs, apres qu'ils l'auroient
 rendu ioissant de la seigneurie de leur ville. De la
 quelle souuentefois luy tindrent propos en secret, *Monopole des
 grans contre
 les populans.*
 iusques à luy persuader de s'en faire maistre en tout
 & par tout, sans qu'il eust crainte aucune, comme ce-
 luy qui se pouuoit asseurer d'estre vaillamment se-
 couru par eux, & par quelques familles populaires,
 qui pour ce faict se liguerent avec les grans. Le duc
 enyuré de leurs promesses, fait selon leur conseil: En
 premier lieu cōmēça de rechercher ceux qui auoiet
 eu charge en la guerre de Luques, vsant d'une seueri-
 té fort indiscrete à l'endroit de ceux qui ne l'auoiet
 aucunemēt meritē. Car au commencement du mois
 d'Aoust 1341, il feit trācher la teste au cheualier Jean *Le duc d'A-*
 de Medici, luy imposant à tort & sans cause, mais in- *thènes fait in-*
 duit à ce faire par les malueillans dudit de Medici, *iquement mou-*
rir Jean de
Medici,
 qu'il auoit pris argent des Pisans, pour leur rendre la
 ville de Luques, & qu'il auoit laissé retourner en leur
 camp messire Tarlat d'Arece qu'il tenoit prisonnier.
 Autant en fit il à Guillaume Altouitti, l'accusant d'a-
 uoir receu plusieurs deniers lors qu'il estoit capitai-

ne d'Arece: puis ayant condamné à semblable peine Naldo Rucellai & Richard de Ricci associez avec Iean de Medici au faict de la reception de Luques, fit surfoir à l'exécution, & leur remit la vie, importuné de ce faire par les prieres de quelques citoïens, qui toutesfois n'eurent tant de puissance en son endroit, qu'il ne les condamnaſt à vne amende fort exceſſiue. Au moien de ces executions, le duc ſe rendit formidable à tous: car qui eſt celui qui ne l'euſt crainct, puis que ſi hardiment ſ'adreſſoit aux plus grandes familles popuſanes qui fuſſent à Florence? En fin toutesfois ceſte crainte & reuerence qu'on lui portoit, ſe cōuertit en haine, à raiſon de quelques cruantez, qui par lui furent indiſcrettement commiſes tantost icy & tantost là, & qui le firent tellement oublier, que les plus nobles familles popuſanes conſpirerent ſa mort, dont auerti par Mathieu de Moroze, qui pour lui gratifier, ou pour le preſeruer du peril imminet, l'auoit acertené de la conſpiration de ceux de Medici, ne le voulut croire, & tant ſ'en faut qu'il lui en ſceuſt aucun gré, qu'au cōtraire le fit miſérablement mourir, en ce diminuant l'affection de ceux qui ta-choient le bien conſeiller en ſes affaires, & accroiſſant la hardieſſe de ceux qui cherchoiēt ſa ruine. Car bien toſt apres, les Medici, les Rucellai, & les Alto-uiti, familles plus offenſées, ſarmerent le vingtsixieme de Iuillet 1343. & inciterēt le peuple à crier liberté: ce que le Duc oyāt, ſe fortifia dans le palais, & par ſecrets meſſages fit monter à cheual pluſieurs de ſes alliez demeurans en diuers lieux de la ville, pour ve-

nir

*Conſpiration
contre le Duc
d'Athenes
par ceux de
Medici.*

nir bientoſt à ſon ſecours:mais ils furent ſacagez en chemin par ceux de Medici, & par leurs cōpagnons, qui toutesfois ne les ſceurent ſi bien battre, que trois cens des plus accords ne ſ'auanſſent iuſqu'à la place de deuant le palais, ou quād le Duc les vit arriuez, douta premieremēt ſil ſortiroit pour ſe ioindre avec eux & cōbattre ſes ennemis, ou ſil ſe deffendrait au palais. D'autre part les Medici craignās ſi le Duc ſortoit, qu'il n'apaiaſt beaucoup de ceux qui auoient pris les armes cōtre luy, aſſaillirent la place vaillamment, à fin de luy oſter tout moien de ſortir. Lors les populans liguez pour le Duc, qui n'eſtoient ſeulement que de quatre familles, à ſçauoir des Peruzi, des Acciaiuoli, des Antelleſi, & des Bonacorſi, tournerent viſage:mais quand ils aperceurent les Medici choquer ſi bruſquement, ſe rangerent de leur coſté, & abandonnerent le parti du Duc. Apres que la batterie eut duré quelque temps, les gens du Duc furēt en fin vaincuz, & perdirent la place. Le Duc aſſiégé fut contraint demander compoſition au peuple, qui n'en voulut oir parler aucunemēt, ſi premier ne lui eſtoient liurez meſſire Guillaume de Sceſi & ſon fils n'ayant encores dixhuit ans accomplis: ce que le Duc fut forcé de faire, pour ſauuer ſa vie. Qui euſt veu adonc la rage populaire ſe deſborder ſur ces deux ci-toiens, il euſt facilement iugé, les vengeanceſ eſtre beaucoup plus cruelles quand vne liberté ſe recouure, que quand elle ſe deffend: car l'aage, la beauté, & moins encores l'innocence du fils de meſſire Guillaume, ne le ſceurent ſauuer de la fureur du peuple,

*Les partiali-
ſtes du Duc
vaincuz par
les Medici.*

se montrant iusques là vindicatif, que ceux qui ne l'auoient peu naurer quand il estoit en vie, lui donnerent mille coups apres sa mort : & non contens de le desmembrer au tranchãt de l'espée, le dechirerent à belles dents, voulans par ceste cruauté contenter ausli bien leur goust depraué, qu'ils auoient fait leurs oreilles à ouir les cõplaintes du pere & du fils, leurs yeux à regarder la multitude des plaies, & leurs mains à dechirer piece à piece les mēbres de ces pauvres miserables : du sang desquels le peuple ainsi refasié entendit à l'accord que le Duc demanda, & que ceux de la ville lui articulerent si bien à leur auātage, que luy renonçant à tout ce qu'il auoit pretendu en la seigneurie de Florence, en sortiroit ses bagues sauues, & seroit tenu ratifier ladite renonciation, si tost qu'eloigné du domaine de Florence seroit arriué à Castentin. Ce qu'il fit le sixieme iour d'Aoust audit an mil trois cens quarāte trois : & ratifia sa promesse, mais avec telle difficulté, qu'il estoit homme de ne tenir sa foi, si le Comte Simon ne l'eust menacé de le remener à Florence, à faute de ce faire.

Le Duc d'Athenes chassé, les Florentins firent tout deuoir de bien policer leur ville : & pource que ce dernier defastre leur estoit auenu à la poursuite des

*Quelle est la
rage d'un peu
ple en une se-
dition.*

*Les grans re-
conciliez avec
les populus,
rentrent aux
estats de la
Republique.*

grans, leur premier soin fut de les recõcilier avec les populus. Pour ce faire, resolurent que les grans rentreroient en la troisieme partie des Magistrats de la Seigneurie, desquels au parauāt auoient esté forclos long espace de temps, & en la moitié de tous autres offices en general. Suiuant ceste ordonnance, la ville

eust esté coie & pacifique, si les grans se fussent contentez de viure en la modestie q̄ requiert l'estat d'une ville bien policée: mais pource qu'en leurs affaires priuez ne se voulurent acompagner de populans aucuns, mesme en l'exercice de leurs Magistrats, voulurent estre par dessus eux, sans les respecter cōme leurs compagnons, firent qu'en peu de temps se decouurent infinis actes & fort exemplaires de leur superbe insolence: dont le peuple print vn tel deplaisir, que se complaignant en tous lieux, de ce que pour vn tiran chassé en estoit suruenue vn nôbre infini d'autres, excita les chefs de la ville à remonstrer à l'Euesque, la mauuaise cōpagnie que les grans faisoient aux populans, & à le supplier de vouloir tant faire, que les gr̃s se contentans dorefnauāt de la moitié des offices cōmuns, quittassent au peuple tous les Magistrats de la Seigneurie, desquels au parauant la tyrannie du duc d'Athenes il ioissoit paisiblement. Leuesque, qui estoit homme assez bōnassé, mais facile à tourner, escoutta volontiers la priere du peuple, pour auquel satisfaire se transporta vers les grans, pensant trouuer en eux, vne incōstance & legereté d'esprit tout semblable à la siēne, car il auoit premieremēt fauorisé leur parti, & maintenāt supportoit celui du peuple. Leur aiant cōmuniq̄é ce qu'il auoit à dire de la part des populans, tascha les induire à vouloir amiablement se remettre des estats de la Seigneurie, pource qu'autrement ils seroient cause, non de leur seule ruine, mais de celle de toute la ville. A ceste remōstrance, messire Rodolphe de Bardi monta si fort en colere, qu'il ne

*Les grans ne
veulēt acquie-
ſcer à la de-
māde du peu-
ple.*

peut ſ'abſtenir de reprēdre l'Eueſque aſſez aigremēt, l'appellant hōme de peu de foi, & lui remettant deuant les ieux l'amitiē, q̄ trop legeremēt il auoit priſe avec le duc d'Athenes, pour apres lui pourchaſſer la chaſſe, q̄ les populans lui auoient donnée: cōclud en fin, qu'ils deffendroiēt avec le dāger de leurs vies les honneurs, qu'avec le meſme danger ils auoiēt aquis & cōqueſtez. Sur cette cōcluſion les grans ſe departirēt, pour enſemble regarder au moien, qui ſeroit bō de tenir en cet affaire. Ce pendant le peuple ne dormoit pas, car pour obuier aux incōueniens qui pouuoient ſuruenir, penſa n'eſtre bon d'attendre iuſqu'à ce q̄ les grās ſe fuſſent mis en ordre pour combattre, & à cauſe de ce, bien equippé de toutes armes courut ſoudainement au palais, criāt à haute voix qu'il vouloit que les grans preſentement, & ſans aucun delai renōçaſſent aux Magiſtrats. A ce tumulte, ceux de la Seigneurie qui eſtoient du coſté des grans demeurèrent fort eſtonnez, pource q̄ ſe trouuans abandōnez au palais, & non ſecourus de leurs partialiſtes, qui à la ſoudaine affluence de tout le peuple n'oſerēt prendre les armes, ains ſe rindrent tous cois en leurs maiſons, ne ſçauoiēt à quel ſaint ſe voïer, craignās qu'ils ne tōbaſſent au dāger de leur vie. Auſſi n'i euſſent ils failli, n'eut eſté q̄ les autres ſeigneurs qui eſtoient du coſté populan, apres auoir taſché d'apaïſer le peuple, en affermāt q̄ leurs cōpagnons du grand parti eſtoiēt bons & modeſtes, impetrerent du peuple q̄ leursdits cōpagnons ſe retirafſent ſains & ſans danger en leurs logis, car il ne leur fut poſſible obtenir qu'ils demeu-

rassent au palais en l'exercice de leur estat. Le peuple
 incōtinēt despouilla les grās, de tous les estats, tāt de
 la Seigneurie que des offices cōmuns, & des autres
 honneurs de la ville: fit huiēt Seigneurs, tous du co-
 sté populan, & douze grans Conseillers: remit sus le
 gonfalonnier de la Iustice, que l'accord dernier faict
 entre les populans & les grans auoit supprimé: erigea
 de surplus seize enseignes de cōpagnées populanes,
 & reforma tellement l'estat politicq, que le gouuer-
 nement entier en demeura es mains des populans. En
 ce temps aduint vne disette de bled, grandement in-
 supportable au peuple de Florence, qui fut cause que
 le menu populaſſe, & les grans aussi, formerent plu-
 sieurs plaintes: ceux ici, pour se voir debouttez de
 leurs anciens honneurs, & cestui là pour la faim qui
 les pressoit. Qui plus est, les grās montirent en espoir
 de vaincre les populāſ, comme si la charté fut venue
 par leur mauuais gouuernement, avec ce qu'ils
 voyoient le menu peuple n'accorder avec eux, qui
 leur fit resouldre de regagner par force raisonnable,
 ce que par force iniuste on leur auoit osté, prenans
 telle opinion de la victoire future, que tout publi-
 quement se fournirent d'armes, fortifierēt leurs mai-
 sons, & demanderent secours à tous leurs amis, iuf-
 qu'à les rechercher au pais de Lombardie. Le peu-
 ple de sa part ne fut moins vigilant, ains avec les Sei-
 gneurs fit prouisiō de toutes armes inuasibles & def-
 ensibles, & en ce fait fut secouru, tant des Perusins,
 que des Senois. Ainsi toute la ville se mit ē armes. En
 premier lieu, les grans de deçà la riuere se situerent:

*Les grās sont
 derechef depof-
 ſedez de tous
 estats & hō-
 neurs.*

en trois endroits pour faire teste aux populus : Les
 Cauicciuli en leurs maisons pres l'Eglise saint Iean,
 les Pazzi & les Donati à saint Pierre le maieur, &
 les Caualcanti au vieil Marché. Ceux de dela la riuie-
 re fortifierét les ponts & les chemins, qui donnoient
 droit à leurs logis. Soudain les populus assemblez
 sous le Gonfalon de la Iustice, s'apprestèrent au com-
 bat, & marchans avec les enseignes de leurs compa-
 gnées, allerent trouuer les grans, la part ou ils estoiet.
 Les premiers qui s'esmeurent, furent les Medici & les
 Rôdignelli, qui assaillirét les Cauicciuli tenâs fort en
 leurs maisons, & se deffendans tant à coups de trait,
 qu'à get de grosses pierres, dont plusieurs des Medici
 se trouuent griefuement offenze : toutesfois cela ne
 les empescha, apres auoir cōbattu trois grosses heu-
 res, de venir au dessus des Cauicciuli, qui se rendirent
 à leur mercy, & par ce moien sauuerent leurs mai-
 sons: desquelles furent aussi tost enuoiez en la garde
 de quelques vns, qui n'estans au conflict tenoient le
 parti des populus. Ceste victoire obtenue, les Do-
 nati & les Pazzi furent aisément vaincus par les mes-
 mes de Medici, seulement restoit deça la riuere
 les Caualcanti, qui nonobstant que d'assiette de lieu,
 & de nombre de gens, fussent plus forts que leurs cō-
 pagnons deshabattus, si est-ce qu'à la venue de tou-
 tes les enseignes populus contre eux, se rendirent
 au premier choq, considerans qu'il n'i auoit eu que
 trois desdictes enseignes employées à la deffaicte des
 Cauicciuli, Pazzi, & Donati. Ces trois endroits de la
 ville mis en la main du peuple, ne restoit plus en la

*Les Medici
 surmontent les
 Cauicciuli.*

*Les Pazzi
 & les Dona-
 ti vaincus par
 ceux de Me-
 dici.*

*Les Caua-
 lanti menex
 à parcellerai-
 son.*

puissance des grans, que le quartier d'outre les ponts, plus difficile à gagner, que le precedent, tant pour la vertu de ceux qui les deffendoient, que pour les ponts, lesquels necessairement il conuenoit forcer auant que pouuoir entrer aux lieux que les populans pretendoient battre. Le vieil pont fut assailli le premier de tous, aussi fut il brusquement deffendu par quelques hommes armez à l'auantage, qui garderent si vertueusement les tours & les barrieres dudit pōt, que force fut aux populans se retirer avec grande perte de leur gens. Le semblable leur aduint au pont de Rubaconte, dont merueilleusement ennuyez, sans toutesfois perdre courage, laisserēt quatre enseignes au siege de ces deux ponts, & acheminerēt le reste de leurs forces au pont de la Carraia, gardé par les Nerli, qui y furent assaillis de telle vigueur, qu'ils ne purent soustenir le grand effort de leurs aduersaires, avec ce que ce pont estoit le plus debile de tous, & n'auoit vne seule tour pour sa deffence. Le peuple ayant fait ouuerture par ce pont là, vainquit puis apres les Rosli & les Frescobaldi, en quoy tous les populans de dela l'eau lui seruit beaucoup, pource que voians l'heureux succes de leurs compagnons se liguerent avec eux pour battre les grans de leur quartier. Plus ni auoit à deffaire que les Bardi, lesquels on ne sceust onc induire à demander composition, ores que la ruine de leurs semblables, la violence du peuple, & le peu d'esperoir qu'ils auoient d'estre secourus semblaist les y pouuoir semondre. Mais quoi? leur courage estoit si grand, qu'aimans mieux mourir en

Les Nerli résistèrent au pōt de la Carraia.

Les Rosli & les Frescobaldi vaincus.

combattât, & voir brusler pluſtoſt leur maiſons que ſe mettre à la merci de leurs ennemis, ſe rangerēt au combat, & ſi porterent ſi vertueuſement, que les popu-
 lans furent repoulſez pour ceſte fois, & perdirent
 beaucoup de leurs hommes. En fin les Bardi ſurpris
 par vn vieil chemin, duquel ne ſe doutoient aucune-
 ment, ſe trouuerent reduits en telle extremiré, que
 leurs compagnons eſtablis à la garde du vieil pont &
 du pont de Rubaconte furent contraints abandon-
 ner leurs gardes, pour ſecourir les Bardi. Par ce moié
 les enſeignes du peuple paſſerent les ponts en ſi gran-
 affluence, que les Bardi furent les vns tuez, & les au-
 tres mis en routte. Leurs palais, maiſons & tours, fu-
 rent arſes & ſaccagées, brief tous leurs biens pillez
 d'vne telle façõ, que le plus barbare ennemi du peu-
 ple Florentin euſt eu honte de faire vn tel degaſt. De-
 puis ceſte ruine les grans n'eurent la hardieſſe de pré-
 dre les armes contre le peuple, ains ſ'humilierent de
 plus en plus, cognoiſſans qu'ils auoient perdu tout
 moien de paruenir aux honneurs de la Republique.
 Car ſi toſt que leur orgueil fut abattu par ce dernier
 cõſlict, le gouuernement entier demeura en la main
 du peuple, qui pour authoriſer l'Edict concernant
 l'election des Magiſtrats, eleut, ſuiuant la triple dif-
 ference des profeſſions & qualitez popuſanes, qui
 ſont haute, moienne & baſſe, deux citoiens de la
 haute, trois de la moyenne, & autant de la baſſe, pour
 eſtre les huit Magiſtrats de la Seigneurie, puis le
 Gonfalonnier maintenant de l'vne, & maintenant de
 l'autre profeſſion. Or pour mieux entendre ces qua-
 litez,

*Sac & def-
 ſaite de ceux
 de Bardi.*

litez, il faut noter que le peuple de Florence, hors-
 mis le populasie, c'est à dire, les mecaniques & l'or-
 dure du peuple, estoit anciennement de trois degrez,
 dont le plus haut comprenoit les populans, auxquels
 permission estoit donnée de forger monnoye d'or &
 d'argent, ores que coustumierement se messassent de
 traffique de laine. Le moien estoit des marchans de
 drap d'or & de soie, auxquels aussi puissance estoit
 donnée de forger monnoie mais d'argent seulement.
 Et le tiers contenoit les autres menus marchā, com-
 me merciers, grossiers, & vendeurs en detail, tous
 lesquels estoient capables de tenir Magistrat, moien-
 nant la victoire recentemente obtenue sur les grans,
 qui toutesfois ne pouuans viure comme priuez &
 bannis des plus honorables degrez de leur Republi-
 que, s'efforcerent puis apres gagner par amitié &
 alliance, ce que par force n'auoient sceu. Ainsi com-
 mencerent de s'accommoder non seulement à la cō-
 mune maniere de faire des populans, mais à les en-
 ensuiure en tout & par tout : iusqu'à ne sembler
 populan exterieurement, mais à l'estre de fait & de
 façon de viure : comme mesme l'experience le fit co-
 noistre au peuple, lors qu'ils changerent les armoi-
 ries & les tiltres de leurs maisons, pour fallier par
 mariages aux familles populanes, induits à ce faire,
 du seul desir qu'ils auoient de retourner, sous le nom
 de populan, aux honneurs de la Seigneurie, estimez
 par eux le plus grand bien, qu'un citoien peust auoir
 en ce monde. Conueu ce mēlange des grans avec les
 populā, & les mariages tant d'hommes que de fem-

*Des estats &
 qualitez des
 populans de
 Florence.*

mes, cherche maintenant qui voudra, les premières races de Floréce, quāt à moi, ie ni ferai superstitieux, puis qu'en ce chaos & confusion de familles, les habitans de la ville furent si bien meslez les vns avec les autres, que le grād se nomma Populan, à fin d'ancrer aux estats de la Republique & le populan se maintint aussi grand qu'autre de la cité. En laquelle forme de gouvernement la ville se trouua pacifique, depuis la ruine des grans iusqu'à l'an mil trois cens cinquāte trois, durant lequel espace ne lui suruint aucun desastre domestiq, hors mis la pestilēce qui bien emporta nonante six mille testes, & de dehors vne guerre assez longue contre Iean le Viconte, Arceuesque & gouverneur de Milan, qui l'an 1350. aiant tenu longuement son siege deuant la scarperie, fut contraint le leuer par la singuliere vertu de Iean & Siluestre de Medici. Ce lieu estoit tellement enclos par le Viconte, que les assiegez n'auoient moien d'en sortir aucunement, ne d'introduire en leur forteresse secours aucun ou renfort, avec ce, que le nombre de leurs gēs decroissoit de iour en iour, tant par maladie, que par souffrete & indigence de viures. Le premier qui se presenta pour leur donner secours, fut Iean Viskdomini Florentin de grand cueur & bien versé aux armes, qui seulement acompagné de trēte soldats d'élite se hazarda sous l'obscurité d'une nuit, moiennant laquelle passa par le camp de ses ennemis, & avec ses compagnons entra en la scarperie, avec vne ioie incroyable des pauures enfermez. Mais ce petit renfort n'estoit suffisant pour les tenir lōguement en espoir,

Peste fort contagieuse à Florence.

si quelques autres ne se fussent auancez pour suiure Visdomini, qui toutesfois se trouuerent en bien petit nombre: car ores que les Florétins fussent bien affectionnez à la deffence de leur patrie, si est ce que presque tous tiroient l'espaule arriere, & ne fosoient hazarder cōme visdommini, disans que pour secourir la forteresse, estoit besoin de plustost vser de voie de fait, que de subtilité ou de finesse, cōsidere que les ennemis se tenoient sur leur gardes, & estoient deuenus plus prouidens en leurs affaires, à cause du stratagemme dont auoit vsé Visdomini. Ce nonobstāt Jean de Medici homme pour lors fort fameux à Florèce, delibera s'offrir à la mort, ou secourir les assiegez, estimant lui deuoir estre chose à iamais grandement reprochable, fil ne rendoit à sa patrie le deuoir de bon & fidelle nourrisson, mesme de se presenter aux yeux du monde, exempt de tout danger, lors que ses compagnons estoient sur le point d'estre tous mis en pieces. Stimulé de ce zele, se mit aux champs avec cent soldats de fanterie, & sur la minuit, apres auoir rompu le guet & les sentinelles des ennemis, fouurit la voie à force d'armes, & si vaillāment executa son entreprise qu'il mit ses gens en la ville, vingt seulement exceptez, qui demeurerent dehors pour n'auoir assez tot suiui leurs compagnons. Sa brauade accreut tellement le cueur des enfermez, & decouragea les gēs du Viconte, qu'apres auoir donné vn assaut à la place, sans toutesfois y rien gagner, ores qu'il fust grandement furieux, les Millannois furent cōtrains leuer le siege à leur grande confusion. Dont les Florentins

*Jean de Me-
dici.*

*Cheueux, leureu-
se executiō de
Jean de Me-
dici.*

receurent si grād plaisir, que pour amplement recō-
penfer la vertu de ceux qui si vaillāment auoiēt def-
fendu la place, dōnerent double folde à tous les fol-
dats qui l'auoiēt gardée, firēt cheualiers Ieā & Silue-
ftre de Medici, à caufe de leur finguliere hardieffe, &
à chacun d'eux adiugerēt par decret public cinq cens
florins d'or pour ornement de la guerre, & 150. pour
recompense du trauail qu'ils y auoient receu. Puis
quelqu'vns des Donati, Rossi, & Vifdomini, s'estans
valeurēfement portez en ce fait, furent faits popu-
lans à fin d'auoir entrée aux Magistrats.

*Jean & Sil-
ueftre de Me-
dici faits Che-
ualiers, & re-
compensez ho-
norablement
par la repu-
blique de Flo-
rence.*

L'arrogāce des grās abatue par le bon zele que ceux
de Medici, & les populans leurs alliez portoient au
bien publicq, le gouuernemēt des populās demeura
paifible, iufqu'à l'an 1353. (cōme defia nous auōs dict)
& eust continué d'auātage, si le mauuais defastre qui
regardoit la ville, n'eust la mefme année fait foudre
nouuelles diuifions & partialitez entre les Albizzi &
les Ricci familles populates, ainfi qu'anciēnement il
auoit fait entre les Bondelmonts & les Vberts, puis
entre les Donati & les Cerchi. Mais cette troizief-
me fedition furuenue entre les populans de haulte
& de moienne qualité, dura plus que les deux pre-
cedentes, comme chacun pourra voir par le fuiuant
discours. Elle commença par quelques fēcrettes me-
nées que ces deux familles auoiēt de lōgue main pra-
tique l'vne cōtre l'autre, desquelles toutesfois auoiēt
propofé venir à chef par Iustice ordinaire, fās vfer de
violence aucune: pource qu'adōc tous les habitās de
Florēce se gouvernoiēt par telle discretiō & tellemēt

*Diuifion en-
tre les popu-
lans.*

se rédoiēt obeiffans aux loix, q̄ les Magistrats auoiēt toute puiffance fur eux. Or pource qu'après la victoire de Charles d'Aniou, les Magistrats auoient esté choisis par edict public, & feulemēt esleus du costé Guelphe au grād defauātage des Gibelins (qui non-obstant par nouuelles ligues s'emparerent puis après du gouuernement, iusqu'à monter aux dignitez plus grādes) la loy fut tout ainsi gardée & entretenue entre les populans, qu'elle auoit esté entre les grans du temps de leur credit, de sorte que les Magistrats ne felisoient que du costé des Guelphes. Car il faut entendre que les familles populanes n'estoient moins bigarrées de factions Guelphes & Gibelines, que les grandes l'auoient anciennement esté: ores que cela demeuraſt comme demy mort & enseveli. Sous le pretexte de ceste loy, Hugues de Ricci chef principal de sa famille se voulut mettre en auant, & fit en sorte que la loi promulguée contre les Gibelins du tēps de Charles d'Aniou, fut remise en estat, non qu'il portaſt haine aucune aux Gibelins, mais à fin que les Albizzi ſes ennemis, lesquels il estimoit Gibelins, fuſſent forclos des honneurs de la ville. Pierre d'Albize aiant euenté le deſſein de Hugues, fauoriſa en tout & par tout la loi que ſon ennemi auoit pratiquée contre lui, ſçachant bien qu'en ſi oppoſant ſe proteſteroit Gibelin. Ainſi tant ſ'en faut que l'edict mis en auant par l'ambition de Hugues, diminuafſt la bonne reputation de Pierre, qu'elle l'augmēta de beaucoup, & fut occasion de grans maux. Car Pierre voiāt que par cemoien la faueur des Guelphes lui eſtoit ac-

quise, & qu'ils commençoient à se reueiller, poussa si fort à la roue, que puissance fut donnée à certains capitaines d'informer de ceux qui estoient Gibelins, & quand & quand de les amonester qu'ils n'eussent à pretendre à Magistrat aucun, sur peine d'estre condamnez & chassez de la ville comme rebelles. De là vint, que tous ceux qui depuis furent par decret public declarez inhabiles de tenir Magistrat, furent baptizez du nom d'Amonestez. Mais l'autorité de ces beaux capitaines vsa d'une licence abusive, lors que par ie ne sçay quelle audace commencerent d'indiscrettement amonester à tort & à trauers, tant ceux qui ne l'auoient merité, que ceux qui en estoient dignes : de sorte que depuis l'an 1357, (auquel commença leur admonition) iusqu'à l'an 1366, se trouuerent à Florence plus de deux cens Amonestez. Qui fut cause que la faction Guelphe sembla reprendre ses forces, & les chefs d'icelle, à sçauoir Pierre d'Albize, Lapo de Castiglione, & Charles Strozzi se feirēt grandement craindre par ceux qui auoient peur d'estre Amonestez. Toutesfois leur insolēce ne peut auoir durēe, pource que la façō de faire dōt les capitaines vsoient en leurs amonitiōs, commença déplaire à beaucoup, & nommément à ceux de Ricci, qui plus que tous autres en estoient mal contents : pource qu'ils se cognoissoient premiers autheurs de tout le desordre, & sentoient bien, ceux qu'ils auoient voulu perdre, sauācer (tout au contraire de leur dessein) en honneur & puissance. Partant Hugues, voulant corriger cet abus, impetra de la Seigneurie, que

*Qui estoient
les amonestez
de Florence.*

d'oresnauãt fussent deputez vingt & quatre citoiens du parti Guelphe, pour recognoistre ceux que les capitaines auroient amonestez : ainsi se modera quelque peu leur insolence, & furent trouuez moins rigoureux qu'auparauant. Si est ce que pour cela les factions & menées ne cessèrent encores, ains s'entre-tindrent depuis 1366, iusqu'à 1371, auquel an le parti Guelphe sembloit estre remis sur le bon bout, quãd vn Cheualier de la famille des Bondelmôts, nommé messire Benchi, deuenu populan, & auoué pour tel, à cause de quelques actes vertueux executez par lui en vne guerre contre les Pisans, se sentit deualizer de l'esperance qu'il auoit de paruenir vn iour aux Magistrats, & ce par vn edict nouuellement publié, dont le point principal forcloioit des estats de la republi-
Edict contre les grans qui auoient passé aux familles populans.
 que tous ceux qui des familles grãdes auroient passé aux populans, & par ce moien seroient faits populans : chose qui tant offensa le cheualier Benchi, que facostant de Pierre d'Albize complotta avec lui de chasser du gouuernemẽt de Florence tous les populans de moienne & de basse qualité, à fin que par la ruine de ceux là, le gouuernement demeurast entre leurs mains. Messire Benchi se promettoit en cete entreprise, la faueur des anciennes familles grandes, & messire Pierre mettoit en auant l'intelligence qu'il auoit avec la plus grand part des populans de haute qualité : au moien desquelles faueurs & amities, cõclurent remettre les Guelphes, tant grãs que populans en leur premier credit, & priuer du gouuernement de la ville ceux de moienne & basse qualité.
Ligue des grans avec les populans de haute qualité.

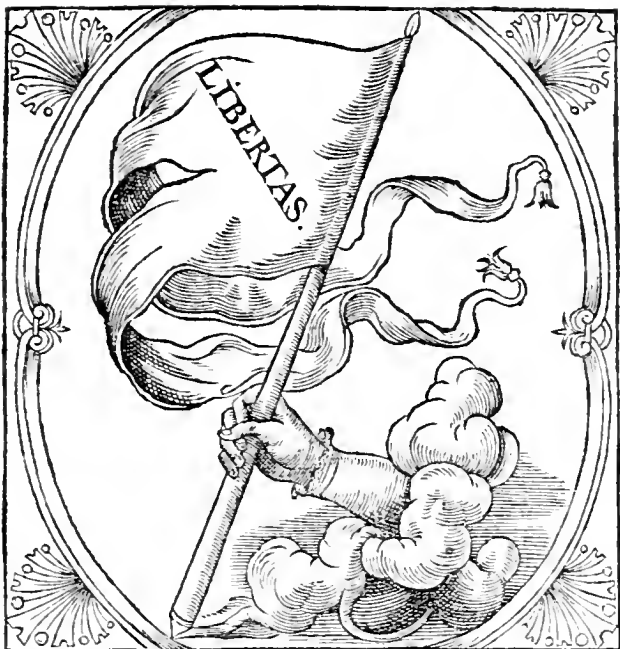
Pour mieux venir à leurs fins, force leur fut gagner les capitaines, & les vingt quatre citoiens deputez à la reconnoissance de ceux qu'on amonnesteroit. Ce qu'aians fait, les stimulerent à plus libremēt & indifferemēt amōnester que iamais, de façon que si leur tyrannie auoit au precedēt depleu aux gens de bien, il ne se faut esmerueiller si d'auantage elle leur fut odieuse, & les contraignit de penser à vn reglement nouveau, de peur que la republique ne tombast en ruine, à cause des differents suruenus entre ces deux familles populates, & de la trop outrageuse amonition qui se faisoit des citoiens ne l'aians meritē. Pour y mettre ordre se retirerent vers les Magistrats, auxquels feirent ample remonstrance des maux que la republique de Florence auoit premierement enduré par les Bondelmonts & les Vberts, secondement par les Donati & les Cerchi, & recentemente par les Albizzi & les Ricci, familles fatales & predestinées du ciel à la ruine de leur republique, spécialement les deux dernieres, pour auoir reueillé les noms de Guelphe & de Gibelin, que lon pensoit totalement supprimer, au grand prouffit & repos de la ville : & de fait voulans obuier à leur ambition, supplierent les Magistrats vouloir vser de leur puissance en cet endroit, à fin de remettre tout en si bon ordre, qu'ils y eussent honneur, & la ville prouffit : Les Magistrats, conoissans fort bien la verité de ce qu'on leur remonstroit, donnerent pleine puissance à cinquāte six d'entr'eux citoiens, de prouuoir à l'intereſt de la republique. Mais comme il aduient tousiours que les hommes

*Cinquante six
hommes esleus
pour regarder
au reglement
de la republi-
que.*

hommes font plus enclins à garder vne chose en son entier, qu'à trouuer les moïés de la rēdre saine & entiere, ou de la croistre d'auantage : ainsi ces citoïens esleuz regarderēt plus à eteindre le feu de la presente sedition, qu'à oster les occasions d'vne future : & regardans à ce, ne feirent l'vn ne l'autre, pource qu'ils n'osterent la nourriture d'vne nouuelle faction, & rendirent, de celle qui ia se monstroït grande, vn costé beaucoup plus fort que l'autre. La pratique en fut telle: Ils priuerent de tous Magistrats, pour trois ans seulement, trois de la famille d'Albize, le principal desquels fut messire Pierre: & trois de la famille des Ricci, dont Hugues fut le premier: deffendirent à tous citoïens d'entrer au palais, sinon quād les Magistrats seroient en siege. Mais telle prouïson ne fit que diminuer la puissance de ceux de Ricci, & augmenter celle des Albizzi: pource que nonobstant la deffense faite aux vns & aux autres, & que le palais des Magistrats fust fermé à Pierre & aux siens, si est ce que celui des Guelphes, ou il auoit grandissime credit, lui estoit franchement ouuert. De là vint, si estoit procliue au parauant à faire amonnester les citoïens, qu'il le fut encores d'auantage, pour gratifier aux Guelphes, du parti desquels s'eslisoiēt tous les Magistrats, pourueu qu'ils fussent populus, comme porroit l'edict. Or pource que les grans & la plus part des populus de haute qualité, s'estoient rangez à lui, ceux de moienne & de basse qualité se ioignirent ensemble: les chefs desquels estoient messire George Scali & Thomas Strozzi, qui se trouuerent supportez par

Les populus de moyēne & de basse qualité, se liguent ensemble.

les Medici, Ricci & Alberti familles populaires de premiere qualité, ne pouuans endurer que la tyrannie de leurs compagnons procedast plus auãt, ou fust cause de remettre aux honneurs ceux lesquels avec si grand trauail on en auoit debouttez, & contre lesquels bien souuēt auoiët hazardé leur vie. Les Guelphes ce pendant, voians combien les forces de leur partie aduerse, estoient gaillardes & puissantes, & qu'au moien d'icelles la seigneurie des Magistrats à venir, pourroit facilement abbaissér l'autorité de leur ligue, si leurditte aduerse partie l'entreprenoit, connoissans aussi la plus part de la ville leur estre contraire, à cause de tant de citoyens iniustement par eux amonestez, delibererent en yn monopole secrettement tenu, de ne plus vsér d'amónition, mais de chasser à force d'armes tous ceux qui ia estoient amonestez: ce fait, occuper le palais des Magistrats, & se saisir du gouuernement de la ville, à l'imitatiõ des Guelphes anciens, qui iamais ne furent asseurez iusqu'à ce qu'ils en eussent mis hors les Gibelins. Voila comment pour supprimer la liberté du peuple, les Guelphes tant grans que populus monopolerent ensemble, & proposerent traiter à leur appetit le reste des citoyens. Dõt toutesfois Siluestre de Medici les empescha brusquement, & rompit leur pernicieuse entreprise, ainsi que ci apres nous deduirons.



SILVESTRE
DE MEDICI.

LE discours precedent nous a clairement monstre, comme la famille de Medici estoit l'une des plus illustres de Florence, tant en ce, qu'elle auoit donne plusieurs arguments de sa vertu, es affaires suruenus à la Republique : qu'en ce qu'au nombre de ses premiers

c ij

hommes & deuanciers, s'estoient trouuez quelques vns que la ville auoit en son extrême necessité emploiez és premieres charges & guerres d'importance : ainsi que nous auons fait voir de ce Iacques pris au siege de Môcatin par les Luquois, de ce Iean, que le duc d'Athenes feit iniquement mourir, puis de ce Iean & de Siluestre fais Cheualiers par le commun auis de toute la Republique, à cause de la singuliere vertu qu'ils auoient monstrée au bourg de la Scarperie. Le propos suiuant sera des succez de Siluestre fils d'Alaman de Medici citoien d'aussi grãde autorité que reputation, par lequel, ce Siluestre aiant esté nourri & entretenu en l'amitié du peuple, ne pouuoit endurer l'oppression qui lui estoit faite par ceux de plus grand port, & se monstroit populan pour la vie. Or quand le complot fut fait de chasser du gouvernement de la Republique les moiens & bas populans, ceux exceptez qui voudroient estre du parti Guelphe, & que la chose fut arrestée entre les grans Guelphes & les populans de haute qualité l'an 1378, au mois d'Auril : messire Lappo fut d'auis que leur entreprise ne se differast aucunemēt, ains se mist soudainement en execution, pource que (selon son iugement) n'y auoit chose tant cōtraire aux promptes expeditions, que le delai qui se prent sur l'opportunité du temps, alleguant sur ce poinct, que s'ils attendoient l'election de la prochaine Seigneurie, ne pourroient aisément venir à chef de leur entreprise, considéré q̃ messire Siluestre de Medici, lequel scauoiet bien tous estre cōtraire à leur faction, & grãdement

*Siluestre fils
d'Alaman de
Medici.*

*Fort bon auis
de messire La
po pour execu
ter l'entrepri
se des Guel
phes.*

amateur du bien publicq estoit sur les termes d'estre Gonfalonnier, ainsi que portoit le commun bruit.

Mais Pierre d'Albize son allié fut d'opinion contraire disant qu'il estoit bon de differer la chose, enten-

*Opinion de
Pierre d'Al-
bize preiudi-
ciable à son
dessein.*

du que pour la mettre en execution force leur estoit recourir aux armes, lesquelles on ne pourroit recou-
urer si tost, n'en faire prouision valable, sans en don-
ner manifeste cognoissâce au peuple, laquelle adue-
nant tomberoient tous en grād danger de leurs biēs
& de leurs vies. Pource voulut qu'on differast iuf-
qu'à la feste prochaine de saint Iean, auquel iour cō-
me le plus solemnellemēt festé de tous ceux de l'an-
née, deuoit aborder à Florence vne infinité de mon-
de, parmi lequel pourroient facilement & sans estre
decouverts, introduire ceux de la force desquels se
voudroient aider en cet affaire. Car quant à ce que
lon craignoit de Messire Siluestre, son aduis estoit
qu'on l'amonestast, à fin que l'esperoir de Gonfalon-
nier lui fust du tout osté. Son conseil fut approuué
de tous, & le iour saint Iean ordonné pour l'execu-
tion de l'entreprise: ores que Messire Lapo y consen-
tist mal volontiers, iugeant le differer nuisible à leur
dessein. Comme ainsi soit que le temps tant oportun
soit, il, n'est iamais du tout cōmode à parfaire ce que
lon veult, tellement que celui qui voudroit attendre
toutes les commoditez que le temps peult apporter,
ne se mettroit iamais au hazard d'executer vne seule
entreprise: ou bien fil l'esprouuoit, elle lui retourne-
roit le plus souuent à son desauantage. Le faict arre-
sté, leur dessein ne sceust estre si finement conduit

*Le tarder ne
nuult riē, pour
executer vne
subtile entre-
prise.*

*Siluestre de
Medici est
esleu Gonfa-
lonnier de la
Iustice.*

que Messire Siluestre fust amonesté, car en despit de tous leurs empeschemens fut esleu Gōfalonnier de la Iustice, qui est le souuerain Magistrat de la ville, & auquel anciēnement on obeissoit, ainsi que les vieux Romains faisoient à leur dictateur. Siluestre installé en cet estat & connoissant les efforts insolens que ces Messieurs auoient fait, pour desarconner du regiment publicq les populans de moienne qualité, se sentant aussi le peuple fauorable avec vne bōne part de haults populans, proposa de mettre fin aux scādables auenus. Pour ce faire, communiqua ses desseins à Benedic Albert, à Thomas Strozzi & à George Scalli, qui tous lui promirent le secours dont leur faueur & credit pourroient fournir en cet endroit: & suiuiās

*Loi establie
au proufit des
Amonestez*

leur promesse feirent establir vne loi pour donner moien aux Amonestez de rentrer aux honneurs de Iudicature, laquelle à fin de faire publier au mesme instant qu'elle auoit esté forgée, le Gonfalonnier Siluestre feit en vn mesme iour asēbler en diuers lieux du palais le cōseil de la Seigneurie, & les Collegiaux, c'est à dire, les compagnons & personniers en l'estat de Gonfalonnier: ausquels proposa premierement la loi qu'il pretēdoit publier cōtre ce que les nouueaux Guelphes auoiēt monopolé au preiudice du peuple. Mais les collegiaux la trouuerent si estrange, que Sil-

*Les Colle-
giaux resusent
au Gonfalon-
nier Siluestre
la publication
de la loi.*

uestre n'en sceust obtenir la publicatiō. Ce que voiant, simula partir d'avec eux pour quelque necessité lui estant suruenue, & sans que personne s'en apperceust alla droit au lieu ou ceux du conseil festoient assembles: ausquels (se mettant en lieu dont on le pouuoit

aisément voir & entendre) remontra en paroles graves, comme il se persuadoit auoir esté esleu Gonfalonnier de la Iustice, non pour estre iuge des causes particulieres qui toutes auoient leurs iuges ordinaires, ains plustost pour veiller au gouuernement de la Republique, corriger l'insolence des grans & temperer les lois: par la rigueur desquelles la Republique estoit preste de tomber en ruine. A tous lesquels inconueniens auoit diligemment prouueu, & comme il estimoit estre necessaire: mais la malignité de quelques vns s'opposoit à ses iustes entreprises, de telle sorte, que la voie d'y bien proceder lui estoit du tout fermée, & à eux le moien nō seulement d'en pouuoir deliberer, mais aussi d'en ouir la seule proposition. Pource, consideré qu'il ne pouuoit plus en chose aucune aider la Republique, ne fauoriser le biē cōmun estoit totalement resolu quitter son Magistrat, qu'il sembloit ne meriter, ou duq̃l pour le moins les Collegiaux l'estimoient indigne. Finalement assēura ceux du cōseil de se vouloir retirer en sa maison, à fin que le peuple esleut vn autre Gonfalonnier qui eust plus de vertu, ou auquel la fortune dist vn peu mieux qu'à lui. Sa remōstrance acheuée, il se mist en train de partir du conseil pour se retirer du tout: mais les conseillers n'ignorās le bō zeile de leur Gōfalonnier, accōpagniez de quelqu'autres, ne demādans qu'vn nouveau trouble en la Republique, s'esmeurent incōtinent & feirent si grand bruit, que les Seigneurs Magistrats & les Collegiaux y acoururent de leurs chambres, qui tous aperceuant comme le Gonfalonnier vouloit

*Grane remō-
strance faicte
à Messieurs
du conseil par
le Gonfalon-
nier Siluestre.*

*Le Gonfalon-
nier Siluestre
veut sortir du
Palais.*

*Charles Stroz-
zi en d'āger de
sa personne.*

fortir du palais (chose étrāge & non accoustumée) le retindrent à force de prieres, & le feirēt retourner au conseil: ou plusieurs de la faction grande furent menacez de grosses paroles. Entre autres Charles Strozzi eust esté rué d'un artisan, si les assistans ne l'eussent à toute force retiré de ses mains. Pendāt que lon traualloit ainsi, Messire Benedic Albert cria aux armes par vne fenestre du palais, & soudain comparurent en la grand place d'icelui plusieurs populans en fort bon equipage, au cri desquels les collegiaux furent tellement intimidez, que volontiers accorderent ce que par prieres n'auoient voulu passer au precedent. Les Capitaines du parti Guelphe auoiēt en la mesme heure assemblé plusieurs citoiens en leur palais, pour auiser cōme ils se pourroiet deffendre cōtre les Magistrats: mais quād ils entendirēt la cōclusion du cōseil chacun d'eux se retira en sa maison sy tenant clos & couuert: ce neātmoins n'i furent en grāde seureté, car le peuple s'esmeut tellemēt lors qu'il fut question de publier la loi, q̄ les bouriques ne s'ouueroient plus, les citoiēs se trouuoiet forcez en leurs maisons, & la plus part d'eux estoient cōtraints trāsporter leurs biēs en quelques monasteres de peur qu'on les pillast: de sorte qu'il n'i auoit celui qui ne iugeast la ville debuoir estre saccagée. Ce que pour diuertir les Magistrats asssemblerēt le conseil, mais le peuple qui ia metroit ses enseignes hors, ne peust estre cōtenu qu'il ne s'emparast de la grand place, & y mist bonne compagnée de gēs armez pour la garder. Qui fut cause que le cōseil auisa, (à fin de contenter aucunement le peuple & lui

*Grāde esno-
tion de peuple
à Florence.*

oster

ôster l'occasion de faire plus grand mal) d'ôctroier
 puissance generale aux Magistrats , aux Collegiaux,
 aux huiët de la guerre , aux Capitaines du parti
 Guelphe, & aux Sindics des èstats populus, de tous
 ensemble reformer le gouuernement de la ville au
 proufit du peuple: du corps duquel (pendant que ce
 cõseil se tenoit) quelques enseignes, & nômémët cel-
 les de basse qualité, excitées par aucũs boutefeux de-
 sirans se vanger des iniures qu'ils auoient receu de la
 part des Guelphes, se desroberent des autres pour sa-
 cager la maison de Messire Lapo de Castiglion : qui
 apres auoir entëdu l'entreprise de la Seigneurie cõtre
 les Guelphes, & veu le peuple en armes, se cacha sou-
 dainement au temple saincte Croix, puis en habit de
 moine se retira au Casentin, ou bien souuent on l'en-
 tendoit plaindre à par soy & se repentir d'auoir creu
 Pierre d'Albize, l'auis duquel auoit esté d'atendre la
 S. Jean pour executer leur pretëdu. Pierre d'Albize &
 Charles Strozzi ne se môstrerent durât le tumulte, &
 toutesfois ne prindrent la fuite cõme leur cõpagnon,
 estimans qu'apres le grãd feu de la furie ils pourroiet
 demeurer seurement à Florence, à cause du grãd nô-
 bre de parës & d'amis qu'ils y auoient, Le sac de Mes-
 sire Lapo fut acompagné de la ruine de plusieurs au-
 tres maisons pillées & brullées, iusqu'à entrer de for-
 ce au couuent de S. Esprit ou quelques citoiës auoiet
 ferré leurs meubles, tous lesquels on trãspporta dehors
 par l'effort que ces predateurs y firët . Encores ne fu-
 rent cõtens d'vne si grande violëce, car pour estre acõ-
 pagnez de tous mauuais garnements forcerët les pri-

Ce traité par lequel les souuerains Magistrats de Florence consentirent à la reformatiõ de la Republique, s'appelloit vulgairement la Bala.

Messire Lapo fuit en habit de moine.

Plusieurs maisons pillées & brulées par le peuple.

*Le peuple ou
ure les prisons
publiques.*

ſos publiques, en tirerēt les malfaiteurs qui y eſtoient, & tous les mirent en liberté. De l'insolence deſquels ſe fuſt à peine exēptée la chābre publique n'eult eſté la reuerence d'un des Magiſtrats, qui mōté à cheual & accompagné de quelques gens de deſſence l'a garātit de leur fureur, laquelle ſ'apaiſa en partie, tāt par la remonſtrance que ledict Magiſtrat leur feit, que par la nuit qui les ſurprit. Le iour ſuiuant, les reformateurs deleguez feirent grace à tous les citoiēs Amoneſtez, & les receurent aux Magiſtrats, en condition toutesfois qu'ils laiſſeroient expirer les trois prochains ans auāt qu'y pouuoir entrer: caſſerēt toutes les lois que les fauteurs du parti Guelphe auoient obtenu au préiudice du peuple, & declarerēt Meſſire Lapo rebelle avec tous ſes adherens. Cette ſedition aduenue non par la mauuaiſe affection que le Gonſalōnier de Medici portaſt à ſa patrie, mais plus tot par le grād deſir qu'il auoit de l'entretenir en vne honeſte liberté: no⁹ monſtre au vrai, qu'il ni a hōme tāt ſoit ſage, qui puiſſe totalement apaiſer vne ville, & la regler cōme bien il vouldroit, lors qu'il y attente quelque chāgement nouveau: car l'intētion de Meſſire Silueſtre eſtoit de rēdre la citē paciſique par l'eſtabliſſement d'une nouuelle loi, toutesfois la choſe aduint tout au cōtraire. Apres la publicatiō des edits on eſleut les Magiſtrats nouveaux, pource que le tēps de Silueſtre de Medici eſtoit expiré, au lieu duq^l Loys Guicciardin fut faiēt Gonſalōnier de la iuſtice, hōme fort coi & amateur du repos publicq, à cauſe dequoi chacun eſpera qu'il apaiſeroit tous les tumultes neātmoins les boutiques

*Les plus ſages
ſont bien em-
pechez à bien
regler me
ville.*

*Quel eſtoit le
vrai deſſein de
Silueſtre de
Medici.*

*Loys Guic-
ciardin Gon-
ſalōnier de la
Iuſtice, apres
Silueſtre de
Medici.*

ne f'ouuirirēt à son auenement & moins encor se laif-
 ferēt les armes, ains par tous les quartiers de la ville il
 n'i auoit celui qui ne fust sur ses gardes: pource les *Les Magi-*
 Magistrats nouuellemēt esleuz ne s'instalerēt en leur *strats de Flo-*
 estat selon la magnificence acoustumée, à s'çauoir à la *rence, entroiē*
 veue de tout le peuple & hors le palais, mais dedans *en possēssion de*
 icelui sās obseruer ceremonie aucune. Ainsi instalez *leur estat en*
 feirēt ce qui leur sembla meilleur pour pacifier la vil- *pōpe magnifi-*
 le, premieremēt cōmanderent mettre les armes bas,
 ouurir toutes les boutiques, & sortir de la ville tous
 les forains de la contrée que les citoiēs y auoient ap-
 pelé pour fauoriser leur parti. Establirent gardes en
 diuers lieux de la ville, & feirēt si bien en tout, que si
 les Amonestez se fussent tenus cois, la Republique
 s'en alloit en repos. Mais ne pouuās tēporiser iusques
 aux trois ans qu'on leur auoit prescrit, pour rentrer
 aux honeurs dont ils estoïēt deboutez, feirent assem-
 bler de nouveau tous les estats du peuple, & supplier
 les Magistrats, que pour le bien de la Republique ils
 defendissent de dorefnauāt amonester citoiē aucun
 cōme Gibelin, & chassassent de Florence quelqu'vns
 de leurs plus grans ennemis. Ce qu'on leur acorda, à
 fin de plus en plus remettre le populassē en son obeif-
 sance premiere. Mesme le Gonfalonier aiāt assemblé
 tous les superintendans & sindics du peuple, leur feit
 plusieurs honestes remōstrāces, & leur promit beau-
 coup plus que leur demāde ne portoit, prouueu que
 tousiours se gouuernassent modestemēt & n'vfasient
 de tumultes en leurs requestes ciuiles: leur remōstrāt
 amiablemēt qu'il ne cōuenoit vser de force es choses

*Remonstrāce
 louable du Gō
 falonier Guic-
 ciardin.*

qui se deuoient obtenir par vertu & honesteté. Mesme pour leur imprimer en l'esprit la bonne affection qu'il portoit au peuple, delegua deux notables citoiens, à fin d'acôpagner les Sindics par tous les estats populâs, & auec eux s'équerir des choses que le peuple estimoit meriter q̃lque reformatiō, pour en auertir les Magistrats, & puis apres y remedier comme de raison. Cepédant, aduint vne chose fort estrāge de la part du menu peuple, c'est à dire, de celui qui n'estoit cōpris au nombre des xxj qualitez contenātes en soi les populans haux, moiens & bas: mais qui maintenāt seruoit à l'vne de ces qualitez, & maintenant à l'autre pour auoir le moiē de gagner sa vie. Plusieurs faincās de ce populasse, auoient les iours precedens cōmis la pl^r part des larcins, feuz & pilleries faites en la cité, & s'y estoiet mōstrez les plus hardis: pource craignoiēt grādement estre recherchez en leur fautes, si tot q̃ le gouuernement seroit biē policé, & estre abādonnez de ceux qui les auoient stimulez à ce faire. Dōc pour y obuier & n'estre punis de leurs mesfaits, s'assemblerent secrettement en quelque cōuenticules, ou apres auoir discouru à leur lourdois les accidents passéz, & les mauuais traitemens q̃ de iour en iour receuoient des populâs leur maistres, puis se proposans le danger de mort qui de bien pres les talōnoit, conclurēt tous de prendre les armes, se donnerent la foy les vns aux autres & promirent n'endurer qu'il y eust vn seul de leurs compagnons puni par ordonnance des Magistrats. Les Seignrs auertis de leur meschāte entreprise assemblerēt leur cōseil à l'heure mesme, à fin de prouuoir à ce dāger. Mais ils ne sceurēt y dōner si bon or-

*Ce lieu mōstre
en quoi le po-
pulasse diffé-
roit des popu-
lans.*

*Conspiration
& monopole
du populasse
contre les po-
pulans.*

dre, q̃ le lendemain de leur auertiffemēt, le populaſſe acertené de leur diligence, par vn certain Nicolas de ſainct Frian, gouuerneur de l'horloge du palais, ne ſe trouuaſt en la grand place dudit palais: ou avec vn merueilleux bruit ſomma les Seigneurs de rendre les priſonniers qu'ils auoiēt en leurs chartres, autrement les en feroit repentir. Ce que pourtant n'ayant peu impetrer, mit le feu en la maiſon du Gonſalonnier Guicciardin, & reſolut faire tout le ſemblable ^{es} *Le populaſſe met le feu en la maiſon du Gonſalonnier Guicciardin.* domicilles des autres Magiſtrats: qui fut cauſe que les priſonniers qu'il demãdoit lui furent rendus, à fin d'euit^r vn plus grand mal. Ce fait ſe faiſit du Gonſalon de la iuſtice, ſous lequel marchant par les rues bruſla les maiſons, nommément de ceux là qui lui auoiēt autrefois fait quelque déplaiſir. Neantmoins pour pallier ſa brutalité de quelque œuvre louable, fit ſoixāte & quatre Cheualiers nouueaux, du nombre deſquels furent le Gonſalōnier Guicciardin, Silueſtre de *Silueſtre de Medici &* uestre de Medici, Benedic & Anthoine Alberti, & *Les Guicciardin ſans* Thomas Strozzi, en quoi veritablement ce peuple *Cheualiers par le populaſſe.* abiect monſtra fort bien le naturel incōſtant & muable qui dominoit en lui: conſideré qu'en vn meſme inſtant faiſoit plaiſir à ceux auſquels il nuoiſoit d'une autre part, ici les honorant du tiltre de Cheualiers, & là, bruſlāt leurs maiſons fort magnifiquemēt baſties. Cependant les Seigneurs demeuroidēt abandonnez au milieu du tumulte, pource qu'il n'i auoit que deux enſeignes popuſanes qui ſe fuſſent remuées, leſquelles ne ſe voians ſuiuies par les autres, ſ'en retournerēt ſans rien executer. Ainſi ne ſe preſenta deſſenſe au-

cune pour les Seigneurs, contre lesquels le nombre du populasse creust finalement iusqu'à six mil hommes, qui sus la brune se fermerent tous en vn palais située derriere le temple saint Barnabé. Au point du iour furent sommées les enseignes populanes, par lesquelles ce populasse se fit guider sous le Gófalon de la iustice, iusqu'au palais du grãd preuost, duquel se saisit par force, pource q̃ par amitié ne s'estoit voulu rendre. Les Seigneurs voíãs leur autorité n'estre aucunement respectée par ces mutins, desquels semblablement ne pouuoient auoir la raison par force, enuoierent trois hommes de leur cõseil au palais ou ils estoient retirez, pour plainemēt s'informer de leur vouloir, & moiēner avec eux quelque composition. Ces trois à leur arriúée, trouuerent ia conclu & arresté tout ce que le populasse mutin vouloit obtenir de la Seigneurie: qui estoit en premier lieu, que l'art de la laine (qui estoit le plus grand de tous ceux de Florence) n'eust désormais puissance de tenir des iuges forains: qu'õ establíst de nouveau trois corps de mestier, l'vn pour les cardeurs & teinturiers, l'autre pour les barbiers, pastissiers & cousturiers, & le tiers pour tout le menu peuple: q̃ de ces trois corps fussent en chaque nouuelle seigneurie esleus deux citoiens pour estre Magistrats: q̃ la seigneurie prouueust d'vne maison cõmune, en laquelle ces corps de mestier nouuellement establis, eussent moien de s'assembler quand bon leur sembleroit: que tous les condamnez & bannis fussent absouls, & que les amonnestez rentraissent aux honneurs de la Republique. A ces arti-

Articles iniquement demandez par le peuple à la Seigneurie.

cles furent aioustez plusieurs autres, au grand prouffit de ceux qui fauorisoient ce menu populassé, & au preiudice de ses ennemis: neantmoins les Seigneurs Magistrats, les collegiaux & les conseillers de la Seigneurie les accorderent, ores que griefs & insupportables à la Republique, & toutesfois furent d'auis, *La Seigneurie accorde les articles du* que selon l'ancienne coustume on assemblast le cō-peuple, seil publicq, à fin de plus solennellement emologuer lesdits articles. Venu le matin auquel les conseillers s'estoient tous congregez pour vuidier ce fait, le populassé impatient de delay, se trouua en la place commune acōpagné de toutes les enseignes popu-
lanes: ou pendant que le conseil se tenoit au palais, se feit vn tel tumulte parmi ce peuple, q̃ tous ceux du conseil & les Seigneurs mesmes s'en espouanterent de sorte, que l'vn d'entr'eux nōmé Guerrand Marignole aiant sa vie en plus grande recommentation qu'autre bien qu'il eust au monde, descendit en bas souz pretexte de vouloir garder la porte du palais contre l'effort du peuple: mais au lieu de la bien deffendre, prit le chemin de sa maison, ce qu'il ne sceut faire si secrettement que la multitude ne l'apperceust, qui pourtant ne lui feit aucune iniure: toutesfois prenāt pied sur la fuitte de cestui, demanda soudainement à grans cris & huées, que tous les autres Magistrats fortissent du palais, autrement massacrerait leurs enfans, & mettroit le feu en leurs maisons. Sur ce les Seigneurs destituez de tout secours, & n'aians moyen de faire assembler les citoiens de qualité cōtre la violence de ce menu peuple, demeurerēt en grande per-

Demāde fort importune du peuple, contre ses Magistrats.

plexité. Messire Thomas Strozzi, & messire Benedic Albert stimulez ou de leur propre ambition, à fin qu'ils demeurassent maistres du palais, ou pensans estre fort profitable aux Magistrats de ceder à la fureur de ce peuple esmeu, leur conseillerent se retirer en leurs maisons : ce que tous accorderent, hors mis Alaman Acciaiuoli & Nicolas d'Elbene, qui reprenans vn peu de cœur protesterent (ores que leurs cōpagnons se retirassent) ne quitter leur autorité auant le temps, & que plus tost perdroient la vie quand & leur Magistrat. Nonobstant leur belle protestation, les autres quitterent la place, & le Gonfalonnier aussi, qui fut cōduit iusqu'à son logis par Thomas Strozzi. à cette retraitte les deux protestans se voulurent mōstrer moins courageux que sages, car peu memoratifs de leur premiere hardiesse, & de ce qu'ils auoient protesté, se retirerēt couuertemēt en leurs maisons.

*Protestation
de deux Ma-
gistrats contre
la demāde du
peuple.*

*Le populasse
s'empare du
palais.*

Ainsi demeura le palais en la main du populasse, & des huit de la guerre, à la grande confusion des populans de marque, qui s'oublians en leur gouuernement se banderēt les vns contre les autres, iusqu'à se liguer avec ceux que premieremēt ils auoient depofedez de cet honneur, comme nous auons deduit assez au long. Ce fait peut seruir de perpetuel exemple à tous citoyens d'autorité, à fin qu'ils n'endurēt que les armes tombēt es mains du populasse, pource que quand il les a vne fois amorfées, c'est chose fort difficile, voire presqu'impossible, de le pouuoir contenir, cōme celui qui pense auoir lors toute chose en abandon, & ne pouuoir estre veincu à raison de sa grande multitude.

*Chose dange-
reuse que les
armes tombēt
en la main du
populasse.*

multitude. Chacun entendoit bien que la loi faite contre les Amonnestez estoit fort dommageable, & à raison de ce grandement reprehensible: pour la suppression de laquelle Siluestre de Medici homme de noble, riche & ancienne maison se mettât en deuoir, introduit vn grád mal & desordre en la Republique de Florence, pource que (contre ce qu'il auoit proposé & contre sa bonne esperance) les artisans de vile & abiecte condition s'emparerent du gouuernemēt. Ainsi voulāt aider à quelques Amōnestez, despouilla pour quelque temps sa famille & les semblables d'icelle de toute dignité, les soumettāt à la folie d'vn vilain populasse. Mais pour reuenir à nostre point, cette menuise de peuple à peine estoit entrée dans le palais, quand vn cardeur de laine nommé Michel de Lando tout déchaux & mal en conche, monta droit en la salle ou tenant en sa main l'enseigne de la iustice, & suiui de toute la troupe, vſa de ces parolles, cōme si en pleine audience de Magistrats il eust eu la puissance de ce faire: Vous voiez, messieurs, que ce palais est nostre, & que la ville demeure entre nos mains, que pensez vous maintenant qu'il nous conuienne faire? tous ces mal conseillez lui respondirēt qu'ils l'establissoient non seulement Gonfalonnier de la iustice, mais souuerain seigneur de toute la ville, pour en disposer comme bon lui sembleroit. Ce qu'ayant obtenu, delibera (suiuant le bon esprit qu'il auoit, & à raison duquel il estoit plus redevable à nature qu'à fortune, qui ne lui auoit dōné beaucoup de biēs) d'apaiser tous les tumultes suruenus en la ville,

Ce sont les propres parolles de Leonard Aretin.

Le dessein de Siluestre de Medici n'eut telle issue qu'il auoit esperé.

*Ce fut chose
grandement
prouffitable
à la republi-
que, que Mi-
chel de Lando
se trouua hõ-
me de bien.*

& de commencer la seigneurie par vn deuoir de iustice, faisant deffense expresse à tous hõmes de quelque qualité qu'ils fussent, de piller chose aucune sur peine de la vie. Pour lequel edict authoriser d'auantage, feit dresser des fourches patibulaires en la place commune. Puis se voulât emploier à la reformation de la republique, cassa les Scindics de tous les ars, au lieu desquels en establit de nouveaux, priua tous les Seigneurs de leurs Magistrats, feit pèdre par l'un des pieds vn certain sergent nommé Nuto, qui nonobstant fut de telle façon tiré par les assistans à son execution, qu'il ne resta de tout son corps partie aucune pendue à la potence, que le pied seul par lequel on l'auoit attaché. Les huit de la guerre, qui quand & le populasse estoient entrez au palais, festimans demeurer cõme maistres, pource que les Seigneurs estoient despouillees de leurs estats, forgeoient desia en leur esprit quelques nouveaux Seigneurs, qui seroient tous à leur deuotion. Ce que Michel aiant descouuert, leur manda qu'ils eussent à vuidier incontinent du palais, considéré qu'il estoit suffisant pour bien gouverner Florence sans leur conseil. Conuocqua les Scindics nouvellement esleuz, crea quatre Magistrats du corps du menu peuple, deux de la moienne qualité & deux de la plus haute: auantagea quelques vns des plus hauts populus, au nombre desquels fut Siluestre de Medici, non pour le recompenser de la faueur qu'il auoit portée au peuple, mais pour faider de son autorité, si d'auenture il tomboit en la disgrâce de quelques enuieux. ce que bien il preuoioit

*Nouveau re-
glement de Sei-
gneurie par
Michel de
Lando.*

*Siluestre de
Medici entre-
tenu en sa grã-
deur par Mi-
chel de Lando.*

ne lui pouuoir faillir, considéré qu'il auoit à faire à vn peuple, qui iamais ne vit à son aise, fil n'est en manifeste diuision, comme celui de Florence monstra tout aussi tost: car estimant que son Michel f'estoit trop formalisé pour les populans de haute cōdition, & qu'il n'auoit donné au menu peuple assez bonne part au gouuernement de la ville pour sy maintenir & deffendre si besoin en estoit, reprit incontinent les armes, & se soumit à huit capitaines, souz la cōduite desquels se mit en place pour reprocher à Michel de Lando l'honneur qui lui auoit esté cōferé de grace, non pour fauoriser les plus grans, mais pour aider aux plus petis: & le menacer de quelque incōueniēt facheux, fil ne venoit à reconnoitre le benefice du peuple. Michel, nourri de longue main en la bourbe de ces mutins, & par ce, cōnoissant fort bien leur naturel, leur remonstra doucement, que ce n'estoit le moien d'obtenir de lui & de la Seigneurie le point qu'ils pretendoient, ains que pour l'auoir, leur estoit necessaire de poser les armes. Ce qu'aians fait, voulurent neantmoins q̃ les huit capitaines par eux esleuz, fussent receuz & fermez au palais avec les quatre de leur calibre establiz par Michel de Lādo, & que rien ne s'arrestast au conseil sans le consentement de ces huit. Pour l'impetrer, enuoierent deux estourdis au palais, signifier à Michel & à la Seigneurie ce qu'ils auoient arresté de leur part. Ces deux, exposans leur commission au Gonfalonnier, vserent d'une si grande presumption, que Michel respectant beaucoup plus l'estat qu'il exerçoit, que la cōdition en laquelle

*Le populace
prend les ar-
mes contre son
nouveau Gō-
falonnier.*

*Ambassa-
deurs du popu-
lisse vers Mi-
chel de Lādo.*

*Le Gonfalon-
nier corrige
l'insolence des
ambassadeurs
du populasse.*

il auoit vescu le temps passé, iugea soudainement lui appartenir de refrener leur insolence temeraire par vn moië non encores vfité: pource mit la main à l'espée, de laquelle les aiant frappez tous deux, les feit puis apres apprehender & enclorre en prison. Le populasse indigné de ce fait, n'eut recours qu'à ses armes, Michel l'ayant bien preueu, & quand & quand iugé lui estre plus grand gloire d'assaillir ses ennemis, que de les attendre au palais, pour puis apres en estre honteusement chassé, cōme de fresche memoire en auoiet esté les populans: assembla grād nombre d'hommes, nommément de ceux là qui ia commençoient à se repentir de leur faute, & avec eux faillit du palais en deliberation de combattre ce peuple ou il le trouueroit. L'assemblée du populasse s'estoit faite au temple sainte Marie la neufue, duquel se remua tout aussi tost & marcha droit au palais pour le forcer. Mais fortune voulut que les deux troupes ne se récontrent en chemin, pource qu'elles alloient par diuers lieux. Le Gonfalonnier auerti du remuemēt du peuple tourna viftement bride & reboursant chemin vers le palais, n'i sceut arriuer si tost qu'il ne trouuaſt la place occupée par ce sot populasse se mettant en tout deuoir d'assaillir le palais. Mais Dieu ſçait fil fut chastié selon ses merites, lors que le Gōfalonnier y arriua, poursuiuant les vns à coups d'espée iusques hors la ville, despouillant les autres de toutes armes, & finalement, apres auoir obtenu la victoire, les contraignāt viure de telle façon, qu'il n'i auoit celui qui puis apres oſast sortir hors sa taniere. Ainsi par la ver-

*Le populasse
rompu par la
vertu de son
Gonfalonnier.*

ru de ce Gonfalonier s'apaiserent les tumultes, car
 ores qu'il fust de bien basse cōdition, si est ce qu'il sur
 monta tous les citoiēs de son aage, en bonté, pruden-
 ce & hauteſſe de cueur, & merita d'estre enregistré
 au nombre des plus excellens hommes, qui oncques *Louanges ſin-*
 feirēt bien à la Republique. Car ſil euſt eſté de cueur *gubernes de*
 malin & ambitieux, la ville de Florence euſt totale- *Michel de*
 ment perdu ſa liberté, au lieu de laquelle euſt eſprou- *Lando.*
 ué vne tyrannie plus cruelle, que n'auoit eſté celle du
 duc d'Athenes: mais il ſe trouua de ſi bonne nature,
 que iamais ne conceut en ſon eſprit choſe qui con-
 trariaſt au bien publicq, ains gouerna ſes affaires
 par vn ſi bon moien, que la plus parr de ſes partiali-
 ſtes lui ceda franchement, & les contreuenans furent
 domptez par ſa vertu. Voila comment premier que
 fortir de ſon eſtat, il donna occaſion au populaſſe de
 ſe tenir coi: auſſi de quelle note euſſent eſté remer-
 quez les haults & moiens populaſs, ſil fuſt auenu que
 ce peuple abiect euſt ancré aux honneurs de la Repu-
 blique, dont ils auoiēt debouté les plus grans à cauſe
 de leur orgueil intolerable: Le premier iour de Septē-
 bre ſe feirent les Magiſtrats nouueaux, ſelon l'ordon-
 nance que Michel en auoit faiçte durant ſon Magi-
 ſtrat: Mais il aduint qu'au nōbre des quatre leſquels
 on auoit eſleuz du corps du menu peuple, ſ'en trou-
 uerent deux de ſi vile cōdition, que le peuple aſſem-
 blé en la place pour voir la pompe accouſtume, ne
 ſceuſt endurer cette vilanie, ains cria ſi fort & ſi long
 temps, que force fut mettre hors ces deux artiſans, &
 ſubſtituer en leur place Meſſire gēorge Scali & Mi-
 g iij

*Indignité de
 deux artiſans
 inſtalés es hō-
 neurs de la
 Seigneurie.*

chel de Michelé: qui à leur auenement cassèrent les corps des menüs artisans erigez de nouueau par le tumulte populaire, ordonnerēt que les contenus en ces basses qualitez, & en tout le populasse ne participeroient aucunement aux honneurs de la Republique, excepté Michel de Lando qui si biē en auoit meritē, & Laurēt de Pucci, diuiserēt tous les hōneurs en deux parts seulemēt, pour en departir l'vne aux populās de haulte qualitez, & l'autre à ceux de moiēne, Establirēt les Magistrats Iusqu'au nōbre de ix, dont les iiij. feroiēt de haulte qualitez, & les v. autres de la moiēne, sans que plus on en prist de qualitez basse, & quant au Gonfalonnier, voulurent qu'il fust esleu maintenant d'vn costé, & maintenāt de l'autre. Ce gouuernemēt politic tint quelque tēps la ville en paix, pource que tous ceux à qui la violence des Guelphes auoit esté odieuse, le supportoient & entretenoient le possible: les principaux desq̃ls à sçauoir Siluestre de Medici, Benedic Albert, Thomas Strozzi & George Scali demeurez cōme quatre Seigñrs & Princes de la Republique, se meirent en tout deuoir de tenir les populus en vnité, ores que ceux de la moiēne estoient demeurassent tousiours plus forts que ceux de la haulte, contrains leur ceder quelque chose, à fin d'oster au menu populasse la prerogatiue qu'il auoit vsurpée. En l'espace de trois ans que ce gouuernement eust son cours paisible, on publia infiniz bannissements, & plusieurs de la ville furēt executez à mort, tant pour les crimes par eux perpetrez, que pour la doubte que les gouuerneurs d'adonc auoient d'vne

La democratie retourne en sa premiere police.

Quatre chefs principaux de la democratie.

Executions & bannissements à Florence.

infinité d'hōmes, qui en la ville & hors icelle viuoieēt
 fort mal contens: cōme pouuoient estre tous les fau-
 teurs & partialistes de la factiō Guelphe, qui auoient
 taché la remettre sus par l'interest cōmū. Aduint l'an
 1380. que la plus part de ces bannis viuās es enuirs *Les exillex de*
 de Florēce, s'acoſterēt du Capitaine Gianozzo de Sa- *Florēce s'aco-*
 lerne lors eſtāt à Bolōgne, & ſe mettāt es termes de ſe *ſtēt du Capi-*
 ioindre avec Charles de Hōgrie, q̄ le Pape Urbain vj. *taine Gianoz*
 auoit ſollicité par lettres & promeſſes, à fin qu'il ſem- *20.*
 paraſt du Roiaume de Naples & de Sicile: duq̄l ledit
 Pape ſeſſorçoit dépoſſeder la roine Ieāne, pour auoir
 ſouſtenu le parti de quelques Cardinaux encōtre lui.
 Dōt le ſoupçon des gouuerneurs de Florence augmē-
 ta de beaucoup, iuſqu'à non ſeulement preſter l'aureil-
 le, mais auſſi adiouſter foi à quelques rapports qu'on
 leur faiſoit, de ceux qui demouroiēt à Florēce nottez
 d'inſidelité, & croire que le capitaine Gianozzo ſuiui
 de la plus part des bānis Florentins, venoit aſſieger la
 ville, ſe cōfiāt à la promeſſe, que pluſieurs de dedans
 lui auoient fait de prēdre les armes, & l'introduire ſi
 tot qu'il ſeroit arriué. Dequoi furent accuſez Pierre
 d'Albize, Iean Anſelmi, Philippe & Charles Strozzi *Pierre d'Al-*
 avec pluſieurs autres, tous leſquels on empriſōna, ex- *bize mis en*
 cepté Charles qui prit les chāps. Les magiſtrats veillās *priſon, pour*
 au bien publicq, deleguerent pour la garde de la ville *ſeulement eſtre*
 Benedic Albert, & Thomas Strozzi, de peur que les *ſuſpectz de tra-*
 amis des empriſonnez ne priſſent les armes, & ſe *hiſon.*
 miſſent en deuoir de les aider, feirent informer con-
 tre eux, & les rechercherent en tout & par tout,
 toutesfois on ne les ſceuſt conuaincre du fait, dont

ils estoient chargez : aussi le Capitaine ne les voulut pour cela condamner. Mais quoi ? leurs ennemis stimulerent si fort le peuple à procurer leur mort, qu'ils furent condānez la recevoir bon gré mal gré les Magistrats: en quoi la grādeur de la maison d'Albize, ne l'ancienne reputation en laquelle Pierre auoit si long temps vescu parmi les citoiens, ne lui seruit aucunement. L'exécution faicte, la ville demeura en vn merueilleux trouble, pource q̃ George Scali & Thomas Strozzi, non assez cōtens d'auoir abaisse plusieurs de leurs aduersaires, monterent en tel degre d'insolence que leur autorité cōmença non seulement à s'égaler, mais à surpasser celles des Magistrats, chacun des deux craignant vne reprimende de iustice ou vne rebellion de populasse. Mais pource que l'arrogāce de Messire George estoit sur les termes de sa fin, elle y fut auācée par le fait qui s'ensuit. Vn des familiers de George accusa quelque citoiē d'auoir secrettement pratique cōtre le gouuernemēt nouveau, toutesfois informations faites d'une part & d'autre, le citoiē fut trouué innocent du cas à luy imposé: pource le Iuge voulut punir l'accusateur du supplice mesme qu'eust souffert l'accusé, si d'auenture il eust esté atteint & cōuaincu. Messire George ne pouuāt sauuer son ami ne par priere ne par autorité, (ores qu'il l'eust fort grāde) delibera le deliurer par force: ce qu'il fit moiēnant vn port d'armes auq̃l Thomas Strozzi l'accōpagna, & par lequel le palais du Capitaine fut tellement forcé que lui mesme fut cōtraint se retirer en vn lieu bien secret pour l'assurance de sa personne. La ville en prit

Pierre d'Albize est exécuté.

George Scali devient insolēt à cause de ses ennemis menex à la raison.

George Scali force le palais du capitaine de la iustice criminelle.

en prit telle indignation, que les ennemis de George, penserent auoir trouué iuste occasion de l'acabler, & de deliurer la Republique nõ seulement de ses mains, mais aussi du gouuernement des populãs de moiene qualité. Les Magistrats aians oui la plainte du Capiraine offensé par l'effort de Messire George, resolut d'abattre la puissance qu'audacieusement il auoit vsurpée, ce qu'ils iugerēt leur estre assez facile, pource que le cõmun festoit desalié de lui, & qu'ils auoient le moien de gagner Messire Benedic Albert, sans le cõsentement duquel leur entreprise ne pouuoit estre que mal aisément executée. Cet homme estoit grandement riche, humain, graue, & amateur de la liberté publique, comme celui à qui les façons tyranniques desplaisoient sur tout: aussi à raison d'icelles, & de l'insolence qu'il auoit conneue premierement en la ligue des Guelphes, puis es haults populans, il festoit distrait d'eulx, & festoit ioint aux populans de moiene qualité. Desquels aussi ne se faut beaucoup esmerveiller sil se desalia, les voiant deuenus semblables à ceux, que quelque tēps au parauāt il auoit abādōnez. Car il est trescertain, que les iniures freschement inferées à beaucoup de citoiens, leur auoient esté faites sans son cõseil ou auis, de sorte q̃ les mesmes occasiõs qui l'auoient induit à se ioindre aux moiens populãs, le prouoquoient à s'en distraire. Et cela fut causé que les Magistrats n'eurent grande difficulté de l'attirer à leur deuotion, iusqu'à le faire condescendre à la ruine de Messire George: lequel aussi tot on emprisonna, avec vne si courte expedition de son proces, que

Grandes vertus de Benedic Albert

Benedic Albert consent à la mort de George Scali.

le second iour de l'emprisonnement il eust la teste tranchée à la vœue de tout le peuple, qui peu de iours au parauant l'auoir presque adoré. La chose fut faicte avec vne seuerité si grande, qu'il n'y eust aucun de ses partialistes qui faulst esmouuoir pour le secourir, lors qu'on le menoit executer, tant ils resterent confus & estonnez: dont le pauvre homme se baissant ainsi qu'il estoit prest de receuoir la mort, commença se plaindre grandement de l'iniquité de fortune, & de la mauuaise affection des Florentins. Entre lesquels aiant remarqué Messire Benedic Albert, lui vîsa de ces termes. Et toi Messire Benedic souffres tu que cette iniure me soit faicte? certainement si i'estois en ton lieu, ie n'endurerois pour mourir que tu receusses vne mort si honteuse. Mais ie t'aui-se que ce iour donne fin à mes trauaux & commencement aux tiens: puis se lamenta de s'estre par trop fié à vn peuple n'ayant parolle, action ou pensée aucune, qui toute ne fust asservie à corruption, non-obstant lesquelles doleances, mourust au milieu de ses ennemis semblans s'esquiver grandement de sa ruine. Apres lui, furent executez quelques vns de ses plus adherens, mais Thomas Strozzi se sauua par vne fuitte oportune. La mesme année se leuerent nouuelles contentions en la ville, pource que les grans ne pouuoient patiemment endurer la priuation des honneurs & dignitez publiques, au recouurement desquelles aspiroient par tous moiens. D'vne autre part les haults populans estoient marris d'auoir les Magistrats communs avec ceux de moienne

*Reproches de
George Scali
à Benedic
Albert.*

Mort ignominieuse de George Scali.

qualité, qui touteſois ne vouloient ouir parler de la diminution de leur autorité, ains plus tot trauailloient à la croiſtre. Toutes leſquelles paſſions engendrerent en moins de rien infinis débats entre les habitans de Florence, qui tantot recouroient aux armes, tantot les mettoient bas, au grand preiudice de ceux qui eſpoſoient cette matiere, & de tous leurs alliez. Finalement vn Edict fut publié, pour remedier à ce deſordre, par lequel tous les exilez, & ceux la nommément qui l'auoient eſté depuis le Magiſtrat de Silueſtre de Medici, furent rappelez, la iouiſſance des honneurs rendue au parti Guelphe, les deux corps du populaſſe nouuellémēt erigez, caſſez avec le priuilege qu'on leur auoit donné, les ciſtoiens de moienne qualité (qui eſtoient diuiſez en quatorze conditions) debouttez de pouuoir plus eſlire vn Gonſalonnier de leur calibre, & reduits à ſeulement auoir la troiſieſme partie des Magiſtrats, la moitié deſquels & d'auantage encores leur apartenoit, ſelon la derniere ordonnance. Par lequel Edict le parti des haults populaſ & des Guelphes reprit vn peu ſes forces, mais ils ne les ſceurent ſi longuement entretenir, que ſur la fin de l'an 1381. ne fuſſent autant ou plus moleſtez que leurs deuanciers auoient eſté, pource que ſe ſentās quelque peu fauoriſez, bānirēt tout auſſi tot pluſieurs ciſtoies de leur meſme qualité, non pour autre occaſion, que pour auoir approuué le gouuernement de ceux de moienne eſtoſſe, & avec eux vn nombre infini de plebeiens, entre leſquels fut Michel de Lādo, qui n'en ſceuſt eſtre exēpt,

*Commencemēt
d'enue entre
les haults &
les moiens po-
pulans.*

*L'autorité
des moiens po-
pulans eſt vn
peu retranché.*

*Michel de
Lando banni
par les haults
populans.*

ores qu'il eust grandement merit  de la Republique, lors que sa vertu singuliere, refrena l'audacieuse licence du populasse abaiant   la ruine de sa patrie. Desquels bannissements Messire Benedic ne se pouuant taire, comme celui qui tousiours les auoit eu   contre cueur, dict apertement qu'ils estoient inconsiderez & du tout iniques, entendu qu'ils se faisoient   l'apetit ou desvns, ou des autres, sans qu'il y eust raison valable pour exiller tant d'honestes personnes. Qui fut cause qu'il encourut l'inimitié des premiers de ce nouveau gouvernement, & leur donna iuste occasion de l'estimer des plus grans amis du peuple, se persuadans aussi qu'il auoit consenti   la mort de Messire George, non qu'il haist sa maniere de viure, mais   fin que lui seul demeurast au gouvernement. Pource commencer t   diligemment obseruer toutes ses fa ons de faire, iusqu'  le rechercher es plus petites,   fin de trouuer quelque moien pour le facher. Aduint vn iour, que la ville plus gaie vn peu que de coustume, se mit en deuoir de celebrer quelques festins, esbatements & ieux tant priuez que publics, pour congratuler   Charles de Hongrie, qui apres la conqueste de Naples & de Sicille auoit remis en sa main tout le Roiaume de Hongrie, & y auoit tellement oper  que les Florentins ne faisoient moindre cas de ceste victoire, que si du tout leur eust esté propre. Sur tous autres les Alberts s'y monstrent excellents & magnifiques, tant en appareil de festins, qu'en pompe de caualerie armée mieux representant l'estat d'un Prince, que d'un priu  citoien, chose qui

Benedic Alberts repr t librem nt les bannissements trop excessifs.

Enuie conceue sur Benedic Alberts.

grandement augmenta l'opinion, que les hauts popu-
 lains auoient conceue de messire Benedic, & les fit
 craindre de plus en plus qu'il ne facostast de ceux de
 partie aduerse, & en fin les remit en leur premier
 estat, ou lui seul par leur moien se faisoit du gouuer-
 nement entier. Pour à quoi donner ordre, s'emploie-
 rent plus que iamais à procurer sa ruine, & de fait s'y
 acharnerent comme à gueule bée, lors que messire
 Philippe Magalotti gendre dudit Albert fut esleu
 Gonfalonnier de la iustice, & tout aussi tost deposse-
 dé de l'estat à leur instance trop importune, allegants
 qu'il estoit de trop bas aage pour fournir à vne char-
 ge de si grande importance. Au lieu duquel instale-
 rent Bardo Mancini, haineur capital de messire Be-
 nedic, & du tout cōtraire à la faction du moien peup-
 le, en despit duquel & pour gratifier à ceux qui l'a-
 uoient introduit en ce Magistrat, bannit pour son
 premier beaufait messire Benedic Albert, puis amō-
 nesta tout le reste de sa famille, hors mis Anthoine
 Albert. Auant que le seigneur Benedic abandonnast
 la ville, feit vn iour assembler ses principaux amis,
 auxquels fort contristez & tendrement pleurans, vfa
 de telles parolles pour les consoler la derniere fois:
 Voiez, voiez (mes amis) comme fortune vous mena-
 ce par ma propre ruine, de laquelle toutesfois ie ne
 m'estōne beaucoup, & de vostre part ne vous en de-
 uiez autrement esmerueiller, veu qu'il aduient ordi-
 nairement ainsi à ceux qui veulent viure vertueuse-
 ment parmi vne troupe de meschā, & veulent def-
 fendre ce que les mauuais tachēt de ruiner. L'amour

*Messire Bene-
 dic Albert
 est banni de
 Florence.*

*Remonstran-
 ce & consola-
 tion derniere
 de Benedic
 Albert à ses
 plus familiers.*

*Messire Ben-
nedic porte-
moignage de
la bonne af-
fection de Sil-
vestre de Me-
dici enuers la
Republique.*

que ie deuois à la patrie, m'a premierement fait allier avec messire Siluestre de Medici, & depuis fait quitter l'acointance de George Scali. Le mesme amour me faisoit haïr ceux qui maintenāt gouuernent nostre ville, lesquels n'aiāts aucun qui chastie leur faulte, veullent pareillement qu'il n'y ait personne en la Republique qui les reprenne. Pource ie suis trefaïse de les deliurer par mon exil, de la crainte qu'ils ont non de moi seulement, mais de tout autre qu'ils sçauent auoir connoissance de leur insupportable tyrannie. Ie ne me fache aucunemēt de cet exil, considéré que les honneurs qui m'ont esté donnez de la Republique libre & non serue, ne me peuuent estre ostez par elle reduitte en seruitude. Et prendrai tousiours plus grand plaisir reduisant en memoire ma maniere de viure ia passée, que ie ne ferai de deplaisir, du malheur que me peut apporter ce futur exil. Si est ce toutesfois que ie ne puis me doulloir assez, de voir mon païs exposé en proie à ie ne sçai quels tirans, qui le maistrisent avec vne auarice & arrogance intolérable. D'auantage, il me fait mal de vous, & crain beaucoup que les maux finissāns aujourd'hui en mō endroit, ne cōmencent au vostre, avec vne plus grande persecution de vos biens & de vos personnes. Pource ie vous exorte & prie affectueusement vous monstrier tousiours vertueux contre tous les infortunes qui vous pourront aduenir, & les porter avec telle constance, que chacun puisse connoistre l'injure vous estre faite sans que l'aiez aucunement meritē. Son exortation finie, laissa sa ville ingrate pour al-

ler visiter le sepulchre de Iesus Christ en Ierusalem, & retournant de son pelerinage mourut à Rhodes: ses os furent portez à Florence, ou ses plus grans ennemis, voire ceux qui l'auoient persecuté durant sa vie, les receurent fort honorablemēt. La famille des Alberts ne fut seule tourmentée de ces orages d'en-
 uie, car plusieurs autres & des plus grans citoiens, se trouuerent, les vns amonnestez, & les autres bannis, avec vn grand nombre de moienne qualité: desquels ceux qui demurerent en la ville, n'eurent plus que la quatrieme part aux honneurs de la Seigneurie, au lieu de la troisieme, qui leur auoit esté acordée à la derniere retransche.

*Messire Beno-
 dic visite le se-
 pulchre de Je-
 sus Christ en
 Ierusalem.*

*Les populus
 de moienne
 qualité, sont
 encors retrā-
 chez en leurs
 estass.*

EVERARD
 DE MEDICI.



E N D A N T la vogue de ce gouuernement, Thomas d'Albize (que la mort de Pierre d'Albize auoit rendu capital ennemi des Alberts) fut esleu Gonfalonnier de la iustice: cet homme se voiant prouueu du souverain Magistrat, resolut auant qu'en sortir du tout, venger

*Thomas d'Al-
 bize Gonfa-
 lonnier de la
 iustice.*

la mort de son parent sur le reste de la famille des Vberts, puis qu'il ne lui estoit possible s'en decharger sur messire Benedic trespassé quelque temps au parauant. L'occasion de sa vengeance, s'offrit par vn tel accidēt. Quelque certain galand pris & examiné sur vn complot fait par ne sçai quels rebelles, accusa Albert & André, tous deux de la famille des Vberts (chose apostée par le Gonfalonnier) qui au moien de cette faulx acufation furēt bannis de la ville, & presque tout le reste de leur sang, mesme à raison de ce plusieurs populans furent amōnestez, sans quelques vns qui souffrirēt la mort. Dont les citoiēs de moien ne qualité se sentirent si fort iniuriez, que secondez du menu peuple recoururent aux armes, estimans non seulemēt leur hōneur estre en danger de choir, mais leur vie exposée au bon plaisir de ces peruers tirans. Vne part d'entr'eux se campa au millieu de la place commune, l'autre à grād haste courut à la maison de messire Euerard de Medici, qui depuis le trespas de messire Siluestre estoit demeuré principal chef de sa famille. Cet Euerard, surnommé Bichi, fut fils de Chiarissimo de Medici, & petit fils d'vn autre Euerard, les actes desquels & de leurs autres predecesseurs, demeurent enseuelis en tenebreuse obscurité, pource n'ai voulu trauailler à discourir leurs vies, craignant y perdre & mon temps & ma peine. Ces populans arriuez en la maison de messire Euerard le prierent bien fort de se vouloir emparer du gouuernement de la ville, à fin de les deliurer de la tirānie de ceux qui plus sembloient aspirer à la ruine des

*Les populans
de moienne
qualité prennent les armes.*

Euerard surnommé Bichi, fils de Chiarissimo de Medici.

Les populans pressent messire Euerard de s'emparer du gouuernement.

des bons & du bien publicq, qu'à la conseruation d'icelui. Les hommes de ce temps là qui nous ont laissé quelque chose en memoire, sont tous de cet accord, que si messire Euerard eust esté autant ambitieux qu'il estoit homme de bien, facilement se fust fait dominateur de Florence : considéré que les iniures faites à tort & sans cause aux estats du peuple, & à ses fauorits, auoient excité si grand apetit de vengeance, qu'il ne restoit qu'un chef pour executer sa bien iuste entreprise. Messire Euerard n'auoit faute de gens qui lui souffloient incessamment aux oreilles, & le pressoient comme importuns, d'executer la volonté du peuple. Entre autres, ne s'y epargnoit Anthoine de Medici, l'un de ses plus prochains, ores qu'au parauant l'eust grandement hai : auquel, nonobstant leur nouvelle reconciliation, messire Euerard ne voulut entendre, ains respôdit quelque iour en colere, pource que l'autre insistoit trop en sa persuation, Je n'euz iamaïs peur de tes menaces (messire Anthoine) ne lors que tu feis profefsion d'inimitié contre moi : maintenant q tu es mon ami, ie te prie estimer que ton conseil ne me fera iamaïs preiudiciable, fil m'est possible. Puis s'adreslant au peuple acourât de toutes pars à son logis, l'encouragea bien fort, & lui promit d'estre son protecteur, moiennant qu'il vîst du conseil qu'il lui donneroit, & non d'autre. Ce fait, partit de son logis, & acompagné de tout le peuple se trāsporta en la place cōmune, ou Dieu sçait fil trouua belle assemblée, laquelle, apres auoir amonesté de se porter sagemēt, monta les degrez du palais, & en la pre-

Responce magnanime d'Euerard de Medici à son parent Anthoine.

*Messire Euerard donne vn
louable conseil
aux Seigneurs
du palais.*

sence de la Seigneurie declara premierement, qu'en facon aucune ne se pouuoit pleindre de ce q̃ le peuple de Florence l'aimoit, consideré que c'est vne chose fort souhaitable d'estre aimé d'vn chacun: mais qu'il estoit fort marri, que le peuple auoit fait autre iugemēt de lui que ne meritoit sa vie. Car n'aiāt onc donné vn seul exemple de scādale, ne de tumulte seditieux, à peine pouuoit il imaginer ou comprendre à quelle cause il estoit pris & soupsonné, pour vn pere nourrisier de factions: comme si de tout temps il eust esté citoien inquiete, turbulent, facheux & affectant le gouuernemēt, ainsi que iour & nuict font les plus passionnez d'ambition. A ces fins supplia la Seigneurie, que l'ignorance indiscrette du peuple ne lui fust imputée, veu que de tout son pouuoir auoit taché d'apaiser sa fureur. Semblablement pria les Magistrats (vsant en ce d'vne forme de remonstrance) de vouloir vsfer modestement de leur autorité, & plus tost iouir d'vne victoire mediocre au grād bien & prouffit de la patrie, que d'vne parfaitement entiere au preiudice du bien publicq. Ce cōseil fut pris en bonne part des Seigneurs Magistrats, qui prièrent affectueusement messire Euerard de faire tant que le peuple posast les armes, promettans d'expedier puis apres tout ce qui seroit trouué raisonnable par leur conseil. Messire Euerard descendit sur cette promesse, & retourné en la place cōmune fit entendre à tout le peuple, qu'il auoit trouué les Magistrats fort bien affectionnez à l'endroit de tous les populus: pour le droit & la liberté desquels il auoit tenu plusieurs

*Euerard de
Medici aulse
les Magistrats
de leur deuoir.*

propos avec eux, qui tous auoient esté gracieusement receuz, sans que toutesfois ils eussent encores donné resolution aucune de ce qu'ils vouloiēt faire, pour ce que quelques vns d'entr'eux estoient absens, & que le temps auoit esté trop bref. Cependant persuada au peuple de quitter les armes, & d'obeir aux Seigneurs, lui remōstrant que l'humilité valoit plus que l'arrogance, & les prieres plus que les menaces, pour les gaigner. Protesta de sa part les faire tous condescendre à raison, prouueu que le peuple se voulust conduire par son conseil. Par ce moien chacun se retira, en ferme persuasion que la promesse de messire Euerard ne seroit vaine, ains sortiroit son plein & entier effer. Les armes posées, les Magistrats se saisirent tout aussi tost de la place cōmune, enrroulerent deux mille citoiens tous bien remerquez, & connuz fauorables à leur parti, les diuiserent egalemēt par enseignes, leurs commandans se tenir tousiours prests de secourir la Seigneurie à toute heure que requis en seroient, & deffendirēt le port d'armes à tous autres qui n'auroient esté enrroulez. Ce fait, bannirent les plebeiens qui entre tous autres s'estoient les plus auancez aux seditions, feirent vn edict à cette fin, que dorenauant n'i eust citoiens admis à l'estat de Gonfalonnier de la iustice, qui n'eust quarante cinq ans : & pour mieux s'asseurer en leur gouuernement, mirent sus des choses non seulement insupportables à ceux contre lesquels directement elles sembloiēt faictes, mais odieuses aux gens de bien de leur parti, ne se pouuans persuader le gouuernement d'vne Repu-

*Prudence d'Euerard de Me
disciplin pour apaiser le peuple.*

Les Magistrats ne se souuenans de leur promesse, se muissent de force.

Tirannie continuée contre les plebeiens.

*Mauuais
estat de Repu-
blique quand
les gouver-
neurs ont be-
soin de seure
garde.*

*Les Medici
se mesconten-
tent de l'insu-
delité des Ma-
gistrats.*

*Donat Acciaiuoli se met
en train d'ai-
der les popu-
lâs de moyen-
ne qualité.*

blique estre grandement recommandable, auquel les gouuerneurs ont besoin, voire necessité d'une protection si violente. Qui eust veu les Alberts restez en la ville, se pleindre de ces efforts, aisément eust conneu qu'ils les auoient grandement à cõtrecœur: mais plus encores ceux là de Medici, qui bien s'aperceuaient de la ruse dont les Magistrats auoient usé en leur endroit, nommément en celui de messire Euerard, festimoient auoir trompé le peuple, à leur bien grand regret. Plusieurs autres aussi n'en faisoient moindre queremonie: de sorte, que messire Donat Acciaiuoli ne se peust contenir, que le premier de tous ne s'opposast à leur effort. Car ores que cet hõme fust presque deuenu chef de la Republique, à cause de l'estat de Gonfalonnier, que fauorablement il auoit exercé pour les Guelphes, & pour les populâs de haulte qualité, qu'il fust aussi plus tost superieur que cõpagnon de messire Thomas d'Albize, & à raison de ce deust estre plus ambitieux: si est, ce qu'il ne pouuoit demeurer content au milieu d'un si grand nombre de Florentins viuans mal à leur aise, & n'aians agreable le debordé gouuernement de leur ville. Pource vn iour se mit en deuoir d'eprouuer, s'il pourroit faire accorder aux Magistrats de la Seigneurie, le retour des bānis, ou bien s'il pourroit faire rēdre aux amonestez les honneurs dont ils estoient forclos. Ce que pour mieux & plus discrettement pratiquer, sonda en secret quelle pouuoit estre la fantasie tantost de ceux ci & tantost de ceux là, remonstrant tant aux vns cõme autres, les dissentiõs ne se pouuoir apaiser

que par ce moien. Mais ne pouuant les y faire condescendre, il lui sembla bon de temporiser, & de attendre le temps, auquel possible on l'esliroit du nombre des Magistrats : ce qu'auenant mettroit son dessein en execution. Toutesfois il fauisa qu'il auoit lors au nombre des Magistrats, vn sien parent nommé Michel Acciaiuoli, & vn ami intime appelé Nicolas Ricconori, sur la faueur desquels prenât occasion d'excuter son dessein, avec ce qu'il sçauoit bien le differ estre preiudiciable en toute entreprise, & n'y auoir chose si bonne que de battre le fer en sa chaleur, les pria tous deux de proposer au conseil la publication d'vn edict tendant à fin, que les citoiens iniquement bannis du Florentin fussent tous reuoeuez. Ces deux à l'instance de leur parent & ami proposerent le fait à leurs autres compagnons, qui pour toute responce, ne dirent autre chose, sinon qu'ils n'auoient enuie d'attenter vne nouualité, dont l'execution ne pouuoit estre que douteuse & pleine de danger. Messire Donat debouté ainsi de sa requeste, chercha tous autres moiens raisonnables & legitimes pour obtenir son pretëdu, mais y trauaillant en vain & ne pouuant fléchir ces cerueaux obstinez, proposa de les auoir par vne autre façõ: pource vaincu d'impatiëce, fit sçauoir aux Magistrats: puis qu'ils n'auoiët voulu entendre au reglement de la ville, qu'on leur auoit proposé en forme equitable & iuridique, qu'il la regleroit avec les armes. Ces menaces furent si mal receues par les Seigneurs, qu'apres les auoir cõmuniquées aux chefs principaux du gouuernement, som-

*Le delai est
preiudiciable
en toute entre-
prise.*

*La demande
de Messire
Donat est pro-
posée à la Sei-
gneurie.*

*Donat Acciaiuoli
Ala man, & An-
toine de Me-
dici confinez
à barlette.*

merent Messire Donat, & conuaincu de la menace par lui mādée au Magistrats, le confinerent à Barlette avec Alaman & Antoine de Medici ses personniers, ou plus tot appuis en ceste faction : lesquels aians aperceu comme Messire Euerard voulant conduire ses affaires avec vne entiere prudence de peur que trop supportant vn peuple, ne caust vn tel en-cōbrier qu'auoit faict Messire Siluestre son predecesseur, & pource n'auoit presté l'aureille à leurs remōstrances & suscitacions en ce fait ci, festoient bandez avec Donat Acciaiuoli, pour faire par son moien ce qu'ils n'auoient sceu par celui de leur parēt Euerard. Ces choses aduindrent deux ans apres que Thomas d'Albize se fust emparé du gouuernement, duquel pour non seulement le desarconner, mais pour le mettre en pieces si possible estoit, & par ce moien prendre vengeance de son ambition tyrannique, vne troupe de bannis lors estants à Bolongne delibererent vn iour de rentrer en la ville par le moien d'vne secrette intelligence qu'ils auoient avec Pigiello & Baroccio Cauicciuli citoiens Florentins du nombre des Amonestez. Les conducteurs de ces bannis furent Thomas de Ricci, Antoine & Bastardin de Medici, Benedic de li spini, Antoine Girolami & Christophe de Carlone, qui tous au iour assigné, sçauoir est le quatriesme d'Aoust mil trois cens nonante sept entrerent en Florēce, en deliberation de mettre en pieces messire Thomas d'Albize & tous ses adherens, tuerent deux hōmes de faction aduersē qui de male fortune se trouuerent en la rue, ainsi comme

*Les bannis cō-
plotent leur
retour à Flo-
rence.*

*Les bannis en-
srent à Florē-
ce, sous la con-
duite d'An-
toine de Me-
dici & d'au-
tres.*

ils entroient, appellerent le peuple aux armes, & l'inuiterent longuement à reprendre sa liberté, toutefois ne furent suivis ou secondez de personne aucune de la ville: pource fauifans (mais trop tard vn petit) combien la chose estoit d'agereuse de vouloir redre vn peuple libre, qui en toute sorte & maniere vouloit demeurer serf d'esperans aussi de leur entreprise, furent contrains se retirer au temple de sainte Reparate, & se fermer dedans: ou puis apres forcez par les armes des Magistrats furent tous ou pris ou mis en pieces avec les Cauicciuli qui leur auoient donné l'intelligence. En ce temps là Iean Galeace premier Duc de Milan continuoit la guerre contre les Florentins, laquelle il auoit commencée des l'an 1390, & ia estoit enuiron le viij ou ix an de ladicte guerre, quand ennuyé de si longue traite & ne pouuant par efforts aperts venir au dessus de ses affaires, fauifâ des bannis Florentins, dont la Lōbardie estoit grādemēt peuplée, avec lesquels monopola secrettemēt, pour paruenir par trafiques & menées à ce que les armes ne lui pouuoient donner. Le cōplot fut que les exillez s'assembleroient vn iour au plus grand nōbre que faire se pourroit, & moiennāt l'intelligence qu'ils auoient avec plusieurs de la ville, entreroient à Florence par la riuere d'Arne, sacageroient leurs principaux ennemis, ce fait reformeroient la ville à leur plaisir. Sāminiato de Ricci estoit l'vn de ceux de dedās qui par lettrēs & par mesfages auoit participé au monopole des bānis: cet hōme descouurit la cōspiratiō à Siluestre Cauicciuli, esperāt l'atirer de sō costé à cause des torts outrageux q̄

*Les bānis sont
forcez & sa-
quementez au
temple de sainte
Reparate.*

*Le Duc Iean
Galeace de
Milan mon-
pola avec les
bānis de Flo-
rence.*

*Le monopole
des barons &
du Duc Ga-
loace est de-
couuert.*

*Punition des
suspectz du
monopole.*

*L'Empereur
Robert & les
François ioints
ensemble pour
les Florentins
contre le Duc
de Milan.*

*Iean de Me-
dici deliure
l'argent promis
à l'Empereur
Robert.*

lon auoit fait à ceux de sa famille : mais tant s'en faut
que ledit Siluestre l'accompagnast en ce fait, qu'au
contraire, aiant peur de choir en inconuenient pareil
à celui de ses deuanciers, l'accusa aux Magistrats, qui
le firent soudain apprehender, & punir. Puis donne-
rent priuilege à certains citoyens d'informer contre
tous ceux, qui pouuoient auoir conspiré avec ledict
Samminiato. Ces beaux enquesteurs ou par enuie,
ou par la suscitation des gouuerneurs d'adonc, de-
clarerent rebelles six citoyens de la famille de Ricci,
six de celle des Alberts, trois de la maison de Medici,
autant des Scali, & deux des Strozzi. D'auantage ad-
monnesterent pour dix ans tous les Alberts, Ricci &
Medici, quelques vns exceptez, mais en bien petit
nombre. Et à fin que pour l'aduenir, les Alberts ne
missent le gouuernement en danger, bannirent tous
ceux de leur famille qui passoient l'aage de quinze
ans. Le Duc frustré de ce qu'il pensoit obtenir par le
moien de ces exillez, & lassé tant par les forces des
François, que par celles de l'Empereur Robert, ioin-
tes pour la protection & deffence des Florentins, fi-
nalement entendre à quelques articles de pacificatiō.
Puis Iean de Medici, fils de nostre dernier Euerard,
(qui tous deux n'auoient esté admonnestez) fut em-
ploié l'an 1401. pour recouurer & faire le paiement
des deniers promis à l'Empereur Robert. La somme
estoit de deux cens mille florins d'or, qui fut par lui
deliurée en la cité de Venise, avec vne louable & grā
dissime diligence. Aussi estoit il prudēt iusques là, &
auoit tel credit aux marchans, qu'on n'eust sceu dele-
guer

guer homme plus propre pour l'expeditiõ de ce fait. L'an d'apres qui fut mil quatre cens & deux, mourut Iean Galeace, le trespas duquel mit fin à la guerre des Florentins & des Milãnois, qui bien auoit duré douze ans. Depuis se feit l'entreprinse de Pise, dont les Florentins eurent honorable issue. Pareillement s'expedia la guerre contre le Roi Ladislaus de Naples, *La guerre du Roi Ladislaus de Naples.* qui ne fut moins dangereuse aux Florentins que celle de Milan, pource que ce Roi aiant pris Rome, la marque d'Ancone, la Romagne & Siene, n'auoit plus que Florence à combattre, contre laquelle aussi se preparoit, quand la mort le surprit, ainsi qu'en pareil cas elle auoit fait le Duc Ieã Galeace. Depuis la mort de ce Roi qui aduint l'an mil quatre cens quatorze la ville de Florence fut dedans & dehors en assez bonne tranquillité, par l'espace de huit ans, sur la fin desquels se renouellerent les partialitez à Florence, qui ne cesserēt oncq iusqu'à ce que ce gouuernemēt eust esté ruiné: ores que sa tyrannie eust conquesté à *La tyrannie des gouuerneurs de ce tēps, acquist beaucoup de places à la Republique.* la Republique les villes d'Areze, Pise, Cortone, Li-uorne, Montpulcian. Et possible eust fait d'auantage si les anciennes rancunes ne sy fussent renouellées.



*Les populus
de haulte qua-
lité tindrent le
premier lieu
au gouuernement
par l'es-
pace de 22. ans.*



DEPUIS l'an 1381 iusqu'à cet an 1423,
les populus de haulte qualité auoient
tenu le premier lieu au gouuernement
de la Republique, au grand
preiudice & detriment tant des pop-
ulus de moienne qualité que des

protecteurs de leur parti: les principaux desquels, cō-
me les Medici, les Alberti, & les Ricci, auoient esté de-
puis le Magistrat de Siluestre de Medici, recherchez
en leurs biens, richesses & personnes, iusqu'à estre exe-
cutez par morts ou bānissement & endurer q̄ ceux de
leurs maisons nō chassiez de la ville, fussent toutesfois
forclos de tous estats, ainsi que biē au lōg nous auōs
discouru. Ce nonobstant & combien que la vertu du
moie peuple fut presque du tout à bas, si est ce que la
memoire des iniures passées demouroit tousiours fres-
che en l'esprit de ces hōmes, avec vn desir de s'en van-
ger q̄lque iour: qui toutesfois pour ne sçauoir encor
sur qui s'appuier, demouroit secret & caché en leur
cœur. Mais il trouua moie de s'auācer, lors q̄ Iean de
Medici fils de deffunct Euerard fut fait Gonfalonier.
Il y auoit desia 22 ans qu'il auoit faict pleine preuue

*La grandeur
des iniures re-
ceues engendre
les desir de se
vanger.*

de son deuoir enuers la Republique, lors qu'il auoit esté delegué par les Florentins pour la distributiō des deniers promis à l'Empereur Robert: & du depuis f'estoit maintenu en telle grādeur qu'à bon droit peut estre prispour le premier de sa famille qui ait fait mōstre de grāde seign̄rie: car avec les richesses qu'il auoit fort excessiues, il accōpagnoit sa clemence d'une grauité tāt louable & reuerée, q̄ sans aucū pourchas ains par l'accord vniuersel de ceux qui lors gouernoient la Republique, fut appelé à l'estat de Gōfalōnier. Dōt tout le peuple mōstra tel signe de ioie (estimāt auoir recouuré en cet hōme vn protecteur de sa querelle) q̄ plusieurs des plus grās, & des mieux auisez de la ville, prindrēt occasiō de quelque mescōtentemēt, & tout aussi tot soupçonnerēt, les anciēnes esmotions se pouoir aisēmēt renoueller, par le moien du Magistrat de Iean de Medici. Pource Nicolas d'Vzano lors estāt le grand coq des haultx populās, ne faillit d'auertir les autres citoiens ses partialistes, & de leur remōstrer q̄l dāger c'estoit, de nourrir vn hōme aiant gagné si grā de reputatiō enuers le cōmun peuple, les exortant de vouloir remedier à ce desordre, pēdāt q̄l estoit encor sur son cōmencemēt, veu qu'il leur seroit impossible le corriger, lors qu'il auroit pris sa racine plus grāde. De sa part qu'il scauoit au vrai, Iean de Medici auoir en soi plus de parties tendātes à sedition, que n'auoit oncq̄s eu Messire Siluestre l'un de ses deuāciars. Mais sa remonstrāce ne fut biē receue à l'endroit de ses cōpaignons, qui tous portans enuie à la reputatiō en laquelle il viuoit, desiroient gagner q̄lques alliez pour

Iean de Medici à esté le premier des siens, qui ait fait aparostre sa grandeur.

Iean de Medici est fait Gonfalonnier de la iustice.



Manuscrit de N^o Nicolas d'Vzano enuers Iean de Medici.

le desarconner, & secrettement monopoloient contre lui, qui fut vne des principales causes de la ruine de leur gouuernement: comme ainsi soit que ces populans de haulte qualité deuenus rogues & insolens à cause de leur trop lōgue domination, se portassent enuie les vns aux autres, & au moiē de ce ne se gardassent de ceux, qui les pouuoient grandemēt offenser.

*La mutuelle
enuie des
haultx popu-
lans cause de
leur ruine.*

Car ores que la haine du cōmun s'acreust de iour en iour cōtre eux, si est ce qu'ils ni prenoient garde, possible pour ne la craindre, comme chose de petite importance, ou possible pour trop veiller à l'entretien de leur mutuelle enuie, à laq̃lle estās du tout ancrez, ouurirēt la porte à ceux de Medici pour entrer en pl⁹ grāde authorité que iamais, par le moien qui s'ensuit.

*Philippe Marie
troiziesme
Duc de Milan.*

Aduint audit an 1423. que Philippe Marie troiziesme Duc de Milan, aiant faict accord avec les Florentins, prit les villes de Genes & de Bresse, contre l'opinion que les Florentins auoiēt de cette issue, estimās Bresse deuoir estre deffendue par les Venitiens, & Genes assez forte pour resister aux armes de Philippe, mais frustrez de leur opinion, & voians ledict Philippe s'estre emparé de Furli, delibērerent le guerroyer de tout leur pouuoir, combien que le Duc leur eust enuoié ses Ambassadeurs, pour auoir plus entiere cō-

*Diversité d'opiniōs sur l'en-
treprise de la
guerre contre
le Duc Phi-
lippe.*

firmation de leur accord. Vne partie des citoiens fut d'auis lors qu'on delibera de cet affaire, qu'il ne conuenoit si legeremēt iuger de l'affectiō du Duc, n'aiāt encor executé chose aucune si fort au desauātage des Florentins, que lon deust mal opiner de lui: avec ce, que si la guerre s'entreprenoit contre vn si grād Sei-

gneur, ce ne pourroit estre sans vne dōmageable ruine de leur cité. L'autre partie resolut au contraire, & dit qu'il estoit expedient de se mettre en armes, pour tousiours estre prest à rompre les desseins de leur ennemi. Car apres que l'apareil de guerre seroit fait, si le Duc Philippe se tenoit coi, on n'auroit pas ouuert la guerre, ains plus tost cherché les moïens de la paix. Laquelle opinion fut receüe cōme plus saine, & feit conclurre la guerre contre le Duc Philippe: ores que Iean de Medici la dissuadast, & se mit en tout deuoir de publiquement remonstrer les inconueniens, qui pourroient sortir d'une entreprise si legere. Entre autres choses alleguoit, ores que la ville fust biē asseurée de la mauuaise affection du Duc, que neātmoins il valoit mieux attēdre qu'il fust agresseur, que de lui courir sus à main armée: pource qu'en tel euenemēt, les Potentats d'Italie connoistroient la guerre autāt ou plus iuste du costé des Florentins, que de celui du Duc, ou si on l'alloit assaillir, on ne pourroit si hardiment ne franchement leur demāder secours, comme on feroit bien, si d'aventure esmeu d'ambition attentoit quelque chose au païs Florentin. Mais les cupidés de guerre disoient contre ses viues raisons, qu'il n'estoit en sorte aucune expediēt, de laisser approcher l'ennemi si pres de soi, ne de l'attendre en la maison, ains plus tost de l'aller trouuer la part ou il peult estre, consideré que la fortune est ordinairement plus fauorable aux assaillans, qu'elle n'est à ceux qui se deffendent, & qu'avec moindre danger (cōbien qu'à plus grans fraiz) la guerre se fait au païs de l'ennemi,

*Valable remō
strance de Iean
de Medici
pour dissuader
la guerre con-
tre le Duc.*

*Raisons alle-
guées contre la
remonstrance
de Iean de
Medici.*

que dedans le sien propre. Ainsi la guerre fut ouuerte, suiuant la delibération des plus grans de la ville, l'issue de laquelle ne leur tourna qu'à honte & deshonneur. Car les Milannoïs prindrent Imole, & mirent en routte toute l'armée des Florétins, qui auoiēt laissé le siege de Furli pour s'affrôter à eux. Qui apres cette routte eust esté à Florence, aisémēt eust entendu les gemissemens du peuple, magnifiant en tous endroits le sage cōseil de Jean de Medici, qui n'auoit approuué cette sottie entreprise : & tout au rebours, poursuiuant par parolles iniurieuses, l'audace presumptueuse des plus grans qui n'auoiēt bien pris les remonstrances dudit de Medici. Le desplaisir en fut tel, que le peuple ne se fust apaisé qu'à bien grād' peine, n'eust esté l'honneste remonstrance que lui feit messire Regnauld d'Albize citoien de grande reputation, & qui par la recente memoire de son pere Thomas, aspiroit au premier degré des honneurs de la ville. Cet homme reconforta la commune à son pouuoir, toutesfois elle ne fut si pacifiquement apaisée, que d'heure en autre ne se raillaist de ces braues guerriers, qui au grand regret des meilleurs citoiens auoient receu vne si vilaine & honteuse desconfiture: pour lesquels chastier en partie, se fit vne leuée de certains deniers sur chacun d'eux, à fin de soulager les fraiz de cette guerre, si d'auēture il estoit question de la continuer, & fut donnée commission à quelques citoiēs, de poursuiure la deliurāce desdicts deniers, si les taxez ne vouloient encourir le danger de leurs vies. Surce, les haults populās se pensāns offen-

*Indignation
du peuple con-
tre les entre-
preneurs de la
guerre.*

*Taille leuée
sur les princ-
paux entre-
preneurs de la
guerre, qui
auoient esté
desconfits.*

fez, fasssemblerēt au temple saint Estienne iusqu'au
 nombre de septante, sans y appeler Jean de Medici,
 pource, à mon iugement, qu'il leur estoit suspect, ou
 possible qu'il ne s'y voulut trouuer, comme contra-
 riant à leurs desseins. En cette assemblée messire Re-
 gnauld d'Albize se mit à remōstrer à tous, l'estat au-
 quel pour le present la ville estoit reduitte, & ce par
 leur propre negligence, veu qu'ils auoiēt laissé tom-
 ber le gouuernemēt d'icelle en la puissance & autho-
 rité des plebeiens, dont leurs deuāciens l'auoient re-
 tirée l'an 1381. Et pour les animer d'auantage contre
 le peuple, les pria reduire en memoire le piteux gou-
 uernement d'icelui, lequel aiant seulement duré de-
 puis 77, iusqu'à 81, auoit causé la mort à tant de leurs
 parens & amis, qu'il n'y auoit aucun en l'assemblée,
 qui du temps de cet estat plebeien, n'eust perdu son
 pere ou son aieul, ou quelque autre son bien proche
 de sang. Suiuant lequel exemple, il y auoit à craindre
 que la ville ne tōbast encores en pareil inconueniēt,
 veu que le populasse auoit par son hault crier fait le-
 uer vne taille sur les populus de haulte qualité, &
 qu'il s'apareilloit de mieux q̄ iamais establir les Ma-
 gistrats, comme son affection deprauée lui monstre-
 roit. Ce qu'auenant, les dignitez seroient puis apres
 occupées par les plus abiects de tout le monde. Ce
 gouuernement illustre qui ia par l'espace de quaran-
 te & deux ans auoit fleuri, seroit subuerti du tout, &
 la ville de Florence gouuernée selon le sot auis d'une
 feditieuse multitude, ou le bon plaisir d'un seul hom-
 me que cette multitude establirait. Conclud finale-

*Remonstrance
 de Regnauld
 d'Albize ten-
 dante à jēdi-
 tion.*

*Conclusion de
 Regnauld
 d'Albize.*

ment qu'il estoit necessaire, pour obuier à ce mal, ou d'vser de main forte, ou d'astuce rusée, par laquelle aisémēt on pourroit despouiller le moien peuple de toute l'authorité qu'il auoit en la Republique, reduisant ses quatorze conditions au nombre de sept, & par ce moien mettre tout le gouuernemēt en la main des populans de haulte qualité. Sa deliberation fut aprouuée comme bien conuenable à la Republique, mesme Nicolas Duzano aloüa tous ses propos, & dit

Nicolas Duzano modifie la remōstrāce de Regnauld d'Albize.

les remedes proposez estre fort bons, pourueu qu'ils fussent executez sans faire vne manifeste diuision en la ville, ainsi qu'il esperoit se pouuoir faire, le cas aduenant, que le peuple n'atirast de son costé messire Iean de Medici: car adonc le peuple demeurant sans chef & sans force, ne pourroit offenser ceux de haulte qualité. Mais le cas n'echuant ainsi, ne se proposoit aucun moien pour executer leur entreprīse, hors mis celui des armes, qu'il estimoit grandement dangereux: pource que peut estre ne demeureroient superieurs, ou bien ne iouiroient longuement de la victoire, ores qu'ils vinssent au dessus de leurs ennemis.

Regnauld d'Albize vers Iean de Medici pour l'atirer à l'opinion des haults populans.

Ainsi à son auis n'y auoit plus commode voie, que le consentement de Iean de Medici: vers lequel fut enuoié messire Regnauld d'Albize, qui par belles parolles & harangue fort affectionnée, tacha l'atirer au dessein de leur entreprīse, le suppliāt ne vouloir, pour fauoriser vne commune, la rendre plus audacieuse,

Sage responce de messire Iean de Medici.

& ce au grand preiudice du bien public. Iean de Medici lui respōdit à cela, qu'il estimoit tout bon & sage citoien, ne deuoir aucunement changer les estats accoustumez

acoustumez en vne Republique, pource qu'il n'y a chose qui plus offense les personnes, que ce changement: par lequel prou d'hommes demeurent mal contens, & duquel souuentefois on voit auenir de merueilleuses consequences en vne ville. De sa part qu'il trouuoit deux poits fort pernitiex en leur liberation: l'un de vouloir conferer les honneurs à ceux, qui pour n'en auoir esté iamais ornez, les prise-
 roient beaucoup moins, & n'en aians, auroiēt moindre occasiō de se plaindre: l'autre de les oster à ceux, qui acoustumez de les auoir, ne feroiēt iamais en repos iusqu'à ce qu'ils leur fussent rendus: tellemēt que l'iniure qui par ce moien leur seroit faite, causeroit plus de dueil & d'ennui en leur endroit, que ne feroit de bien, le benefice conferé aux aultres. Avec ce, que l'autheur de ce changement gagneroit peu d'amis & beaucoup d'ennemis, qui feroiēt plus hardis à l'offenser que les amis à le deffendre, veu que tous hommes sont naturellement plus enclins à la vengeance de l'iniure, qu'à la recōnoissance du bien qui leur est fait. Puis s'adressant à son beau harangueur, & vous (dit il) messire Regnault, si bien estes memoratif des finesses, desquelles ordinairement on vse en nostre ville, vous serez plus auisé au fait de cette entreprise: vous asseurant que celui qui vous y mesle, vous depoussedera de vostre autorité, si tost que par le moiē de vos forces aura despouillé le peuple de la sienne. Pource ie vous prie de regarder, que ne tombez en pareil inconuenient que feit messire Benedic Albert, lequel à la persuation de ceux qui ne l'aimoiēt, con-

*Regnault
d'Albige vers
Iean de Me-
dici pour l'aci-
rer à l'opinion
des haults po-
pulaus.*

*Sage responce
de messire Iean
de Medici.*

sentit à la ruine de messire George Scali & de Thomas Strozzi, dont puis apres fut enuoié en exil par ceux mesmes qui l'auoient induit à ce cōsentement. A son exemple, ie vous exorte de n'aquiescer à cette deliberation, car quant à moi ie suis tout resolu de laisser la Republique en l'estat, auquel elle est maintenant. Ces pratiques decouuertes accreurerēt de beaucoup la bonne reputation de Iean de Medici, & rendirent les autres citoiens plus odieux q̄ iamais. Pour cela toutesfois le seigneur de Medici ne se haulsa d'auantage, craignant d'animer ceux, qui souz l'ombre de sa faueur eussent possible attenté quelque cas de nouveau: ains en tous ses propos faisoit entendre à chacun, qu'il ne vouloit nourrir n'entretenir sectes aucunes ou partialitez, mais plus tost les éteindre, comme celui qui ne procuroit que l'vniō de tous les citoiēs. Dont plusieurs de ses partialistes n'estoiēt gueres ioieux, aimans mieux qu'il se fust entremis au maniement des affaires, & qu'il eust vn peu brouillé les cartes. Entre autres Alaman de Medici hōme de nature prompte & hardie, l'eguillonnoit à la persecution de ses ennemis, & à l'auancement de ses amis, iusqu'à le reprendre d'estre par trop remis & lent en ses affaires: moiennant laquelle pusillanimité ses aduersaires (ainsi que disoit Alaman) prenoient occasion, de pratiquer contre lui plusieurs choses, desquelles vn iour se tireroit la ruine de sa maison. Autāt lui en disoit son fils Cosme: toutesfois pour chose qu'on lui sceust dire ou remonstrer, iamais ne se changea, ains tousiours demeura ferme en son pre-

Singuliere mo-
 destie du sei-
 gneur Iean de
 Medici.

Alaman de
 Medici s'ef-
 force d'induire
 le seigneur Iean
 à se venger de
 ses ennemis.

mier propos, tant il estoit amateur de la tranquillité publique. Mais sa cōstance inuincible, & sa cōscience entiere, ne sceurēt empescher que la ville ne tombast en manifeste diuision, peu de temps apres que l'entreprise de ces ambitieux citoiēs eust esté decouuerte: lesquels n'aians sceu cheuir de Jean de Medici, ains trauaillé en vain à le seduire, conuertirent leur industrie au fait qui s'en suit: Il y auoit au palais deux escriuains ou greffiers deleguez à la cōseruation des registres du lieu, l'un nommé Martin & l'autre Paul, cestui fauorifant les partialistes de la famille d'Vzarno, & l'autre les partialistes de Medici. Messire Regnauld se mit en toute peine de faire casser Martin, estimant auoir puis apres le palais plus fauorable: mais son dessein demeura vain & inutile, pource que ses aduersaires l'aiās descouuert, feirent en sorte que Martin fut non seulement deffendu contre les attainctes de messire Regnauld, mais Paul fut despouillé de son office, au grand regret de tous ceux qui lui portoient faueur: & qui certainemēt estoient sur les termes de fort troubler leur ville, n'eust esté la guerre des Milannois, qui ia souz la conduite du seigneur Angelo de la Pergole, festoient emparez de toutes les villes, que les Florentins auoient en la Romagne: hors mis Castracaro & Mogdilian. Laquelle guerre apaisée l'an 1428, au grādissime interest des Florentins, qui y despendirēt plus de trois millions & cinq cens mille ducats, la dissention ciuile entre les grans & le peuple se remit sus, à raison des impôts auxquels on auoit autant obligé les grans que les petis.

L'ingratitude de Jean de Medici ne peut empescher la diuision à Florence.

Deux escriuains ou greffiers au palais de la Seigneurie.

Guerre des Milannois contre les Florentins.

Jean de Medici tombé en maladie.

Notable advertissement que Jean de Medici donne à ses enfans.

Jean de Medici n'offensa iamais homme, mais fit plaisir à tous.

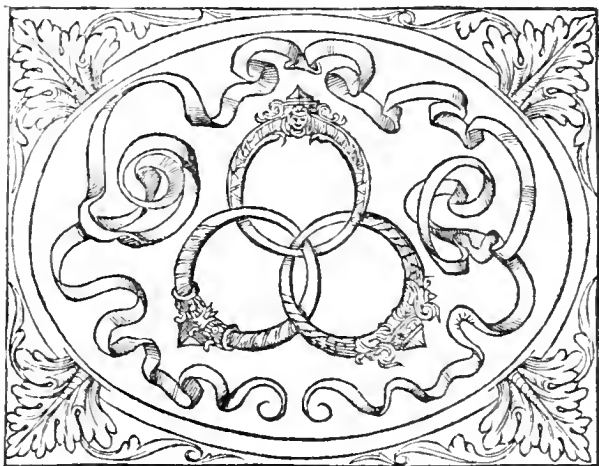
Jean de Medici s'efforceant y mettre ordre, demeura
 malade, & connoissant son mal tendre à la mort, feit
 appeler ses deux enfans, Laurent & Cosme, auxquels
 en la presence de beaucoup de ses amis donna l'aver-
 tissement qui s'ensuit: Je croi (mes enfans) auoir vescu
 le temps, que Dieu m'auoit ordonné dès ma naissan-
 ce, ie meur content, puis que ie vous laisse sains, opu-
 lents & en telle reputation, que vous pourrez viure
 à Florence honorer, priser & bien voulus d'un cha-
 cun, moiennant que vouliez suiure l'exemple que
 ie vous ai donné: vous assurent qu'il n'y a chose qui me
 face trespasser plus cōtent, que la recordation de n'a-
 uoir iamais offensé personne, mais fait plaisir à tous
 ainsi que ma puissance l'a sceu porter. Ce que ie vous
 exorte de vouloir faire: vous priant aussi tant que le
 pere peult faire ses chers enfans, de ne prendre le gou-
 uernement des affaires de nostre ville, (au moins si
 voulez viure en liberté) sinon tant que les lois & les
 hommes le vous permettront. Ce que faisans n'en-
 courrez la haine ne l'indignation des enuieux, consi-
 deré que ce que l'homme s'attribue de sa propre au-
 thorité, & non ce qu'on lui dōne, est ce qui le met en
 la disgrâce de ses maluueillās. Parquoy si vous suiuez
 mon enseignement, vous possederez d'auantage q̃ ceux,
 qui voulās vsurper ce qui apartiēt aux autres, perdēt
 le leur, & auant q̃ le perdre viuent en perpetuel tour-
 ment. J'ai par vne semblable prudēce non seulement
 entretenu, mais beaucoup augmēté ma reputatiō en
 nostre ville, cōuersant avec tant de sortes d'hōmes, &
 tant d'ennemis. Aussi quād vous suiuez ma maniere

de viure, vous croistrez tousiours de plus en plus, q̃ si vous faictes autrement, estimez vostre issue ne pouuoir estre plus heureuse, que de ceux qui de nostre memoire, ont, pour n'auoir creu bon conseil, ruiné leurs biens & leurs familles. Il deceda quelques iours apres, laissant à tout le peuple de Florence tel regret de sa vie, que meritoient les vertus dont il estoit enrichi. Car s'il faut parler de la charité fraternelle, iamais n'y eust hōme plus misericordieux, & qui selon le port de ses richesses distribuaist plus de biens, non seulement à ceux qui publiquement ou priuément en demandoient, mais bien souuēt à ceux qui ne l'en requeroient: lesquels neantmoins cōnoissoit endurer paureté. Sa nature estoit telle qu'il aimoit vn chacun, louoit les vertueux & auoit compassion des meschans. Oncques ne fut veu demander honneur ou estat, en la Republique, & toutesfois il les eut tous: iamais n'alla au palais qu'il n'y fust mandé, aimant vniquemēt la paix, detesta la guerre plus que la mort: fut aliene de tous larcins tāt secrets que manifestes, & augmēta le bien public, pource fut il tousiours fort bien voulu des Magistrats, homme de perite eloquence mais de prudence grandissime, qui nonobstant sa face melancolique estoit facetieux & plaissant en cōmune conuersation. Il mourut fort riche de biens vulgairement attribuez à fortune, mais plus encor de bone renommée, & d'amitié enuers tous. Lequel heritage tant accompli, ne fut seulement, entreteu par son fils Cosme, mais amplifié de beaucoup, ainsi que nous verrons ci apres.

Le bien qui vient aux enfans, qu'ild'ls ensuiuent les traces de leurs vertueux peres.

Trespas de Jean de Medici.

Jean de Medici ne demāda iamais estat, toutesfois il les eut tous.



COSME de Medici se gouerna depuis la mort de son pere, es affaires de la Republique, avec vn plus grād soin, cueur & liberalité, que iamais son pere n'auoit fait, ores qu'il n'eust rien oublié de son deuoir en cela. Dõt aduint que ceux qui festoiët esiouïs de la mort de Iean, voians le gouuernement de son fils Cosme,

se contristerent grandement, pource qu'ils le connoissoient homme prudent, liberal, affable, n'entreprenant chose aucune contre l'un ou l'autre, & moins encor contre l'estat public. Seulement estoit ententif, à faire plaisir à tous, & par le moien de cette liberalité à se gagner plusieurs amis, estimant

*Quel train de
vie commença
Cosme de Me
dici apres la
mort de son
pere;*

tellement de viure le deuoir rendre puissant, & assésuré contre les inconueniens que quelque mauvais desastre lui pourroit ourdir de la part de ses ennemis. Il eust d'entrée, deux supports grandement conuenables pour bien ancrer à la puissance qu'il demandoit: l'un d'Euerard de Medici son parent, & l'autre de Puccio de Pucci, Euerard n'espargnant en ce

*Cosme de Me
dici apuié de
deux bons su
ports, pour se
faire puissant.*

son audace auantageuse, ne Puccio sa prudence & sagacite, pour agrandir la faueur de Cosme en tous endroits. Enuiron ce temps, la ville de Volterre estant

*Unus parter unum
nec non malis est.*

remise en l'obeissance des Florentins, Messire Regnauld d'Albize employé au fait de cette guerre, eut enuie de se faire valoir, & de monter en plus grande reputation. Pour y paruenir, persuada au Capitaine Nicolas Fortebrace, de courir le pais Luquois sous quelque feinte querelle, esperant la guerre se deuoir ouurir par ce moien, entre les Florentins & ceux de Luques, de laquelle possible il seroit conducteur. Le

*Mauuais des
sein de Re
gnauld d'Al
bize.*

Capitaine executa si bien la volonté de Regnauld, qu'accompagné seulement de trois cens hommes de cheual, & de pareil nombre de fanterie, prit en moins de rien sur le Luquois, les chasteaux de Ruoti, & de Compito: puis descendant en la plaine, feit vn merueilleux butin par le pais. Les Florentins,

*Les Medici
consentent à
la guerre de
Luques.*

*L'homme or-
dinairement
plus prompt à
occuper l'au-
trui, qu'à gar-
der le sien.*

allechez de cela, delibererent plusieurs fois sur l'entreprise de la guerre, pource que quelques vns la persuadoient, & les autres nom. Du nombre des haultx citoiens qui en estoient d'accord, furent les Medici, avec lesquels Messire Regnauld d'Albize conuint fort bien en cer endroit, ores que couuertement, de peur que son premier dessein ne fust eueté. Mais Nicolas d'Vzano suiui de plusieurs autres la detesta cōme inutile & preiudiciable. Chose grandement à noter, que le peuple qui pour defendre sa liberté auoit si long temps combatu cōtre le Duc Philippe de Milan, & condamné la querelle dudiect Philippe comme iniuste, maintenant s'esleue avec grans frais pour inquieter la liberté d'autrui: mais ordinairement il aduient ainsi que chacun est plus prompt à occuper ce qui n'est sien, qu'à garder le sien propre, & que tous hommes sont plus stimulez par ie ne sçai quel espoir d'acquerir, que retirez par la crainte de perdre, Comme en ce cas furent les Florétins qui pour auoir pris deux chasteaux au Luquois, se proposerēt incontinent le sac de tout le reste, & donnerent commencement à la guerre l'an 1429. ores que par l'auis de plusieurs elle eust esté dissuadée. Aussi n'en vindrent ils à leur honneur, car force leur fut apres plusieurs pertes laisser les Luquois en paix, & reprendre leur amitié. Or combien que la famille de Medici eust acquiescé à l'entreprise derniere, si est ce qu'ils ne furent emploiez aux charges de la guerre, mais ceux de faction contraire, qui l'auoient d'auantage affectée: dont vint que les Medici emploierent grandement leur

leur estude, à de bien pres obseruer cōme ces autres
 fy gouuernoierēt. Entre tous messire Euerard de Me *Euerard de*
 dici sy mōstra diligēt: car si tot qu'il suruenoit quel- *Medici s'em-*
 que perte ou dōmage de ce costé la, n'en accusoit for- *plie à la re-*
 tune, & moins encor disoit la force des ennemis en *cherche de*
 estre cause, mais plus tost l'indiscrétion & mauuais *ceux qui com-*
 gouuernemēt de ceux qui cōmādoient en cette guer- *mandoient au*
 re. Qui fut cause que Regnauld d'Albize quitta sa *camp.*
 charge, & auant qu'estre rappellé par la Republique,
 vint à Florēce pour se purger des cas qu'on luy met-
 toit sus, iusqu'à semer de lui, qu'il ne faisoit la guerre
 pour l'accroissēmēt du bien public, mais pour le sien
 particulier: & que depuis sa commission le cueur lui *Estranges pro-*
 auoit failli, mesme n'auoit enuie de prendre la ville *pos tenus à*
 de Luques, lui estant assez de piller le plat païs, rem- *Florence de*
 plir ses metairies de bestail, & ses maisons de butin. *Regnauld*
 Pour lesquels cas auerer, se disoit encor qu'il n'estoit *d'Albize.*
 cōtent des seules pilleries, q̄ les soldats faisoient à son
 prouffit particulier, mais aussi qu'il acheptoit leurs
 larcins tellement q̄ de chef de guerre estoit deuenu
 marchant. Ces propos le troublèrent si fort, qu'outre
 ce q̄ requeroit la hauteſſe & grandeur d'un lieute- *Regnauld*
 nant general de guerre, abandonna le cāp sans estre *d'Albize*
 appellé par les Magistrats, & reuint à Florence, ou *abandonne le*
 plain d'indignation remonstra aux dix de la guerre, *camp & re-*
 comme ce n'estoit de cette heure qu'il connoissoit *tourne à Flo-*
 fort bien, quelle peine & dāger il y auoit a faire plai- *rence.*
 sir à vn peuple diuisé, duquel vne partie ne sert qu'à
 semer propos scandaleux & diffamatoires, & l'autre
 punit aigrement les mesfaits sans de grace aucune

*Remonstrance
de Regnauld
d'Astorre
aux dix de la
guerre.*

recompenser les vertueux: de sorte qu'un bon capitaine n'est iamais loué en sa victoire, au milieu d'un tel peuple, mais soudain condamné s'il fait la moindre faulte du monde, & calumnie au plus petit accident que l'iniquité de fortune puisse amener. Toutesfois n'auoit laissé pour la crainte de ce blasme, de faire tousiours acte de vertueux Capitaine, & profitable à sa Republique: mais qu'en fin le deshonneur prouenant de telles calumnies auoit vaincu sa patience, & lui auoit changé son naturel. Pource supplioit les Magistrats de vouloir eslire à l'auenir, gens qui fussent plus prompts à deffendre leurs citoiens, & mieux animez à l'employer pour la patrie. Au reste, puis que ce n'estoit la coustume de Florence, de récompenser les Capitaines vertueux d'un chapeau triumphal, à tout le moins qu'on s'accoustumast à les deffendre contre les calūnies iniurieuses de leurs enuieux: & que sur ce lesdicts Magistrats fussent recors, qu'eux mesmes estoient citoiens, qui pouuoient tomber en semblables iniures. Ce que faisans, connoistroyent quel creuecœur, les faulces calumnies apportent aux hommes accors & magnanimes. Les Magistrats s'efforcerent d'apaiser Messire Regnauld, au lieu duquel & d'Astorre Gianni, enuoierent deux aultres lieutenants au camp. Ce pendant Messire Regnauld ne dormoit pas, ains espioit les moiens pour se venger de ceux, qui en son absence auoient semé quelques propos de lui, soupçonant de ce fait les Medici par dessus tous aultres, pource qu'il leur portoit vne dent de lait de bien long temps. Et pour mieux

y proceder, l'aïda d'un Nicolas Barbedor qui lui promit de si bien s'emploier en cet affaire, que Messire Nicolas d'Vzano consentiroit à la ruine de Cosme de Medici, & de faict l'alla trouuer en son logis, ou tout pensif & melancholique s'estoit retiré en un sien cabinet. Barbedor pensant l'auoir trouué fort à propos, se mit en tout debuoir de lui persuader par viues raisons, qu'il se debuoit ioindre avec messire Regnauld pour chasser de Florence le Seigneur Cosme. Mais Nicolas d'Vzano bien auerti des menées qui se faisoient en la ville, & deplaisant le possible pour ne pou-
 uoir y donner ordre, dict comme en se mocquant: Je t'assure (ami Nicolas) qu'il seroit fort nécessaire pour le grand bien, de ceux de ta maison, & de toute la ville, que toi & tes suffragans en cette opinion, eussiez plus tot vne barbe d'argent qu'une d'or, considéré que le conseil prouenant d'une teste chenüe, est ordinairement meilleur & plus meur de beaucoup, que celui qui se sent encores du poil folet. Il me semble de vrai, que ceux qui se mettent en auant de chasser Cosme, doibuent auant toute chose mesurer leur force avec la sienne. Vous avez baptisé nostre costé du nom des grans, & celui de partie aduersé du nom de peuple, mais si les noms doibuent veritablement respondre aux choses auxquelles on les accomode, ie ne voi en quoi nous puissions à la verité nous dire tels. Car (toute affection déposée) si nous entrons au combat, encor la victoire en tout auenement sera douteuse, mesme, la crainte de perdre, accompagnera plus tot nostre costé que l'esperance de gagner, au moins

Regnauld d'Albize s'acoste de Nicolas Barbedor, pour se venger des Medici.

Barbedor se retire vers Nicolas d'Vzano pour le gagner.

Vertueuse response de Nicolas d'Vzano Barbedor.

Nicolas d'Vzano montre les forces des partialistes de Medici estre plus fortes que celles de leurs ennemis.

*Le corps des
hautx popu-
lans desin-
bré en plu-
sieurs parties.*

si nous voulons nous proposer les anciens exemples des grans de ceste ville, qui souuentefois ont esté supplantéz par la vertu du peuple. Encor ce qui doit de beaucoup accroistre nostre peur, est que nous sommes diuisez en nos membres, & que le corps de nos aduersaires demeure tout entier. Quel besoin est il de l'esclaircir d'auantage? Tu connois fort bien qu'en la maison des Albizi, Lucas s'est mis du parti du peuple, à cause de l'enuie qu'il porte à Messire Regnauld. En celle des Guicciardins, Messire Pierre en despit de Messire Iean fauorise nos aduersaires. Thomas & Nicolas Soderins font le semblable en leur famille, pour se monstrier contraires à leur oncle François. Tellement que si lon considere quels ils sont de leur costé, & quels nous sommes du nostre, Je ne sçai pour quelle occasion nostre parti merite mieux estre appellé celui des grans, que le leur. Que si cest à raison que le commun peuple les fuit, certes nous sommes en ce regard, plus foibles qu'eux de beaucoup, de sorte que s'il faut proceder par voie de fait, nous ne sommes pour resister. La raison qui tous vous induit à faire cette entreprise, est seulement fondée sur ie ne sçai quel soupçon que vous auez de Cosme, craignâs que finalement il ne se face maistre & Seigneur de vostre ville. Mais vostre soupçon est faux, & qui pis est, on vous impute, ce q̃ malheureusemēt lui improperez. Puis donc qu'il n'a rien qui plus le rende suspect en vostre endroit, que l'immense profusion de ses biens, departiz non seulement à ceux qui viuēt solitaires en nostre ville, mais aussi à tous autres ci-

*Raison pour
laquelle les
moiens popu-
lans sont bien
aussi gr̃s que
les plus hautx*

*Cosme de Me-
dici seulement
hâi pour ses
vertus.*

toiens & forains, que pensez vous obtenir cōtre lui? Si vous alleguez les causes pour lesquelles il merite d'estre chassé, quel crime produirez vous, sinon qu'il est humain, liberal, bien meritant de tous, & à raison de ce, grandement aimé de tous? Quelle est la loi (ie te prie) qui blasme ou condamne les benefices, amitez, humanitez & liberalitez des hommes? Mais posons le cas que vous le puissiez chasser de ce pais, pen-
 ses tu pour cela que ses amis doibuēt porter son exil en longue patience? Crains tu point, lors qu'ils le rappelleront, que de bon & vertueux citoien, il ne retourne factieux & proclue à se venger du tort qu'on lui aura fait, & que se sentant attenu à ceux qui l'auront reuocqué ne conspire contre ses maluueillans? *Quel inconuenient peut venir de l'exil de Cosme, & combien impossible de le faire mourir par iustice.*
 Que si vous deliberez le faire mourir, ce ne sera iamais par le moien des Magistrats, lesquels facilement il aucuglera par argent. Mais soit qu'il meure, ou que banni iamais il ne retourne, ie ne voi pour cela que nostre Republique en recoiue grand prouffit, considéré, que deliurée de Cosme, elle tōbera en la main & puissance de messire Regnault. Quant à moi, ie souhaitte qu'il n'y ait citoien en nostre ville, qui en puissance & autorité soit supérieur à l'autre, hors mis les Magistrats: & si d'auenture il estoit necessaire que l'un de ces deux maistrisast par dessus l'autre, ie n'ai occasion aucune de plus aimer l'auancement de Regnault en ce lieu de prerogatiue, que celui de Cosme. *Resolution de messire Nicolas d'Azano, sur l'entreprise de messire Regnault.* Je ne te dirai d'auantage, sinon qu'il plaise à Dieu ne permettre qu'un citoien deuienne seigneur de ceste ville tant fleurissante, que si nos pechez le

meritent, au moins que ce ne soit celui pour lequel tu parles : pourtant croi mon conseil, & pense à viure modestement, sans te formaliser plus d'une part que d'autre lors que quelque sedition se leuera : par ce moien seras bien voulu d'un chacun, prouffitable à toi, & non nuisible à la patrie. Ces propos apaiserēt aucunement Barbedor, & feirent que les partialitez eurent treues, tant que dura la guerre de Luques. Mais la paix faite entre les Luquois & les Florentins l'an 1433, & mort Nicolas d'Vzano, citoien amateur du biē public si aultre le fut iamais, messire Regnauld pensant estre demeuré le premier homme de son parti, ne cessa de prier, voire de molester, avec infinis propos tous ceux qu'il estimoit capables d'un iour exercer l'estat de Gonfalonnier, à fin qu'ils s'armassent pour faire quitter le pais à Cosme de Medici homme (ainsi qu'il disoit) qui secōdēt tant du moien & de la malice de peu de gens, que de l'ignorance de plusieurs, reduisoit la ville en seruitude. En fin, sçachant que Bernard Guadagne pouuoit entre tous aultres paruenir à l'estat de Gonfalonnier, paia ses debtes, de peur qu'elles ne l'empeschassent d'entrer au Magistrat. Auquel estant instalé fut tout aussi tost veu, & entretenu paisiblement par messire Regnauld, lui faisant entendre que les grans debouttez des Magistrats de la Republique, desiroiēt viure dorénavant en bonne paix, & qu'ils s'esjouissoient grandement de ce qu'il estoit cōstitué en dignité si grande, suiuaēt laquelle se debuoit gouuerner en telle sorte, que la ioie prise de son auancement ne demeurast

*Raison pour laquelle les moiens popu-
lans sont bien
aussi grans
que les plus
haults.*

*Monopole de
Regnauld
avec le Gōfa-
lonnier Gua-
dagne contre
Cosme de Me-
dici.*

vaine & sans effect, & meſme que le diuorce des ci-
toiens (duquel vne infinité de maulx pouuoit ſurue-
nir ſ'appaiaſt du tout entre eux. Ce qu'aiſément ne
pourroit faire, ne remettre la ville en cōuenable vniō,
ſi premierement Coſme de Medici n'eſtoit éteint,
pource que lui ſeul, au moien des faueurs que ſes
immenſes richèſſes lui acqueroient, entretenoit ce
diuorce, comme celui qui ia ſ'eſtoit ſi fort auancé en
grandeur, que facilement deuiédroit maĩſtre de tou-
te la ville, ſi toſt n'y eſtoit prouueu. Pource ledit Ber-
nard cōme vertueux Gōſalonnier, debuoit (à ſon iu-
gement, faire conuenir tout le peuple en la place cō-
mune, lui oſter ſi peu de gouuernement qu'il auoit,
& par ce moien rendre au païs ſa liberté premiere.
Pour à quoy l'inciter d'auantage, Meſſire Regnauld
lui ramenoit en memoire, cōme Silueſtre de Medici
auoit iniquement dompté la grādeur des Guelphes,
auſquels le gouuernement de la ville apartenoit, cō-
ſideré que leurs predeceſſeurs n'auoiēt eſpargné leur
ſang, mais vertueuſement eſpandu pour la conſerua-
tiō dicelle. Ce que ſi vn ſeul hōme auoit peu faire, &
iniuſtement cōtre tant de grans Seigneurs, lui à plus
forte raiſon le pourroit iuſtement executer cōtre vn
ſeul Coſme de Medici. D'auātage l'exortoit à n'auoir
crainte aucune lui promettant l'aide de ſes amis, qui
tous ſe tiédroient en armes pour lui dōner ſecours, ſi
d'auēture le populaſſe vouloit vſer de quelque effort
en ſon endroit, & ſe mettoit en auant pour deffendre
Coſme: aux richèſſes & puisſāce du q̃l, ne deuoit pré-
dre eſgard, ne ſ'en intimider aucunemēt pour ce que.

*Exortatiō de
regnauld pour
oſter au peu-
ple ſi peu d'au-
thoritē qu'il
auoit au gou-
uernement.*

*Argument
de perſuaſion
pris ſur ſeu
Silueſtre de
Medici.*

*Regnauld pro-
met ſecours aux
Gōſalonniers,
de tous ſes
amis en ar-
mes.*

Cosme mis es mains de la Seigneurie, se trouueroit dessaisi de tous ses biens. Cōcluoit en fin, la Republique deuoir au moic d'vne telle expedition, demeurer tousiours en paix, & le Gōfalonier Guadagne perpe-
tuer son nom par vne louange immortelle qui sorti-
roit de ce beau fait. Suiuant ce propos, Guadagne re-
solut que veritablement il deuoit executer, ce que

*Resolution du
Gonfalonnier
pour acquie-
scer au vou-
loir de Re-
gnauld d'Al-
bize.*

Messire Regnauld lui auoit dict, & pource que le
tēps lui sembloit desia propre pour se mettre en be-
songne, dit à son Satan d'Albize, qu'il ne pensast seu-
lement qu'à amasser ses forces, car quant au reste, il
en viendroit à bout. Quelque temps expiré feit com-
mandement à Cosme de comparoir au palais par de-
uant lui, ce que ne refusa le seigneur Cosme, se con-
fiant plus en son innocence, qu'en la misericorde des
Seigneurs, nonobstant laquelle fut arresté prisonnier
au palais par le commandement du Gonfalonnier.

*Cosme de Me-
dici arresté
prisonnier au
palais.*

Cependant Messire Regnauld accompagné de gens
en armes, sortit de sa maison, vint en la place com-
mune, ou ses partialistes feirent appeller le peuple,
elleurent deux cens citoyens pour vaquer à la refor-
mation de l'estat de la ville, & pour decider de la vie
ou de la mort de Cosme. Quelques vns de ce nom-
bre concludoient à vn exil perpetuel, les autres à la
mort : mais la meilleure & la plus grande part se tai-
soit, ou par cōpassion qu'elle auoit de l'innocence de
Cosme, ou par la crainte de ses ennemis qui y estoient
presens. A cause desquelles diuersitez on n'arresta
pour ceste heure aucune sentence contre lui, seule-
ment fut donné en garde à Federic Malauolti, & en-
fermé

*Deux cens ci-
oyens esleus
pour le proces
de Cosme.*

fermé en l'Albergetine du palais, qui est vne tour de laquelle aisément pouuoit ouir le bruit qui se faisoit en la place par ceux qui y estoient en armes. Qui fut cause que le bõ citoien tomba au desespoir de sa vie, & eut crainte que ces particuliers ennemis ne le fissent mourir par quelque moië secret. Pource s'abstint de manger quatre iours entiers, sinon vn bien peu de pain. Dont Federic s'auisant, le croy (dit il) Messire Cosme que vous craignez d'estre empoisonné, & qu'au moien de ce vous differez de prédre vostre refection ordinaire: ie vous prie estimer que ce me seroit bien peu d'honneur (lequel i'ai en plus grãde recommandation que ma propre vie) si i'acquiesçois à vne si lasche meschãceté. Je ne pense pas que lon soit sur les termes de vous faire mourir, tant vous auez d'amis & dedans & dehors le palais, qui ne le pourront endurer, & vous assure d'vne chose, que quand tous ensemble auroiẽt iuré vostre mort, besoin leur seroit chercher vn autre ministre que moi pour vous oster la vie, car ie ne desire souiller mes mains au sang d'autrui, & moins encor au vostre qui iamais ne m'auez offensé. Pource prenez bon cueur, & mangez, à fin de vous maintenir en vie, au grand prouffit de nostre Republique. Et à fin que le faciez en plus grande assurance, ie mangerai quand & vous des mesmes viandes que vous prendrez. Ces douces paroles reconforterent grandemẽt le seigneur Cosme qui lar- moiant, embrassant & baissant Federic, le remercia du grand bien qu'il lui vouloit, ensemble lui promit reconnoistre sa bonne affection, si iamais Dieu lui

*Cosme enfer-
mé en l'Al-
bergetine du
palais.*

*Cosme s'ab-
stient quatre
iours de man-
ger, de peur
d'estre empoi-
sonné.*

*Federic Ma-
lauolti, gardiẽ
de Messire
Cosme le con-
sole grandemẽt.*

en donnoit le moien . Aduint comme son affaire se disputoit entre les citoiens, qu'un iour Federic fauista (pour donner plaisir à Messire Cosme) de faire soupper avec lui vn nommé Farganace, hōme fort facetieux & plaissant, & qui familièrement hantoit le Gōfalonier Guadagne: Au milieu du soupper, Cosme desirant tirer plus de prouffit que de plaisir, de la venue de cet hōme, fait signe à Federic, qu'il se retirast vn peu, ce que faisant les laissa tous seuls . Lors Messire Cosme commença d'entrer en ieu pour gagner Farganace, tant par paroles amiables, que par promesses d'importance, & l'ayant abatu, lui deliura vn blanc Signé, pour d'un sien ami recevoir vnze cēs escus ou ducats, desquels, Farganace en deliureroit mille au Gonfalonnier, & prendroit les autres cent pour soi, en charge de prier en son nom ledit Gonfalonnier, qu'il lui pleust sous quelque occasion hōneste, parler au seigneur Cosme. Farganace accepta volontiers cette cōmission, & fit en sorte que les escus furent comptez, par la faueur desquels Guadagne deuint plus gracieux que de coustume, & seulement enuoia Cosme en exil, contre le vouloir de Messire Regnauld, qui ne tachoit qu'à la totale destruction de ses biens & de sa vie. Euerard de Medici fut exillé quand & lui, avec plusieurs autres de la mesme maison la forme de son bannissement fut telle . Le troizieme iour d'Octobre 1433. Cosme fut mené deuant les Seigneurs qui lui firent prononcer son exil, ensemble l'admōnesterent de se vouloir mōstrer obeissant en ce fait, considéré qu'ils n'auoient voulu pro-

*Federic meine
Farganace
soupper avec
le Seigneur
Cosme.*

*Blanc Signé
bailé à Far-
ganace pour
recevoir vnze
cens escus.*

*Cosme enuoié
en exil avec
son parēt Eue-
rard & plu-
sieurs autres
de sa maison.*

ceder plus rigoureusement contre ses biens, ne cōtre sa personne : Il receut leur commandement avec vn vilage ioieux, & les assieurât que volontiers il demeureroit en tous les lieux, où le bō plaisir de la Seigneurie seroit le confiner. Au reste les pria, puis qu'ils lui auoient sauué la vie, la vouloir par vn mesme moien deffendre contre ses ennemis, plusieurs desquels escartez çà & là, ne demandoient que l'effusion de son sang innocent. Puis fait offre à la Republique, aux Seigneurs, & generallemēt à tout le peuple, des biens que tant de foi que de son bon credit, pourroit fournir en tous les lieux ou iamais il seroit. Lors le Gonfalonier le cōsola grandement, & le retint au palais iusqu'à la nuict, laquelle entrât, le mena soupper en sa maison, puis lui ayant donné bōne escorte de gens, le fit seulement cōduire iusqu'au lieu de son exil. On ne scauroit dire le bon traitement qui lui fut fait en tous les lieux par lesquels il passa, iusqu'à estre visité par les Seigneurs de Venise, non cōme vn banni, mais cōme vn citoiē establi au plus grād degré d'hōneur, que lō puisse penser. Florēce restant veufue d'vn homme de si grande autorité, & si parfaitement aimé de tous, escoutoit de iour en iour la plainte vniuerselle de ses pauvres nourrissons, Je di plainte si cōmune, que nō moins ceux qui estoient demeurez maistres en cette querelle, que les vaincus, trembloient quasi de peur. Dont Messire Regnauld ne scauoit que penser, toutesfois voulāt obuier au mal qu'il preuoioit aucunement, assembla ses amis, & leur dit, que certainement il cōnoissoit leur ruine estre proche pour sestre lais-

Modestie esmerueillable de Cosme lors que son arrest lui fut prononcée.

Donner q'd il ne non, pas / donner.

Cosme fait offre de tous ses biens à la Republique.

Cosme est humainement traité par les lieux ou il passe.

fez gāgner & vaincre par les larmes, prieres & richesses de leurs ennemis. Que si eulx mesmes tumboient quelque iour en necessité, & au moien de ce fussent cōtrains supplier les aultres, leurs larmes ne trouueroiēt lieu de cōpassiō en leur endroit, leurs prieres ne seroiēt ouïes, & seroient tenus non seulement rendre le principal des deniers qu'ils auroiēt emprunté, mais aussi paier toute l'vsure par leur mort, supplice ou bānissement. Pource lui sembloit bien, que c'eust esté le meilleur pour eux, laisser l'estat de la Republique cōme il estoit au parauant, que d'auoir reserué la vie à Cosme, & laissé ses amis résider à Florēce: cōme ainsi soit qu'il ne faille iamais s'attacher aux personnages de grande estoſſe, ou tellement s'y attacher qu'on les face mourir. Pour laquelle faulte par eulx cōmise, ne trouuoit autre remede, sinō de se tenir les plus forts en la ville, à fin que si leurs aduersaires venoiēt à s'emmouuoir, (cōme à son iugemēt ils debuoiēt biē tort faire) le moien ne leur manquast de les chasser par armes, puis que par faict ciuil & voie de iudicature n'auoiēt sceu les exiler. Encor' aioustoit il à ce port d'armes, vne chose ourdie de lōgue main, mais grādemēt cōuenable pour gāgner la faueur des grās, c'est à dire de ces nobles debouttez lōg tēps y auoit des estats de la Republiq, qui estoit de leur rēdre tous les hōneurs & Magistrats de la ville, à fin q̄ par ce bien fait venāt de son costé, ses forces fusēt entretenues par eulx, cōme la puissāce de ses aduersaires auoit esté maintenue par la faueur du peuple. Disoit pour cōclusion, si le dernier remede n'estoit pris aux cheueux, qu'à grād peine se pourroit entretenir leur gouuernemēt parmi

*Nouvelle cō-
 spiration de
 Regnauld
 d'Albize cō-
 tre les Medi-
 ci.*

tât d'ennemis, ains tōberoit en ruine, & leur puissance aussi. Mais Mariot Baldouinetti s'opposa tout à l'heure aux propositions de Messire Regnauld, par vne remonstrence qu'il feit de l'orgueil & du naturel insupportable des grans, à la tyrānie desquels comme toute certaine, on ne pourroit aucunement donner ordre, si d'auenture les Magistrats leur estoient rendus, ainsi que Messire Regnauld auoit requis. Quel deboutté de sa demande, ne sceut faire aultre chose que pleindre son malheur, l'impurant plus au ciel (qu'il disoit le commander ainsi) qu'à l'ignorance aueglée des hommes idiots. Les affaires demeurent en leur estat, vn paquet de Messire Angelo Acciaiuoli fut surpris par quelques vns, & quand & quand vne lettre adressante à Cosme de Medici, par laquelle ledit Angelo l'auertissoit de la bonne affection que rous ceux de la ville lui portoient en son absence, & suiuant ce l'exortoît à tant faire de sa part que quelque guerre s'esmeust, à fin que la ville aiant affaire de deniers, & ne trouuant homme qui l'en aidast, fust cōtrainte le requerir, & par ce moien le rappeler de son bannissement. D'auantage lui conseilloit de mettre peine à se rendre fauorable Nero de Gini, pource que par l'alliance de cet homme, le parti de Regnauld seroit tellement debilité qu'il ne pourroit suffire à se deffendre. La lettre cōmuniquée aux Magistrats fit enuoier en exil Messire Angelo. Mais pour cela ne refroidit l'humeur bien affectionné de tous ceux qui pourchassoient le retour du seigneur Cosme : car leur diligence fut telle, que n'estant encores

Opposition de Mariot Baldouinetti à ce que Messire Regnauld auoit proposé

Lettres d'Angelo Acciaiuoli à Cosme de Medici sur prises au passage.

Messire Angelo est enuoyé en exil à cause de ses lettres.

reuolu le premier an de son exil, fut sur la fin du mois d'Aouſt 1434 eſleu Gonſalonnier pour les deux mois prochains Nicolas Donati, & quād & lui huit ſeigneurs tous du parti de Coſme. Dont Meſſire Regnauld ſe trouua ſi fort eſpouanté que ſon meilleur fut, auant que ces nouueaux eſleuz entraſſent en la poſſeſſion de leur Magiſtrat, (car ſuiuant la couſtume il y auoit trois iours d'interualle depuis l'election iuſqu'à la poſſeſſion) aſſembler encores les chefs principaulx de ſon parti, leur remonſtrant le grand danger qui aduiēdroit à la Republique, ſi ces nouueaux eſleuz eſtoient iſtalez en leurs honneurs , auquel pour obuier eſtoit neceſſaire prendre les armes, & faire en forte que Donat Velluti lors encores Gonſalonnier cōuoquaſt le peuple en la place, priuaſt les Seigneurs nouuellemēt eſleuz, du Magiſtrat qui leur eſtoit conferé & en iſtalaſt d'autres qui fuſſent fauorables à ſes deſſeins . Ce que pluſieurs approuuerent comme bien ſeant & neceſſaire, les autres le condamnerent comme trop violent, & non encores pratiqué en la Republique . Du nombre deſquels, Meſſire Palla Strozzi citoien vertueux, gaillard & pacificq, plus appelé au traual des bonnes lettres, qu'aux faciendes, diuiſions & cōpoſitions des querelles ciuiles, grandement inſiſta contre Regnauld, & feit entendre aux aſſiſtans q̄ toute entrepriſe tant audacieuſe que cauteleuſe, eſtoit non moins difficile à executer, que dōmageable à terminer, ores que ſur ſon commencement elle ſemblaſt bien bonne. De ſa part, qu'il eſtimoit les Seigneurs ne debuoir

Regnauld d'Albiſe aſſemble de rechef ſes partialiſtes pour conſpirer contre les Medici.

Meſſire Palla Strozzi cōtrecient au pourchas de Regnauld d'Albiſe.

estre si fort ententifs aux esmotions domestiques de la cité qu'ils n'eussent quelque soin de celles de dehors, desquelles on auoit grãd crainte, à cause de l'armée que le duc de Milan auoit en la Romagne sur les limites du Florentin. Que si d'auenture les Seigneurs instalez en leurs estats tendoient à quelque defection, (ce qu'ils ne pourroïent faire sans estre decouverts) lors on auroit tout loisir de recourir aux armes, & de s'emploier pour le salut public, la necessité le requerant ainsi. Sur ces aduis differents, fut resolu qu'on laisseroit les Seigneurs entrer en leur Magistrat, & qu'on feroit preuue de leur gouuernemēt en icelui, ou s'ils attentoient quelque chose de nouveau au desauantage des grans, lors on prendroit les armes, & s'assembleroit on en la place de sainte Pulinaire: duquel lieu puis apres on se pourroit transporter aux endroits qui seroient aduisez pour bien expediens. La conuention faite, les nouveaux Seigneurs entrerēt en possession. Soudain le Gonfalonnier Donati, tant pour s'acquiescer grande reputation, que pour fascher ceux qui l'auoient voulu empescher en la iouissance de son Magistrat, emprisonna son deuancier Donat Velluti, souspeçonné d'auoir enrichi sa maison des deniers communs. Puis avec ses amis & compagnons consulta du retour de Cosme, & par plusieurs fois en diēt son aduis à ceux qu'il estimoit principaulx fauteurs de la maison de Medici, qui tous le stimulerēt d'auantage à ce faire, & à signifier vn adiournement personel à Regnauld d'Albize, à Rodolphe Peruzi, & à Nicolas Barbedor chefs

*Donat 1^{er} élu
luté mis en
prison par le
commandemēt
du Gonfalon-
nier Nicolas
Donati.*

*Assemblée
de Regnauld
d'Albize cō-
tre les nou-
ueaux Ma-
gistrats.*

& capitaines de la faction aduerse . Au bruit duquel adiournemēt, Messire Regnauld voiant qu'il n'estoit plus heure de differer son dessein, sortit de sa maison fort bien acompagné: avec lui se ioingnirent Rodolphe Peruzi & Nicolas Barbedor, suiuiuz pareillemēt de plusieurs aultres citoiens, & soldats lors estants à Florence sans aucune solde. Tout aussi tot se rangerent (suiuant leur compromis) en la place de sainte Pulinaire, & là, firent alte, en attendant le reste de leurs confederez. Messire Palla Strozzi aiant assemblé prou d'hommes, ne sortit pourtant de son logis. Le semblable feit Messire Iean Guicciardin. Pource Regnauld fut contraint les enuoier solliciter, & reprendre de leur trop facheux retardemēt : mais Iean Guicciardin respondit, qu'il faisoit assez forte guerre à ses ennemis si se contenoit en sa maison, & si son frere Pierre ne sortoit pour defendre le palais . Messire Palla Strozzi sortit apres auoir receu plusieurs messages, & monté à cheual se transporta en la place acompagné seulement de deux hommes de pied, & lui n'ayant aucunes armes : ou Regnauld d'Albize le reprit aigrement de sa negligence, & lui obiecta ce long delay ne prouenir que de faulte de cœur, ou de faulte de foi . Le moindre desquels blasmes tout homme viuant en pareil estat que faisoit Messire Palla, debuoir plus craindre que la mort. Car si len pensoit en ne faisant son debuoir contre partie aduerse, euitier ou la mort ou l'exil, (si d'auenture leurs ennemis paruenoient à leur pretendu) il sabusoit grandement, & de sa part n'attendoit rien de semblable. Pource vou-

*Palla Stroz-
zi est aigre-
ment repris
par Regnauld
d'Albize.*

loit il

loit il combattre hardimēt, ce qu'ayant fait, sans toutesfois emporter la victoire, encores auoir il le contentement de n'auoir failli de conseil & de force à sa Republique, auāt l'accès de son malheureux destin. Mais à Messire Palla & à rous ses semblables ne pourroit reuenir qu'une synderesse & remors de cōscience trop grief, lors qu'ils seroient memoratifs d'auoir par trois fois malheureusement trahi leur Republique : en premier lieu quand ilz ne condamnerent à mort Messire Cosme, puis quand ilz ne firent compte du bon conseil, que partant de fois Messire Regnauld leur auoit donné, & tiercement en ce qu'ils ne secouroient leur ville en vne necessité si grande. Messire Palla ne respōdit vn seul mot à ces belles remonstrances, au moins qui fust entendu des assistās, ains murmurant seulement entre les dents, tourna bride pour se retirer en sa maison. Les Seigneurs se voians comme assiegez par les armes de Messire Regnauld, & presque destituez de tout cōseil & d'amis, fermerent le palais: mais n'aparoissant plus ledit Regnauld en place (pource que les forces qu'il attēdoit lui auoient manqué) eurent moien de prouuoir à leurs affaires, car lors plusieurs citoiens les allerent visiter, ne leurs conseillans aultre chose que de contraindre Messire Regnauld & les siens à mettre les armes bas: à quoi pour l'exorter, enuoierēt quelques vns des moins suspects de leur ligue, qui lui remonstrerent comme la Seigneurie ne pouuoit entendre l'ocasion pour laquelle se faisoient telles esmotions, entendu qu'elle n'auoit iamais deliberé de l'offenser.

*Regnauld
à Sibize est
abandonné de
Palla Siroz-
zi.*

*Remonstrance
faite à mes-
sire Re-
gnauld de la
part de la Sei-
gneurie.*

que si par cas fortuit on auoit en delibérant tenu quelque propos de Messire Cosme, ce n'auoit esté en intention de le reuoker de son exil, & que de ce veritablement se pouuoit asseurer, sans en prendre aucune sinistre coniecture: mesme que lui & les siens pouuoient aller au palais en toute asseurance, ou rien ne leur seroit refusé de ce qu'ils demãderoient. Mais ces belles offres ne feirent chãger de volonté à Messire Regnauld, ains leur respondit ne se pouuoir asseurer d'eux, iusqu'à ce que de personnes publiques les eust reduits en estat priué. Toutesfois, comme il

Ceux qui sont de pareille autorité, mais de vouloir diffèrent, ne font jamais resolution qui vaille.

aduiuent tousiours, qu'entre hommes de pareille autorité, mais de volonté diuerse, ne se fait resolution aucune qui tourne à bien, ainsi escheut il en la deliberation de Messire Regnauld: pource que Rodolphe Peruzzi, moderé quelque peu par la remonstrance que les citoiens auoient fait, respondit de sa part, qu'il ne demãdoit aultre chose sinon que Cosme ne retournast de son exil, ce qu'obtenant de la Seigneurie lui seroit assez grande victoire, & ne vouloit pour

Rodolphe Peruzzi se separer de Messire Regnauld.

en gangner vne plus grande, remplir la ville de sang humain, ains obeir à la Seigneurie, qui le receut gracieusement au palais avec tous ses alliez. Voila comment par le peu de cœur de Messire Palla Strozzi, & par la separation de Rodolphe Peruzzi, Regnauld tomba de l'esperance qu'il auoit d'emporter la victoire, ioint que la premiere ardeur de ceux qui le suiuoient s'amortit peu à peu au moien des accidēs suruenus. Aduint enuiron ce temps, que le Pape Eugene chassé du siege de Romme vint sejourner à Flo-

Le Pape Eugene suit de Rome à Florence.

rence, en laquelle aiant trouué tant de factions, pensa que la composition d'icelles apartenoit à l'estat de sa saincteté: pource enuoia le patriarche Vittelleschi grand ami de Messire Regnauld, le prier de venir vn peu le voir, l'assurant par lui, qu'il emploieroit tout son credit & son autorité pour le rendre content, sans que les citoiens de Floréce en receussent aucun interest ni en leurs biens ni en leurs corps. Messire Regnauld tout persuadé par ce Patriarche son ancien ami, alla avec vne bonne troupe de ses alliez trouver le Pape Eugene, en l'église sainte Marie la neuue, où ledit Eugene lui feit ouuerture de la foi que les citoiens lui auoient iuré, suiuant laquelle auoient tous remis à son bon plaisir & arbitre l'entiere composition des differens suruenus en leur ville. De sa part qu'il la bastiroit seurement, prouueu que Messire Regnauld quittast les armes, qui ne seruoient qu'à nourrir & entretenir les seditions. Regnauld memoratif encores de la lascheté de Strozzi, & de la legereté de Peruzzi, se soumit du tout au bõ plaisir du Pape, estimant son autorité debuoir tousiours estre en credit à l'endroit de la Seigneurie de Florence. Le Pape manda tout aussi tost à Nicolas Barbador (qui bien acompagné de soldats attendoit Messire Regnauld hors le logis du Pape) qu'il eust à se retirer & quitter les armes, pource que Messire Regnauld demeueroit en ce lieu, à fin de traiter quelque bon accord avecques les Seigneurs. A ce mandement chacun se retira & se desarma en sa maison. Les Magistrats auertiz de la deposition des armes,

*Regnauld
d'Albize
quitte les ar-
mes, à l'apetit
du Pape Eu-
gene.*

feingnirent d'un costé la pratique de cet accord par le moien du Pape, & de l'autre enuoierent secretement à la montaigne de Pistoie, leuer quelque nombre de fanterie, laquelle avec seure escorte de gens de cheual feirent nuitamment entrer en la ville, puis emparez des plus forts lieux d'icelle, appellerét tout le peuple en la place commune, par le consentement duquel, fut accordée la reuocation de Cosme de Medici, & de tous ceux qui quand & lui auoient esté bannis iniquemēt. En la mesme assemblée Regnauld d'Albize, Rodolphe Peruzzi, Nicolas Barbedor, & Palla Strozzi furent declarez perturbateurs du bien publicq, & quand & quand bannis à iamais du Florentin, sans compter vn aultre grand nombre de citoiens de leur parti, qui tous n'en eurent meilleur marché, ains remplirent plusieurs villes d'Italie par leur exil. Le Pape voiant la ruine de ces hommes n'estre aduenue que par son moien, demeura fort mal contēt, & le mieux qu'il peust s'excusa à Messire Regnauld de la grande iniure qu'on lui faisoit, le priant toutesfois de piller patience & de mieux esperer; comme celui qui sçauoit bien, & qui souuent auoit experimenté, fortune estre tellement variable, que bien tost elle releuoit en autorité plus grande, ceux que lon voioit grandement deprimez, & mesmes à l'heure que pas ils n'y pensoient. Messire Regnauld lui respondit brusquement, & en peu de paroles, La mauuaise compaignie que i'ay eu de ceux qui me debuoient suiure, & la trop grande foi que ie vous ai donné, sont cause de ma ruine. Toutef-

Les Magistrats sont induits à Florence des gens de pied & de cheual.

Regnauld d'Albize, Rodolphe Peruzzi, Nicolas Barbedor, & Palla Strozzi, bannis à iamais du Florentin.

Brusque response de Regnauld d'Albize au Pape Eugene.

fois ie ne me plains tant de ces choses là , que ie fai de moi-mesme , aiant esté si mal aduisé de croire , que vous chassé de vostre pais eussiez la puissance de me retenir au mien . Les trauerſes de fortune me sont si familiares , que les aduerſitez n'aurô^{Propos notables de Messire Regnaud.}t pouuoir de m'offenser d'auantage , que les prosperitez ont eu de m'asseurer , sachant bien qu'elle me montrera meilleur visage quand bon lui semblera . Que si iamais ne s'en met en effect , ie me consolera i sur vn poinct , lequel iusqu'à ce iour m'a veritablement persuadé , n'estre en sorte aucune expedient de viure en vn lieu , ou les lois ont moins de credit beaucoup que n'ont les hommes , & que cette Republique est seule souhaitable entre les autres , en laquelle les hommes peuuent seuremēt & sans danger iouir de leur auoir : non celle là en laquelle on peut facilement despouiller l'homme de ses biens , ou , les amis d'icelui craignās se perdre eulx mesmes , l'abandonnent en sa plus grande necessité . Ses doleances finies , sortit hors de la ville , tout creuant de despit . Et Cosme aduertit de sa reuocation , diligenta son retour tant que possible lui fut . Il faut entendre qu'onques au parauant ni auoit eu à Florence Capitaine si bragard , ou si victorieux , à qui la ville eust autrefois préparé vn retour tāt magnifique , ou qui eust esté receu en telle affluence de peuple , que fut le seignr Cosme lors qu'il y entra : tāt^{Honorable retour de Cosme de Medici , à la ville de Florence.} fen fault qu'il retournast en reputation de bāni . Qui me fait non seulement egaler son retour à celui de Ciceron en la ville de Rome , mais l'estimer beaucoup plus glorieux , d'autant qu'il fut plus agreable .

*Le retour du
seigneur Cos-
me, plus glo-
rieux beau-
coup que celui
de Cicéron à
Rome.*

aux Florentins, que celui de Cicéron ne fut aux Ro-
mains, qui pour le rappeler ne peurent exiller ses ad-
uersaires, comme les Florentins feirent ceux du Sei-
gneur Cosme, & à son entrée le saluerent du nom de
bien faiseur du peuple, & de pere de la patrie. Les
Magistrats qui depuis ce retour presiderent au Pa-
lais, sceurent si bien arrester l'exil des recentemente
chassez, que si la proscription eust esté accompagnée
d'une effusion de sang, elle n'eust esté moindre que
celle de Scilla, ou celle que feirent en leur trium-
uirat, Octauian, Lepide & Marc Anthoine. Toutef-
fois, elle fut quelque peu sanguinaire, car Anthoine
Guadagne fut decapité avec quatre aultres citoiens,
au nombre desquels se trouuerent Zanobio Belfra-
tegli, & Cosme Barbedor que les Venitiens amis sin-
guliers du Seigneur Cosme auoient renuoie à Floré-
ce, pour auoir oultrepasé les bornes de leur exil, cho-
se qui grandement etonna les adherens de partie ad-
uerse. Messire Regnaud peu apres auerti des troubles
qui s'esleuoient entre les Potentats d'Italie, speciale-
ment entre les Milannoïs & les Geneuoïs, cherchea
toutes occasions à lui possibles, pour pescher en eaue
trouble, & par ce moien rentrer en son credit. Sachât
comme les Florentins festoient liguez avec les Ge-
neuoïs, se transporta vers le Duc de Milan, au-
quel aiant fait entendre le grand tort qu'il auoit re-
ceu d'eux, lui persuada de leur faire la guerre: cher-
chea beaucoup d'aultres voies pour paruenir à son
but, mais vne seule ne lui succeda. Cela fut cause apres
plusieurs coruées, & bien autant d'esperances rôpues,

*Anthoine
Guadagne
& quatre aul-
tres citoiens
decapitez.*

que les exillez Florentins totalemēt d'esperans de retourner en leur ville, secarterent (selon la commodité d'un chacun) en diuers lieux tant d'Italie, que de dehors Italie. Messire Regnauld s'habitua en la ville d'Ancone, dont quelque temps apres, aiant affection d'aquerir la Seigneurie celeste, puis qu'il auoit perdu la terrestre de Florēce, alla visiter le sepulchre de Iesus Christ en Ierusalem, & retourné en la ville de sa nouvelle demeure deceda, comme vn iour il estoit seant à table, & qu'il celebroit les nopces d'une sienne fille. En ce lui estāt fortune fauorable, pource qu'il trespasloit au iour qui lui auoit esté le mois fascheux de tous ceux de son exil. La ruine derniere de ces citoiens arresta le gouuernemēt de la Republique, entre les mains des partialistes de Medici, qui l'entreindrent vnanimement & sans estre aucunemēt diuisez l'espace de vingt & vn an, sçauoir est depuis 1434. iusqu'à l'an 1455. pendant lequel interualle ne commirent chose aucune preiudiciable à leur grandeur, ne qui les insinuaſt en la haine du peuple : de façon, que toutes & quātes fois que ceux de ce parti auoiēt affaire de la faueur du peuple, pour maintenir leur autorité, aisément en fournissoient, & le trouuoiet tousiours prompt à leur donner le secours qu'ils demandoiet. Ce que tout ce peuple faisoit de bon courage, pource qu'il aperceuoit les deux plus eſminents Seigneurs de sa ville, à sçauoir Cosme de Medici & Neri Capon estre fermemēt vnis ensemble : ores que le seigneur Cosme craignant estre suplanté par ledict Capon eust au parauant conceu quelque petite ia-

*Regnauld
d'Albize
fait le voiage
de Ierusalem.*

*Regnauld
meurt estant
à table & ce-
lebrāt les nop-
ces de sa fille.*

*Le gouuerne-
ment de la Re-
publique tombe
es mains
des Medici.*

*Cosme de Me-
dici & Neri
Capon, chefs
principaux du
gouuernemēt.*

lousie sur lui , à cause de la grande autorité qu'il auoit en ce nouveau gouvernement . Et l'occasion de sa ialousie ne venoit d'autre part, sinõ de ce, qu'ou-
 tre le grãd credit que Capon auoit en la ville, il estoit fort bien voulu des gens de guerre, desquels auoit esté souuentefois conducteur en l'exercite Florentin, & les auoit gãgnez, tant par sa vertu que par aultres merites . Qui plus est, la memoire des victoires obtenües tant par lui, que par son feu pere Gino le faisoit aimer d'une infinité d'hommes, & donnoit crainte à ceux, qui desiroient n'auoir compaignon aucun au gouvernement de la Republique . Nonobstant cette emulation, tout se porta bien pendant que ces deux hõmes vesquirent ensemble au gouuernement, qui fut par l'espace de vingt & vn an, pource qu'ils sceurent industrieusement entretenir leur vniõ & amitié, moiennant laquelle eurent tousiours du peuple ce qu'ils lui demanderent, sans y estre grandement empeschez, comme ceux qui auoient la grace coniointe à la puissance . Mais quand Neri mourut (qui fut l'an 1455.) la partie aduerse des Medici resta du tout eteinte, ainsi demeura le gouuernemẽt total tant entre leurs mains qu'entre celles de leurs partia-
 listes, qui pourtãt ne se sceurent tenir en paix, ains se banderent les vns contré les aultres, n'aians plus d'ad-
 uersaires en teste contre lesquels se peussent esmou-
 uoir. Ce que pourtãt le Seigneur Cosme appaisa, par sa prudence singuliere, & y mit fort bon ordre tant qu'il vesquit depuis le trespas de Capon, qui ne fut que neuf ans . Car attenué de la maladie qui longue-
 ment

*Ce n'est qu'un
 ordinaire que
 les hõmes amis
 & allies s'at-
 tachent les uns
 aux aul-
 tres quãd en-
 nemis leur de-
 faillent.*

ment l'auoit affligé, deceda l'an 1464. au grād regret Cosme de Me
dici treppasse
l'an 1464
aussi bien de ceulx qui l'auoiēt haï que de ses amis in-
rimes. Pource que ceux qui ne l'aimoient à cause du
gouuernement qu'il auoit gagné sur eux, connois-
sans qu'elle auoit esté la rapacité de plusieurs citoiēs
durant sa vie, lesquels pourtant on auoit supporté
pour la reuerence de lui, craignoient d'estre apres sa
mort ruinez & destruits par ces Harpies: comme
ceux qui ne se promettoient grand support de son
fils Pierre, ains l'estimoient (ores qu'il fust fort hom-
me de bien) debuoir estre contraint de conuiuer à la
rapacité de ces auaricieux citoiens, tant pour la mau-
uaise disposition de corps, en laquelle il estoit (car les
gouttes le tourmentoient desia) que pour la nou-
ueauté du gouuernement auquel il alloit entrer. Ce
fur la cause principale qui stimula les ennemis du
seigneur Cosme à regretter sa mort, preuoians que
ces esponges alterées espuiseroient encores plus li- En quelle re-
putation res-
quit le Sei-
gneur Cosme.
brement les biens de la Republique, qu'elles n'a-
uoient fait au parauant. Cosme fut en sa vie de nom
& de reputation plus grande, qu'en auoit esté auant
lui autre homme de sa robbe: c'est à dire, se mellant Cosme de Me
dici à esté le
premier hōme
de sa robbe.
des affaires de conseil, & non du faict des armes.
Ce que i'ose asseurer non seulement de ceulx qui
ont illustré la ville de Florence, mais de tous au-
tres en general, qui ont laissé leur memoire engra-
uée es anciennes & modernes maisons de toute l'I-
talie: car il preualut tous ceux de son aage, non seu-
lement en richesses & authoritez, mais en singu-
liere prudence & liberalité, estant chose certaine

qu'entre les vertus qui l'esleuerent en la principaulté de sa ville, n'i en eut vne de plus grand pouuoir, que la magnificence & liberalité, dont ordinairement il vsoit enuers tous. Elle estoit assez connüe durant sa vie, au moien de la pratique ordinaire qu'il en faisoit, mais encore le fut elle d'auantage apres sa mort. Car ainsi que son fils Pierre, veillant à la reconnoissance des richesses que son feu pere lui pouuoit auoir laissé, fucilletoit les registres & iournaulx de sa maison, il trouua qu'il ni auoit citoien à Florence de quelque qualité fust il, auquel son pere n'eust presté quelque somme de deniers, & bien souuent sans en estre requis, specialement quand il cōnoissoit quelque Gentil homme endurer necessité. Mais en plusieurs autres choses, apparoissoient les argumēts de sa magnificence sumptueuse, cōme au grād nombre d'edifices bastis de ses deniers rāt à Florēce que hors icelle, dōt les Eglises S. Marc, S. Laurent, & le Monastere saincte Vadiane dans l'enclos de la ville, l'Eglise S. Hierosme avec son Abbaie au mont de Firenzole, & le temple des Cordeliers à Mugello peuuent donner suffisant tesmoignage. Toutes lesquelles places furent non seulement instaurées par lui, mais edifiées tout de nouveau, & leuées depuis leur fondemēt, avec plusieurs autels & chappelles, que toutes enrichit d'ornemēts sumptueux, & de choses necessaires au seruice de Dieu. A ces saincts edifices adiousta le bastiment de ses maisons priuées, l'vne desquelles il feit esleuer à Florence, en tel apparat quē demandoit l'autorité d'vn tel Seigneur, & quatre aultres es enuiron de la

Cosme de Medici auoit presté argent presté qu'à tous les citoiens de Florence.

Cinq temples magnifiques edifiez par Cosme de Medici.

ville, dignes certainement d'estre plus tot nommées palais & chasteaux de Roi, que maisons de citoien priué. Et pource qu'il ne se contentoit de faire seulement connoistre sa magnificence en Italic, feit bastir vn grand hospital en la ville de Ierusalem, pour y heberger les pauures pelerins & malades, qui meuz *Hospital basti en la ville de Ierusalem des deniers du seigneur Cosme.* de deuotion iroient visiter le sainct sepulchre, à quoi pour suuenir renta ladicte maison d'vn bien grand reuenü. Mais combien qu'e la grandeur de tant de beaux edifices faicts & paracheuez à si grans frais, môstrassent assez euidemment qu'il estoit seul Prince à Floréce, si est ce qu'il se gouuernoit avec telle discretion, qu'oncques ne surpassa en sa maniere de viure la frugalité requise en vn bon citoiẽ; ains en alliãces de mariages, en conuersations domestiques, en nombre de cheuaulx, & en sumptuosité d'habits, se *Maniere de viure fort modeste en la maison de Cosme.* rendit tousiours semblable & tous ceulx de sa famille, aux plus modestes de la cité. Aussi scauoit il bien toute despence extraordinaire, qui se voit à l'œil, & qui se monstre à toute heure, engendrer vne grandissime enuie à ceulx qui la pratiquẽt. Pource aduint il que s'estant marié à Madame Contessine de l'ancienne famille des Bardi, ne chërchea l'alliance des Princes pour marier ses enfans, ains feit espouser à son fils Iean de Medici, Cornellia de la famille des Alexãdri, & à son fils Pierre, Lucreffe Tornaboni. Moieissant laquelle modestie, tint trête & vn an le gouuernemẽt *Cosme gouuerne Florence trente & vn an.* de Florence en grãde varieté de fortunes, & durãt ce tẽps, tout Prince cõfederé ou avec lui ou avec sa ville, demeura tousiours egal ou superieur de son enne-

mi. Au cōtraire, quicōque ne s'entedit avec lui, en fin perdit son tēps, ses biens, & son honneur. Tesmoings les Venitiens qui ioints avec lui, contre le Duc Philippe, refterēt tousiours victorieux, separez de lui: furent tousiours batus, premierement de Philippe Marie, puis de François Sforce tous deux Ducs de Milan, & lors qu'ils se bāderent avec Alfonso cōtre la Republique de Florence, car adonc le seigneur Cosme par son grand credit epuisa Venise & Naples de tout argēt, & feit en sorte que les Venitiens furent cōtrains accepter la paix, telle q̄ ceulx de Florēce leur voulurent dōner. Voila cōmēt de toutes les difficultez aduenües (rāt en la ville que hors icelle) n'en reuint autre chose à Cosme qu'une fin glorieuse pour lui, & dōmageable pour ses ennemis, entendu que les dissentions ciuiles acreurēt tousiours sa puissance au gouuernement, & les guerres de dehors, sa bonne reputation: aiāt par sa vertu accōpagnée d'une fortune heureuse surmōté ses ennemis, & esleué ses amis en estat honorable. Ce seroit chose proluxe de particulariser, to⁹ les faiçts & dicts memorables de ce Seigneur, car il vesquit assez bel aage: toutesfois nous en deduirōs quelques vns en passant. Il naquit l'an 1389. le iour S. Cosme & S. Damian, passa sa ieunesse en facherie assez grāde, cōme en premier lieu peut tesmoigner le peril de mort, auquel en l'aage de 26 ans se trouua exposé au concille de Constance en Alemaigne, où le Pape Iean vingt & troisieme, aultrement dict Baltazar Cossa, fut pour plusieurs crimes priué de son Pontificat, & mis par le commandemēt de l'Empereur Si-

*Cosme de Me
dici en danger
de mort au cō-
cille de Con-
stance en Ale-
maigne.*

gismōd entre les mains du Conte Palatin, apres qu'il eut esté atrappé fuïant & se retirant dudit concille en habit dissimulé. Ce que pareillement feit le seigneur Cosme tresaurier pour lors dudit Pape Iean, ainsi qu'atesté Vollaterrane. D'auantage l'emprisonnement & l'exil qui lui aduindrent l'an de son aage quarante & quatre, peuuent donner suffisante preuue de sa mauuaise fortune : laquelle toutesfois depuis ce temps là, desista de le molester, & mettāt fin à ses trauerſes commença de lui bien dire, voire de telle sorte que ceux non seulement qui s'acosterent de lui és affaires de la Republique, mais ceux aussi qui administroient ses deniers par toute l'Europe, participerent à sa felicité. Par le moien duquel heur, prou de familles deuindrent riches, & entre aultres les Tornaboni, Benchi, Portinari, Sassetti, qui toutes dependoient du conseil & de la bonne fortune de ce seigneur. Je sçai que quelques vns s'esmerueillans de la grandeur de Cosme ont souuentesfois dict (& ce pour extenüer sa louange) qu'une si grande richesse ne pouuoit prouenir des banques & traffiques, que ses agents faisoient par toute l'Europe, mais du tresor du Pape Iean, qui trois ans apres sa deposition pontificale, estant toutesfois receu au nombre des Cardinaux par le Pape Martin cinquieme sollicité grandemēt à ce faire par Cosme de Medici, mourut à Florence, & laissa ses tresors au seigneur Cosme. Ce que ie leur confesserai prouueu que de leur part ne soient plus difficiles à m'accorder, Cosme auoir employé (cōme homme de bien & deuot qu'il estoit)

*Le bon heur
de Cosme en-
richit beau-
coup de famil-
les à Florence.*

*Le Pape Iean
laissa tout son
tresor à Cos-
me de Medici.*

tous les biens dudiect Pape à bastir certaines Eglises & Monasteres, à fin de satisfaire à la dernière volonté de son ami, qui à son trespas l'en auoit fort prié: au moins cōme escrit Iouio en vn Eloge qu'il a fait du seigneur Cosme. Que fils sont tant peruers de desauoier Iouio, ie dirai tout le bien que le Pape Iean auoit peu acquerir depuis son infortune, avec celui qui lui restoit de son pontificat n'auoir esté suffisant pour faire beaucoup de choses de grande importance, consideré qu'il auoit païé au Conte Palatin quarante mille escus pour sa rançon, & que du temps de son scisme il auoit dépendu vne infinité d'argent.

*Cosme em-
ploia quatre
millions d'or
en bastiments.
Vn million
d'or distribué
aux pauures.*

Pource il ne fault pēser, que les quatre millions d'or emploiez aux bastiments de Cosme, & bien vn million distribué aux pauures necessiteux, (ainsi que par ses registres on a bien auéré) aient esté tirez des cofres de ce Pape, mais plus tost prouenus de son bien propre. En quoi ne debuons oublier vne chose non moins memorable que digne de sa vertu, à sçauoir que comme vn iour il recherchoit parmi ses papiers, les promesses de ceux qui lui estoient redevables, se pleingnit à quelques vns de ses plus fideles & priuez amis, de ce qu'il n'auoit tant sceu faire ne despendre pour l'honneur de Dieu, qu'il le trouuaft en ses registres l'un de ses obligez. Il fut de stature mediocrement haulte, & de presence fort graue, doué d'eloquence & de iugement naturel, sans toutesfois doctrine fort profonde. Tousiours se mōstra gracieux à ses amis, charitable aux pauures, prouffitabte à ceux qui conuersoient avec lui, sage en cōseil, prompt en

excuses, & en réponses non moins subtil que graue. On dit que Messire Regnauld d'Albize quelque tēps ^{Faisls & dictz du seigneur Cosme.} apres son exil, manda au seigneur Cosme, q̄ la poule couuoit, & que Cosme promptement respondit, la poule ne pouuoir que mal couuer, puis qu'elle estoit hors de son nid. Et à quelques autres lui faisans entendre, qu'ils ne dormoient pas, ores qu'ils fussent en exil, respondit en souriant, qu'il le croioit fort bien, considéré qu'il leur auoit osté le moien de reposer & sommeiller. Aux ambassadeurs de Venise, qui secondez de ceux du Roy Alphonse estoient allez à Florence se pleindre de la Republique Florentine, monstra sa teste decouuerte, puis leur aiant demandé de quelle couleur elle estoit, & eux respondu qu'elle estoit blanche, dit comme en se mocquant de leur follie, possible le temps viendra que vos Senateurs l'aurent blanche comme moi. Vn peu deuant sa mort sa femme Contessine lui demāda, pourquoy tousiours il tenoit les yeux fermez, aultre chose ne lui dict, sinon que c'estoit pour mieux penser à elle. A quelques vns, qui apres son retour lui obiecterent que la ville se gastoit, & que c'estoit chose contreuenante à Dieu de chasser de la ville vn si grand nombre de gēns de bien, dict en peu de parolles, qu'une ville gastée valloit mieux qu'une perdue, & que le gouuernement d'une Republique ne s'entretenoit avec des patenostres en la main. Sur ces réponses tant subtiles & à propos, ses ennemis prindrent occasion de le calomnier, cōme citoien plus amateur de soi que de sa patrie, & de l'honneur de ce monde que de celui de Dieu. Combien que ce Seigneur ne

fust homme de grand sçauoir (comme desia nous auõs dict) si est ce qu'il estoit amateur & pere nour-
 rissier de tous hommes d'erudition : entre lesquels honora grandement Argiropil homme Grec de nation, qu'il feit venir à Florence stipendié d'honestes gages, pour instruire la ieunesse en tous les arts liberaux . Entretint en sa maison Marsille Ficin pere second de la Philosophie Platonique , auquel mesme donna vne maison à Careggi tout ioingnât l'vne des siennes, à fin que plus commodément ledit Ficin cõuerlast avec lui . Or combien que sa grande prudence, ses richesses, sa maniere de viure, & ses euenemẽts bien fortunez le feissent non seulement craindre & aimer des Florentins, mais aussi grandement priser des Princes presque de toute l'Europe: si est ce que cette glorieuse autorité n'empescha, q̃ sur ses vieux ans ne se trouuaist vn peu faché, à cause de quelques defastres qui lui suruindrent . L'vn desquels lui emporta celui de ses deux enfans qui plus lui donnoit d'esperance, Pierre restant tout seul, qui à raison de sa debilité & petite complexion, sembloit peu propre à manier les affaires de la Republique. Cela lui feit porter la mort de son fils Iean si impatiemment, que se faisant promener çà & là en sa maison disoit en soupirant : cette maison est trop grãde pour vne famille si petite. Vn autre poinct le contrista bien autãt que ce premier, à sçauoir la trôperie de laquelle François Sforce auoit vsé en son endroit . Car ce bon Seigneur estimant n'auoir auãt sa mort assez amplement accru le domaine de Florence, par quelque aquis & debuoir

*Cosme de Medici pere nour-
 rissier des hom-
 mes doctes.*

*Argiropil &
 Marsille Fic-
 in entretenus
 par Cosme de
 Medici.*

*Iean de Me-
 dici meurt
 auant son pere
 Cosme.*

debuoir honorable, tant plus s'en tormentoit, que plus il pensoit à la ruze dudit Sforce, lui aiāt promis faire l'entreprise contre les Luquois pour la ville de Florēce, si tot q̄ par son aide se feroit emparé du duché de Milan. Mais il le trōpa vilainement, & lui faillit de promesse: dont le seigneur Cosme memoratif des fatigues, & grās fraiz qu'il auoit porté pour agrādir vn hōme tant ingrat & trōpeur, se pleingnoit de lui à chacune heure. Encores se fachoit il, de ne pouuoir plus à cause de sa vieillesse, vaquer si diligēment aux affaires de la Republique qu'il auoit autrefois fait, préuoiant la future ruine d'icelle, si soingneusement n'estoit administrée, & le gouuernement de sa maison debuoir estre mal cōduit par ses enfans & seruiteurs. Ce nonobstāt trespassa plein de gloire, & fut en pōpe esmerueillable enseveli en l'eglise saīct Laurent, avec vn epitaphe graué sur son sepulchre, qui le nōmoit pere de la patrie: laissant à la posterité vn esperon stimulatif de l'egaler en vertu, (puis qu'à viuāt aucun n'estoit possible le surmōter) & en euēeniēts fortuits peult estre le deuācer. Cōme le plus souuēt nous voīōs aduenir à ceux que la fortune fauorise à plein credit. Sa deuise fut de trois diamans mis en œuvre en trois anneaux entrelasiez: mais à dire le vrai, on n'a encores trouué ce que precisement cette deuise pouuoit signifier: mesme le Pape Clement en fut tousiours en doute. De ma part ne m'y empescheraï beaucoup, aimāt mieux en laisser la recherche à ceux qui se delectent en l'estude des blasons, deuises & armoiries.

Fraçois Sforce s'empara du duché de Milan, par le moyen du seigneur Cosme.

Cosme enseveli en l'eglise saīct Laurent.

Deuise & blason du seigneur Cosme.

PIERRE



Pierre de Medici installé au gouvernement de la République.



ES funérailles de Cosme paraché-
uées, son fils Pierre fut par le com-
mun accord de tous les citoyens,
installé au gouvernement de la Re-
publique : cōme si son pere lui eust
baillé cet heritage de main en main.

Mais les haines occultes, que les ennemis de la mai-
son de Medici puissans en biens & en autorité,
auoient dissimulé du temps de Cosme, comme ceux
qui tousiours auoient eu crainte de la puissance &

prudence inueterée de ce sage vieillard, se manifestèrent bien tot apres, contre son fils vnique. Car ces enuieux aperceuant l'heritier de ce grand homme estre de cueur plus droit beaucoup & ferme, que bouillât & subit, semblablement estre de tant plus exposé aux iniures communes, sans les pouuoir vëger, que plus il auoit perdu de sa vigueur naturelle par la tyrannie des gouttes qui le tormentoient incessamment, delibererent le molester en la prerogative de son estat, mesmes quelques vns qui feingnoient estre de ses plus grans amis. L'vn desquels appelé Diotisalui Neron, citaien de bien grande autorité, & auquel le seigneur Cosme s'estoit tousiours tât fié, qu'en mourant auoit expressément commandé à son fils Pierre, qu'il eust à se gouverner en tout & par tout selon le conseil de cet homme, fut le premier de tous qui mit les fers au feu, & rëdit le seigneur Pierre odieux à vne infinité de peuple. L'occasion se prit sur le fait qui s'ensuit: Pierre voulant obeïr au commandement de son feu pere, communiqua tous ses affaires à Diotisalui, iusqu'à lui mettre entre les mains les registres de sa maison, à fin de les dresser en tel ordre que le cas requeroit. Diotisalui lui promit toute diligence en cet affaire, & l'assura de sa fidelité. Mais estant tel que l'ambition auoit puissance de lui commander plus, que l'amitié de Pierre, ne que les anciens bienfaits du seigneur Cosme, iugea par le moien qu'il auoit entre mains pouuoir aisément supprimer la reputation de Pierre, & le demettre du gouuernement que le pere lui auoit laissé comme hereditaire. Pour

*Les anciennes
haines se res-
suscitent contre
Pierre de Me-
dic.*

y entrer, eplucha diligemment tous les registres, ce qu'ayant fait se trāsporta vers le seigneur Pierre, pour le munir d'un conseil, qui à vrai dire sembloit assez legitime & raisonnable par dehors, mais fondé iusqu'au fond estoit directemēt basti pour sa ruine. En premier lieu lui feit entēdre que ses affaires estoient en mauuais ordre, & qu'il n'y auoit moien d'y remédier, sinon en faisant prouision de grās deniers, moienant lesquels entretiendroīt la bōne reputation qu'il auoit tant au fait des finances, qu'au fait du gouuernemēt publicq. Et que pour fournir tant de deniers, lui estoit necessaire retirer tout l'or & l'argent qui estoit deu à son feu pere, non moins par les estrangers q̄ par ceux de la ville, ausquels le seigneur Cosme (pour gangner leur amitiē) auoit presté si grande somme d'argent, qu'elle mōroit à vn nombre excessif. Pierre le trouua bon, & soudain commanda poursuiure tous ceux qui pouuoient debuoir quelque argent à son pere : dont les citoiens qui pensoiēt cette debte ne debuoir iamais estre repetée, cōmencerent non moins à se resentir de ce fait, que si leur bien propre eust esté en hazard: tellement qu'en tous endroits disoiēt mal de Pierre, & sans aucun respect de sa grandeur l'acusoient d'ingratitude & d'auarice. Estāt en cette disgrace, Diotisalui se retira vers Messire Lucas Pitti, Messire Angelo Acciaiuoli & Messire Nicolas Soderin, qui tous ensemble resolurent d'oster au seigneur Pierre le gouuernemēt de la Re. publique. Ces hommes estoient stimulez à ce faire, de diuerſes occasiōs, Messire Lucas ne faisoit la cour

*Diotisalui Ne
ron donne vn
cōseil fort per-
nucieux &
preiudiciable à
Pierre de Me-
dici.*

*Le seigneur
Pierre fait
poursuiure tous
ceux qui deb-
uoient argent
à son feu pere.*

à Pierre de Medici sinon à contre-cœur, comme celui qui grandement aspirait à succéder au lieu de Cosme, aussi avoit-il pour s'égaliser à lui quand il vivoit, édifié une maison plus approchée à la grandeur d'un chasteau que d'une demeure privée, & ce en une place fort eminente pres la porte Romaine, à l'enui du seigneur Cosme ayant fait bastir son palais outre la rivière d'Arne, en un lieu beaucoup plus bas. Diotisalui cōnoissant ledit Lucas n'estre capable de soutenir le faiz d'un tel gouvernement, esperoit l'honneur d'icelui lui debvoir escheoir, lors que Pierre en seroit debouté. Nicolas Soderin ne demandoit autre chose, sinon que la ville fust en plus grande liberté, & que totalement on s'y gouvernast selon la volonté des Magistrats. Messire Angelo Acciaiuoli nourrissoit une haine particuliere contre la maison de Medici, pource (à son avis) q̃ le seigneur Cosme avoit avant sa mort iugé sinistrement de quelque différent survenu en sa famille, dont n'ayant sceu se venger sur ledict Cosme, deliberoit maintenant en avoir la raison sur sa posterité. Ainsi se bastit la recente conspiration, en laquelle toutesfois les quatre cōiurez protesterent ne demander autre chose, sinon que la ville fust gouvernée par les Seigneurs Magistrats, & nō par le bon plaisir de peu d'hommes, qui plus tot introduiroiēt une forme d'oligarchie que d'aristocratie. Ce complot fait, la haine du peuple s'accroit cōtre Pierre de plus en plus, pource que plusieurs marchans aians failli de promesse à la ville, s'en excuserent sur le seigneur Pierre qui les avoit poursuiuis en leurs

*Les occasions
qui animerent
Diotisalui,
Nicolas So-
derin, An-
gelo Acciaiuoli,
& Lucas Pitti con-
tre le seigneur
Pierre.*

*Plusieurs mar-
chans faillans
de promesse à
la ville en vin-
rent le blâme
à Pierre de
Medici.*

biens, à fin de de recouurer les deniers qui par eux estoient deuz à son feu pere, à cause dequoi n'auoiët sçeu obuier à la faulte par eulx commise, au grand dommage de la ville. Ces allumettes de haine furent encores accompagnées d'une pratique secrette, par laquelle le seigneur Pierre taschoit marier son aîné fils Laurent à Clarice des Vrsins, dont chacun prit matiere plus grâde de le calumnier, disant qu'il n'eust sçeu par moïens plus aperts descouurer sa grandeur, consideré qu'il postposoit les alliances Florentines, & chercheoit les étrangères pour marier son fils, en cela monstrant euïdemment qu'il ne vouloit plus se maintenir comme citoien, ains pretendoit occuper la principaulté de la ville: estant chose assurée que celui qui refuse ses citoïens pour alliez & pour amis, ne les veult reconnoistre qu'en condition de seruiteurs, & par ce moien de mortels ennemis. Ceulx qui mettoient ces propos en auant, pensoient ia tenir la victoire en leurs mains, pource q̃ la plus part des citoïes eniurez de ce beau mot de liberté mille & mille fois voltigeant en la bouche de ces messieurs, qui le faisoient fort haultement sonner pour mieux colorer leur entreprise, les suiuiotent pat tout, comme dediez à leur seruice, quand quelques vns, autant ennemis de toute sedition & monopole, qu'amateurs du repos publicq, trouuerent le moien de faire solennellement executer quelques ieuz suiuant l'ancienne coustume des Romains, à fin de retirer le peuple du trop grand soin qu'il prenoit du gouuernement, & par ce moien empescher les monopoles desia faits

Cauteleuses recherches pour calūnier Pierre de Medici.

Ieuz celebres à Florence pour retirer le peuple du soin du gouuernement.

contre le seigneur Pierre . Car il n'y a chose plus propre à ceulx qui veulent nourrir les seditiōs , & les entretenir long tēps en vne ville , que l'oïsiueté du peuple qui en est vn fort bon instrument. Durāt ces ieuz fut celebré vn tournoi à Florēce, auquel les premiers & les plus excellents Cheualiers de toute l'Italie se trouuerent en intention d'emporter le premier pris au fait des armes : à tous lesquels Laurent de Medici fils aîné du seigneur Pierre, mit la pouldre aux yeux, & fut le plus estimé de tous , non par grace speciale qu'on lui portast, mais à cause de sa dexterité militaire qui merita le prime hōneur . Mais les ieuz accomplis , les citoiens retournerent à leur vieille riotte , & n'y eust celui qui ne se monstast plus animé que deuant, pource, au lieu d'vn trouble en suruint vne infinité par toute la ville . Encores y eust on mis ordre, n'eust esté l'accident importable de la mort du Duc François Sforce, auquel, son fils Galeace aiant succédé, enuoia ses Ambassadeurs à Florence , pour asseurer l'accord que son feu pere François auoit passé avec les Florentins . Et pource qu'entre les articles de cet accord y en auoit vn faisant mētion, de paier par chacun an au Duc de Milan vne certaine somme de deniers , le Duc auoit chargé ses Ambassadeurs de perminement insister sur ce poinct . Mais tant s'en fault que les Florentins accordassent la demande du Duc, qu'au contraire, protesterent publiquemēt n'en paier aucune chose, allegans que cet accord auoit esté fait de la seule autorité de Cosme, & remonstrans (ceux la specialement qui estoient ennemis de Pierre) le

*L'oïsiueté du
peuple entre-
tient les sedi-
tions.*

*Laurent de
Medici fils
du seigneur
Pierre empor-
te l'hōneur du
tournoi.*

*Galeace Ma-
rie succede à
son pere François
Sforce au
Duché de
Milan.*

*Cauteleuse in
terpretatiō des
Florentins cō-
tre le Duc de
Milan.* traitté de paix auoir esté passé nō avec Galeace : mais
avec le Duc François: de sorte que mort Frâçois, l'o-
bligation des Florentins enuers lui restoit éteinte, la-
quelle il n'estoit besoin aucun de renouveler, veu
que Galeace n'estoit homme de si grande autorité
ou vertu, que lon deust esperer tel profit de lui, com-
me on auoit fait de son feu pere. Que si le peuple Flo-
rentin en auoit bien peu receu de François, encores
moins en auroit il de Galeace : & pource fil y auoit
citoien aucun qui par sa puissance se mist en auant,
pour faire païer ce tribut, il se montreroit du tout
contraire à la liberté ciuile. Nonobstāt ce hault par-
ler, le seigneur Pierre proposa, qu'il n'estoit expé-
diēt perdre par auarice vne aīnitiē si necessaire qu'e-
*Vertueuse pro-
positiō du sei-
gneur Pierre,
pour le Duc
de Milan.* stoit celle des Milannois, laquelle il estimoit de telle
importance non seulement aux Florentins, mais à
toute l'Itale, que certe seule alliance pouuoit tenir
les Venitiens en bride, lesquels ne se remueroient
aucunement tandis que l'alliance tiendrait : mais la
sçachans rōpue, se iettreroient sur le Duché de Milan,
qu'aisément pourroient conquerter à cause de la
ieunesse du nouveau Duc non encores versé au faict
des armes, ni au gouuernement d'un tel païs, puis
apres courroient à leur plaisir toute la Toscane, &
feroient beaucoup de mal aux Florentins. Les rai-
sons de Pierre assez mal receües en ce conseil, à cau-
se que ses aduersaires s'y faisoient trop ouïr, les ini-
miriez se descouurirent d'une part & d'autre, ius-
qu'à nuitamment s'assembler en diuers lieux, à fin
de plus à l'aise monopolier contre lui, & faire signer
*Les ennemis
de Pierre si-
gnent tous cō-
tre lui.* tous

tous ceulx qui vouldroient fauorifer leur entrepri-
 se. Aduint vne nuict, en laquelle les conspirateurs
 s'estoient assemblez, & toutesfois n'auoient sceu
 conuenir du moien fortiffable pour diminuer la
 puissance de Pierre, qu'un nommé Nicolas Fedin
 n'approuuant l'entreprise qui se faisoit contre lui,
 ains alleché d'une meilleure esperance qu'aultre de
 ses compagnons, reuela au seigneur Pierre le mau-
 uais bruuage qu'on lui brassoit, mesme lui donna la
 liste de tous ceulx qui auoient signé la conspiration.
 Pierre se troubla fort de voir tant d'hommes, & de
 si grande qualité, qui tous auoient conspiré sa rui-
 ne, sans qu'en chose aucune les eut autresfois offen-
 cé: Sur ce conseillé par ses amis, trouua que de son
 costé se debuoit faire vne autre liste de tous ses par-
 tialistes, pour voir s'ils pourroient se confronter aux
 autres. Dont il donna toute charge à vn de ses plus
 intimes, qui mettât son pourchas en execution, trou-
 ua si grãde incōstāce & legereté de cerueau en quel-
 ques vns, que non memoratifs de ce qu'ils auoient
 signé pour partie aduerse, signerent de rechef & pro-
 testerent pour Pierre contre ses aduersaires, possible
 en intention de iouer d'une ruze audict Pierre & le
 trahir, quand l'heure seroit venue de mettre la main
 aux armes. Ainsi que ces choses se trahiquoient, la
 saison vint en laquelle il conuenoit eslire les nou-
 ueaux Magistrats: pour le chef desquels, (qui estoit
 le Gonfalonnier de la iustice) fut esleu Nicolas So-
 derin. Iamais n'auoit esté veüe telle allegressẽ à Flo-
 rence que fut celle là, avec laquelle non seulement

*La conspira-
 tion des aduer-
 saires est des-
 couuerte au
 seigneur Pier-
 re.*

*Inconstāce ou
 trahison de
 quelques si-
 gnateurs.*

*Nicolas So-
 derin esleu
 Gonfalonnier
 de la iustice.*

*Soderin est
coronné d'une
branche d'oli-
vier par le
peuple.*

le peuple, mais les plus honorables citoyens de la ville accompagnerent le nouveau Gonfalonnier iusqu'au palais, lui congratulans en telle sorte, que par les rues le coronnerent d'une branche d'olivier en attestation que le salut & la liberté du país ne dependoit d'autre que de lui. Le Magistrat de cet homme, & de plusieurs autres pareillemēt, fait voir à l'œil, qu'il n'est pas tousiours bon de prendre vne dignité ou vne principaulté, par l'opinion extraordinaire du peuple: pource que les cas aduenant, que les actions du Magistrat ne respondent à l'expectation populaire, (comme il aduient tousiours que les hommes demandent beaucoup plus, qu'ils ne peuuent auoir) le pauvre homme ne remporte pour toute recompense de son trauail & de son temps, qu'un deshonneur infame. Messire Thomas Soderin, & le nouveau Gōfalonnier Nicolas, estoient freres germains, cestui plus courageux & haultain, l'autre beaucoup plus faige, qui connoissant assez l'humeur de son frere Nicolas, & desirant seulement la liberté de la ville, à fin que sans l'offense d'aultrui le gouuernement ordinaire s'entretint, (car il estoit grand ami de Pierre de Medici) donna conseil à son frere de mettre sus quelque noualité, moiennant laquelle les bourses des citoyens amateurs de la liberté ciuile, se rempliroient, & cela fait, le gouuernement de la Republique se pourroit aisément asseurer sans exciter aucun trouble, ou sans iniurier le moindre des citoyens. Le Gonfalonnier creut aisément le conseil de son frere, & n'entendit qu'à passer le temps de

*Thomas Soderin se met en
debutoir de mo-
derer le trop
grand cuēur de
son frere Ni-
colas.*

son Magistrat es choses vaines qui lui auoient esté
 conseillées par lui, ioint, que les chefs principaulx
 de la conspiration lui permirent assez volontaire-
 ment de n'attenter autre faciende : comme ceux qui
 meuz d'une enuie particuliere, estoient bien con-
 tens que le gouuernement ne se renouuelast par l'au-
 thorité de Messire Nicolas, se persuadans que tous-
 iours ils auroient le moien & le temps de faire leur
 pretendu sous vn autre Gonfalonnier. Mais il leur
 aduint tout au contraire de leur espoir, car si tost
 que le Magistrat de Soderin fut expiré, & qu'il en
 fut sorti plus honteusement, qu'honorablement n'y
 estoit entré, considéré que de toutes choses encom-
 mencées n'en auoit mise vne seule en effect : le par-
 ti du seigneur Pierre deuint tout gaillard, & con-
 ceut esperance plus grande qu'auparauant. Mesme
 ceulx là qui estoient neutres s'accosterent de lui, tel-
 lement que les affaires estans comme appariez, ne
 se faisoit rien que temporer d'une part & d'autre,
 combien que les partialistes de Medici creussent
 tousiours de plus en plus. Ce qu'apperceuans les
 aultres s'assemblerēt vn iour en deliberation d'ex-
 cuter par voie de fait, ce que par l'autorité du Ma-
 gistrat Soderin n'auoit sceu ou voulu faire. Et tous
 resolurent massacrer le seigneur Pierre qui lors estoit
 malade en son chasteau de Careggi, puis susciter le
 Marquis de Ferrare à courir à main armée contre la
 ville de Florence. Eulx cependant occuperoient la
 place commune, & feroient tant par leurs efforts
 que la seigneurie establiroit vn gouuernement à leur

*Soderin passe
 son Magistrat
 en choses fri-
 uolles.*

*Soderin sort
 de son Magi-
 strat plus hō-
 teusement qu'il
 n'y estoit en-
 tré honorable-
 ment.*

*Entreprise
 pour massa-
 crer le Sei-
 gneur Pierre.*

poste : car ores que tous ceulx de ladicte Seigneurie ne fussent de leur costé, si est ce qu'ils esperoient faire acquiescer à leur dessein ceulx de partie aduerse, tant ils auoient conclu de les violenter. Ce pendant Diotisalui visitoit de iour en aultre le Seigneur Pierre, & tousiours lui tenoit propos de l'vnion de la ville, à fin de mieulx cacher son entreprise. Mais el traistre sabusoit bien, car toutes les pratiques estoient ia descouuertes à Pierre, & de nouueau Messire Dominic Martegli lui auoit fait entendre, comme Françoisque Neron frere dudict Diotisalui l'auoit fort sollicité de vouloir estre de leur entreprise, l'asleurant qu'ils en viendroient au dessus, & que leurs ennemis seroient tous ruinez. Pour ces causes Messire Pierre delibera les preuenir au port des armes, & en prit occasion sur la pratique que ses enuieux auoient tasché faire du marquis de Ferrare : mesme feignit auoir receu lettres de Messire Iean Bentiuolle Seigneur & Prince de Bolongne, par lesquelles ledict Bétiuolle l'auertissoit en ami de l'armée du Marquis de Ferrare qui ia se remuoit pres le fleue d'Albe, & publiquement protestoit marcher droit à Florence. Pour auquel obuier, prit vistemement les armes, & fui-
 ui d'vne trouppes d'hommes se transporta en la grande place, où tout aussi tot ses confederez se trouuerent en armes : ce que feirent aussi ses aduersaires en vn aultre lieu, mais non en tel ordre ni equipage que ceux du seigneur Pierre qui premiers auoient esté auertis. Sur ce Diotisalui ne se voiant en trop grande seureté, pource que sa maison estoit voisine de celle

Dominic Martegli aduertit le seigneur Pierre de la trahison de Diotisalui.

Pierre de Medici prend les armes, & bien accompagné s'empare de la place commune.

de Pierre, maintenant alloit au palais exorter les Seigneurs de faire tant, que Messire Pierre posast les armes: maintenāt alloit solliciter Lucas Pitti, pour l'entretenir tousiours de son costé. D'aultre part, Nicolas Soderin se mōstroit plus animé en ce fait qu'aultre de la compagnie, car aiant pris les armes, & fuiui presque de tout le peuple de son quartier, se retira vers Lucas, le suppliant de monter à cheual, & aller en la place pour secourir la Seigneurie qui toute estoit de leur costé, par le moié de laquelle, n'y auoit doubte aucune que la victoire ne demeurast entre leurs mains. Adioucta de surplus, qu'il valloit mieux sortir hors, que demeurans en la maison estre cruellement saquemétez par les ennemis, veu mesme que fil desiroit la ruine de Pierre de Medici, aisément lui pouuoit procurer par la force des armes, si la paix, plus facilement lui en pouuoit donner les cōditions se mettant en armes, que les prendre de lui. Ores que ces propos esmeussent quelque peu Messire Luc, si est ce que ia refroidi, & l'estāt allié avec le seigneur Pierre, au moien d'une promesse de mariage qui se debuoit traitter entre quelques vns de leurs familles, conseilla à Nicolas Soderin de laisser les armes, & de retourner en sa maison, l'auisant qu'il se debuoit contéter de ce que la ville estoit gouuernée par Magistrats, qui bien & sagement pourroient apres la deposition des armes iuger des differēts suruenus tant d'une part que d'aultre, & qui dorenauāt reigleroiēt bien Florence. Soderin se voiant abandonné de cē costé là, tourna vistemēt bride, mais auant que par-

*Exortation de
Soderin pour
faire armer
Lucas Pitti,
contre le sei-
gneur Pierre.*

*Pitti conseille
à Soderin de
quitter les ar-
mes.*

*V'erable pro
gnostication
de Soderin.*

tir, dict à Messire Luc. Il ne m'est possible de tout seul donner à ma patrie le bien que ie lui souhaite, mais seul ie puis bien prognostiquer son mal. Le t'auiſe que le parti que tu prens ruïnera la liberté de nostre ville, reduira tes richesses & ton autorité en riē, & à nous aultres fera honteusement abandonner le pais. Les Seigneurs auoient durant le trouble fermé les portes du palais, & festoient serrez dedans, pour monstrer qu'ils n'estoient fauorables non plus aux vns qu'aux autres. Les citoiens (& nommément ceux là qui auoient fuiui Messire Luc) voians le seigneur Pierre en armes, & ses aduersaires defarmez, se mirēt à penser non pas comme ils l'offenseroient, mais par quel moien se pourroïent ranger avecques lui. Pour ce les chefs principaulx de la faction furēt cōtraints se trāsporter au palais, où en en la presence de la Seigneurie fut deliberé tant sur le fait du gouuernemēt publicq, que sur la reconciliation des citoiens. Puis à raison que le seigneur Pierre ne festoit trouué à ce conseil, resolurent tous d'aller en sa maison, hors mis Nicolas Soderin, lequel aiant recommandé sa femme & ses enfans à Messire Thomas son frere, se retira en vne sienne metairie, pour attendre l'issue de la tragedie, qui tant sembloit preiudiciable à tous ceux du pais. Les citoiēs arriuez au logis du seigneur Pierre, lui feirent declaration de ce qu'ils auoient sur le cueur, & donnerent charge à vn de leur troupe de l'exposer apertement. Ce qu'il feit, commençant sa harangue par vne plainte assez longue, des seditions & troubles dernièrement aduenus en la ville, & re-

*Nicolas Soderin se retire
aux champs
en vne metairie.*

monstrant la coulpe desdictes seditiōs debuoir estre imputée à ceux qui premierement auoiēt couru aux armes. Pource donc qu'euidemment on connoissoit le seigneur Pierre s'estre armé le premier, sans q̄ lon sceust de vrai, ce qu'il vouloit pretendre par ce port d'armes: ils estoient venus vers lui à fin d'entendre sa volonté, laquelle estoient tous appareillez de suiure, moiēnāt qu'elle se cōformast au bien publicq. Le seigneur Pierre leur respondit sagement, que celui qui premier prend les armes n'est cause des scandales qui le plus souuent en viennent: mais celui qui premier donne occasion de les prendre. *Que si tous vouloiēt bien cōsiderer les moiēs, desquels par le passé auoiēt vſé en son endroit, ils festōneroiēt beaucoup moins de ce qu'il auoir seulemēt fait pour la protection de sa personne. Car lors ils cōnoistroient les seules conuentiōs nocturnes, les signatures & pratiques qu'ils auoient fait pour lui oster & la ville & la vie, l'auoir armé contre eux, sans que par ce port d'armes voulust offenser personne viuante: cōsideré que son plus grand desir n'auoit iamais esté, que de viure en bonne paix & en assurance de sa vie, comme suffisamēt auoit fait connoistre par tous ses actes, desquels ne se pouuoit prendre argument aucun pour iuger de lui aultre chose qu'à point. Mais que de leur part, disoient & pensoient ne pouuoir demeurer à Florence, tandis qu'il y seroit, chose que veritablement n'eust iamais pensé, tant s'en fault qu'il eust ſceu croire, que les amis de son feu pere & les siens (redeuables de tant de benefices & de tant de plaisirs que la*

Remonstrance des factieux citoyens au seigneur de Medici.

Sage & grane response du seigneur Pierre de Medici aux factieux citoyens.

*Ingratitude
reprochée aux
ennemis de
Pierre de Me
dici.*

*Diotisalui &
ses freres en
dâger de leurs
personnes.*

maison de Medici leur auoit fait) desgorgeassent temerairement ne pouuoir viure en la ville, ou demureroient ceux là, qui les auoient & tenoient obligez à raison de leurs grans benefices. Puis s'adressant à Diotisalui & à ses freres, leur reprocha en parolles graues & pleines de courroux, vne bonne part des bienfaits, qu'ils auoiēt receu de feu son pere, leur remonstra leur grande ingratitude, & l'infidelité de laquelle ils auoient vsé en son endroit: conclud finalement qu'il estoit prest de ratifier tout ce que la Seigneurie auroit deliberé de faire pour la pacification des troubles aduenus. Son discours fut de telle efficace, que quelques vns des assistans s'esmeurent, iusqu'à vouloir ietter les mains sur Diotisalui & sur ses freres pour les violenter, mais le seigneur Pierre modera leur fureur, & les remit sur les termes de deliberer à l'heure mesme de quelques points concernans la reformation de la ville, & l'ordre du gouuernement d'icelle. En ce temps là estoit Gonfalonnier de la iustice Bernard Lotti, duquel le seigneur Pierre ne fasseroit beaucoup, & pource iugeoit ne lui importer que bien peu, si durant le Magistrat de ce Gonfalonnier ia bien fort declinant, n'attētoit aucune chose de consequence. Mais venu l'an 1466, auquel se debuoit faire election de nouueaux Magistrats, pour les mois de Septembre & d'Octobre, Robert Lioni fut esleu Gonfalonnier, qui quand & quand son installation au nouueau Magistrat assembla le peuple en la place commune, feit nouuelle ballie, c'est à dire traitté de ceux qui pourroient reformer le gouuernement

nement de la République, tous lesquels furent pris des partialistes de la maison de Medici, à fin que puis apres les Magistrats fussent créez, selon le vouloir & bon plaisir du nouveau gouuerneur. La chose mise en effect tel qu'on l'auoit proposé, espouenta si fort les chefs de faction aduerse, que Messire Angelo Acciaiuoli prit la fuitte au Roiaume de Naples, Diotisalui Neron & Nicolas Soderin à Venise, ores que Lucas Pitti se fiant aux promesses du Seigneur Pierre, & à leur alliance nouuelle demeurast à Florence. Les fuiars furent proclamez rebelles & ennemis de la Republique, toute la famille des Nerons exillée, & confinée en diuers lieux, iusqu'à ne pardonner à Messire Iean Neron lors Arceuesque de Florence, qui pour euitier vn plus grand mal, fut contraint eslire la ville de Rome pour volontaire exil. Encores les Florétins pour plus amplemēt declarer leur bonne affection enuers le seigneur Pierre, celebrerēt vne procesion generale, rendans graces à Dieu qui par sa prouidence singuliere auoit si bien prouueu à l'v-nion de leur ville, q̄ tous les factieux en estoient exterminiez. Et pour acompaigner leurs prieres d'vne solennité plus grande, feirent emprisonner quelques citoyens, dont ceux ci furent torturez, ceux là executez par mort, & les aultres bannis comme bien meritoient. En tout le fait de cette mutation n'y eut exemple si remarquable que celui de Messire Lucas Pitti, cōsideré qu'il peult seruir de miroir à tous ceux qui voudront entendre, qu'elle difference il y a entre les hommes victorieux & les veincuz, entre les

*Le Gonfalon
nier Lioni
choisit des re-
formateurs
tous dediez à
la maison de
Medici.*

*Diotisalui,
Soderin, An-
gelo Acciaiuoli,
& la plus part des
ennemis du
seigneur Pier-
re sont decla-
rez rebelles &
ennemis de la
Republique.*

*En quoi les
hommes des-
honorez sont
différens de
ceux qui vi-
uent en hon-
neur & cre-
dit.*

hommes deshonorez & ceux qui demeurent en leur bonne reputation. Car sa maison hantée au parauant d'une infinité de citoyens de nom, deuint plus semblable à vne solitude deserte, qu'à vn palais de grand Seigneur. Ses parens qui lui faisoient ordinaire compagnie quand il alloit par la ville, n'osoient le saluer si d'auenture le rencontroient en chemin, tant s'en fault qu'ils perseuerassent en leur premier debuoir. La meilleure part de ses plus fauorits demeura sans estats, l'autre sans biens, & tous en general se trouuerent menacez de la disgrâce de fortune. Bref, au lieu de receuoir plaisir comme il auoit acoustumé, ne receuoit que perte, au lieu d'honneur rien que vitupere, & au lieu de propos amiable aultre chose qu'iniure, tellement q̃ ceux qui autrefois lui auoient fait offre ou present gratuit de quelque chose honneste, la repetoient en ce temps là, comme si seulement lui eust esté prestée & non donnée. Les aultres qui iusqu'au ciel auoient esleué sa vertu lors qu'il estoit en credit, ne faisoient plus que le blasmer comme ingrat & meritant la ruine qui l'auoit acablé. De façon, que se repentant (mais vn peu trop tard) de n'auoir creu Nicolas Soderin, cherchoit de plus tost mourir les armes au poing, & avec son honneur, que viuoter en telle ignominie au milieu de ses ennemis victorieux. Or combien que tous les bannis fussent confinez à perpetuité, si est ce qu'il n'y auoit celui qui ne pourchassast & mist en auant tous les moiens du monde, pour retourner à la ville que par leur clandestine conspiration auoient perdue. Entre aul-

*Les amis sont
ordinairement
abandonnez en
leur mauuaise
fortune.*

tres Messire Angelo Acciaiuoli s'y efforcea grandement, mais premier que s'y esuertuer du tout, voulut sçauoir de quelle affection le Seigneur Pierre estoit en son endroit, & par ce moien connoistre sil pourroit esperer quelque reconciliation avec lui: pource lui escriuit vne lettre ainsi dictée: A peine me puis abstenir (seigneur Pierre) que ie ne rie à par moi les ieuz inconstans & variables de fortune, qui fait à sa poste, & quand bon lui semble, de deux amis deux grans ennemis, & de deux ennemis bien souuent deux bons amis. I'ose bien te raméteuoir, q̄ durant l'exil de ton feu pere, ie quittai le país, faisant plus de cas de l'iniure qui lui estoit faite, que de mon dommage particulier, veu mesme que ie fus en danger de perdre la vie. Il ne se trouuera que i'aie iamais failli d'honorer ton pere, comme certainement il meritoit, ne que i'aie desisté de porter à vostre maison toute la faueur qui m'a esté possible, sans aucun vouloir d'en offenser le moindre seruiteur. Bien est vrai que l'indisposition de ton corps, & l'aage encorres tendre de tes enfans, m'ont peu esmouuoir à attenter quelque chose sur la reformation du gouuernement de nostre ville, à fin qu'apres ta mort le país ne tombast en ruine: & que de ce mien pourchas, sont issues les choses non faictes contre toi, mais par nous seulement procurées, au grand prouffit de la patrie. Que si telle entreprise m'est imputée à faulte, si est ce à mon iugement qu'elle merite bien d'estre mise en oubli, tant pour les longs seruices & actes memorables par moi faits à vostre maison, que pour

*Lettres d'An-
gelo Acciai-
uoli au sei-
gneur Pierre,
pour rentrer
en sa grace.*

*Excuses d'Ac-
ciaiuoli escrit-
tes en sa let-
tre.*

le bon zele qui m'a meü de procurer le bien de nostre Republique . Si la derniere raison n'a quelque pois enuers toi, encores ne puis ie croire que la premiere ne te rende clement en mon endroit, sans que tu vueilles pour vne simple faulte ne reconnoistre aucunement les seruices, au moien desquels i'ai tant merité de ta maison . Le seigneur Pierre respondit ainsi à sa misliue: Ton rire est cause (Messire Angelo) que maintenant ie ne pleure ici, pource que si à cette heure tu riois à Florence, ie pleurerois à Naples. Je cōfesse que tu as bien voulu à mon feu pere, mais il fault aussi que tu reconnoisses auoir tant receu de lui, que ton obligé est beaucoup plus grand enuers nous, que le nostre enuers toi, sil est ainsi que l'on doibue plus estimer les faits que les parolles . Aiant donc esté plus que suffisamment recompensé de tes seruices, ne t'esmerueille maintenant, si de ton mesfait tu as iuste loier : car l'amour que tu dis porter à la patrie, ne peult aucunement excuser ta faulte, entendu que tout homme de sain iugement protestera, nostre ville n'auoir esté moins aimée & accreüe par les Medici, que par les Acciaiuoli. Pource, vi en deshonneur tant que tu pourras, puis qu'en honneur n'as sceu compatir avec nos citoiens . Angelo d'esperant de toute grace, se retira vers l'Euesque de Florence & prou d'autres bannis qui lors estoient à Rome, avec lesquels se mit en peine tresgrande, pour faire perdre aux Medici le credit qu'ils auoient és traffiques & banques de la ville de Rome : mais le seigneur Pierre y sceut si bien remedier à l'aide

*Responſe du
ſeigneur Pier-
re aux lettres
d'Angelo
Acciaiuoli.*

*Reſutation
des raiſons al-
leguées par
Acciaiuoli.*

*Acciaiuoli
joint avec
l'Arcueſque
de Florence,
cherche à ſa-
cher le ſei-
gneur Pierre.*

de ses amis, q̃ le dessein de l'Arceuesque & de Messire Angelo ne fortit son effect. D'autre part, Nicolas So-
 derin & Diotisalui secarmoucherent fort pour ani-
 mer la Seigneurie Venitienne contre les Florentins,
 estimans si leurs ennemis estoient inquietez de nou-
 uelle guerre, qu'à peine la pourroient ils soustenir, à
 cause de leur odieux & nouveau gouuernement.
 Pour la pratiquer, remonstrerent à Iean Francisque
 (qui quand & son pere Messire Palla Strozzi auoit
 esté banni de Florence du temps de la sedition adue-
 nue l'an 1434.) qu'il lui seroit facile de rentrer en son
 pais naturel, si d'auenture les Venitiens entrepre-
 noient la guerre, ce qu'aisément pourroient faire, si
 ledict Iean Francisque vouloit contribuer aux fraiz
 necessaires à l'entretien d'icelle. Ce ieune hōme estāt
 lors à Ferrare en grandissime credit, & l'un des plus
 riches de la contrée, ne leur accorda seulement ce
 point, mais leur promit encores d'y employer tous
 ses biens: tant il auoit grande affection de venger l'in-
 iure faicte à son pere & à lui par les citoyens de Flo-
 rence. Auātagez de cette promesse, se retirerent vers
 le Senat Venitien, auquel en premier lieu feirent leur
 doleance de l'exil, qu'ils protestoient endurer non
 pour aultre faulte, que pour auoir voulu viure en
 leur pais selon les lois, & taché que l'autorité des
 Magistrats fut plus reuerée en leur Republique, que
 celle de quelques citoyens particuliers. Le chef des-
 quels qui estoit Pierre de Medici, suiui de plusieurs
 autres de sa faction & tirannie, leur auoir par vne
 merueilleuse astuce fait quitter les armes, desquel-

*Soderin &
 Diotisalui
 travaillent au
 mesme fait.*

*Soderin &
 Acciaiuoli
 donnent faulx
 entendre au
 Senat de l'au-
 nise.*

les fectant puis apres emparé, les auoit par vne autre fallacieuse trôperie chassé hors du pais. Duquel acte non assez encores resasié, & voulât faire sa cause bonne, auoit contaminé la Religion Diuine par ses abhominables cruautéz : faisant vn iour de feste solennelle, apres quelque procession generale, emprisonner plusieurs bons citoyens, & quelques vns punir à l'estourdi, comme si Dieu eust esté participant de sa trahison. Pour auoir vengeance de ces oultrages, remonstrentent qu'ils festoient adressez à la Seigneurie Venitienne, comme à celle qui pour estre, & auoir tousiours esté la plus libre du monde, debuoit prendre compassion de ceulx qui auoient perdu leur liberté. D'auantage lui dōnerent à entendre, que la seule famille de Medici auoit osté aux Venitiens l'Empire de Lombardie, lors que Cosme, contre le vouloir de tous les autres citoyens, secourut & fauorisa le Duc François de Milan cōtre l'effort desdicts Venitiens. A quoi si la Seigneurie vouloit prendre egard, elle trouueroit occasion suffisante pour faire la guerre aux Florentins, sans aucunement s'esmouuoir pour leur cause particuliere. Et de ce la supplierent treshumblement. Le Senat esmeu par ces derniers propos despechea soudainement Messire Barthelemi Coglion pour estre lieutenant & conducteur general des bānis Florentins au fait de cette guerre. Toutesfois les Venitiens qui de long temps aspiroient à l'Empire d'Italie, semerent le bruit par tout, qu'ils auoient cassé Barthelemi Coglion de l'estat de Lieutenant, lequel depuis quinze ou vingt ans

*Remonstrece
assez valable
pour esmou-
uoir les Veni-
tiens.*

auoit tousiours eu en leurs guerres d'importance, & que totalement lui auoient donné congé: ce que les fins regnards simuloient de propos deliberé, à fin que la guerre ne semblast venir de leur costé, & que on ne leur reprochast d'auoir les premiers rompu la paix pieça contractée entre eulx & les Florentins. Mais leur entreprise fut vaine & inutile, car leurs aduersaires secourus par le Duc Galeace de Milan, par le seigneur Federic d'Vrbain, & par le Roi Ferdinand d'Arragon, qui en faueur de Pierre de Medici enuoia son fils Alphonse accompagné d'un gaillard nombre de soldats, rembarerrent si bien les Venitiens, que sur le commencement de l'hiuer furent contraints se retirer en leur pais, & faire accord avec les Florentins, par le moien du marquis de Ferrare, qui s'en empescha pour tous les deux costez. Je ne veulx oublier vne journée en laquelle le seigneur Federic ayant attiré les Venitiens au combat pres la riuere de Ricardine au Boulenois, les festoia si rudement que l'impetuosité de Barthelemi Coglioni fut ce iour repoullée, & les Florentins demeurèrent victorieux, apres que le combat eust esté si cruel, qu'ayant duré iusqu'à la nuit, les valets sortirent hors les rangs, & allumerent des Flambeaux pour acheuer le combat. L'accord fait entre les deux seigneuries de Venise & de Florence, au grand regret des exilés, force leur fut se retirer ça & la forclos de tout espoir. Diotisalui choisit la ville de Ferrare, ou le Marquis le receut & entretrint en ses necessitez. Nicolas Soderin alla droit à Rauenne en laquelle sustenté d'une petite pension que

*Simulation
russee des Venitiens touchant l'entreprise de la guerre.*

Le Duc de Milan le seigneur d'Vrbain, & le Roi d'Arragon descendent les Florentins.

Federic d'Vrbain rompt les forces de Barthelemi Coglioni, & les Florentins demeurent victorieux.

lui donnerent les Venitiens, passa sa vieillesse, & finalement y mourut. Les Florétins ioïeux de leur victoire, penserent n'en auoir assez ample vsufruit, si les soupçonnez d'auoir seulement fauorisé leurs aduersaires, n'estoient autant punis, que les plus attaints & conuaincus de ce fait. Pource impetrerent de leur Gonfalonnier Bardo Altouitti, que plusieurs citoiës fusset suspendus de leurs estats, & quelques vns chassés hors de la ville, qui fut cause que leur puissance accreut beaucoup, & petit à petit prit tel auancemēt, que Dieu & fortune sembloient leur auoir baillé la ville en proie, tant se monstrent haultains & arrogans en leur prosperité. Dont le seigneur Pierre, qui d'heure en'aultre estoit aduertit de leurs maluerfactions, fut grandement contristé, & se mit en debuoir de les reduire, mais ne pouuant du tout y donner ordre, pource qu'il estoit en si mauuaise disposition de corps, qu'il ne se pouuoit aider que de la langue, seulement les admonnesta, qu'ils eussent à viurē ciuilement, & iouir de leur ville plus tôt saine que destruite. A quoi pour les inciter d'auantage, & dōner quelque allegresse à ses citoiens, celebra magnifiquement les nopces de son fils Laurēt & de Clarice des Vrsins, où chose ne fut oubliée qui appartient à la grandeur & puissance d'un tel Seigneur: Car outre mille sortes de bāquets, de dāces, de masquarades, & de ieux, anciens tant comiques que trāgiques, se firent deux tournois merueilleusement gaillards & delectables: l'un d'hommes à cheual, & l'autre de la prise d'une ville, esquels ne fut epargnée aucune chose qui sem-

blast

*Les citoiens
de Florence
abusent de
leur bonne for-
tune.*

*Le seigneur
Pierre celebra
le mariage de
son fils Lau-
rent avec Cla-
rice des Vrs-
ins..*

blast cōcerner la pompe ou la grace de ces ieuz. Toutesfois tant de peines employées par le seigneur Pierre, & tant d'efforts studieux ne sceurent si bien faire, que les citoiēs vesquissent longuemēt en paix, pour ce que la grande ambition, dont estoient maistrisez ceulx qui par l'autorité du seigneur Pierre estoient venus au dessus de leurs affaires, les feit tellemēt abuser de leur grandeur, que Pierre affligé de maladie ni pouuoit remedier. Neantmoins pour descharger sa conscience, & voir fil les pourroit détourner de ce mauuais sentier, Les appella vn iour en sa maison, où comme se pleignant d'eulx leur feit la remonstrance qui sensuit. Je neusse iamais pensé le temps debuoir escheoir, auquel les meurs & façons de faire de mes amis, me deussent inciter à regretter mes ennemis. pource que ie pēsois auoir des hommes en ma compaignée, en la couuoitise desquels se deust trouuer quelque mesure & mediocrité, ou qui fussent contents de viure en leurs païs en asseurance honorable, pour estre vengez de la plus part de leurs ennemis. Mais ie connoi maintenant de combien ie me suis foruoié, comme peu cōnoissant l'ambition à laquelle tous hōmes sont naturellement enclins, & moins encores la vostre : qui n'estes contents d'estre les premiers en vne telle ville, qui en si petit nombre n'estes resasiez de tous les honneurs, dignitez & prouffits, desquels vne si grande multitude de magnifiques citoiens se sentoit au parauant grandement honorée, qui n'estes satisfaits de la diuision des biēs de vos aduersaires exillez, ores que l'aicz faicte à vostre bon

Grave & vertueuse remonstrance du seigneur Pierre, aux citoiēs de son parti, qui ia tiranoisoient.

Exces grandement à reprendre des partialistes du seigneur Pierre.

Pierre de Medici menace ses partialistes.

Pierre de Medici renouue secrettement Messire Angelo Acciaiuoli.

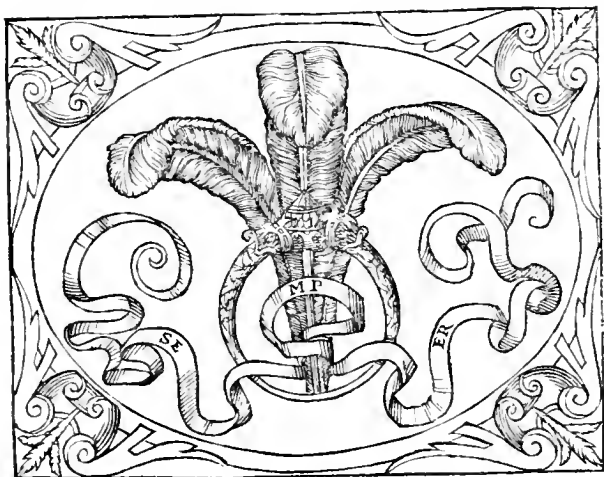
plaisir, qui ne vous faoullez d'affliger les autres par imposts & charges desquelles pourtant sçauiez fort bien vous exempter. Mais encores pillez vos voisins, vendez la iustice, eutez les iugemens par vostre audace, opprimez les citoiens paisibles & en leur lieu esleuez les insolens. Je croi veritablemēt que par toute l'Itale ne se pourroient trouuer tant de notables exemples d'auarice, de violence & d'ambition, qu'en cette seule ville, qui ne vous a donné la vie pour lui tollir la sienne, & ne vous a rendus victorieux pour la destruire, ni honorez pour la vituperer. Je vous promets par la foi qui se doit donner & prendre entre gens de bien, que si d'orenauant vous gouuernez de façon que i'aie occasion de me repentir de la victoire obtenue contre nos aduersaires, ie me gouuernerai en vostre endroit d'une aultre telle sorte, que vous repentirez d'en auoir abusé. Lors tous les citoiens lui respondirent assez commodément pour le temps, & pour le lieu auquel se voioient assemblez, mais tout aussi tot retournerent à leur vomissement, & pour la remōstrance de leur chef n'amēderent leur maniere de viure: de sorte que le seigneur Pierre irrité du nombre excessif de leurs maluerfations, fut contraint reuoquer secrettement Messire Angelo Acciaiuoli, avec lequel communiqua bien au long des affaires de la Republique, premier que ledict Acciaiuoli retraist à Florence. Et n'y a doubte aucune, que petit à petit ne les eust tous rappelez de leur exil, pour refrener les rapines & les extortions qui se commettoient par ceulx de son costé, si la mort, coustumiere

de s'opposer bien souuent à nos desseins honestes, ne l'eust preuenu . Ce bon Seigneur non moins passionné en son esprit, qu'affligé en tout son corps, rendit son ame à Dieu le cinquante & troisieme an de son aage, laissant Laurét & Iulian heritiers legitimes de tous ses biens . Le pais ne sceust entierement connoistre sa vertu & bonté, pource qu'il ne suruesquit au gouuernement de Florence son pere Cosme, que huit ans pour le plus, encores fut ce en contentiōs ciuiles, & mauuaise disposition de corps, Il fut enseveli pres sondit pere au tēple S. Laurent, en pompe appartenante à Seigneur de tel estat. Il auoit choisi pour sa deuise vn Faulcon, tenant en l'vne de ses mains vn diamant mis en œuvre & entrelassé d'vn roulleau, ou ce mot **S E M P E R** estoit escrit. Par cela voulāt signifier que comme le diamāt ne peult estre violenté par feu ne par marteau, ainsi n'auoit il sceu estre vaincu par tous les efforts de ses ennemis.

*Trespas du
seigneur Pier-
re.*

*Signification
de la deuise du
seigneur Pier-
re.*

LAVRENT ET IULIAN



LE SEIGNEUR Pierre durant sa vie auoit fait si songneusement instruire ses enfans Laurent & Iulian, que tous deux faits semblables en naturel & en lettres, auoient pris le train d'une vie ornée non d'humanité seule, mais de toute science, de modestie & de vertu ciuile. En quoi certainement ne f'estoit espargné Gentil Aretin leur precepteur non moins vertueux que docte, qui de tout son pouuoir

Laurent & Iulian de Medici, instruits en toutes lettres par Gentil Aretin.

les auoit rangez à fuiure la trace de leurs ancestres. Pareillement ne sy estoit feinte Lucreſſe Tornaboni *Lucreſſe Tornaboni fit pareil debvoir enuers ſes enfans, que ſit l'ancienne Cornelia enuers les ſiens.* leur mere, laquelle aiant égard à leur aage encores lubric & tendre, auoit ſi bien moderé la fureur de leurs ieunes ans, que ſon eſcolle ne leur auoit moins ſerui, que celle de Cornelia aux Graches ſes enfans.

Auſſi cette dame estoit (oultre la pudicité ſinguliere qui reluifoit en elle) d'un eſprit ſi viril & graue, qu'elle ſurpaſſoit en vertu toutes les aultres de Florence.

Encores pour enrichir cette inſtitution de bonnes lettres, & de vertus appartenantes à perſonnes de robbe longue, les deux heritiers du Seigneur Pierre, voulurent trauailler aux exercices totalemēt dédiéz à la vocation des grans Seigneurs : pource ſ'adonnerent à manier, piquer & dompter les cheualx par vne ſi gaillarde induſtrie, que n'eſtans encores hors leur aage de puberté, deſſierent tous les plus accors & fameux Cheualiers d'Italie, à rōpre le bois en lice:

de ſorte que Iulian, qui estoit le plus ieune, ſeit du viuant de ſon pere publier vn tournoi, auquel pluſieurs Seigneurs & Gentils hommes du païs moins ſtiinulez du pris qui y estoit propoſé, que de l'honneur, ſe voulurent trouuer en fort bon équipage, & feirent tout debuoir. Mais Iulian emporta l'honneur par deſſus tous, comme celui qui par le rapport commun des aſſiſtans, rompit plus de bois à fer eſmoulu, qu'aultre Genril homme de la troupe : pource fut dés l'heure reſpecté pour chef de la ieuneſſe Florentine, & ſon labour recompensé, du triomphe que le diuin poëte Politian eſcriuit en vers, & puis lui de-

Iulian de Medici courrit vn tournoi du viuant de ſon ſeu pere.

Politian eſcriuit en vers Latins le triomphe de Iulian.

dia. Quelques iours apres son frere Laurent ne voulant estre en moindre reputation que son puisnai, dressa vn fort dangereux combat, auquel les Cheualiers ne courroient en lice les vns contre les aultres, mais s'entreheurtoïent en la mesme façõ, que les hommes d'armes ont acoustumé de faire en vn iour de bataille, ce que le singulier poëte Loys de Pulci voulut immortalizer, pource, à l'imitation de Politian, en feit vn pœme à la louange du ieune seigneur Laurent. Toutes ces gaillardises furent acompaignées de la magnificēce exquisite de leur maison, qui tousiours demeuroit ouuerte à tous Gentils hommes de bon esprit, non aultrement qu'une officine d'elegance, & de toutes vertus, sans que les immundicitez, vilanies, haines & detractions particulieres y eussent aucun lieu. Qui fut cause qu'estans reputez les deux chefs de la noblesse Florentine, furent aussi par le consentement vniuersel de tous les citoiens, estimez dignes de tenir le premier lieu par dessus tous les aultres: ores qu'il y en eust plusieurs issus de biē nobles maisons qui portassent enuie à leur gloire & honneur, & beaucoup de ceux qui les aimoient, se degouttās par trop de leur ieunesse, ne les estimassent fort propres pour gouuerner vne si grāde Republique. Or il fault entendre, que des fort auancez au gouuernement de la ville depuis la mort du seigneur Pierre, Messire Thomas Soderin estoit le plus apparent, tant pour la prudence admirable qui grandement le recommandoit aux Florentins, que pour la grande autorité & reputation, en laquelle il estoit enuers les Potentats

Loys de Pulci discourut envers le cōbat dressé par Laurent de Medici.

Messire Thomas Soderin deueni premier au gouuernement, depuis la mort du seigneur Pierre.

de toute Itale. Au moien desquelles prerogatiues estoit tellemēt reueré, que tous les citoiens de nom, alloient lui faire la cour en son logis, l'honoroient comme chef principal de la Republique, & plusieurs Princes de dehors lui escriuoient. Mais sa modestie fut si grande en cet endroit, que iamais ne donna vne seule responce aux Seigneurs, qui l'auoient honoré par leurs lettres, & fait entendre aux citoiens de Florence que ce n'estoit sa maison, mais celle des enfans de Medici, que lon debuoit visiter & honorer comme premiere. Ce que voulant asseurer par effect, ainsi que par parole il auoit taché, assembla au temple saint Anthoine les principales & plus nobles familles de Floréce, sans oublier Laurent & Iulian de Medici, où apres auoir avec vne braue & longue harangue, disputé de l'estat non de leur seule ville, mais de toute l'Itale, & du naturel des Princes gouuernãs en icelle: conclud finalement, que si tous auoient enuie de viure en vnion pacifique tant en leur ville que dehors, besoin leur estoit de reuerer ces ieunes freres, & maintenir leur maison en la reputation qu'elle auoit acoustumé: comme ainsi soit que les hommes ne se repentent iamais de bien garder les choses ordinaires & coustumieres en leur país, mais que les nouuelles se quittent aussi rot, voire plus promptement que chauldement n'ont esté entreprises. Ioint que de tout tēps auoit esté plus aisé d'entretenir vne puissance venue au dessus de ses emuleurs, que d'en susciter vne nouuelle qui pour plusieurs occasions se peult facilement abatre. Quand Messire Thomas

*Singuliere
modestie de
Thomas So-
derin en sa
prosperité.*

*Remonstran-
ce de Thomas
Soderin pour
les deux freres
de Medici.*

Laurent de Medici harangue en assemblée publique.

eut acheué, le ieune Laurent de Medici ora deuant toute l'assemblée avec vne modestie, acompaignée toutesfois de parolles si graues, que les assistans conceurent vne grandissime esperance de lui, de laquelle puis apres ne furent aucunement trompez, car il reuscit tout tel, c'est à dire homme aussi vertueux & accord qu'ils auoient esperé. Le conseil fini, tous les ci

Les Florentins protestent de garder les Medici, comme leurs enfans propres.

toiens iurerent auant que partir, de garder les deux ieunes freres ne plus ne moins que leurs propres enfans, & les freres de leur part, protesterent d'honorer les citoiens comme leurs peres. Ainsi Laurent & Iulian demurerent cōme honorez Seigneurs au gouvernement de la ville, auquel pour se maintenir en façon honeste & non odieuse, suiuiuent de point en point le conseil de Messire Thomas. Mais ainsi que les affaires de la Republique s'acheminoint à bon port, & que le bon portement des freres cōmençoit à rendre tout tranquille, survint vn trouble inopiné de la part des Volterrains, lesquels ne voulans acquiescer au iugement, que quelques déleguez Florentins auoient assis sur vn different meu entre eulx, à cause d'une miniere d'alun de laquelle lesdits Volterrains retiroient tous les ans vn grand denier: donnerent occasion à la Seigneurie de Florence, d'arrester à force d'armes, ce que par amiable cōposition n'auoient voulu passer, & de leur signifier la guerre, laquelle toutesfois Messire Thomas auoit pertinemmēt dis-

Thomas Soderin dissuade la guerre contre les Volterrains.

suadé, remonstrant que les Volterrains debuient estre receuz en leurs iustificacions, & que bien souuent vn meigre accord vault mieux qu'une grosse victoire.

viçtoire. En quoi Laurent de Medici ne cōuint avec lui, ains pensant auoir occasion de mōstrer combien il valloit en bon conseil & prudence, entreprit cette guerre, & delibera punir avec les armes l'arrogance des Volterrains : asseurāt que fils n'estoient chastiez par exemple memorable, tous les aultres sūgers de la Republique Florentine ne doubteroient faire tout le semblable à la moindre occasion qui se presente- roit, sans aucunement respecter ceux qui ont pleine puissance de leur commander. Mais c'est chose toute vraie, que Laurent fut poulcé d'ainſi contreuenir à l'opinion de son fidele ami, par quelques vns portant entie à l'authorité que Messire Thomas auoit en la Republique. La guerre mise à fin, tant par la saige conduite du seigneur Laurent, que par les grans faits d'armes de Federic d'Vrbīn, qui avec dix mille hommes de fanterie, & deux mille cheuaulx sacagea la ville de Volterre, apres auoir rauagé le pais d'enui- ron presque aussi tot que l'entreprise en auoit esté faite : les Florentins furent grandement ioieux, & donnerēt l'honneur de ce bon heur au seigneur Laurent de Medici, par l'aduis duquel on auoit chastie les Volterrains. Au contraire donnerēt quelque reproche à Messire Thomas Soderin, iusqu'à vſer de ces termes en son endroit : Or ça, que dictes vous maintenant de la ville de Volterre, est elle gagnée ou non ? A quoi Messire Thomas respondit fort saige- ment, il me semble de vrai que nous l'auons perdue, veu que si nous l'eussions entretenue par amitié, nous en eussions retiré tousiours quelque secours

Laurent de Medici entreprend la guerre contre les Volterrains, aultres- raient que Soderin n'auoit conseillé.

Volterre est sacagée par le seigneur Federic d'Vrbīn

Saige & discrete réponse de Thomas Soderin à ses calōniateurs.

& cōtètement en temps neceſſaire. Mais contraincts à cette heure de la tenir & garder par force, n'en re-
 çoiurons que domniage & deſpence en tēps de paix,
 & facherie incroyable en temps de guerre. Cette freſ-
 che victoire accreut tellement l'autorité des deux
 freres, que les plus mal-contents de leur gouuerne-
 ment furent forcez le prendre en patience, pource
 qu'ils euſſent eſté contraincts proceder par quelque
 ſecrete conſpiration, ſi d'auenture euſſent entrepris
 de l'eteindre: & ſy gouuerner ſi prudemment, qu'on
 ne les euſt deſcouverts: entendu que telles conſpira-
 tions rarement, & en bien grande difficulté ſucce-
 dantes ſelon le deſſein de ceux qui les complottent,
 n'engendrent le plus ſouuent qu'un malheur indici-
 ble à leurs premiers autheurs, & vne grandeur à ce-
 lui contre lequel on les a monopolées. Ioint que le
 Seigneur que lon tache ſupplanter, accroiſt ſa puis-
 ſance ſi bien tot n'eſt ſaquementé, ou eſtant bon de-
 uient trefmauuais, à cauſe que ſes ſuiets lui donnent
 occaſion de crainte, la crainte, occaſion d'aſſeurer ſa
 perſonne, l'aſſeurāce, de faire tort à ſon peuple, dont
 prouient la haine & quelquefois la ruine du Sei-
 gneur: de ſorte que telles conſpirations oppriment
 en premier lieu ceux là qui les ont faittes, & avec le
 temps offenſent celui cōtre lequel elles ſe font, ainſi
 que nous connoiſtrons par le ſuiuant diſcours. Tou-
 te l'Itale eſtoit en ce temps là diuiſée en deux factiōs,
 l'une tenoit le parti du Pape Sixte & du Roi Ferdinād
 d'Arragon, l'autre celui des Venitiens, du Duc de
 Milan, & des Florentins, tous liguez enſemble en ce

*Ordinaire
 euement des
 conſpirations
 & monopoles
 mal fondez.*

temps là:ainſi les Florentins ne conuenoient avec le Pape, comme bien connoiſſans qu'en toutes ſes entrepriſes ne tachoit qu'à les offenſer, & en prenoit l'occaſion ſur ce, qu'après la mort de Meſſire Philip-<sup>Meſſire Philip-
lippe de Me-
dici Arche-
ueſque de Pi-</sup>pe de Medici Archeueſque de Piſe, la Seigneurie de Florence auoit troublé en la poſſeſſion de cet Archeueſché, Frâciſque Saluiatri prouueu dudit benefice par le Pape Sixte:pource (comme ie croi) qu'il eſtoit ennemi mortel de ceux de Medici. Cet diſcord ſ'alluma tellemēt entre le Pape & les Florentins, & anima ſi fort le grand Eueſque de Rome contre la Seigneurie, qu'il prit en amitié la famille des Pazzi lors aians pluſieurs facteurs à Rome, & tint toute la rudelle qu'il peuſt à celle de Medici. De cette famille de Pazzi grāde en richelſſes, amis, & parētage, mais nō moins inſolente, ſuperbe, & peu aimée du peuple, à <sup>Quelle eſtoit
la famille de
Pazzi à Flo-
rence.</sup> cauſe de l'auarice dōt elle eſtoit ſouillée, ſe mōſtroit le plus eminent Meſſire Iaques de Pazzi cheualier <sup>Meſſire Ia-
ques de Pazzi
chef de cet-
te famille.</sup> aſſez fameux, au demeurant homme de peu de vertu, de colere ſoudaine, adonné au ieu oultre meſure, grand blaſphemateur de Dieu, & pour ſes manieres de faire, mal eſtimé de tous ceux de la ville: lequel n'ayant pour tous enfans qu'une ſeule baſtarde, reſpectoit grandement Guillaume, François, René, Iean, André, Nicolas & Galeot tous de la famille de Pazzi, & enfans de ſes deux freres Pierre & Anthoine. Sur tous aultres ſembloit aimer vniquement ſon nepueu François, homme palle en viſage, d'eſprit enuieux, & contempteur de toute vie honeſte, qui lors trafiquāt à Rome, & y faiſant eſtat de bāque, ſeſtoit

Le Pape Sixte ennemi de la famille de Medici.

Blanche de Medici épouse de Guillaume de Pazzi du temps de l'ancien Cosme.

François de Pazzi rapelé de Rome par la Seigneurie de Florence.

si bien insinué en la grace du Pape, que (si est licite de mal soupçonner d'un Pape) nous pouvons croire, tout le fait complotté par ceux de cette famille contre les Medici, n'estre venu d'autre costé que de celui du Pape. Le dessein duquel tendoit à inuestir de la Seigneurie de Florence le Comte Ieronyme Riari fils d'une siéne seur, apres que par la faction des Pazzi ceux de Medici en seroient debouttez. L'ancien Cosme cōnoissant la richesse & faueur de cette maison, auoit durant sa vie pratiqué le mariage de Blanche de Medeci fille de son frere Laurent, avec Guillaume de Pazzi, esperāt les deux familles se debuoir vnir ensemble par le moien de cette alliance coniugale : toutesfois (tant sont les desseins des hommes mal asseurez) la chose alla tout au rebours, car les conseillers ordinaires du ieune seigneur Laurent lui donnerent à entendre, que ce lui seroit chose non moins dangereuse que preiudiciable, si vne aultre famille que la sienne deuenoit puissāte & forte. De là vint, que les honneurs de la Republique ne furent puis apres conferez à Messire Iacques de Pazzi, ny à ses nepueuz, ores que bien semblassent les meriter par dessus tous aultres. Qui plus est, tomberent si auant en la disgrace des citoyens de Florence, que les Magistrats aduertis des menées que François de Pazzi pratiquoit à Rome avec le Pape Sixte, le contraingnirent retourner à Florence, sans aultrement respecter les affaires d'importance qu'il y pouuoit auoir, ne la grandeur de sa maison. Dont les Pazzi s'indignerent si fort, qu'il n'y auoit si petit en leur

famille qui à coups de langue ne perfecutast la Seigneurie, l'appellant inique, fauorable, & du tout apostée pour establir la principaulté de ceulx de Medici. Encores pour les irriter d'auantage, suruint vne chose de grande consequence à leur famille. Iean de Pazzi nepueu de Messire Iaques auoit espousé la fille vnique de Iean Barromei citoien richissime, par le decès duquel tout le bien escheoit à cette fille, considéré qu'il n'auoit aultres enfans. Toutesfois vn certain Charles son nepueu se saisit d'vne partie du bien incontinant que son oncle fut mort. Proces s'esmeust la dessus, tendant à fin, que ce Charles fust depossédé du bien qu'il occupoit. Mais l'issuë en fut telle & le fait ainsi arresté, que la femme de Iean de Pazzi cederoit audit Charles tous les biens de son feu pere, sans y pretendre iamais aucune chose. Ce que les Pazzi n'imputerent a aultres qu'aux Medici, les estimãs seuls & premiers auteurs de cette grande iniustice. Dont le seigneur Iulian aduertit plusieurs fois son frere Laurent, lui remonstrât qu'il y auoit à craindre qu'en trop embrassant ne perdissent à la fin tout. Mais le seigneur Laurent (au cueur duquel bouillonnoit vne ardeur genereuse) vouloit tellement penser à tout, qu'il n'y eust aucun en la ville qui ne reconneust toute chose de lui. Les Pazzi d'autre part appuiez sur leur grandeur & sur leurs biens, ne pouuoient endurer ces iniures, ains pour s'en venger chercheoient tous les moiens qui leur estoient possibles. Le premier qui se mit à la poursuite, fut ce François preallegué, qui pour estre plus

Occasion d'imitié entre les Medici & les Pazzi.

Generosité de Laurent de Medici.

courageux & remuant que pas vn des autres, propo-
 fa ou de regagner les hōneurs qui leur estoient pil-
 lez, ou de perdre tout le bien qu'il pouuoit auoir au
 monde, iusqu'au hazard de sa vie. Pour ce faire re-
 prit le chemin de Rome, dont la Seigneurie de Florē-
 ce l'auoit rapellé quelque tēps au parauant, & y estāt
 communiqua son dessein au Comte Ieronyme Ria-
 ri, qui lui estoit grandement familier, mesme luy ex-
 posa comme pour viure seurement à Florence, la ne-
 cessité vouloit que le gouuernement changeast, ce
 qu'aisément ne se pouuoit faire, sans la mort des deux
 freres Laurent & Iulian, pource estoit il besoin de cō-
 plotter ce faict, car à son iugement le Pape & le Roi
 d'Arragon y consentiroient volōtiers prouueu que
 la chose se monstrast de facile execution. Mais leur
 esprit estoit trop court pour bastir vne telle entrepri-
 se, & à raison de ce se transporterēt vers Messire Fran-
 cisque Saluiatti Arceuesque de Pise plus ambirieux
 la moitié que vertueux ou sçauāt, cōme celui qui n'a-
 uoit aucune partie de celles qui debuoiēt enrichir vn
 bon Prelat, & lui declarerent bien au long ce qu'ils
 auoient conceu en leur esprit. Ce vaillāt Arceuesque
 ennemi iuré de la maison de Medici, cōsentit volon-
 tairement à l'entreprise, esperant que par l'intercessiō
 du Côte Ieronyme, il impetreroit vn chapeau rouge
 du Pape, si tot q̄ leur malheureux dessein seroit exe-
 cuté. Pour la cōduirte duq̄l plus expediente & seure,
 resolurēt entre eulx d'attirer Messire Iaques de Paz-
 zi, sans lequel rous leurs monopoles, aguers & cōspi-
 rations ne pouuoient reuſcir que vaines & inutiles.

*François de
 Pazzi retour
 né à Roine
 pour monop-
 ler contre les
 Medici.*

*Saluiatti Ar-
 ceuesque de Pi-
 se ennemi ca-
 pital des Me-
 dici.*

*Complot pour
 attirer Messie-
 re Iaques de
 Pazzi au
 faict de la cō-
 spiration.*

A cette fin fut arresté par eulx que François de Pazzi iroit à Florence, solliciter son oncle Messire Iaques, & que l'Arceuesque de Pisé demeureroit à Rome avec le Comte Ieronyme pour estre pres du Pape, & l'auertir du cas quand besoin en seroit. Frâçois trouua son oncle mieux pesant les affaires, & plus difficile à gangner qu'il n'eust voulu: pource incōtinent rescriuit à Rome, qu'il estoit necessaire fournir d'un personnage de plus grāde menée ou autorité qu'il n'estoit, pour imprimer ce faict au cueur de Messire Iaques. Soudain l'Arceuesque de Pisé & le Comte decoururent le tout à Iean Baptiste de Montefec, capitaine cherement entretenu du Pape, à cause de la grāde reputation qu'il auoit au faict des armes, qui veritablement leur remonstra cōbien difficile pouuoit estre leur entreprise, & quel dāger en pouuoit resortir. Mais l'Arceuesque se connoissant en cela comme vn aueugle en couleurs, le refuta par ses raisons, allegant en premier lieu, le secours qui leur viendroit tāt de la part du Pape que du Roi d'Arragon, puis la haine que selon son dire les citoiens de Florence porteroient aux Medici, La grande parenté des Saluiatti, & des Pazzi, qui tous estoient prests de prendre les armes, finalement la facilité de massacrer les deux freres ensemble, pource que tousiours alloient par la ville sans estre accompagnez, & sans soupçon aucun de conspiration. Ce que le capitaine de Montefec ne creut trop aisément, pource qu'il auoit entendu tout le cōtraire de plusieurs Florētins. Aduint, ainsi que la trahisō se brassoit, que le seigneur Charles de Faenze.

*Raisons de
l'Arceuesque.
Saluiatti pour
gagner le ca-
pitaine.*

*Occasïo d'en-
noier le capi-
taine Montefec-
sec à Floréce.*

tôba si fort malade, que lon desperoit de sa santé. Sur
 quoy l'Arceuesque & le Comte aiàs trouué l'occasïo
 d'enuoier le Capitaine Iean Baptiste à Florence, pour
 de là, passer en la Romagne, à fin de retirer quelques
 places que le seigneur Charles y occupoit: le prierent
 affectueusement de parler à Laurent de Medici lors
 qu'il seroit arriué à Florence, & de lui demander cõ-
 seil sur les affaires qu'il auoit à executer en la Roma-
 gne, de peur que son entreprise ne fust descouuerte:
 puis de cõmuniquer secrettement avec François de
 Pazzi, & faire tant ensemble, q̃ Messire Iacques accor-
 dast avec eulx. A fin aussi que l'authorité du Pape lui
 donnast plus grand moien de gangner ledit Iacques,
 voulurent qu'il parlast au Pape auant que partir, du-
 quel il eut mille & mille promesses, si venoit au des-
 sus d'vne si belle entreprise. Mõtesec n'arriua si tot à
 Floréce, que de son premier pas n'allast parler au sei-
 gneur Laurét de Medici, qui l'aiât receu fort gracieu-
 sement en sa maison, sagement & amiablement le cõ-
 seilla sur les choses appartenantes à sa cõmission, dõt
 le Capitaine fut fort cõtēt, & s'esmerueillâ beaucoup
 de la sagesse de ce Seigneur, le cõnoissant tout aultre
 que ses malueuillans ne l'auoient descrit à Rome. Ce
 fait, voulut parler à François de Pazzi, mais ne le trou-
 uant là, pource qu'il estoit à Luques, cõmuniqua seu-
 lement avec Messire Iacques, qui de premiere intrade
 se monstra fort cõtreaire à ce q̃ le capitaine lui propo-
 soit, toutesfois quand l'authorité du Pape fut mise en
 ieu, il se laissa vn peu aller, & feit promettre au capi-
 taine Montefec de repasser par Floréce, lors qu'il re-
 tourneroit

*Laurent de
Medici reçoit
humainement
le capitaine
Montefec.*

*Messire Iac-
ques de Paz-
zi est vn peu
esouranté par
Montefec.*

tourneroit de la Romagne: pource qu'en ce temps là trouueroit son nepueu François, avec lequel deuiferoient plus à loisir de leur affaire. Le voiage fait, & Montescé de retour poursuiuit avec le seigneur Laurent, la feinte communication des affaires du Comte Ieronyme, puis alla trouuer François de Pazzi, avec lequel ourdit si bié sa toille, & la trama de telle sorte, que Messire Iacques consentit à la malheureuse conspiration. Mais quand ce vint à consulter du moien, il fut d'auis, que lon n'executast l'entreprise, lors que les deux freres seroient ensemble à Florence, ains qu'on attendist le temps que le Seigneur Laurent iroit à Rome (ce qu'il deuoit faire en brieſ selon le commun bruit) car alors la chose se pourroit plus aisément executer. François fut d'opinion pareille, & adiousta que si d'auenture Laurent n'alloit à Rome, on pourroit amasser les deux freres en quelque assemblée de nopces, ou de ieuz, ou en l'Eglise s'ils y estoient trouuez. Toutesfois il n'y eut aucune chose arrestée en ce monopole, sinon que François iroit à Rome, avec le capitaine Montescé, ou ils prendroient la dernière resolution de leur affaire, selon le bon aduis du Pape & du Comte Ieronyme son nepueu. La resolution fut ainsi pratiquée, que le capitaine Iean Francisque de Tolentin, stipendié du Pape se transporterait à la Romagne, feignant vouloir surprendre le chasteau de Montone, que le Pape pretendoit lui appartenir, & que sous ce pretexte ledit Iean Francisque se tiendrait prest pour executer ce que l'Arceuesque Saluiatti & François de Pazzi ordonneroient: qui au

*Deliberation
du moien qu'il
falloit tenir
pour executer
la conspiration.*

*Derniere resolution
du Pape Sixte &
de son nepueu
Ieronyme
pour amasser
les deux freres
de Medici.*

mesme instant retournerent à Florence accōpagnez du capitaine Mōtesec, ou ils feirēt soudaine prouisiō de toutes les choses qui sembloiēt appartenir au cours de ce dessein: auquel aussi le Roi d'Arragon promit tenir la main ferme, & porter toute faueur. Mesme enuoya vn Ambassadeur expres, pour en asseurer le Pape. Mais pour mieulx connoistre les occasions qui mouuoient le Pape à ce faire, nous debuōs entendre, que ce sainct Pere oultre la connoissance qu'il auoit des bonnes & mauuaises disciplines, estoit egalemēt auare & ambitieux, pource ne fut si rot instalé en son Pōtificat, qu'un desir ne lui vint d'accroistre son Empire par armes, mesme d'auantager son nepueu Ieronyme de la Seigneurie de plusieurs villes: car il auoit desia fait Cardinaux ses deux cousins Pierre & Raphael Riari. Mais l'esprit singulier & le grand credit du seigneur Laurent, par l'autorité duquel la Republique de Florence estoit gouvernée, auoient empesché que le dessein du Pape ne sortist son effect. Pour ce que ledict Laurent apres l'auoir longuemēt sollicité de dōner vn chapeau de Cardinal à son frere Iulian, & rousiours esté remis de iour en aultre, conneut appertement qu'il se moquoit de lui, & fouloit son honneur en cet endroit. A raison de ce, voulant que la puissance des Potētats d'Italie demeurast egalle à celle du Pape, de peur qu'elle ne sauanceast oultre mesure, se monstra contraire à ses entreprises immodérées: de façon qu'il secourut & d'argent & d'amis, les Vitelloci que le Pape Sixte vouloit deposseder de leur ville de Tiferne & empescha par les traf-

Le Roi Ferdinand d'Arragon, promet au Pape de sauoiriser la cōspiration.

Les occasions qui engendrent l'inimitié entre le Pape Sixte & le seigneur Laurent.

fiques de quelques bâquiers ses amis, qu'il n'achetast la ville d'Imole, que le Seigneur d'icelle auoit mis en crieë. Toutes lesquelles choses iointes aux precedentes, pouuoient aisément entretenir l'inimitié du Pape & de Laurët. Pour rétrier en propos, soudain que l'Arceuesque Saluiatti & François de Pazzi furent arriuez, ils attirerët à leur deuotiõ Messire Iaques de Po-

gio ieune hõme & de beaucoup de lettres, mais ambitieux iusques là, qu'il ne demâdoit que plaie & bõse pour se mettre en credit: gangnerët Messire Iaques Saluiatti frere de l'Arceuesque, & vn aultre Iaques son cousin corumpirent Bernard Bandin, & Napoleon Frâcesì, hardis ieunes hõmes & fort attenus à la famille de Pazzi: de ceux de dehors, prindrët vn Marc Anthoine de Volterre, & vn certain prebstre enseignant la langue Latine à la fille de Messire Iaques de Pazzi. Renë de Pazzi hõme prudët & graue, qui bien cõnoissoit les maulx venãs ordinairement de telles entreprises, ne voulut cõsentir au fait: ains le detesta & entrerompit tant que possible lui fut. Le Pape entretenoit en l'Escole de Pisë Raphaël Riari nepueu du Comte Ieronyme, pour lui faire aprendre le droit Canõ, lequel demeurât encores en ladiète Vniuersité auoit esté prouueu d'vn chapeau de Cardinal, cõme nous auõs diët au parauant: les cõspirateurs trouuerent bon de mener quãd & eulx à Florëce ce ieune Cardinal, à fin que leur trahison se couurist de l'ombre de sa venuë, & que parmi le nombre de ses familiers & seruiteurs peussent intercaler les traitres, desquels se vouloient seruir en cet exploit. Le Cardinal

*Iaques de Poggio, deuz
Iaques de la
maison de Sal
uiatti, Ber
nard Bandin,
Napoleon
Frâcesì, Marc
Antoine de
Volterre, &
vn Prebstre
Estienne iu
rent contre les
Medici.*

*Renë de Pazzi
deteste la
conjuratiõ.*

*Les conspira
teurs menent
à Florence le
Cardinal Raphaël pour
mieux couurir
leur trahison.*

fut bien receu par Iaques de Pazzi qui le logea en sa maison de Montughi bien proche de Florence. Les traitres ne dormans pas desiroient grandement d'assembler par le moien de ce Cardinal, les deux freres en vn mesme lieu, & les y amasser si tot que l'occafion foffriroit. Pour y aduenir inuiterent le Cardinal en leur chasteau de Fiesol, auquel Iulian de Medici ne se trouua, possible par cas fortuit ou de propos delibéré. Ainsi ne succedant leur dessein, pensèrent s'ils menoient ledict Cardinal à la ville, que les deux freres par honnesteté l'iroient saluer, & se trouueroient la part ou il seroit: A cette cause donnerent ordre que le Dimëche vingt & septieme iour d'April 1478, se preparast vn magnifique banquet, en intention d'y massacrer les deux freres sur le milieu du festin. Mais François de Pazzi aiant auertissement dès le Dimanche matin, que Iulian de Medici ne se trouueroit au bāquet, le feit entēdre à ses aultres cōplices, qui tous s'assemblerēt de rechef, & cōclurent n'estre plus expedient de differer leur meschāt vouloir, cōsidéré qu'il n'estoit possible le cacher d'auātage, estāt communiqué à tāt de persōnes: pource estoit necessaire se trouuer ce mesme matin en l'Eglise saincte Reparate, ou les deux freres suiuant leur coustume ne failliroient, d'aller, joint que le Cardinal y assisteroit pour ouir la Messe, & là feroient massacrez sans resistēce aucune. Tous estoient de cet accord, q̄ le capitaine Mōtesec prist la charge de tuer le seigneur Laurent, Frāçois de Pazzi, & Bernard Bādin de massacrer Iuliā, mais Mōtesec refusa de ce faire, pource, à mon iugemēt, que la

*Chose arrestée
de tuer les
deux freres en
l'Eglise sain-
cte Reparate.*

familiarité du seigneur Laurent lui auoit amolli le
 cueur. Soit d'oc que cette raison l'en retirast, ou qu'il
 fust esmeu de quelque autre occasion, il respondit
 que iamais ne commettrait vn tel excès en l'Eglise,
 & n'accompagneroit leur trahison d'vn si vilain sacri
 lege. Ce refus donna commencement à la ruine de
 leur complot, car voulans employer le temps qui se
 presentoit, donnerēt la charge de ce meurdre à Mes
 sire Anthoine de Volterre, & au prestre Estienne,
 gens non assez hardis pour executer vn tel acte, tant
 pour le naturel pusillanime qui estoit en eulx, que
 pour le peu d'experience qu'ils auoient au faict des
 armes. Toutesfois la chose ainsi arrestée, signalerent
 le temps de leur massacre, droictement à l'heure que
 le prestre seroit au principal point de la cōsecration:
 pendant lequel, l'Arceuesque Saluiati, & Iacques
 de Poggio se faisiroiet du palais, à fin qu'apres la mort
 des deux freres, la Seigneurie se rāgeast de leur costé
 de bonhait ou de force. Cet ordre mis, allerent tous
 au temple, auquel le Cardinal estoit ia arriué avec le
 seigneur Laurent de Medici, mais son frere Iulian n'y
 estoit encores, combien que la messe fust beaucoup
 auancée: qui fut cause que François de Pazzi, & Ber
 nard Bandin destinez au meurdre dudit Iulian, l'al
 lerent trouuer en sa maison, de laquelle feirent sem
 blant le vouloir conduire au temple. C'est vn point
 fort notable, que ces deux paillards sceurent si bien
 couvrir leur trahison, par propos ioieux & amiables
 desquels ils entretindrent par le chemin & en l'Egli
 se, le seigneur Iulian, qu'il ne sceut aucunement se

*Montesce
 ruse de tuer le
 seigneur Lau
 rent.*

*Anthoine
 de Volterre
 le prestre E
 stienne char
 gez de tuer le
 seigneur Lau
 rent.*

*L'arceuesque
 Saluiati &
 Iacques de
 Poggio commis
 pour s'empa
 rer du palais.*

doubter de leur meschant vouloir, ores qu'ils l'em-
brassassent souz vmbre de careffe, pour fonder avec
la main & le bras, fil estoit point garni de quelque
piece de deffense. Mais telle est la nature du mal-
heur, qu'on ne le peult euitier quād son heure est ve-
nuë. Car combien que Laurent & Iulian conneuf-
sēnt fort bien la mauuaise affection de ceux de Paz-
zi en leur endroit, & sceussent qu'ils tachoiet les des-
pouiller de leur authorité publique: si est ce qu'ils
n'auoient opinion qu'on les chercheast en leur vie,
croians que quand on eust voulu attenter quelque
chose contr'eux, c'eust plus tot esté iuridiquement
que par voie de fait. Les traitres placez les vns du
costé du seigneur Laurent, & les aultres pres de Iu-
lian son frere, ne sentirēt si tot l'heure venir, que tous
ensemble ne missent la main aux armes. Bernard
Bandin avec vne courte espée trauerça la poitrine à

*Iulian de Me-
dici tué dans
l'Eglise par
Bernard Ban-
din & Fran-
çois de Pazzi.*

Iulian, ainsi que le bon Seigneur ne s'en donnoit gar-
de, dont force lui fut rôber en terre apres auoir mar-
ché deux ou trois pas: au mesme instant François de
Pazzi se ietta sur lui, le meurdissant de plusieurs
coups, mais avec telle rage que lui mesme se naura
grieuement en vne iambe. D'autre part Anthoine
de Volterre, & le prestre Estienne assaillirent le sei-
gneur Laurent de plusieurs coups, auant qu'il eust
loisir de saquer la main à l'espée, de laquelle se sceust
si bien aider, q par le moiē de sa vertu & de ceux qui
estoit pres de lui mit ses ennemis en fuite, n'ayant
receu qu'une plaie assez legere pres de la bouche. De
ce pas se retira dans le vestiaire de l'Eglise, où Bernard

*Laurent de
Medici se
deffend ver-
tueusement, &
se sauue
de la main de
ses ennemis.*

Bandin, non cōtent d'auoir massacré Iulian, & Francisque Nori (qui comme ancien amy & seruiteur de la maison de Medici s'estoit mis en debuoir de defendre Iulian) courut à grand haste pour attrapper le seigneur Laurent, & parfaire en sa personne ce que les aultres, ou par lacheté de cuer, ou par impuissance n'auoient sceu executer. Mais trouuāt le lieu clos, demeura cōfus & en bien grāde peine, ioint q̄ d'aultre part son cōpaignon François de Pazzi s'estoit fermé en sa maison, à cause de la plaie, que lui mesme aiant faicte ne pouuoit etācher. Qui fut cause q̄ ledit Bernard voulant avec quelque asseurāce sauuer sa pauure vie, prit vistemēt la fuitte. Durant ces grans outrages, le Cardinal Raphael auoit pris la franchise du maistre autel, mais elle ne l'eust garāti de mort n'eust esté le seigneur Laurent, qui apres la retraitte de ses ennemis, empescha qu'on ne le tuast, estimant, tant pour son ieune aage que pour la simplicité & douleur de sa nature, le cas ne lui auoir esté communiqué, ou par ce bien fait voulant appaiser le courroux du Pape grandement irrité contre lui. L'arceuesque Saluiatti acompagné de quelques vns de ses amis, auoit assemblé vne troupe de bannis Peruzins, & leur auoit promis de les remettre en leur país, si tot que son dessein seroit executé: pource le suiuirent rous en deliberation de surprendre le palais, comme il auoit proposé. Y estant arriué tandis que le massacre se faisoit en l'Eglise, laissa vne partie de ses gens en bas, avec commandement expres, d'occuper la porte quand ils orroient le tumulte d'enhault, & lui

*Le Cardinal
Raphael en
danger de sa
personne.*

*L'arceuesque
Saluiatti tu-
che s'emparer
du palais par
trahison.*

fuiui de la plus part de ces Peruzins, monta l'escalier pour entrer en la chambre des Seigneurs nullement aduertis de ce qui se faisoit au temple, ains seans à table & disnans à l'heure que l'Arceuesque y fut introduit, par la permission de Messire Cesar Petrucci lors Gonfalonnier de la iustice. Ceux de sa compaignie n'entrèrent pas quand & lui en la chambre des Magistrats, pource aians trouué la porte de la chancellerie ouuerte, entrèrent tous dedans, & sans y penser tirerent l'huis apres eux: ainsi les malheureux s'enfermerent par inaduertence, car la porte ne pouuoit s'ouurer par dedans ne par dehors, sinon avec la clef. L'arceuesque ce pendant parloit au Gonfalonnier, feignant lui vouloir communiquer quelque affaire du Pape: mais quand il se veit seul de sa cōpaignie, lors le pauvre homme commença de tenir ne sçai quels propos ambigus, & ne s'entretenans en sorte aucune, de façon que le changement de sa couleur, & son parler mal coustu donnerent soupçon de trahison au Gonfalonnier, qui soudain s'escriant sortit hors de la chambre, & trouuât en sa voïe Iacques de Pogio le prit aux cheueux & le mit entre les mains de ses sergens. Les Seigneurs aussi tot coururent tous aux armes, & commanderent aux hommes de leur garde de se mettre en debuoir. On ouurit la chambre de la chācellerie, par les fenestres de laquelle furent precipitez du hault en bas tous les misérables qui s'y estoient imprudemment enfermez. L'arceuesque fut pris au corps & à l'heure mesme estranglé en vne des fenestres du palais, son frere Messire

*Ceux qui acō
paignoient
l'Arceues-
que, s'enfer-
mēt par inad-
uertence.*

*Le Gonfalo-
nier Petrucci
descouure la
trahison de
l'Arceues-
que.*

*L'arceuesque
Saluati, son
frere, son cou-
sin, & Iac-
ques de Pogio
pendus aux
fenestres du
palais.*

Iaques

Iacques Saluiatti, son cousin Iagues, & Iagues de Pogio lui tindrent compaignée. Les aultres demeurerez au bas du palais auoient ia forcé la garde de la porte, & s'estoient emparez de tous les lieux d'embas, de sorte que les citoiens acourus au bruit, ne pouuoient secourir la Seigneurie ne de leur force ne de leur conseil: ioint que François de Pazzi arriué en sa maison si griefuement nauré qu'il ne lui estoit possible de monter à cheual, tant il auoit perdu de sang: & étendu sur vn lict pour faire penser sa plaie, pria son oncle Messire Iacques de parfaire ce que de sa part ne pouuoit executer: c'est qu'il allast par toute la ville & appellast le peuple aux armes pour regangner la liberté perdue. Messire Iacques, encores qu'il fut fort vieil, & non exercé au maniement de tels affaires, mōta à cheual pour esprouuer leur derniere fortune, & avec cēt hommes bien armez se presenta en la place commune du palais, appelant le peuple à son aide & au recouurement de la liberté. Mais il n'y eust aucun qui s'esmeust pour cela, car le peuple veincu par la liberalité & vertu des freres de Medici, se rendit sourd à son exortatiō, & n'eut pour lors la liberté à cueur. A raison, de ce, les Seigneurs retirez au lieu du chasteau plus eminent, salüerent Messire Iacques à coups de grosses pierres, & par leurs menaces le firent retourner. Sur ce demeurant en perplexité fort grande fut rencontré d'vn sien cousin nommé Iean Saristori, qui le reprit aigrement des scandales qu'il auoit esmeuz, ensemble lui conseilla se contenir en sa maison, l'assurant que le bien & la liberté du pais

Messire Iacques de Pazzi mōte à cheual pour assembler le peuple.

Iacques de Pazzi repoulsé de la place commune.

n'estoient en moindre reputation aux aultres citoiẽs qu'à lui. Ainsi priuẽ de son esperãce, pource que d'un costé voioit le palais lui estre ennemi, de l'autre le seigneur Laurent se porter bien, son nepueu Frãçois estre en danger, & lui nullement secouru du peuple, delibera se sauuer à la fuitte, pour ne sçauoir à aultre sainct se voier, & dès l'heure suiui de la trouppes qui le pouuoit acompaigner, sortit de Florence pour aller à la Romagne. Le palais deliurẽ de la main de ses ennemis, par le moien du peuple qui apres la retraitte de Meistre Iaques, auoit partie pris & partie tuẽ les occupateurs d'icelui, le seigneur Laurent retirẽ en sa maison avec vne trouppes de gaillards hõmes, rien ne foioit par toute la ville que le nom de Medici, rien ne se voioit que les pieces & membres des tuez que lon attachoit à quelques bouts de piques, ou que lon trainnoit vilainement par les rues. Anthoine de Volterre & le prestre Estiẽne aians failli à l'endroit du seigneur Laurent festoient cachez en vn monastere, duquel huit iours apres furent retirez à leur grande confusion: car on les pendit tous deux, puis leurs charongnes furent honteusement trainnẽes par toute la ville. Raphaël de Volterre hõme de grãde erudition (cõme suffisamment peuuẽt temoigner ses liures) dit cet Anthoine auoir estẽ son frere, duquel ne pouuãt venger la mort sinon avec la plume, nous a laissẽ par escrit que le seigneur Laurent estoit vn homme de face triste, de regard austere, & de parler bien peu gracieux, oultre le factieux esprit dont il estoit gouuernẽ, & qui tousiours le faisoit refuser à quelque affaire, sinon lors qu'il se delectoit

*Fuite de
Meistre Iac-
ques de Pa-
zi.*

*Anthoine
de Volterre
& le prestre
Estiẽne pen-
dus & etran-
glex puis train-
nez par la vil-
le.*

*Raphael de
Volterre frere
de cet An-
thoine a ca-
lonniẽ en ses
escripts le sei-
gneur Laurent,
se pensant
ainsi venger
de la mort de
son frere.*

à la musique. Mais la colere de Raphael n'aura tant de lieu en cet endroit, que nous croions pour son dire, le seigneur Laurent auoir esté de nature autant austere comme monstroit sa face: car la conspiration cessée, il maria l'une de ses filles à vn des Saluiatti, oubliât en ce l'iniure qu'il auoit receuë de leur maison: mesme escriuit vne lettre Latine audit Raphael de Volterre, tant pleine d'amitié & farcie d'elegâce, que Raphael la pensa sortie de la forge de Politian, & l'eust tousiours creu, si Politian mesme ne l'eust assuré du contraire. Aussi le peuple de Florèce l'auoit esprouué tour aultre, que ne portoit la plume de Raphael, & croi s'il eust esté tel que cet autheur l'a voulu peindre, que les Florentins ne se fussent de si grand cueur emploiez à sa vengeance: car il n'y eut lors enfant de bonne mere, qui avec parolle iniurieuse ou avec quelque espee de cruauté ne persecutast les Pazzi, les maisons desquels furent en vn instant occupées du peuple, & François ainsi nud qu'il estoit, tiré hors de la fienne, puis mené au palais, où il fut pendu & estranglé ioingnant le corps de l'Arceuesque. Il ne fut onc possible pour iniure qu'on lui fist en chemin, ne pour aultre chose qu'on lui obiectast, tirer vne parolle de lui: seulement souspiroit à demi, & sans se douloir aultrement, regardoit les vns & les aultres d'un œil fort assuré. Guillaume de Pazzi se sauua en la maison du seigneur Laurêt, par le moien de sa femme Blanche, cousine dudit Seigneur. Il n'y eust ciroien armé ou desarmé, qui en cet excès ne se transportast au logis de Messire Laurent, pour lui of-

François de Pazzi pendu & estranglé pres l'Arceuesque Saluiatti.

frir sa vie & sa puissance: tant il auoit acquis de grace enuers le peuple, par sa prudence & liberalité. Lors que la trahison s'executa, René de Pazzi s'estoit retiré en vne maison de plaisir qu'il auoit aux champs, duquel lieu se voulant sauuer en habit dissimulé, apres qu'il eust entendu comme les choses s'estoient portées, fut reconneu en chemin, & conduit à Florence. Aussi fut Messire Iaques ainsi qu'il passoit les Alpes, cōbien qu'il eust plusieurs fois sollicité ceux qui l'arrestèrent, de lui couper la gorge plus tot que le remener à Florence: ce que iamais ne sceut impetrer d'eux, car il y fut mené, & aussi tot cōdamné à la mort quand & son nepueu René de Pazzi. Certainement de toutes les executions faites en si peu de tēps n'en fut regardée vne seule auec compassion & pitié de celui qui l'enduroit, q̃ celle de Messire René, pource q̃ tousiours auoit vescu en reputatiō d'hōme sage & vertueux, sans iamais estre noté de tel orgueil que les aultres de sa famille. Mais celle de Messire Iaques fut acompagnée d'infiniz opprobres, car aiant esté apres son execution, ensepueli en la chapelle de ses anciens & deuanciers, fut deterré de ce lieu comme excommunié, & vilainement enfoui le long des murailles de la ville, puis encores retiré de ce lieu par le mesme licol qui l'auoit estranglé, trainné par toute la ville, & en fin (la terre lui deniāt quelque morceau de sepulture) precipité dans la riuere d'Arne, par ceux qui l'auoient si vilainemēt trainné. Chose notable, & qui doit seruir à tous d'un exēple merueilleusemēt propre, pour cōnoistre l'inconstan-

*Iaques &
René de Pazzi
exécutez
par mort.*

*Le corps de
Messire Iaques
inhumainement
traité apres sa
mort.*

ce ineuitable de fortune si soudainement precipitante au fond de toute honte, ruine & deshonneur, celui que quelques iours au parauant on auoit veu eleué en biens, honneurs, authorité & faueur autant grāde, que le plus auare voire le plus ambitieux du monde puisse iamais demander. On dit de cet homme, que le samedi precedent le iour de leur conspiration, il paia toutes ses debtes, & feit rendre les marchādises qu'il auoit entre mains, à ceulx desquels il les auoit eües & non encores païées, cōme sil eust preueu son malheur prochain & n'eust voulu faire aucun aultre participant de sa ruine. Iean Baptiste de Montefec conuaincu par plusieurs informations faictes contre lui, eut la teste trēchée. Neapoleon Frācesci euita la mort pour bien sçauoir courir. Guillaume de Pazzi fut cōfiné, & ses cousins emprisonnez en la rocque de Volterre. La vengeance seroit longue qui la voudroit escrire ainsi qu'elle fut faicte, & ne seroit que la redire apres Politian homme docte, qui pour auoir esté à Florēce lors que la tragedie se ioua, en a composé vn liure particulier en stile fort elegant. En ce traitté se trouue, que François de Pazzi fut estranglé premier que l'Arceuesque de Pisē, & que ledit Arceuesque apres auoir escrit de sa propre main, tout l'ordre & progres de la conspiration, fut avec son roquet pendu & estranglé d'vn licol si long, que se pouuant approcher du corps de François desia mort, lui machōna avec les dens vn tetin presque entier. La seuerité, de laquelle vsa la Seigneurie enuers les traitres, fut louée non seulement de tous les Princes Chrestieñs,

*Le capitaine
Montefec de-
capité.*

*Politian a es-
crit la coniu-
ratiō des Paz-
zi, comme ve-
ritablement il
l'auoit veüe.*

*Baiazet Em-
pereur d's
Turcs renuoie
à Florence
Bernard Bâ-
din pour en
faire iustice.*

mais aussi de Baiazet Empereur des Turcs, & grand ennemi de nostre religion: qui renuoia au seigneur Laurent, Bernard Bandin assassineur de son frere Iulian. Ce galland auoit tant fait par ses iournées apres le massacre perpetré, qu'il auoit gangné Constantinople, pensant y demeurer en seureté, mais l'Empereur le renuoia à Florence pieds & poings liez, ou on le feit cruellement mourir. Le tumulte appaisé, & les

*Les obseques
de Iulian sont
magnifique-
mēt celebrés.*

traitres punis, on celebra les obseques du seigneur Iulian, avec vn gemissement & pleur vniuersel de tous les citoiens, qui publiquement affermoient n'auoir iamais conneu en hōme de telle fortune & grandeur vne humanité si liberale que celle de Iulian: Et pour ce detestoient à cor & à cri les familles de Pazzi & de Saluiatti. Dont nous pouuons tirer vne maxime conuenable pour bien dresser vn Prince, sçauoir est, qu'il n'y a chose qui plus auantage, & face renommer vn grand Seigneur, que le contêtement donné de sa part à ceulx qui quelqfois s'adressent à lui pour estre soulagez en leurs affaires. Trente iours ou enuiron apres

*Natiuité du
Pape Clemēt
septieme.*

sa mort lui nasquit vn enfant posthumé, nommé Iule de Medici, semblable à son pere non du seul trait de visage, mais de tout le pourtrait & lineamēt du corps, qui puis apres adopté au college des Cardinaux de Rome fut instalé au papat apres la mort d'Adrian, & appellé Clemēt septieme. En quoy veritablemēt nous deuons iuger, les affaires de ce monde estre gouuernez plus par la singuliere prouidence de Dieu, que par ie ne sçai quelle forcée, & cachée fatalité de causes s'entresuiuantes: entendu qu'en ce fait derniere-

ment exposé, Dieu n'a seulement voulu, que ceulx là, qui sans auoir esgard à l'autorité des personnes, à la saincteté du lieu, & aux conséquences de leur entreprise auoient fait vn tel scandale, fussent aigrement punis: mais aussi les enfans des deux freres assaillis deuant les saincts autels, & poursuiuis à coups d'espée iusqu'au dernier soupir, paruenir au pl⁹ hault & plus honorable degré de l'Eglise vniuerselle. Car les fils des deux freres furent Papes, biē tot l'vn apres l'autre. Les soldats que Iean Fracisque de Tolētīn auoit par le cōmandement du Pape, fait passer en la Romagne, pour donner secours aux traitres, festoient ia remuez pour s'acheminer à Florence, mais ils se retirerent à la premiere nouuelle qui leur vint de l'entreprise decouuerte, & punie cōme nous auons dit. Mais la mutation du gouuernement de Florēce ne respondāt au souhait du Pape, ne du Roi Ferdinād, les stimula d'obtenir par guerre ouuerte, ce q̄ par trahison n'auoient sceu executer. Pource l'vn & l'autre mit ses gens en campagne, pour entrer au Florētīn, protestant toutesfois ne pretēdre autre chose, sinō que les Florentins iettassent hors leur ville Laurent de Medici, qui seul entre tous les citoiens estoit ennemi tāt de l'vn q̄ de l'autre. Les gens du Roi Ferdinand auoient ia passē le Tron, & ceux du Pape estoient au Peruzin, quand pour faire sentir aux Florētīns aussi biē les plaies spirituelles, q̄ corporelles, le Pape les excōmunia & maudit, pour ce qu'il auoient executé l'Arceuesque Saluiatti sans lui en communiquer ou faire entēdre aucune chose, ores qu'il fust celui à qui la connoissance de la cause

Le Pape & le Roy Ferdinand d'Aragon declarerent la guerre aux Florentins.

Le Pape excommunia les Florentins.

appartenoit, Nonobstant ses forces & cōminations, les Florentins se preparerēt gaillardemēt contre lui. Mesme le seigneur Laurent, aiāt entēdu que la guerre s'adressoit à sa teste seule (au moins comme le Pape & le Roi d'Arragon faisoient entendre) voulut auant toute chose assembler au palais, le plus grād nombre de citoiens, que faire se pourroit: ausquels en la presence de la Seigneurie, dit gratieusement ce qui s'ensuiuit: Je ne sçai de vrai (magnifiques Seigneurs) si en ce lieu ie me doi plaindre, ou plus tot resiouir, des accidens, qui me sont suruenus ces iours passez. Car quād il me souuient avec quelle surprise, desloiauté & trahison i'ai esté assailli, & mon frere tué, ie ne puis faire qu'en toute sorte ne me contriste. D'aultre part, quād ie pense avec quel soin, amour, dilection, & consentement de toute la ville, mō frere a esté vengé, & moi deffendu: ie suis contraint non seulement de me cōsoler, mais de me haultement glorifier. Pource que si l'experience ma fait connoistre, cōme en cette ville i'auois plus d'ennemis que mon opiniō n'estoit, aussi m'a elle monstré, que i'y auois des amis d'auantage, voire plus entiers & feruens que ie n'eusse estimé. Je suis donc forcé de me douloir avec vous, des iniures d'autrui, & de me resiouir de vos merites: mais de pl^{us} me plaindre des iniures, pource qu'elles sont estranges, nō exemplaires, & de vous encores moins meritées. Cōsiderez ie vous prie (magnifiques Seigneurs) en quel estat la mauuaise fortune auoit reduit nostre maison, ne la rendāt assleurée entre ses parēs, ses amis, nō pas au milieu de l'Eglise de Dieu. Ceulx qui se sentent

Concion memorable du seigneur Laurent à la Seigneurie & aux citoiens de sa ville.

Conferēce des amis du seigneur Laurent avec ses ennemis.

La maison de Medici n'a uoit esté assleurée entre ses parēs & amis.

tent exposez au danger de leur vie, & sont en crainte de la perdre, recourent à leurs amis, ou se retirēt vers leurs parens pour estre garantis : mais nous les auons trouuez en armes, pour au lieu de nous aider, nous exterminer du tout. Nous auōs esté les vns saquemē-
 tez, les aultres oultrageuſemēt frappez en l'Eglise, ou *Commemoracion des exces commis es personnes de Laurent & de son frere.*
 chacun estāt pourſuiui pour occasion soit priuée ou publique, se retire à fin d'estre en franchise bien ſeure. Est ce pas chose estrange que nous trouuions nos meurdriers, au lieu ou les parricides & les empoisonneurs se tiennent tous asſeurez? Toutesſois Dieu qui iamais n'abādonna nostre maison, m'a encor deliuré de mes ennemis, & pris ma iuste partie en ſa protection : dont ie ne puis que le remercier, & louer à iamais. Mais quelle iniure fiſmes nous onc, qui meritaſt ſi cruelle vengeance? Iamais offenſāmes nous en particulier, ceulx qui se sont tāt monstrez nos ennemis? Que si publiquement on leur a fait quelque tort (ce que toutesſois i'ignore) & ils nous l'attribuent, se pēſans venger par ce moien, veritablement ils vous offēſent plus griefuement que nous, & font plus grād tort à ce palais, & à la maieſté de ce gouuernement, qu'à nostre maison: puis qu'à vostre occasion font iniure aux ciroiēs qui ne l'ont meritē. Car si de plus pres on y regarde, ie ſuis asſeurē que lō trouuera ceulx de Medici n'auoir iamais attētē chose à l'endroit de ceux qui les ont aſſaillis, qui tousiours ne leur ait tournē à honneur & prouffit. Mais ie vous prie, cōme aurions nous iniuriē nos propres parēs & alliez, veu que tous-
La debonnaireté des Medici eſtendue inſques aux plus eſtrāgers.

qu'aux plus estrangers ? Si vn appetit desordonné de gouverner, ou (pour mieulx dire) de dominer , les a stimulatez à faire cette entreprise, ont voit à l'œil combien leur desir est brutal, dānable, & ambitieux . S'ils l'ont fait , meuz d'vne certaine enuie qu'ils portent à nostre authorité, ils vous ont plus offencé que nous en cet endroit , puis que sur vous ils ont couru, voulans vsurper de force, ce que les hōmes vertueux acquerirēt par biē meriter de la Republiq̃, en debuoirs, & offices de liberalité, d'humanité & de grande magnificence. Vous sçauiez cōme nostre maison n'aspirait iamais à grandeur aucune, que premierement n'y ait esté induitte par le consentement vnique de vostre Seigneurie. Mō aieul Cosme ne retourna de son exil, les armes au poing, ce fut vostre bōne grace qui l'en feit reuenir . Mon pere ancien & maladif ne deffendit sa bonne reputation contre ses malueuillans, mais vous avec vostre authorité & grace la deffēdistes . Quād à moi, ie n'eusse depuis le trespas de mō pere, eu le moiē (estāt encores par maniere de dire vn enfant en tutelle) de maintenir nostre maison en sa grandeur, n'eust esté vostre faueur singuliere: & qui plus est la famille de Medici n'eust sceu & ne scauroit encores gouverner cette honorable Republique, si vous avec elle n'y eussiez mis la main. Ie ne sçai donc à quelle occasion ces hōmes nous persecutent, ne quel pretexte ils ont de nous mal faire. Mais donnons leur cela, que quelquefois les aions griefuement offensez, & que pour cette cause demādent à bon droit nostre ruine. Fault il pourtāt s'emparer du palais, fault il se liguier avec le-

*Les Medici
n'aspirerēt ia-
mais à gran-
deur, que par
le consentemēt
& motif de la
Seigneurie.*

Pape & le Roi d'Arragon contre la liberté de nostre Republique, faut il rompre la paix qui de si long temps estoit en Italie? Ils ne scauroient que respondre à cela, car leur bon estoit de s'attacher à ceulx qui les auoient offensés, sans temerairement confondre leurs haines particulieres avec les iniures publiques. Qui fait, qu'eulx demeurans étains, nostre mal est plus vif, entendu que le Pape & le Roi Ferdinand à leur occasiō nous molestent par guerre, laquelle toutesfois protestent ne faire qu'à ma famille : ce qu'à la mienne volonté fust aussi veritable, que bien souhaiterois, à fin que par remedes ia tous appareillez ie detournasse vn tel meschef : vous assureant que ie ne suis si mauuais citoien, que ie voulusse auoir en plus grande recommandation ma propre vie, que le danger de vos personnes, ains plus tôt voudrois éteindre ce grand feu par ma propre ruine. Mais pource que les menées, qui se font ordinairement par les Princes & grans Seigneurs, prennent tousiours quelque couuerture moins deshoneste, le Pape & le Roi Ferdinand ont voulu masquer leur cause iniuste de cette fardée occasion : Toutesfois, Seigneurs, si vous en iugez autrement, ie suis entre vos mains, vous me pouuez ou deffendre, ou laisser, ie vous ai au rang de peres & protecteurs, vous assureant de faire volontiers ce que vostre Seigneurie voudra me cōmander & ne refuserai si bon vous semble d'espandre mon sang, pour mettre fin à cette guerre cōmencée par l'effusion de celui de mon frere. Pendant que le seigneur Laurēt parloit ainsi aux Seigneurs, les

La ligue des ennemis de Laurent avec le Pape, estoit contre la liberté publique.

Bonne affection de Laurēt de Medici, enuers les citoiens de Florence.

Feinte du Pape & du Roi d'Arragon.

Cōclusion grāde d'vn pathétique du seigneur Laurēt.

citoiens ne pouuoïent retenir leurs larmes, & moins
encores parler, toutesfois l'un d'entre eux aiant com-
passion des autres lui respondit, que la ville recônois-
soit tant de bien faits de lui & des siens, qu'il se pou-
uoit asseurer, qu'avec la mesme diligence, & promp-
titude qu'elle auoit vengé la mort de son frere, & def-
fendu sa vie, elle lui garderoit encores sa reputation
& son estat entier: Lequel il ne perdrait, premier que
eulx mesmes n'eussent perdu leur pais & leurs biens.
Et à fin que les effects respondissent à la parolle, lui
fut ordonnée vne garde de corps, complete d'un cer-
tain nombre d'hommes embastonnez, pour le def-
fendre contre ceulx qui le voudroient oultrager en
sa personne. Ce fait, les Florentins feirent prouision
de gens & d'argent, & enuoierent demander secours
au Duc de Milan & aux Venitiens leurs alliez. Ia les
gens du Pape & du Roi Ferdinand, sous la conduite
d'Alphôse aîné fils dudit Ferdinand, estoient entrez
au Florentin par le Sienois, quand les Florentins n'ai-
ant encor amassé leurs forces se trouuerent aucunement
estonnez: car cōbien que le Duc de Milan leur eust en-
uoïé secours, si est ce que les Venitiens ne l'auoient
fait, ains auoient respondu, qu'ils n'estoient en rien
obligez de secourir les Florentins en vn affaire parti-
culier, & qu'une inimitié priuée ne se debuioit publi-
quement deffendre. Toutesfois pour les remettre en
meilleurs termes, la Seignrie enuoia vers eux Messire
Thomas Soderin, qui les persuada si dextremēt qu'en
fin souldoierent vne bonne compagnie de gens de
guerre, & les enuoierent sous la cōduite du Marquis

*Vn citoyen res-
pond à Lan-
rent pour tous
les autres.*

*Garde de
corps donnée
à Laurent, par
l'aduis de tous
les citoiens.*

*Lache resson-
se des Veni-
tiens aux Flo-
rentins.*

de Ferrare . Certainement l'affaire des Florentins se fust le mieux porté en cette guerre, qui fut longue & cruelle, si les chefs de leur armée eussent sceu bien vser de leur bonne fortune: car l'exercite du Pape fut par eux mis en routte pres le lac de Peruze (qui est le lac Trazimene, où iadis Annibal desconfit les Romains) en laquelle iournée, Messire Iaques Guicciardin, & le magnifique Robert d'Arimin demeurèrent victorieux . Mais leur affaire se porta mal en vn autre lieu, à cause de quelque debat suruenu entre les Marquis de Ferrare & de Mantouë, pour le partaige d'vn riche butin qu'ils auoient fait au Sienois . Et le discord en fut si grand, que force leur fut prendre les armes d'vne part & d'autre, & se froter si bien, qu'à raison des hommes qu'ils perdirent en cet errif, les Florentins ne sceurent plus faider de leur secours, ains consentirent qu'Hercules d'Este Marquis de Ferrare se retirast avec si peu de gens qui lui estoient restez . Qui fut cause que le Duc Alphonse de Calabre suruenant à l'improuiste, mit les Florentins en honteuse routte, entendu qu'il n'y eust coup rué d'vne part ne d'autre . Ioint (ainsi que l'on dit) qu'à la seule veüe de la poulsiere esleuée en l'air, par les cheuaux de l'armée du Duc de Calabre qui approchoit, les Florentins abandonnerent leur bagage & leurs munitions pour se sauuer à la fuitte : ores qu'ils fussent en armes, en nombre, & en assiette de lieu beaucoup plus forts & en meilleur équipage que leurs ennemis . Voila ce que fait aucunes fois le diuorce de deux capitaines en vn camp . A ce defastre de guerre

*Les gens du
Pape mis en
routte pres le
lac Trazime-
ne.*

*Dissentio en-
tre les Mar-
quis de Ferra-
re, & de Man-
touë.*

*Les Florentins
en routte par
Alphonse
fils du Roi
Ferdinand.*

Peste contagieuse à Florence.

Treues entre le Pape & les Florentins.

Propos faicteux d'un citoien à Laurent de Medici.

Laurent de Medici délibere chercher nouvelles alliances pour sa Republique.

suruint vne peste contagieuse à Florence, qui les espouenta grandement, & feit retirer les citoiens les vns çà, les aultres là, pour se sauuer aux lieux qu'ils auoient és enuirōs de la ville. Venu le second hyuer de la guerre commencée, le Pape & le Roi Ferdinād offrirent trois mois de treues aux Florentins, qui les accepterent presque plus tot qu'on ne les offrit, tant ils auoient bonne enuie de se reposer vn peu. Mais comme il aduiant tousiours que les plaies se sentent mieulx, lors que le sang est refroidi, que quand on les reçoit, ainsi ce peu de repos donné aux Florentins, les feit res sentir des peines & des dommages receuz en cette guerre, iusqu'à librement & sans respect aucun s'accuser l'un l'autre, manifester les fautes commises au fait de la derniere guerre, & se plaindre des despens faits en vain & des impôts iniquemēt dressez. De toutes lesquelles choses, on parloit non seulement és particulieres assemblées, mais au conseil aussi, qui publiquement se traittoit pour les affaires de la ville, & en deuisoit on si hardiment, qu'un iour vn citoien s'adressant au seigneur Laurent, lui vsa de ces mots: Nostre ville est lassée & ne veut plus de guerre, pource il est necessaire qu'elle pense à la paix. De là vint que le seigneur Laurent se retira comme en vne chose bien vrgente, vers quelques vns de ses amis saiges & aduisez, par le conseil desquels, resolut chercher nouuelle ligue & confederation, puis que les Venitiens estoient froids à tenir leur foi & leur promesse, & le Duc Iean Galeace de Milan encores pupil, & troublé de seditiōs ciuiles à cause des Sfor-

ces. Mais il estoit en doubte, sil seroit meilleur se li-
 guer avec le Pape, ou avec le Roi Ferdinand: toutes-
 fois quand tout fut bien examiné d'une part & d'au-
 tre par ceux de son conseil, l'amitié du Roi fut prefe-
 rée à celle du Pape, comme plus durable & plus seu-
 re: tant pour le peu de temps qu'un Pape vit ordinai-
 rement en ce monde, que pour la variété des acci-
 dens qui surviennent, & le peu de respect que tient
 un Pape à prendre des partis confederez. Qui fait
 qu'un Prince seculier ne peult entieremēt se confier
 à lui, & moins seurement encores faire sa fortune
 commune avecques lui: pource que le Seigneur con-
 federé aura le Pape cōpaignon en ses victoires, mais
 en ses ruines se trouuera tout seul, le Pape estant sou-
 stenu de la puissance & reputation spirituelle. Pour
 ces causes les amis du Seigneur Laurent trouuerent
 qu'il y auoit plus de prouffit, à gangner le Roi d'Ar-
 ragon, & quand & quand iugerent la chose ne se
 pouuoir mieulx pratiquer, que par la presence dudit
 Laurent: pource que tant plus on vseroit de grace, &
 de liberalité à l'endroit de ce Roi, tāt plus tot se trou-
 ueroit le moien d'apaïser les inimitiez passées. Le
 voyage conclu, le seigneur Laurent feit secrettement
 sçauoir au Roi d'Arragon, que dedans peu de iours
 se trouueroit à Naples, pour traitter quelque bon
 accord, & tel que sa Maïesté vouldroit aduïser, la-
 quelle il n'estimoit aliene de toute equitable droi-
 cture. Bien tot apres recommanda la ville, & le gou-
 uernement d'icelle à Messire Thomas Soderin, qui
 lors estoit Gonfalonnier de la iustice. Puis parti de

*L'amitié &
alliance d'un
Roi plus seu-
re que celle
d'un Pape.*

*Le seigneur
Laurent dele-
gué pour aller
vers le Roi
d'Arragon.*

*Laurent re-
commande la
Republique à:
Thomas So-
derin.*

Florence, & menant quand & foi le fils dudit Soderin, comme pleige de la fidelité de son pere, arriua à Pise sur le commencement du mois de Decembre: où auant que se mettre sur mer pour aller à Naples, rescriuit à la Seigneurie l'occasion de son partemēt, & lui feit entendre comme il n'auoit doubté de mettre sa vie en danger pour l'amour de ses citóiens, & du repos publicq. Car il se transportoit vers vn Roi son ennemi, à fin de s'exempter de l'enuie qu'on lui portoit, & deliurer la ville de Florence de la longue guerre, dont elle estoit affligée, tachant moiennier la paix par quelque tollerable condition. Que si les destins se monstroient contraires à son équitable entreprise, pour le moins sa mort glorieuse & digne de louange, satisferoit à sa patrie ne demandant aultre chose que la fin de la guerre. Il fault entendre qu'en ce temps là, les Florentins estoient en assez mauuais port, tant pour estre courts d'argent, que pour auoir si long temps guerroié le Pape, le Roi Ferdinand, & les Geneuois: contre tous lesquels n'esperoiēt aucun secours de leurs alliez, pource que ia les Venitiens leur auoient failli de promesse, & que l'estat de Milan estoit en trouble souz Madame Bonne de Sauoie veufue du feu Duc, & tutrice de son fils Iean Galeace. Pour ces causes ne leur debuoit rester qu'vne bonne esperance de la paix, que le seigneur Laurent pretédoit traiter avec le Roi Ferdinand: toutesfois quand le bruit s'euenta de ce voiage, ses ennemis s'en esiouïrent grandement, tout ainsi que ses amis intimes & plus entiers en eurent quelque peur. Mais la

Seigneurie

Lettres escriptes par le seigneur Laurent, à la Seigneurie de Florence.

Seigneurie de Florence n'eut si tot receu ses lettres, qu'elle ne le deleguast ambassadeur pour toute la Republique, & lui donnaist toute puissance de se li- guer au nom de la ville, avec le Roi Ferdinand, comme bon lui sembleroit. Arriuant à Naples fut honorablemēt receu non seulement du Roi, mais de ceux de la ville, qui l'auoient en grandissime reputation, comme estāt celui, pour lequel opprimer, tant d'ennemis & de si grande force s'estoient mis en armes, & toutesfois ne l'auoient sceu matter. Vn point encores augmenta beaucoup sa reputation, quand en la presence du Roi & de ses Princes, disputa si pertinemment des estats d'Italie, des hōneurs des Potentats & des peuples d'icelle, puis de ce qui se pouuoit esperer d'vne si bonne paix, & craindre d'vne guerre si cruelle, que le Roi apres l'auoir oui, s'esmerueillaplus de la dexterité de son esprit, & de la grauité de son iugemēt, qu'il n'auoit fait au parauant de ce que lui seul auoit peu soustenir l'importance de tant de guerres. Tellemēt qu'il redoubla l'honneur que premieremēt lui auoit porté, & commença de chercher les moiens pour plus tot acquerir son amitié que sa haine: combien que le seigneur Laurent n'eust faulte d'ennemis tant à Florence, que dehors, qui tous se persuadoient ledit Laurent ne pouuoir echapper des mains sanguinaires de ce Roi, non plus qu'auoit fait Iaques Picenin, & plusieurs nobles de Florēce. Outre les lettres qu'ō adressoit au Roi, pour iouer quelque mauuais parti au seigneur Laurent, il y auoit en la cour d'icelui plusieurs bouteux qui l'inuitoient

La Seigneurie enuoie & donne puissance au seigneur Laurent de traiter la paix avec le Roi Ferdinand.

Laurent de Medici fait preuve de sa prudence & sçauoir deuant le Roi d'Aragon.

Plusieurs ennemis se mettoient en peine pour auirmer le Roi contre le seigneur Laurent.

à ce faire, entre autres Diotifalui Neron ancien ennemi de sa famille, acompagné d'une infinité de bannis cherchoit tous les moyens de mettre Laurent en la disgrâce du Roi d'Arragon: comme celui qui bien eust voulu qu'on l'eust fait mourir, ou pour le moins qu'on l'eust retenu à Naples, iusqu'à ce que la Republique de Florence eust chagé de gouverneur. Aussi à vrai dire, le Roi le retint depuis le mois de Decembre iusqu'au commencement de Mars, non tant pour faire preuue de sa vertu, que pour voir come la ville de Florence se montreroit affectionnée enuers lui lors qu'il estoit absent. Mais auerti que les choses sy passoient en toute tranquillité, ores que les ennemis de Laurent feignans se douloir de son absence, s'esuertuassent de le debouter du gouuernement, & s'opposassent à toutes les conclusions qui se faisoient fauorables pour lui, le licentia de son retour le sixieme iour de Mars 1479, & auant partir le chargea de tant de benefices & d'arguments d'amour, qu'entre eux se feit vn accord perpetuel tendant à la conseruation de leurs deux peuples, & tellemēt conditionné, que si les Arragonnois ou les Florentins estoient inquietez par guerre de quelque part que ce peust estre, les vns aideroient aux aultres & de force & d'argēt. Par le moien de cet accord, le seigneur Laurent qui partant de Florence estoit en grande autorité, retourna encores plus grand, & fut receu de ses citoiens avec telle magnificence que meritoit sa nouvelle grandeur, & le hazard auquel il auoit exposé sa propre vie pour rendre la paix à son pais. Deux iours

*Le seigneur
Laurent est
deux mois en-
tiers en la cour
du Roi.*

*Paix accor-
dée entre le
Roi & les
Florentins.*

apres sa venuë, se publica l'accord passé entre le Roi d'Arragon & la Republique de Florence, par lequel estoit arresté que le gouvernement demeureroit tel comme au parauant, moiennât que le Roi rendroit, *Conditions de la paix accordée.* ou retiendrait, si tel estoit son plaisir, les places prises au Florentin durant les dernieres guerres: q̄ ceux de la maison de Pazzi enfermez en la tour de Volterre seroient mis en liberté, & se deliureroit certaine somme de deniers au Duc de Calabre, dans vn terme limité. Le Pape & les Venitiens qui n'auoient esté femonds au traité de cet accord, s'en indignerēt grandement: le Pape estimant auoir esté mesprisé par le Roi d'Arragon, & les Venitiens par les Florentins: avec lesquels estans cōfederez, soustenoient debuoir participer & auoir communication de tous leurs affaires tant de guerre, que de paix. Sur ce, les Florentins commencerent à craindre que de cette paix ne leur aduint vne guerre plus grande que l'autre de deuant: pour à laquelle obuier, enuoierent certains ambassadeurs vers le Pape, qui ne les voulut *Le Pape ne veut ouïr les ambassadeurs de Florence.* ouïr, tāt il estoit mal animé contr'eulx. D'autre part ores que l'accord fust fait avec le Roi d'Arragon, si est ce que son fils Alphonse Duc de Calabre, ne retiendroit encores son armée du Sienois, ains y estant demeuré à cause de quelques seditions suruenues entre les citoiens de Siene, entra en la ville pour estre arbitre de leur different, & y punit plusieurs habitās d'icelle, les vns par argēt, les autres par prison & bannissement, iusqu'à en faire executer quelques vns par mort, dont, non seulement les Senois, mais les Flo-

rentins aussi, doubterent grãdement, qu'il n'eust en-
 uie de se faire Seigneur de cette ville . Ce qu'auenãr,
 non le seul peuple de Florence , mais les principaulx
 du gouuernement, affermoiẽt leur ville n'auoir estẽ
 iamais en tel hazard de perdre sa libertẽ, que possible
 elle seroit . Sur ces entrefaites, aduint en Italie vn in-
 fortune si grãd & dangereux, que le Roi Ferdinand,
 le Pape, & les Venitiens furent contraints abandon-
 ner les affaires de la Toscane, pour remedier au mal
 qui les touchoit de plus pres. Mahumet aiant assiegẽ
 Rhodes* acompaignẽ d'vn nombre infini de Turcs,
 & n'y faisant que des coruẽes, à cause de la singulie-
 re vertu des Chrestiens qui deffendoient cette ile,
 fut cõtraint leuer le siege à sa grãde confusion . Pour
 se venger de sa honte, enuoia son lieutenãt Iacomẽt
 escumer toute la coste d'Italie , où aiant fait echelle,
 & mis en terre quatre mille soldats , assaillit la ville
 d'Ottrante, la prit, sacagea, & tua cruellement tous
 les habitãs d'icelle, sans pardonner à sexe ou aage qui
 s'y trouuaist. Depuis aiant fait venir force caualerie,
 commença de courir & piller le païs, dont le Roi
 Ferdinand se trouua si pres de danger, que force lui
 fut demander secours par tout , & à grande instance
 rappeler le Duc de Calabre estant lors à Siene, qui
 cõtraint de partir pour secourir son pere & son païs,
 se mit à detester la mauuaise fortune, qui par vn ac-
 cidẽt si subit lui ostoit la Seigneurie de toute la Tos-
 cane. Mais fil se douloit de son costẽ, nous pouuons
 hardiment croire que les Senois & Florentins se res-
 iouissoient du leur, & non moins que fils eussent

*Mahumet as-
 siege Rhodes,
 mais il y perd
 son temps.*

*Iacomẽt lie-
 tenẽt du grãd
 Turc prend la
 ville d'Ot-
 trante & tua
 les habitans.*

recourré leur pleine liberté. Le même accident feir changer de vouloir au Pape, car lui qui iamais n'auoit voulu escouter Ambassadeur aucun de Florence, deuint plus traittable beaucoup, & commença de prester l'aureille à ceux, qui lui tenoient propos de la paix vniuerselle de Chrestienté. Dont les Florentins aduertis, enuoierent vers lui douze personnes de Marque, à fin de moiennner quelque bon accord entre eulx. Le Pape les receut au consistoire des Cardinaulx, avec vne pōpe excessiue, ou les Ambassadeurs imputans en partie la faute des accidens suruenus, à la necessité qui les auoit contrains de faire beaucoup de choses, partie aussi à la malice d'autrui, & à la fureur du peuple qui lors est malheureux quand on le force de combattre ou de mourir, excuserent les citoyens de leur ville, tant que possible leur fut, & remōstrerent pour eux, qu'ils auoiēt enduré la guerre, les interdictions du Pape, & les incōmoditez passées, à fin que leur Republique euitast la seruitude n'estāt aultre chose que la mort des villes qui vivent en liberté: ainsi les Florentins auoient tout fait seulement pour euitier la mort. Que si d'auētüre apres estre forcez ils auoient cōmis quelque faulte, ils s'offroient de l'amender, se confians à la clemence du Pape, qui cōme imitateur de Iesus Christ ne pouuoit refuser de les receuoir entre les bras de sa misericorde. Le Pape respondit assez orgueilleusement à leur excuses, & maistrisé d'une cholere bouillāte leur reprocha tout ce que le temps passé auoiēt fait ou cōmis contre son autorité. Nonobstāt comme celui qui de poinct en

Le Pape reçoit les Ambassadeurs de Florence.

Les Florentins taschent de s'excuser envers le Pape.

*Le Pape se
moſtre vn peu
difficile à re-
cevoir les excu-
ſes des Floré-
tins.*

point vouloit accomplir les commãdemẽs de Dieu, dit qu'il eſtoit bien content de leur pardonner, pourueu que touſiours lui demeurãſẽt enfans obeifſans: car ſi en choſe aucune les trouuoit refractaires, ils perdroyent en ſon endroit la liberté pour laquelle feſtoient tranſportez vers lui. Conſideré, que ceux là veritablement ſont libres, & à bon droit le doibuent eſtre, qui ſ'exercent non en mauuaiſes mais vertueuſes operations. Que ſi faire peu d'eſtime de Dieu, & moins encores de ſon Eglife, eſtoit office nõ d'homme libre mais diſſolu du tout: ils debuoyent entẽdre, la correction n'en appartenir ſeulement aux Princes des lieux, eſquels ſe fait telle diſſolution, mais à tout bon Chreſtien, tellement que pour les choſes paſſées auoyent occaſion ſe plaindre de ceux, qui par leurs meffaits les auoyent embrouillez aux guerres maintenant éreintes plus par la benignité d'autrui, que par leurs merites. La reſponſe faiçte, le Pape leur deſpeſchea vn formulaire d'accord, & de ſa benediçtion ſur eux, qui eſtoit tel, que ſi pour l'aduenir vouloiẽt entierement iouir du dous fruit de la paix, ils ſeroient tenus & obligez d'entretenir à leurs deſpens quinze galeres ce pendãt que le Turc feroit la guerre en Italie. Les Ambaſſadeurs ſe plainquirent de la condition comme deſraiſonnable, mais ils ne ſceurent tant faire, ne tant employer d'amis, & de moiens, que la peſanteur en fut aucunement amoindrie. Ainſi retournerent à Florence, dont bien tot apres la Seigneurie renuoia vers le Pape, à fin de lui faire ratifier la paix, laquelle meſſire Guidantonio Veſpuci freſchement

*Formulaire
d'accord entre
le Pape &
les Florétins.*

retourné de France, (ou il auoit esté Ambassadeur pour la Seigneurie) feit passer à conditions plus supportables, sans pour cela estre mal voulu du Pape, au contraire obtint de lui plusieurs dons gratuits, qui furent argument de plus ferme reconciliation. La paix accordée entre les Florentins & le Pape, & la ville de Siene remise en sa premiere liberté, les Florentins voians le Roi d'Arragon grandement molesté de la guerre du Turc, le forcerent de leur rendre les places, qu'il auoit reseruées à sa discretiõ par le traité de la paix derniere. Le Roi craignant que les Florentins ne se demembrassent de lui en sa grande necessité, & feissent guerre aux Senois pour rauoir ces places qui leur estoient comme données en garde, chose qui pourroit empescher le secours qu'il esperoit du Pape, & des autres Potentats d'Italie: fut cõtent que lesdictes places fussent rendues aux Florentins. Voila comment non les escritures & obligatiõs, mais la necessité forcée fait bien souuent garder la foi aux Princes. Les places rendues, & l'alliance de nouveau confermée entre les Florentins & le Roi d'Arragon. Le seigneur Laurent regangna la bonne reputation qu'il auoit presque du tout perdue, tant pour la guerre precedente, que pour la paix contractée avec le Roi Ferdinand, aux charges ci deuant dictes, comme ainsi soit que plusieurs malueuillãs eussent dit à Florence, le seigneur Laurent auoir vendu la patrie au Roi d'Arragon pour se sauuer, & qu'ainsi que durant la guerre plusieurs villes auoient esté perdues, pareillement durât la paix se perdrait la liberté:

Le Roi d'Arragon red aux Florentins les places qu'il auoit usurpé sur eulx en la Toscane.

*Les Florentins
trop libres en
parole.*

Mais lesdictes villes ne furent si tot remises en leurs mains, qu'à Florēce, (ville trop libre en paroles, & ne iugeant rien que par les euenemēs fortuits) ne se chāgeast incontinent le scandaleux propos, que ces calūniateurs auoient faulſement auācé contre le seigneur Laurēt. Car lors on l'exalta iusqu'au ciel, pource que par sa prudence il auoit regagné en moiennant la paix, ce que durant la guerre la mauuaise fortune lui auoit osté, cōtre laquelle s'estoit maintenu si vertueusement, que plus lui auoit valu son bon conseil, que n'auoiet fait les armes à son ennemi. Quelque temps apres s'ourdī vne guerre entre les Venitiēs & le Marquis de Ferrare, le Pape voulut secourir les Venitiēs, mais le Roi d'Arragon, le Duc son fils, & les Florentins fauoriserent le Marquis, pource que tous estoiet ses alliez. Ainsi fut rompu l'accord des Florentins & du Pape: qui toutesfois apres plusieurs rencontres faictes en Lombardie & en la Romagne fut auātagé d'une victorieuse iournée, en laquelle les gens du Duc de Calabre, & les Siens menez à lors par le magnifique Robert d'Arimin, se rencontrerent pres de Rome, où apres auoir combattu depuis l'aube du iour iusqu'au midi, le magnifique Robert emporta la victoire, & le Duc de Calabre fut mis en routte, mesme y eust esté pris, n'eust esté vne troupe de Turcs qui le sauua, il les auoit amenez quand & soi de la ville d'Otrante, ou la paix s'estoit contractée entre son pere & le lieutenant du Turc. On tient que depuis cinquante ans n'y auoit eu telle bataille en Italie, de laquelle le magnifique Robert retour-
né à

Le Pape defend les Venitiens, les Florentins sont pour le Marquis de Ferrare.

Les gens du Pape deffont ceux du Marquis.

né à Rome, & receu en grand triumphe, beut tant d'eau à cause du travail soustenu par lui en la bataille, qu'il tomba malade d'un flux de sang, duquel mourut bien tot apres. Il courut quelque bruit assez secret, que le Comte Ieronyme nepueu du Pape le fit empoisonner, craignāt q̄ quelque iour lui mist la paille en l'œil. En fin le Pape fut mené à telle raison, qu'ayant peur que les Venitiens ne montassent trop hault par son moien, & puis apres ne contemnassent son autorité, donna pied à la remonstrance de quelques Cardinaux, l'exortans de regarder à l'union d'Italie, fait accord de paix pour cinq ans, avec le Roi d'Arragon, le Duc de Calabre & les Florentins, & manda aux Venitiens qu'ils eussent à se deporter de la guerre commencée contre le Marquis de Ferrare, ce que lesdicts Venitiens refuserent de faire, mais du depuis y furēt violentez. La paix ainsi faicte en Lombardie, les tumultes cesserent pour quelque temps, mais bien tot apres Rome les releua, pource que cinq iours depuis la publication de cet accord, le Pape Sixte mourut, cōme aiant attainē son plus vieil aage, ou (si nous croions le plus commun bruit) pource qu'il fut si marri de voir regner la paix, laquelle tousiours auoit eu pour capitale ennemie, qu'il en creua de despit. Soudain apres sa mort Rome se mit en armes, car le Comte Ieronyme s'empara du chasteau saint ange, & les Colunnois se resentans des iniures du feu Pape, qui à l'occasion des Vrsins les auoit depouillees de la plus part de leurs chasteaux, auoit sacagé leurs maisons à Rome, & massacré ceux qui se-

*Le magnifi-
que Robert
d'Arimin
empoisonné
par le Comte
Ieronyme.*

*Trispass du
Pape Sixte.*

*Les Colon-
nois prennent
les armes pour
vêner en leurs
biens.*

estoient deffendus contre lui, ne faillirent d'incontinent repeter leurs biens : dont suruindrent en peu de iours infinis meurdres, sacagemens & pilleries. Toutesfois les Cardinaulx aians obtenu du Comte Ieronyme que le chasteau fust remis es mains du College ledict Comte se retira en la ville d'Imole, rachant par ce moien s'insinuer en la bonne grace du futur Pape, qui fut Iean Baptiste Cibo, Geneuois & Cardinal de Malfette, depuis appellé Pape Innocent huitiesme. Cet homme feit par la singuliere humanité dont il estoit enrichi, soudain cesser les armes, & changea la Rome tumultueuse en vne plus pacifique que iamais, ce nonobstant ne sceut faire qu'une guerre ne fallumast entre les Geneuois & les Florentins, à cause de la place de Serrezane, de laquelle Loys Fregouze s'estoit emparé par fraude sur les Florentins, puis l'auoit vendue aux Geneuois, qui ne la vouloient rendre. En ce nouueau diuorce l'armée des Florentins assiegea la ville de Pierre sainte, qui tenoit pour les Geneuois, & ia l'auoit battue par plusieurs iours, quand le seigneur Laurent alla lui mesme au camp, ou aiant remonstré aux Capitaines, ce qu'il les retardoit de prendre la ville, feit tant par sa diligence que les soldats encouragez plus que deuant, & allechez de ses promesses, contraingnirent leurs ennemis de rendre la ville. Aucuns ont voulu dire qu'ils la prendrent d'assault. Ce lieu pris, l'armée s'appareilloit pour aller à Serrezane, mais la maladie du Seigneur Laurent l'en detourna, qui non seulement affligé des gouttes que son feu pere lui auoit laissées en herita-

*Pape Innocent
huitiesme.*

*Guerre entre
les Florentins
& les Gene-
uois.*

*Laurent de
Medici suit à
sa venue au
camp, rendre
la ville de
Pierre sainte*

ge, mais aussi tourmenté d'une colique vehemente, fut contraint d'aller aux baings pour se guarir. Ce pendant s'esineust vn aultre guerre entre le nouveau *Guerre entre le nouveau Pape & le Roi d'Arragon,* à cause de la ville d'Aquilee qui se mit en la sauuegarde du Pape, à fin d'estre deffendue contre le Roi, voulant punir quelques citoyens d'icelle, qui miserablement auoient massacré leur Preteur. Le Roi demanda secours aux Florentins, qui tout aussi tot l'enuoierent, & tel que les affaires du Pape ne s'en porterent bien. Aussi les Florentins le haioient mortellement, pource qu'il festoit declaré contre eulx en la guerre des Geneuois. Or combien que le Pape esperast auoir du bon, à cause que plusieurs Princes festoient desaliez du Roi d'Arragon, si est ce qu'il y fut trompé. Car le seigneur Laurent aimé le possible de la famille des Vrsins, à raison de sa femme Clarice qui en estoit, allia lesdicts Vrsins au Roi d'Arragon, en la sauuegarde & clientele duquel estoient aussi les Colonnois. Par ce moien ces deux grosses maisons combattirent pour le Roi, contre le Pape Innocent, & le forcerent en fin de faire vne paix plus necessaire qu'honneste la moitié. Aussi auoit il entrepris cette guerre trop indiscrettement, mais c'estoit pour accroistre son domaine de cette puissante ville, si possible lui eust esté. Le Pape aiant conneu par le cours de la guerre, avec quelle diligence de conseil & de gens, les Florentins auoient secouru le Roi, leur allié, commença d'aimer ceulx que parauant il auoit fort haïs: & tant s'en faut qu'il conceust ini-

Les Vrsins se ioinrent avec le Roi d'Arragon par le moien du seigneur Laurent

mitié aucune contre le seigneur Laurent, de ce qu'il auoit combattu les Geneuois, & si bien secouru le Roi d'Arragon, qu'au contraire se mit à l'admirer, & le magnifier comme celui, qui seulement n'auoit aidé son ami en son vrgent affaire, mais l'auoit gardé du tout. Pour ces causes, se iugea pouuoir estre de beaucoup plus heureux, si par vn lien de bien ferme amitié gangnoit cet homme si puissant en biens & en vertu. A quoi pour paruenir, moienna le mariage de son fils François Cibo, avec Magdelaine de Medici fille du seigneur Laurent, dont bien tot apres la maison de Medici monta en yn degré donneur que plus elle auoit merité que iamais esperé. Car en faueur de ce mariage, le Pape manda aux Geneuois, qu'ils rēdissent Serrezane aux Florētins, pource qu'elle leur appartenoit: mais tant s'en fault qu'ils obeissent à son mādement, qu'au contraire aians équipé quelques vaisseaux, firent descēdre trois mille soldats au Florentin, qui de premiere arriuée assaillirent la Roque de Serrezane située au dessus de Serrezane, & la battirēt à coups d'artillerie le plus furieusement qu'ils peurēt. Les Florētins esbahis de cette surprise se plaingnirēt au Pape, de ce que les Geneuois, pēdant que lō estoit sur les termes d'accord, s'estoiēt espādus en leur païs, & demāderent secours au Roi d'Arragon & aux Venitiēs. Mais le Roi s'excusa sur le grād Turc qui le cōtraignoit se tenir sur ses gardes, & les Venitiens ne leur en enuoierent. Pour cela toutesfois les Florētins ne demeurèrent estōnez, ains assemblerēt grād nōbre d'hōmes, qui sous la cōduitte de Iaques Guicciardin,

*Mariage de
Magdelaine
de Medici
avec François
Cibo.*

& de Pierre Vetori marcherent à la Roque de Ser-
 rezanel, où arriuez presenterent le cōbat à leurs en-
 nemis, qui l'aians accepté furēt en fin rompus, & mis
 en route, laissant prisonnier entre les mains des vi-
 ctorieux Florentins Messire Ludouic Fiesto avec
 plusieurs aultres chefs de leur armée. Cette deffaitte
 n'abatit si fort le cueur de ceux de Serrezane, qu'ils se
 voulussent rendre, ains obstinément se preparerent à
 defendre la place, & les capitaines Florentins à l'as-
 saillir: de sorte, que sil y auoit bien battu, on pouuoit
 dire aussi qu'il y auoit bien deffendu. Qui fut cause,
 le siege aiant duré quelque temps, que le seigneur
 Laurent fut contraint de lui mesme aller deuant la
 ville, pour encourager les Florentins, qui à sa seule
 veuë proposerent de plus hardiment combattre que
 iamais. Au contraire les Geneuois assiegez perdirent
 cueur, se refroidirent du tout, & librement sans au-
 cune composition se rendirēt à la merci du seigneur
 Laurent, qui les receut & traitta fort gracieusement.
 quelques vns exceptez, qui estoient autheurs de la
 rebellion. On dit que ceux de Serrezane ouurans les
 portes au Seigneur de Medici, lui allerent au deuant
 avec des branches d'oliuier, & se prosternerent à ses
 pieds demandans misericorde, qui leur fut ottroïée.
 Trois ans apres, le mariage de sa fille Magdelaine
 avec François Cibo, le Pape vsant de singuliere hu-
 manité enuers le seigneur Laurēt, & l'honorāt com-
 me il estoit bien digne, adopta au College des Car-
 dinaux son fils Jean de Medici, n'ayant encores que
 treze ans pour le plus: chose de tant plus notable que

*Les Florentins
mettēt les Ge-
neuois en rout-*

te.

*La presence
du seigneur
Laurent fait
rendre la vil-
le de Serreza-
ne aux Flo-
rentins.*

*Jean de Me-
dici fils du sei-
gneur Laurēt,
est fait Cardi-
nal en l'age
de treze ans.*

plus elle est rare & hors de tout exemple, qu'un enfant de tel aage soit par sa vertu singuliere parvenu à tel degré d'honneur: car ores que le pere eust gagné la grace non moins des Cardinaulx que du Pape, si est ce qu'ils eurent plus d'egard à la future vertu du ieune enfant, qu'à l'amitié qu'ils portoient à son pere, de sorte que tous d'un consentement volontaire lui confererent le Cardinalat. Finie la guerre de Serrezane, & la paix aquisée de tous costez, le seigneur Laurent pour la bien entretenir feit dresser quelques forteresses es confins & limites du Florentin, comme en vne coline sur le chemin de Siene, le Poge imperial, auquel il transféra tous les habitans de Pogibonice, vers Lapénin sur la traitte de Bológne, restaura de murs & de tourelles le chasteau de Firenzole, puis ferma le pas aux Geneuois par la conqueste de Pierre Sainte & de Serrezane. Quand à ses debuoirs particuliers, on sçait qu'ils furent si grans & en si grand nombre, que tous les Potentats d'Italie furent ses obligez, comme les Baleons de Peruze, les Vitelloci de Tiferne, les Petruces de Siene, les Manfrois de Fauçtin, & les Bentiuoles de Bolongne, qui tous en leurs affaires suiuirent son seul aduis & bon conseil. Aussi les nourrissons de sa ville lui furent en si grande recómandation, que son dessein fut de tousiours les gouverner avec vne telle prudence, que iamais homme de bonne maison estant en sa clientele, n'eut occasion de se plaindre de lui, pource qu'il ne faillit iamais de les auancer aux honneurs, quand ils en furent dignes. Les artisans & gens de basse condi-

Forteresses basties par le seigneur Laurent.

Les enfans de maison auancez aux honneurs par le seigneur Laurent, pour ce qu'ils en fussent dignes.

tion ne trouuerent moindre faueur en lui, car il les aida d'argent toutes & quantes fois que les viures leur furent courts, ou bien les emploia en ses negoci-
 ces priuez pour ainsi les nourrir. Tesmoing Laque-
 duct qu'il entreprit en son lieu de Caiane, en la des-
 pence duquel voulant surmonter son aieul Cosme, *Aqueduct
c'est vn con-
duit, par le-
quel on mene
l'eau la part
que l'homme
veult.*
 occupa tant d'ouuriers, qu'un iour interrogué par
 quelcun, qu'il vouloit faire de ce grād peuple, respon-
 dit en vn mot, qu'il le vouloit nourrir, c'est à dire qu'il
 l'occupoit, non pour enuie qu'il eust de bastir edifi-
 ces, mais pour le sustenter. Si est ce toutesfois qu'il
 enrichit ses heritaiges & possessions, de bastiments si
 somptueux, qu'à les voir on les eust pris pour ouura-
 ges de Rois & non de citoien priué, tant leur magni-
 ficence estoit superbe. Qui plus est, en certaines sai-
 sons de l'année celebroit quelques tournois & com-
 bats: ou bien, delectoit le peuple de quelques come-
 dies, tragedies, & ieux de semblables fraiz, qui tous
 se faisoient à ses despens: dont le peuple de Florence
 se contentoit merueilleusement, comme celui qui
 n'estoit que trop adonné à son plaisir. Nourrissoit en
 ses escueries plusieurs cheuaulx barbes (vulgairemeñt
 appelez cheuaulx de Numidie ou Barbarie) desquels
 il se seruoit, ou en faisoit plaisir à ses amis, lors qu'il
 estoit question de se trouuer en quelque tournoi fa-
 meux, duquel, si d'auenture il emportoit le pris (qui
 consistoit ordinairement en bagues precieuses, en
 draps d'or & de velours) sa coustume estoit de le dō-
 ner à quelque Eglise, pour y seruir d'ornemens, de
 sorte qu'en toutes ses grādeurs & auancemēts, n'ou-
*Ce que Lan-
rent emportoit
des tournois
estoit employé
en ornemens
à Eglise.*

blia iamais de finfinuer en la grace du peuple . Oultre ces choses politiques , il feit tousiours grand cas de ceux qui estoient excellens en quelque art, fauorisa beaucoup les hommes doctes, & les auança tellement, que les aultres Princes estoiet marris d'estre surmontez de lui en cet endroit . Mais pourquoi ne l'eust il fait, puis que lui mesme y auoit singuliere-ment versé, & qu'il estimoit la doctrine plus que tresor du monde ? En ce temps là, le Roi Mathias de Hongrie, le Roi Ferdinand d'Arragon, & le Duc Loïs Sforce, combatoient pour l'honneur des lettres, c'est à dire, s'efforçoient chacun en son endroit, de faire fleurir les bonnes disciplines en leur païs. Mais le seigneur Laurét les deuança en ce fait, pour ce qu'il fonda vn college à Pise, auquel, les plus excellents esprits qui lors se trouuerent en Italie, furent stipendiez & entretenus honorablement, de lui, à fin que par leur diligence la ieunesse Florentine eust moien de s'exercer és bônes lettres: mesme y enuoia le Cardinal son fils, pour estre instruit au Droit ciuil & canon, ainsi que son estat & sa dignité monstroiet le requerir. Toutesfois il ne prouueut tellement cette vniuersité, que la ville de Florence eust faulte de Professeurs, tât Grecs que Latins, avec lesquels il cõ-uersoit familièrement, & nommément avec Marsille Ficin, Christophe Landin, Ange Politian, Iean Lascaris, Demetrius Calcôdile, Marulle Traconiot, & le seigneur Iean de la Mirandole, personnaige plus diuin qu'humain en tout sçauoir exquis: qui fut content d'abandonner tous les lieux de l'Europe, aus-
quels

*Les hommes
doctes furent
grandement
aimez du sei-
gneur Lau-
rent.*

*Le seigneur
Laurét fort
versé aux bô-
nes lettres.*

*College fondé
à Pise par le
seigneur Lau-
rent.*

quels il auoit voiaagé, pour demeurer à Florence & familièrement conuerſer avec le Seigneur de Medici. A la deuotion de ces gens doctes, le magnifique Laurent remplit la bibliotecque par ſon aïeul Cosme de long temps encommencée, de tous liures rares & pretieux, iuſqu'à les faire rechercher en Grece & achepter à bien grãd pris. Toutes ces choſes, avec ſa maniere de viure, ſageſſe, & bonne fortune, furent non ſeulement admirées par les Princes d'Italie, mais plus encores eſtimées des Princes eſtrangers, de ſorte que le Roi Mathias de Hõgrie voulut auoir ſon ami tié, & les Barbares l'eurent en reuerence: comme ià nous auons monſtré de ce Baiazet Empereur des Turcs, qui lui renuoia Bernard Bandin pour en faire iuſtice. Et ſil fault aller plus loin, le Souldan d'Egipte lors n'ayant ſon pareil en felicité de guerre, le viſita par ambaffades & preſens de grande eſtime: parmi leſquels lui enuoia vne Giraffe, c'eſt à dire vn Cameleopard de grandeur enorme, & duquel le ſemblable n'auoit iamais eſté veu en Italie: ioint que les Portugais voiageans par toutes les Indes, & les Eſpagnols par toutes les Terres neufues, proteſtoieñt n'auoir encores veu de pareille beſte. Auſſi cet animal eſt ordinaire és extremitez d'Ethiopie, vers la ſource du Nil, il eſt merueilleuſement grand, a la teſte de cerf, le col long & droit avec deux petites cornes, la peau marquettée de petites taches blanches, au reſte toute rouge. C'eſt, à mon iugement, pourquoy on le nomme Cameleopard, car en grandeur il aproche du Chameau, & en couleur n'eſt beaucoup different

*Bibliotecque
acomplie de
tous liures ra-
res & pre-
tieux.*

*Le Souldan
d'Egipte en-
uoie au ſei-
gneur Lau-
rent, pluſieurs
riches preſens.*

*Description
de la Giraffe
ou Cameleo-
pard.*

du Leopard. Le seigneur Laurent aiant vescu en telle réputation que nous auons dict, se retira de toutes traffiques & faciendes communes, pource que quelques vns de ses facteurs & ministres le pilloient en plusieurs sortes, & ne se gouuernoient en ses affaires comme seruiteurs, mais comme Princes : chose qui le feit mettre tous ses deniers en reuenus & heritages. Ce fait, s'adonna du tout à la Philosophie & aux bonnes lettres, desquelles pour deuiser à l'aise avec les hommes cy dessus mentionnez, se retiroit souuēt des affaires de la Republique, & alloit en ses maisons de Caregge ou de Caiane, pour y estre plus libre. En cela se monstrât si attentif, qu'il postposoit tout autre affaire, & regrettoit sur tout, le temps qu'il auoit trop tard employé à la Philosophie. Car quant au reste, il parloit proprement de l'Architecture, de la Musique, & de la Poësie, comme celui qui y auoit parfaitement versé : nommément en la Poësie, ainsi que lon peult iuger tant par les vers qu'il a mis en lumiere, que par les Commentaires doctement escrits sur plusieurs Poëtes anciens. Ces bonnes lettres lui accreurent beaucoup la reputation, & furēt cause, que non moins subtilement que disertement discouroit de toutes choses qui lui estoient proposées, à l'exécution desquelles se monstroit autant courageux & prompt que faige à les resouldre. Ainsi aimé de fortune & plus encor' de Dieu, considéré que toutes ses entreprises eurent heureuse fin, & celles de ses ennemis vne fort malheureuse, trespasla l'an 1492, n'ayant vescu seulement que quarante & trois ans,

Laurent de Medici laisse toute chose pour vaquer à l'estude.

Trespas du seigneur Laurent, âgé seulement de quarante & trois ans.

mais avec vn tel soin de ses affaires, qu'il auoit auant son deces, marié son aîné fils Pierre à Madame Alphonsine des Vrsins, procuré à son second vn chapeau de Cardinal, & si bien auancé Iulian qui estoit le plus ieune, que le bon heur ne lui pouuoit manquer, ores que l'alliance de son mariage ne fust pratiquée auant la mort du pere, à raison de son bas aage.

Il maria toutes ses filles bien haultement, Magdelaine à François Cibo, Lucrece à Iaques Saluiatti, Contessine à Pierre Ridolphi, & la quatrieme à Iean de Medici pour miculx vnir la posterité du grand Laurent avec celle du grand Cosme, toutesfois cette quatrieme mourut auant son pere. Iamais homme decedé en Italie ne fut si regretté, tant de ses citoiens que des Princes du païs, comme bien le monstrent par effect euident. Car ores qu'il eust ordonné que ses obseques n'excedassent la pompe ordinaire d'vn citoiën, si est ce, que ce qu'il auoit negligé en cet endroit, lui fut par l'aduis vniuersel de tous, decreté plus ample & sumptueux qu'à vn Roi autheur & conseruateur du repos de sa patrie. Mesme les Princes estrangiers enuoierent leurs ambassadeurs à Florence, pour signifier le dueil qu'ils portoiënt tous de la mort de ce Seigneur. On veit d'estrages prodiges vn peu deuât qu'il passast de ce monde. Vne estoille cheueluë sembla choir sur le feste de sa maison de Caregge, le tonnerre en temps serain frappa le hault du temple saincte Reparate, & y ruina tout le pinacle de marbre, avec plusieurs aultres qui se peuuent lire en vne epistre de Politian, en laquelle la mort de

*Les enfans de
Laurent tous
haultement
fironnez:*

*Prodiges ad-
uenus vn peu
deuât la mort
du seigneur
Laurent.*

*Politian a
escrit en ses epi-
sires la mort
du seigneur
Laurent.*

ce Seigneur & les prodiges d'icelle sont amplement discourus. Sa devise fut de trois pennaches appointez en vn anneau de diamant, & peints de trois diuerses couleurs, verde, blanche & rouge: par cela voulant donner à entendre, qu'en aimant Dieu il floriffoit en ces trois vertus, foi, esperance, & charité, appropriées à ces couleurs susdittes. Car selon ceux qui se messent de blasonner les couleurs, la foi est blanche, l'esperance verde, & la charité rouge, pource qu'elle est ardente.

Devise du seigneur LAURENT,



LE SEIGNEVR Laurent quel-
 que temps auant sa mort, auoit en-
 uoié à Rome le Cardinal son fils
 avec vne bien honorable compa-
 gnée & l'auoit instruit de toutes les
 choses qui pouuoient appartenir, tât
 à l'entretien vertueux de sa dignité, qu'au gouuernement & à l'estat de sa maison : iusqu'à reduire en forme de Commentaire tous les poincts concernans le
 fait de son instruction: à fin que son aage encor ten-

dre ne les oubliast facilement. Ce que le ieune Cardinal obserua si bien, prouffitant tousiours de bien en mieulx, que le Pape Innocent le prit en grandissime amitié, ainsi que tot apres lui feit cōnoistre: quād le ieune Seigneur aduertī du trespas de son pere lui demanda congé pour retourner à Florence, à fin de donner ordre aux affaires de leur maison. Car le Pape lui aiant accordé son retour, ne le laissa partir en tiltre de simple Cardinal, ains pour l'honorer d'auantage, l'establit Legat de toute la Toscane, au moien de laquelle autorité fut plus reueré des Florentins, procliues oultre mesure à procurer le changement de leur Republique. Quand il fut à Florence, son frere Pierre fut instalé au gouuernemēt public, tant par l'autorité dudit Cardinal, que par la faueur des amis de son feu pere. Puis quelque temps apres reprit le chemin de Rome, ou il n'auoit encor' seiourné que bien peu, quād le Pape mourut, laissant tout son trefor à son fils François espous de Magdelaine de Medici seur dudit Cardinal. A ce deffunct Pape succeda vn Cardinal Espaignol appellé Rodoric, natif de Valence, le plus inepte que lon eust sceu choisir en tout le College des Cardinaulx, toutesfois paruenū à cette dignité par la menée du Cardinal Ascagne Sforce, qui meū d'auarice & esperant quelque bonne recompense, lui mit le Tiare sur la teste, & le nomma Alexandre, dont puis apres se trouua mauuais marchant & mal païé du Pape ingratissime. En ce temps la, Loïs Sforce surnommé le Maure redoubtant beaucoup la puissance du Roi Alphonse d'Arra-

*Le Cardinal
de Medici re-
tourne à Flo-
rence en qua-
lité de Legat.*

*Pierre de Me-
dici instalé au
gouuernement
de la Republi-
que.*

gon, & de Federic son frere, stimula le Roi Charles Lôis Sfora
 huitieme de passer en Italie, promit l'aider en la con- stimule le Roi
 queste du Roiaume de Naples, & lui donner entrée Charles huit-
 au Duché de Milan. Le Roi suscitè passa les monts, ieme à pas-
 accompagné d'un nombre infini de fanterie & de ca- ser en Italie.
 uallerie pour l'assurance de laquelle feist suiure quāt
 & quant plusieurs pieces de canons tous afustez de
 mesme. Le Pape Alexandre tenoit le parti du Roi Al-
 phonse, aussi faisoit Pierre de Medici comme chef
 principal des Florentins, adolescēt d'esprit singulier,
 mais de force & de fortune nō semblable à son pere.
 Depuis la mort duquel auoit proietté de tousiours
 se maintenir en homme de guerre, pource marchoit
 tousiours en armes & fort bragardemēt, faisoit tour-
 nois & ioustes sachant que ces gentilleses seruoiēt
 beaucoup à gangner la grace du peuple, ainsi qu'il
 auoit appris de son pere & de son aieul. Mais combien
 que ces choses fussent dignes d'un tel & si gentil Sei-
 gneur qui vouloit garder sa reputation entiere, si est
 ce qu'elles le retiroient plus que de raison, des affai-
 res de la Republique: & tellement l'en degoustoient, Pierre de Me-
 que souuentefois s'amusant à la chasse, à la vrollerie, dicci se retire
 ou à faire l'amour çà & là, ne se donnoit beaucoup trop des affai-
 de peine de ce que faisoient les Magistrats, alloit peu res de la Re-
 souuent au palais, & ne vouloit doner audience aux publique.
 citoiens qui la demandoient: ores que son feu pere
 lui eust expressement enioint de vaquer diligēment,
 ausdicts affaires. A raison de laquelle nonchalāce, lui
 suruint vn tresgrand infortune tout au commence-
 ment de ses premiers chef d'œuvres: car Iean & Lau-

Jean & Laurent de Medici conspirent contre le seigneur Pierre.

rent de Medici tous deux de sa parenté, mais mal contents de son bon heur, & pource lui portans mortelle enuie, conspirerent sa mort, iusqu'à resouldre de le massacrer par quelque moien que ce peust estre: toutesfois ils ne sceurent estre si secrets en leur fait, que la conspiration ne fust descouuerte, pource furent bannis du Florétin, le seigneur Pierre ne voulât qu'on

Jean & Laurent de Medici bannis.

procedast plus rigoureusement contre eulx, à cause qu'ils estoient de son sang. Soudain la trompette de France aiant passé les Alpes, commença d'effroier les aureilles des confederez du Roi d'Arragon, principalement celles des Florétins, ausquels le Roi Charles huitieme, auant qu'entrer plus auant, enuoia le seigneur d'Aubigni pour les gangner, & attirer à sa ligue. Mais Pierre de Medici respondit, que iamais

Responce de Pierre de Medici au seigneur d'Aubigni.

crainte aucune de danger ou menace de guerre, ne lui feroit rompre l'accord, que son feu pere Laurent, & le Senat de Florence auoient passé avec les Rois d'Arragon, & que le Roi de France ne lui debuoit sçauoir mauuais gré, s'il gardoit sa promesse & sa foi. Laquelle violant ne tomberoit en petit danger, entendu que ceulx d'Arragon, voisins de la Toscane, se pourroient facilement venger de l'iniure qui leur seroit faicte. Cette responce ouïe, le Roi Charles aiant veu à Pauie Loys Sforce, feit en diligence trauerfer les monts Apennins à son armée, saisit presque tout

Le Roi Charles huitiesme assiege Serreane.

le Geneuois en Ligurie, & arriua à Serrezane premiere ville du Florentin, laquelle il feit assieger de tous costez & battre à coups d'artillerie. Cette maniere de guerre non encores vsitée en Italie estonna beau-

coup

coup les Florentins, qui soudain enuoierent Pierre de Medici vers le Roi de France, pour moiennner quelque bon accord. Car Federic d'Arragon frere du Roi Alphonse auoit ia esprouué la force des François à Portoueneré, & son fils Ferdinand estoit brusquement repoulsé en Lombardie par les mesmes François, de sorte que les dieux & les hommes sembloiét combattre pour le Roi Charles. Au camp duquel quand le seigneur Pierre fut arriué, & qu'il se veit inegal pour soustenir vn si grand faiz de guerre, se soumit à telles conditions que la Maiesté du Roi voulut donner : iusqu'à mettre en ses mains les villes qu'il demandoit en la Toscane, pourueu qu'il pleust au Roi le prendre en sa protection, & faire que son honneur lui demeurast sain & entier. Car il se desfioit grandement de Iean & de Laurent de Medici, qui chassés de Florence (comme nous auons dict) estoient retirez vers le Roi Charles, auquel auoient donné à entendre, que le seigneur Pierre auoit seul empesché que la ligne des Florentins se fist avec les François, comme celui qui estoit dedié du tout à ceux d'Arragon. Par mesme moien medisoient de lui en tous endroits, & taschoient le ruiner par monopoles & echauguettes. Toutesfois le Roi Charles le receut humainemēt à sa venue, & sans respecter les rapports diffamatoires de ses ennemis lui feit tresbonne chere. Aussi en auoit il occasion bien grande: car le seigneur Pierre pensant faire le prouffit de sa Republique, & maintenir sa maison en son premier estat, lui fit trop legerement deliurer les villes de Serrezane,

*Le seigneur
Pierre est en-
uoyé vers le
Roi Charles.*

*Pierre de Me-
dici deliure
trop legeremēt
au Roi Char-
les plusieurs
places fortes
du Florentin.*

de Pierre saincte, de Pise, & de Liburne, places merueilleusement fortes, & situées le long de la marine. Mesme lui offrit passage par la ville de Florence, non tel (comme il disoit) ne si magnific que meritoit sa Maiesté, mais tel que la ville pouuoit porter. Ce pendant nouuelles lui vindrent, que ses malueuillans tenoient des propos estranges touchant ce qu'il auoit contracté avec le Roi Charles, que chacun en parloit mal, & que le Senat en murmuroit bien fort, dont il ne se fault beaucoup esmerveiller: car le ieune homme auoit alliené de soi vn grād nōbre des amis de son feu pere, par sa maniere de viure, en laquelle s'entretenant vn peu trop librement, faisoit l'amour à plusieurs dames de maison, iusqu'à donner martel en teste à leur maris: à quoi sa mere Clarice connoissant l'humeur du personnage, auoit taché de remedier d'assez bonne heure, lui faisant espouser sa parente Alphon sine de la famille des Vrsins, ce que pourtant ne l'auoit totalement retiré de ses plaisirs. Oultre cette gaillardise d'amour, il montoit quelquefois en choler plus que de raison, mais on l'en retiroit aussi facilement qu'il y estoit entré, par l'harmonie de quelque instrument musical, ou par le recit de quelques vers gaiement prononcez, en quoi le ieune Seigneur se connoissoit fort bien, cōme celui qui en auoit receu l'instructiō de Politiā, lors q son pere estoit encor en vie. Aduerti des propos scādaleux que lon tenoit de lui, retourna viftement à Florence pour y remedier: mais il la trouua merueilleusement esmeuē, à cause de la paction par lui faicte au grand desauantage de la Re-

*Proclinité du
seigneur Pier-
re à faire l'a-
mour & à
quelque fois se
colerer plus
que de raison.*

publique, & les anciens ennemis de sa maison erigez en l'esper de regagner leur liberré. A raison desquels troubles, apres auoir sondé l'affection de ses amis, & trouue que les vns brâloient les autres ploioient d'v-
 ne part & d'autre, & quelques vns totalement abandonnoient son parti: delibera monter au palais, pour faire trouuer bon à la seigneurie ce qu'il auoit passé avec le Roi de France. Mais cōme il s'ingeroit d'y entrer, laques de Nerli lui ferma la porte au nez: en quoi veritablement fortune lui feit connoistre n'y auoir chose plus legiere & fragile, que la reputatiō, laquelle sapuian sur la seule affection des hōmes ne se munit de la puissance des armes. Deboutté en cette façō, fut contraint se retirer chez soi, pource que le peuple cōmençoit à s'esleuer, & à ietter des pierres çà & là: toutesfois se sentant offensé par cette ignominie, & s'en voulât véger, mit sa famille en armes, s'abilla d'un corselet & d'un acoustrement de teste, puis commanda faire entrer en la ville quelque gens de cheual q̄ Paul Vrsin son allié, remenoir du cap de Serrezane, & tenoit encores es enuirōs de la ville. Mais quand on lui raporta que François Valori l'un de ceux qui estoient allez en Ambassade vers le Roi Charles, estoit ia en armes par la ville, & qu'il asēbloit le peuple en deliberation d'en estre conducteur, soudain le courage lui faillit soupçonnant que le Roi de France ne lui renoit promesse & qu'il l'abandonnoit. Pource denué de tout conseil, hors celui de quelques vns l'exortans de plus tot regarder au salut de sa personne, qu'à la cōseruation des biens qu'il auoit à Florence, sortit la ville

*Pierre de Medici trouue l'at-
fection de ses a-
mis grādemēt
refroidie.*

*La porte du
palais fermée
à Pierre de
Medici.*

*Le seigneur
Pierre se met
en armes pour
venger son in-
jure.*

*Pierre & Ju-
lian de Medici
quittent
Florence, &
se retirent à
Bologne.*

avec Paul Vrsin, & accōpagné tant de son frere Iuliã, que de quelques amis ses plus fideles, se retira à Bolōgne gaillardemēt escorté de la caualerie dudit Vrsin. Le Cardinal demeura le dernier, qui toutesfois (pour euader plus secretemēt) despouilla son habit rouge, prit celui d'un Cordelier, & par ce moien exēpté des mains du peuple, qui ça & là couroit par la ville cōme enragé, se retira au monastere S. Marc estimant debvoir estre le biē receu au lieu q̄ ses predecesseurs auoient basti, mais les meschās moines ne lui voulurēt endurer. Ainsi frustré de ce refuge ne sceut faire aultre chose que s'acheminer à vne des portes de la ville nō encores occupée par ses ennemis esleuez au bruit de la fuitte des deux autres freres, en laquelle trouuant vn cheual tel que fortune lui voulut presenter, mōta dessus, & prit la traitte de Bolōgne par lieux egarez, à fin de n'estre descouuert. Iule de Medici leur cousin qui par le cōmandement du seigneur Pierre auoit porté l'auertissemēt à ceux de Pise, pour mettre leur ville en la main des François, acertené du defastre de ses cousins se sauua d'une aultre part. Apres cette fuitte le peuple acourut de tous costez pour sacager leurs maisons, en premier lieu rōpit les portes des iardins excels q̄ le seigneur Pierre auoit pretieusement meublez, & emporta tout le meuble, enfoncea la maison du Cardinal située pres l'Eglise S. Antoine, & la pilla de fond en cōble. De ce pas se voulut ruer sur la maison du seigneur Pierre, mais les Magistrats l'en empescherent, pource qu'on l'auoit richement preparée de tapis & de pretieus meubles pour la reception du Roi de

Le Cardinal de Medici se sauua en habit de Cordelier.

Le Cardinal se retira à Bolongne.

Rage effrenie du peuple à piller les maisons des Medici.

Frâce. Qui pis est encor, les trois freres furēt par edict publicq declarez ennemis de la Republique, & recompense promise à ceux qui les tueroient ou remeneroient viuants à Florence. Leurs armoiries furent arrachées çà & là, sans qu'il en demeurast vne seule enseigne par la ville, l'encamp de leurs biens publié, la maistresse porte de la maison, que l'ancien Cosme auoit fait bastir la plus superbe d'Italie, & qui tousiours auoit esté vn vrai theatre de gentillesse, de vertus & de lettres, fut fermée en signe d'infamie, & vn seul huis de derriere ouuert, par lequel furent introduits tous ceux qui vouloient achepter des meubles à l'enchere. Là se voioit, oultre vn nombre infini de tapis d'or, de soie, & de plusieurs aultres rehaultez de mesme estoffe, oultre les vaisseaux d'or & d'argent, vn monde de statues élaborées à l'antique, & composées de bronze, de cuiure, & d'arain: Là se voioit vn magazin de tableaux, peins par ouuriers les plus singuliers du monde, & le tout se deliurer à vil pris, ores que les Seigneurs de cette maison eussent par l'espace de soixante ans, mis peine de recouurer ces riches meubles, non tāt pour en orner leurs edifices, que pour en faire plaisir au publicq, quand besoin en seroit. Depuis que ces biens auoient esté acquis, on ne les auoit veuz decouuerts en si grand nōbre, qu'ils furent le iour de cet encamp, auquel chacun les pouuoit voir & contempler à l'aise, chacun en pouuoit achepter, chacun y repaistre ses yeux, non toutesfois avec vn tel plaisir que les hommes reçoient ordinairement d'vne belle peinture: car la memoire re-

Les trois freres de Medici declarez ennemis de la Republique.

Les biens des Medici sont vendus à l'enchere.

Pretieuses antiquitez trouuées parmi les biens des freres.

freschie de l'ancien Cosme, & de Laurent contrain-
gnit quelques vns des plus aspres achepteurs, de
pleurer en despit qu'ils en eussent. Mais quoi? ce
doux nom de liberté (que tousiours faisoient sonner
en leur bouche) leur donnoit le credit de desrobber
à souhait: ne plus ne moins que si par vn cōbat cruel
& dāgereux, eussent chassé de leur ville les plus enor-
mes tyrans de tout le monde, & non ceux qui tant
pour leur singuliere vertu, que pour leurs grans me-
rites, estoient à bon droit les Princes de la cité. Cho-
se, qui finalement feit mal au cueur à plusieurs, & les
força d'attester que cette noble famille estoit indi-
gne d'un tel sac: specialemēt quand on se mit à four-
rager la bibliotecque, laquelle premierement le sei-
gneur Cosme, puis son fils Pierre, & recentemēr Lau-
rent, auoient amplement fournie de tous liures rares,
Hebrieux, Grecs, & Latins, & à l'augmētation de la-
quelle tant de bons esprits auoient trauaillé, & tant
d'hommes peregriné, que la Grece en estoit presque
demeurée vuide. Je croi que les Gots ne firent pis,
lors qu'ils prindrent Athenes, que les Flōrentins lors
qu'ils pillerent cette bibliotecque. Philippe de Com-
mines estant lors à Venise pour les affaires du Roi
Charles, escrit en son histoire, que le seigneur de Ba-
lassant arriué à Florence pour faire le logis du Roi
en la maison du seigneur Pierre, se mit le premier à
prendre, quand il sceut la fuitte de son hōste, disant
que la banque que les Medici auoient à Lyon, lui
debuoit grāde somme de deniers. Entre aultres cho-
ses prit vne licorne entiere montant à la valeur de six

*La bibliotec-
que des Medici
pillée.*

*Le seigneur de
Balassant com-
mence de piller
la maison de
Pierre de Me-
dici.*

ou sept mille ducats, & deux grandes pieces d'une aultre, avec plusieurs biens desquels il feit son prouffit. Les aultres feirent comme lui en vne maison en laquelle le seigneur Pierre auoit ferré la plus part de son vaillant. Le peuple pillà tout, la Seigneurie eut vne partie des plus riches bagues, & quelques vingt mille ducats lors trouuez en son banc, sans vne infinité de pots d'agate, de camaieux taillez en perfection, & bien trois mille medalles d'or & d'argent montantes au pois de quarante liures, de façon qu'en tout le reste d'Italie n'y en auoit autant. En somme Pierre de Medici perdit ce iour (par le recit dudit de Commynes) plus de cent mille escus, qui n'est tant de beaucoup q̃ ce qui est porté par les histoires d'Italie. Aussi est il croiable, q̃ la seule bibliotecque aprochoit biē pres de cette somme. Les ieunes Seigneurs retirez à Bolongne, conneurent soudain n'y pouoir long temps demeurer en seureté, pource que Iean Bentiuele, au lieu de les receuoir humainemēt, & de les consoler en leur affliction, les auoit de premiere arriuée aigrement repris, de ce que sans auoir executé quelque acte genereux contre leurs aduersaires, & sans en auoir massacré quelques vns, estoient retirez sans coup ferir, auoient quitté leur gouuernement, ville, maisons, & biens, finalement despouillez de toutes leurs richesses estoient honteusement retirez vers lui comme gens exillez & banis. De laquelle reprehension cōme nullement propre pour aleger leur calamité, prindrent occasion de prouuoir à leur affaire. Pource le seigneur Pierre se-

*Richesses ex-
quises pillées
en la maison
du seigneur
Pierre.*

*Iean Benti-
uele afflige les
Medics au
lieu de les con-
soler.*

retira à Venize, le Cardinal, son frere Iulian, & son cousin Iule à Tiferne ville appartenante aux Vitelloci leurs anciens amis. De Commynes estoit à Venize quand Pierre y arriua en assez mauuais ordre, & escrit de lui, qu'il demeura deux iours hors la ville, auant que d'y entrer, pource q̃ les Venitiens estoient en doubte de le receuoir: iusqu'à s'enquerir au seigneur d'Argenton de ce que le Roi Charles pourroit penser d'eulx, si d'auenture ils receuoient Pierre de Medici, tant craingnoient alors lesdits Venitiens de desplaire au Roi de France. Mais Argenton desirant aider le seigneur de Medici, leur respondit, que veritablement il croioit sa fuitte n'auoir esté pour crainte qu'il eust du Roi de Frâce, mais plus tot pour celle qu'il auoit eu du peuple Florentin mal animé contre lui, à cause de quelques places deliurées au Roi: lequel, à son iugement, n'offenseroient en la reception dudit de Medici. Cela fur cause qu'il entra en la ville & alla salüer la Seigneurie, qui le feit loger honnestement, avec permission de porter armes, à lui & à quinze ou vingt seruiteurs de sa maison. Au reste lui feirent fort grãd honneur, combien que Cosme son bifaïeul les eust autrefois empeschez de gagner le Duché de Milan. Le lendemain de sa venue le seigneur d'Argenton l'alla voir, & entendit de lui tout le discours de sa mauuaïse fortune. Entre autres choses lui compta qu'il auoit tout perdu, iusqu'au credit de cent ducats seulement, lesquels vn certain marchand auoit refusé à vn de ses facteurs, lui demandant des draps montans à la vailleure de cette somme,

pour

*Les Venitiens
font doubte de
receuoir Pier-
re de Medici.*

*Pierre de Me-
dici est receu à
Venize avec
permission de
porter armes.*

*Le credit de
cent ducats re-
fusé à vn
des hommes
du seigneur
Pierre.*

pour lui & pour son frere . Dont le pauvre Seigneur
 se disoit plus fâché que de toute sa perte . Considéré
 qu'un de ses simples seruiteurs auoit autrefois esté
 occasion de maintenir vn Roi d'Angleterre en sa
 grandeur , sçauoir est Edouard quatrieme , auquel
 durant la guerre de son Roiaulme ledict seruiteur
 auoit fourni plus de six vingts mille escus . Et vn au-
 tre appelé Thomas Portunai de sa mesme maison,
 auoit esté pleige entre ledict Edouard & le Duc
 Charles de Bourgongne de cinquante mille escus
 pour vne fois , & de quatre vingts mille pour vne au-
 tre . Telle est la face de fortune qui se fait belle & lai-
 de quand bon lui semble . Mais ie vous prie voions,
 comme le malheur ne peult lascher vn hōme quand
 il s'en est saisi , ains tache de plus en plus le rendre mi-
 serable . Si les freres n'eussent quitté Bolongne com-
 me soudainement ils feirent , leur affaire se fust bien
 porté , & eussent rentré en leur premier estat pour y
 gouverner mieulx que iamais . Car si tot que le Roi
 Charles arriua à Florence , plusieurs capitaines Fran-
 çois , & entre aultres monsieur de Bresse frere du
 Duc de Sauoie , acompagné du General Briçonnet,
 & du seigneur de Beaucaire fauorisans la maison de
 Medici , commencerent à se fâcher des prolixes &
 cauteleuses cōsultations , que faisoient messieurs les
 citadins de Florence , lors qu'il fut question de capi-
 tuler leur confederation avec le Roi de Frâce . Pour-
 ce feirent entendre au Roi que lon auoit offensé sa
 Maïesté , en ce que les Medici auoient esté chassés &
 pillés , seulement pour lui auoir deliuré quelques

*Un des serui-
 teurs du sei-
 gneur Pierre
 auoit autrefois
 presté six
 vingts mil
 escus au Roi
 d'Angleterre*

*Quelques Sei-
 gneurs de Frâ-
 ce, remonstrent
 au Roi Char-
 les l'ouure fai-
 te aux Medici.*

places du Florétin, suiuant leur compromis, & la foi qui lui estoit donnée. Et qu'il appartenoit à sa grandeur de les rappeler & remettre en leur gouvernement. Le ieune Roi aprouua fort bien leur dire, ioint qu'estât logé en la maison des Medici comme la plus magnifique de Floréce, y trouua Madame Alphonfine espouse du seigneur Pierre merueilleusement desconfortée à cause que sa maison auoit esté exposée au pillage de ses ennemis, sans qu'elle & son petit fils eussent en rien forfait. Le Roi la cōsola le mieulx qu'il peust, se monstrant fort indigné de ce que les Florentins auoient iniquemēt exillé le seigneur Pierre, auquel autrefois auoit donné sa main, avec promesse de ne l'abandonner en sa necessité. Cela fut cause que les principaulx de son cōseil aduiserent qu'on reuocqueroit Pierre, avec vne confirmation Roiale de sa premiere authorité, entendu qu'il seroit beaucoup plus honorable & commode au Roi, de transiger avec vne ville gouvernée par le libre conseil d'un seul Prince (spécialement és importances de la presente guerre entreprise contre ceux d'Arragon) que d'attendre les decrets d'un peuple inconstant & variable, qui n'a coustume de disputer des affaires sinon par concions turbulentes, & suffrages qui se vendēt au plus offrant. Mais Pierre fut en vain cherché par les gens du Roi Charles, qui rour expres se transporterent à Bolongne pour le trouuer, & le faire iouir de la bōne fortune, que l'occasion du temps & la faueur du Roi lui presentioient. Or pource que plusieurs raisons mouuoïēt le Roi Charles à l'auan-

*Auis pris
par le conseil
du Roi Char-
les sur la reuo-
cation de Pier-
re.*

*Le Roi Char-
les enuie à
Bolongne cher-
cher le sei-
gneur Pierre
pour le resta-
blir en son
gouuernemēt.*

cement de son voiage de Rome, son meilleur fut de transiger avec les Florentins, à fin que plus tot il expediait son dessein. L'accord fut tel, que les Florentins donneroient au Roi cent cinquante mille escus, lui presteroient les places ci dessus mentionnées, lesquelles toutesfois leur rendroit quatre mois apres qu'il seroit dedans Naples, ou plus tot s'il retournoit en France, changeroient la fleur de lis rouge estant en leurs armoiries, & prendroient celles du Roi, lui de son costé les prendroit en sa garde & protection, deffendrait leur liberté, ne fauoriferoit d'auantage les Medici, & ne donneroit secours à ceulx de Pise qui par son moien pensoient auoir recouré leur liberté. Ce qu'il promit de faire, & leur iura sur le grād autel de l'Eglise sainct Iean. Quand à l'argent Philippe de Cōmines dict n'y auoir eu que six vingts mille ducats, dōt on en paia cinquāte mille à l'heure mesme, & le reste en deux paiemens qui suiuirent de bien pres. Quand le Roi de France eust par vne guerre victorieuse cōquesté ce qu'Alphōse & son fils Ferdinand auoient au Roiaulme de Naples & de Calabre, aduertissēmēt lui vint de quelques menées secrettes, que les Potētiats d'Italie faisoient pour deliurer leur païs de ses mains, & des propos qu'ils tenoient pour lui fermer le retour en son Roiaulme de France. Pource laissa monsieur de Montpensier, lieutenant au Roiaulme de Naples, avec vn bon nombre de fanterie & de cauallerie: lui acompaigné du reste de son armée ne montant qu'à dix ou douze mille hommes pour le plus, marcha iusqu'à Fornoue, où rencōtré de l'exer-

*Accord entre
le Roi de France
& les Florentins.*

*Les Potētiats
d'Italie se li-
guent pour
clorre le passa-
ge au Roi de
France.*

*La victoire
du Roi Char-
les à Fornoue
contre les Ve-
nitien et les
Milanois.*

cite des Venitiens, des Milãnois, & de plusieurs aul-
tres principaulx d'Italie tous liguez ensemble pour
lui clorre le pas, les deffist brusquement, & les mit
tous en route pres la riuere du Tarre l'an 1495. En
laquelle iournée Virgine Vrsin chef alors de cette fa-
mille, pris au parauât par les François, trouua moien
de se deslier de leurs mains ainsi que la bataille se
donnoit. Les François l'auoient laissé prisonnier en
vn petit village pres de leur camp, mais les voiant si
fort empeschez qu'ils n'auoient occasion de penser
à lui, se sauua subtilement de leurs liens, & ne cessa
d'aller iusqu'à ce qu'il arriuaist à la Romagne : où son
premier ceuvre fut d'assembler plusieurs gens, entre
autres quelques vns de ses plus grãs amis, & de ceux
là, qui quand & lui auoient esté rompus au camp de
Nole par les François. Pour lesquels remettre en équi-
page de guerre (car tous auoient perdu leurs armes &
leurs môtures) s'adressa aux seigneurs de Medici lors
estans à Rome, & leur promit de les remettre en leur
premier estat, dedãs le prochain yuer, iusqu'à les ren-
dre possesseurs paisibles de la ville de Florence, s'ils le
vouloient secourir d'argêt pour soustenir les fraiz de
l'amas qu'il faisoit. Les freres se fians à la singuliere
vertu de celui qui leur estoit ami de toute anciëneté,
ne doubterēt lui departir grãd nōbre d'escus, au moie
desquels lui & Pierre de Medici amasserent és enui-
rons de Peruze quelques legeres cōpaignées, qu'eulx
mesmes feirent trauerfer l'Apennin, & vistemēt en-
trer au Florétin, premier q̃ lon en eust entēdu quel-
que nouuelle. Les Florétins occupez adōc à la guerre

*Les Medici
se ioignent
avec Virgine
Vrsin leur al-
lié, pour ren-
trer en leur
ville.*

de Pise sebaïrent d'une si soudaine expedition, & furent contrains mander vne partie des Capitaines & soldats employez au faict de ladicte guerre, munir Arece & Cortone villes de leur appartenance, & regarder songneusement que les allies de Medici lors estans à Florence ne monopolassent en secret pour aider ceux qui venoient à main forte troubler le gouuernement erigé de nouveau. Toutesfois leur diligence n'abaisa le cueur de Virgine & de Pierre, qui bien entalentez de combattre Ranuce Martian capitaine de l'exercite Florentin, ia voltigeant en la campagne, aduertissoient leur soldats de bien faire, & n'atendoient que l'heure pour frapper, quand Camille Vitelli se transporta en leur camp, pour au nom du Roi de France exorter le seigneur Virgine de prendre son parti contre Ferdinand d'Arragon, qui auoit repris Naples, & guerroyoit le Prince de Montpésier en la Pouille. A quoi pour l'inciter d'auantage, lui promit solde si grande qu'il voudroit demander, tât pour lui que pour ses soldats. Virgine esmeu de ces promesses, & plus encores de l'argent present que le Roi lui enuoioit, prefera son parti à celui des Arragonnois, ores qu'il fust grandement dissuadé de le faire par plusieurs de ses amis, ausquels neantmoins ne voulut acquiescer, couurant son entreprise de ce, que les Colonnaïs capitaulx ennemis de sa maison auoient quitté l'alliâce du Roi Charles pour secourir Ferdinand: & par moïës obliques lui auoiēt osté quelques places de son domaine. Au reste mit peine auât que partir, d'apaiser le seigneur Pierre de Medici, se

Camille Vitelli vers Virgine l'rsin pour le Roi de France.

Virgine Vrsin rompt son camp au Florentin pour aller à Naples au secours de Montpensier.

plaignant assez de se voir abandonné de lui en sa nécessité: & lui promit, si tot que la guerre de Naples auroit pris fin, qu'il ne cesseroit iusqu'à tant qu'il fut remis en son entier. Consideré, qu'oultre les plaisirs que lui & les siens recentemente lui auoient faits, l'alliance de leurs maisons & l'amitié de si lōg tēps acquise, le contraignoient n'oublier chose aucune de son debuoir en ce, qui pourroit appartenir à leur prouffit & honneur. Les freres ainsi tombez de l'esperance qu'ils auoient au seigneur Vrsin, furent vn an entier sans entreprendre aucun fait: ce pēdant toutesfois ne cessèrent de solliciter par gens interposez, leurs anciens amis de Florēce, & d'en acquerir de nouueaux, iusqu'à les chercher aux conditions plus basses, à fin que si vn iour les Magistrats s'elisoient de leur troupe, il fussent par leur moien reuocquez au païs. Mais leur peine ne prouffita beaucoup en cet endroit, pource que la plus part du peuple estoit entretenue contre eux, par vn certain precheur Iacobin nommé Ieronyme Sauonarola, homme de grandes lettres & bien fort eloquēt, qui tant en ses predications publiques, qu'en ses deuis particuliers auoit tellement gāgné le cueur du peuple, qu'il n'y auoit celui qui ne le reueraſt cōme vn Prophete enuoïé du ciel: de sorte qu'il ne se faisoit es maisons priuées chose aucune de consequence, ni au Senat aussi, que l'aduis de cet hōme ni fust interposé, tant grande estoit l'opinion de sa vertu, & la reputation qu'il auoit gāgnée par son bien dire. Or ce Iacobin estoit capital ennemi de ceux de Medici, pour lesquels rendre plus odieux, reprenoit

En quelle reputation Ieronyme Sauonarola estoit à Florence.

ordinairement en ses presches la forme de Republique que les Florentins auoient gardée, durant le gouuernement des Medici, & la nommoit Oligarchie c'est à dire puissance de peu de testes, n'estât à son dire qu'une force & violence de gouuernement. Au moïé desquelles calumnies il auoit suscité beaucoup de partialitez en la ville, tellement que plusieurs citoyens honorables le reprindrent, pource que se desuoiant de la religion contemplatiue, vaquoit trop ambitieusement aux affaires de la Republique, & plus que l'estat d'un Religieux ne demandoit. Dont aduint que les trois freres de Medici Pierre Iean & Iulian trouuerent aisément quelques vns à Florence desirans la suppression du gouuernement nouveau, & l'introduction d'un plus honneste, suiuant lequel les hommes de qualité enrichis de bonnes lettres & de vertu, auroient lieu au cōsistoire, sans y estre souillez d'une troupe de gēs indoctes & abiects, que lors on appelloit au conseil pour deliberer des choses cōcernantes la paix ou la guerre, nō par efficace de bon iugement, mais par le nombre de leurs suffrages: Ausquels indignes personages l'entrée du palais estoit si ouuerte, que les patritiens laissez arriere, on voioit à toute heure les ords & sales Mercadās sortir de leurs boutiques, & prendre la robbe longue, pour entrer au conseil quand il estoit besoin. En ce temps là Messire Bernard Neri estoit Gonfalonnier de la iustice, homme sage & prudent, & iusques là favorable à ceux de Medici, qu'il haioit à mort les autres qui sous vn faulx pretexte de Religion auoient mis

*Sauonarola suscite plusieurs ci-
factiōs à Flo-
rence.*

*Quelle estoit
la forme de la
Republique
Florentine, en
l'absence des
Medici.*

*Messire Bern-
nard Neri
Gonfalonnier
de la iustice.*

en credit le moine Sauonarola. Il auoit pour alliez & fauteurs de son parti, Messire Nicolas Ridolfi, Laurent Tornaboni, & Iean de Pucci citoiens richissimes, & des premiers de Florence : qui aians assemblé vn grād nōbre d'armes en leurs maisons, pour equipper leurs adherens quād besoin en seroit, manderent à Pierre de Medici qu'il se hatast de retourner à la ville, avec la plus grāde & forte compagnée qu'il pourroit, car il n'y auroit faulte que le Gonfalonier secon-
 dé de tous les amis qui lui restoiēt encor à Florence, ne le receust au palais. Avec ce q̄ les manouuriers & pauures artisans tourmentez de faim, à cause du bled grandement encheri, mauidissoiēt publiquemēt les Magistrats, louoiēt magnifiquement ceulx de Medici, qui durant leur gouuernement auoiēt si bien prouueu aux necessitez de la ville, qu'il n'y auoit eu famine aucune de leur temps, tāt ils s'estoiēt mōstrez diligens à faire amas de grain, lors que la terre menaçoit le peuple de q̄lque sterilité, mesme auoiēt departi de leurs biens à tous ceulx qui sembloient endurer quelque paureté. Le seigneur Pierre aduertit de cette bonne affection, communiqua son affaire au capitaine Liuiā freschement reuenu de la guerre d'Atelle au païs de Pouille, en laquelle monsieur de Montpensier auoit esté mis en routte par Ferdinand, & le seigneur Virgine Vrsin arresté prisonnier à Naples, ou il mourut biē tot apres, de fiebure ou de poison. Ce capitaine recueillit quelques vieilles bandes qui s'estoiēt saulüées de cette deffaicte, & entreprit de remettre les Medici en leur premier gouuernement,

Le Gonfalonier Neri & ses alliez, mēdent secretement à Pierre de Medici, qu'il retourne à Florence.

*Le capitaine Liuiā entre-
 prēd de remettre les Medici
 en leur ville.*

ment, ainsi qu'au parauant Virgine Vrsin auoit promis de faire. Soudain passa le Sienois, ou le seigneur Pierre & son cousin Iule attirerent les Petrucci leurs anciens amis & alliez. Ce fait conduirent leur entreprise avec vn tel silence, marchās vne nuit entiere par des chemins obliques, & non hārez, qu'ils se trouuerent deuant les portes de Florēce premier qu'il y eust paīsan aucun qui les eust aperceuz. Mais fortune leur fut tellement marastre, qu'ils ne sceurent arriuer auāt l'aube du iour, pource que toute la nuit auoient eu la pluie sur le dos, laquelle avec la pesanteur des har- nois, les empescha de si bien diligenter leur voiage qu'ils eussent voulu. Pierre & Liuiā sauancerent de grand courage pour faire entrer vne troupe de gens à cheual par la porte Catelline, toutesfois ils ne la peurent surprendre, pource que Paul Vitelli excité par le tumulte des citoiens y acourut de vitesse & promptement ferma ladicte porte. Le iour se fait grād, & mal commode pour executer l'entreprise, ainsi le cueur faillit aux partialistes des Medici qui faisoient la menēe dedans la ville, & ceulx de dehors furent repoulsez à coups de trait, dont on les salua par dessus la muraille. Pource ne pouuans venir à chef de leur dessein, sonnerent la retraite, & s'acheminērēt en tel ordre, que ceulx qui en venant auoient fait l'auantgarde, seruirent d'arrieregarde en deslogeant, pour faire reste à ceulx qui possible sortiroient de la ville pour les frapper en queue. Les Florentins iugerent aussi tot les Medici n'auoir attētē ce fait par leur seul mouuemēt ains par l'intelligence secrette de quelques ci-

Pierre de Medici & le capitaine Liuiā arriuent deuant Florēce.

Pierre de Medici & Liuiā se retirēt de deuant Florēce.

toies qui avec eulx auoient brassé cette cōspiratiō, & à cause de ce, se mirēt en tout debuoir d'en cōnoistre quelque chose. Au bout de deux mois, vn certain Antellius meu de quelques legeres cōiectures, accusa Messire Bernard Neri, le Magistrat duquel estoit ia expiré, & les dessus nōmez Ridolfi, Tornaboni, Pucci & Cambi, tous nobles & riches citoiens, qui conueincus du fait tāt par questions, que par tesmoignages, furent condamnez, non cōme voulut la plus part des citoiens contens seulement de leur exil, mais cōme il pleust à François Valori chef des sectateurs de Sauonarola. Cet hōme par vne turbulēte ferocité retira les Magistrats de la douce sentēce, qu'ils vouloiet pronōcer cōtre leurs citoiens, & pource qu'il haioit à mort Messire Bernard Neri à raison de quelque ancienne querelle, iamais on ne sceut le faire consentir au pardon des quatre aultres, entre lesquels il aimoit gradement Ridolfi & Tornaboni: car maistrisé de la rācune qu'il portoit à messire Bernard, fut cōtent que ses amis endurassent la mort, à fin de la faire souffrir à son ennemi. En la perplexité de ce iugement, les pauvres citoiens selon la coustume ancienne, appellerēt du Magistrat, suspect au iugement vniuersel de toute la ville: mais Valori obtint par vne harangue pleine d'inuectiues, & directement faicte contre ceulx qu'il voioit tendre à l'absolution des accusez, que les huit seuls des causes criminelles cōnoistroient de ce fait, sans en cōmuniquer avec les aultres iuges. Ainsi furent les cinq nobles citoiens decapitez en la prison par le seul arrest de ces huit, & seulement pour auoir voulu.

François Valori violente la iustice, pour faire condamner à mort, cinq citoiens fauteurs des Medici.

Bernard Neri, Nicolas Ridolfi, Laurent Tornaboni, Jean de Pucci, & Cambi, decapitez pour auoir fauorisé les Medici.

prouffiter à leur Republique . Mais la vengeance en ensuiuit bien tot . Car quand les corps furent exposez à laveuë du peuple (cōme est la coustume de Florēce, il fesimoient tellement , qu'il prit en indignation bien grande François Valori & le moine Sauonarola, iusqu'à parler ignominieusement & de l'un & de l'autre . Et tant s'en fault que la calamité fatale de ces bons citoyens diminuast le reste d'autorité que les Medici pouuoient auoir à Florēce, qu'au contraire, plusieurs au parauant leurs ennemis passerent de leur costé, & hardiment s'opposerēt aux fauteurs du moine Sauonarola: lequel à leur instāce fut si viuemēt poursuiui, qu'auant l'an passé celui qui du cōsentement vniuersel d'un peuple abesti auoit meritē d'estre tout vif trāsferté au consistoire des Saincts, & qui par vne feinte hipocrisie auoit cōmandé aux affectiōns des citoiēs, fut par arrest du Senat condamné au feu , qui lui fut dressé en la cour du palais . Ce que plus le greua, fut vne trop libre reprehension, par laquelle il auoit taxé le Pape Alexandre, & publiquement presché ses censures estre de nul effect, ainsi n'estre aucunement à craindre . D'auantage, à fin de soustenir l'opinion que le peuple conceuoit de sa saincte vie , auoir protesté d'entrer vif en vn feu, duquel à l'aide du Seigneur sortiroit sans estre aucunement offensé . Ce que pourtāt le pauvre moine ne sceut faire , lors qu'il y fut precipité . Pendant le tumulte qui se feit à S. Marc, lors que Sauonarola fut pris, on entra de force en la maison de Valori, on la pillā, on y tua sa femme, lui pris & garotté pour mener au palais, y fut acheminé, mais on n'eut

Le moine Sauonarola brûlé en la cour du Palais.

La maison de Valori pillée, sa femme occise, & lui martelé comme au palais.

la patience que les iuges en diffent leur aduis : car les parés de ceulx qu'il auoit fait mourir au precedēt, le massacrerēt deuāt la maison du procōsul ainsi qu'on le menoit. Or combiē que le Cardinal de Medici entendist assez la fortune lui auoir autant mal dict, que les efforts de ses freres auoient estē vains, toutes les deux fois qu'ils festoient mis en peine de rentrer en leur païs, si est ce qu'il resolut, d'une fois encor aprouer la fortune pour ce faict mesme, & ce par le moien des Venitiens, tenans alors le parti de ceulx de Pise contre les Florentins, & contre Loïs Sforce Duc de Milan. Le Cardinal prenāt cette occasion par les cheueulx, pactonna avec les Venitiens, & leur promit faire seurement passer par l'Apēnin, les armées qu'ils enuoierent au secours de Pise : proueu que de leur part s'efforceassent de le remettre lui & ses freres en leur gouuernemēt. L'accord passé, les trois freres acōpagnez de leur cousin Iule, du capitaine Liuiā, de Charles des Vrfins, & suiuis d'une bōne troupe tāt de fanterie que de caualerie, descendirēt aux vallōs de l'Apennin, prindrent la ville de Maradi, hors mis le chasteau, qu'ils commencerent à battre. D'autre part les Venitiens conduits par le Duc d'Vrbino auoient ia gagnē le haut de l'Apēnin du costē qui decouure les plaines d'Arece & de Cortone, ainsi la guerre estoit fort allumée d'une part & d'autre : car les Florentins & ceulx nommément qui gouernoient la Republique, n'oublierent aucune chose qui leur semblast necessaire à se bien deffendre, comme ceulx qui bien auoient descouuert le principal point de ceste guerre

Les trois freres Medici li-guez avec les Venitiens.

ne tendre plus à l'affaire de Pise, mais à leur vie propre, de laquelle, si les Medici demeueroiēt victorieux n'auroient aucune pitié, pource qu'ils auoiēt esté debouttez par eulx, & leurs amis executez cōtre toute raison. Dōc si les vns battoiēt furieusement, les aultres se déffendoient courageusement, ioint que de iour en iour arriuoit quelque secours tant aux vns comme aux aultres. En fin pourtant la paix fut cōtractée entre ces peuples tant animez, & ce par l'intercession d'Hercule d'Este Prince de Ferrare, qui la moienna souz telle condition que les Venitiens retireroient la garnison qu'ils auoiēt à Pise, deormais ne supporteroient les Pisans contre les Florentins, & pour les fraiz de la presente guerre receuroient des Florentins vne somme d'argent qui fut spécifiée. Voila cōme le Cardinal de Medici aiāt fait preuue de la troisieme reuolte de fortune, proposā quitter l'Italie pour quelque tēps, & voyager par les pais estranges. Il eust bien voulu se retirer à Rome, mais il voioit bien n'y pouuoir demeurer en reputation, pource que le Pape Alexandre ligué avec les Venitiens & les Florentins, auoit pareillemēt fait accord avecques les François, de laquelle alliance preuoioit ne pouuoir resor-tir en Italie, qu'une confusion pleine de meurdres, & de calamitez. Licentié du Pape partir de Rome acompagné de son cousin Iule, & de douze Gentils hommes seulement, au moindre desquels s'estāt conformé en habit & équipage, se transporta à Venize, de là cheuaucha tout le long du Rhin, faisant quelque seiour és villes de Germanie, où lui & ses com-

*Paix traitée
entre les Vené-
tiens & les
Florentins par
le moyen du
Prince de Fer-
rare.*

*Le Cardinal
de Medici
part de Rome
pour voyager
aux pais estrā-
gers.*

paignons prindrent fort grand plaisir: pource que ne voulant se donner à connoistre, auoit cōmandé que par chacun iour se tirast vn sorr, moiennāt lequel vn de la compagnée seroit esleu, à qui les aultres obeiroient comme à leur souuerain Seigneur: pēsant par ce sort recreatif oublier la mauuaise fortune, qui iusqu'à ce temps lui auoit tenu facheuse compagnée. En cette recreation il disoit souuentefois, n'auoir iamais passé tēps plus ioieusement, qu'il faisoit cestui là, pource que chacun y estoit maistre à son tour, & rioit en liberté honeste. Sur le commencement de son voiage, le Magistrat d'Vlme (ville en Soabe) le receut fort honorablement, puis avec faufconduit le feit adresser à Cesar Maximilian, qui lui fit amiable recueil, tant pour le respect de sa dignité, que pour la grande renommée de ses deuanciers Cosme & Laurent. Mesme le loua fort, de ce que ne pouuant viure en repos plus honteux qu'honorable, auoit choisi vn voiage non moins digne de son singulier esprit, que honeste & cōuenable pour patiēmēt endurer les alarmes, dont la mauuaise fortune l'auoit assailli. Outre ce lui donna lettres adressantes à son fils Philippe Archeduc d'Austriche, par lesquelles lui recomman doit singulierement le ieune Cardinal: lequel apres auoir passé quelque temps aux villes de Germanie, descendit au bas païs de Flandres, & alla faire la reuerence à l'Archeduc Philippe, qui ne lui feit moins de bonne chere, qu'auoit fait son pere Maximilian. Delà courut iusqu'au bord de l'Océan en intētion de passer en Angleterre, si ses compaignons effroiez

*Cesar Maxi-
milian receit
amiablemēt le
Cardinal de
Medici.*

des menaces de la mer , ne l'en eussent detourné. *Le Cardinal est arresté en France pres la ville de Rouë.*
 Pource leur voulât complaire picqua droit en France, où quelques vns l'arrestèrent sur l'emboucheure de Seine à sept ou huit lieues de la ville de Rouen, & fut mis en seure garde (ores qu'il attestat estre le Cardinal de Medici) iusqu'à ce que son frere Pierre lors de bonne fortune guerroyant à Milan pour le Roi Loïs douzieme, eust obtenu lettres du Roi pour sa deliurance. Aiant trauersé toute la Gaule, donna finalement à Marseille, où il s'embarqua pour passer à Rome, mais assailli de la rudesse des vents, fut contraint prendre terre à Sauonne, où le Cardinal Iulian de Rouere nepueu du feu Pape Sixte, le receut magnifiquement. Ce Cardinal Iulian s'estoit retiré à Sauonne, pour quelques inimitiez anciènes, qu'il auoit avec le Pape Alexandre, ainsi se trouuerent ensemble trois Seigneurs exillez de leur païs, qui non long temps apres peruindrent tous trois, au plus hault degré de l'Eglise Chrestienne, car ils furent Papes comme fortune voulut. Apres le seiour de Sauonne les *Les trois freres de Medici* Medici passerēt à Genes, pour visiter leur seur Mag- *visitent leur seur à Genes,* delaine espouse de François Cibo, fils d'Innocent huitieme, où comme ils passoient le temps, nouuelles vindrent que Cesar Borgia fils du Pape Alexandre, faisoit de grandes conquestes en Italie, à la poursuite de son pere, & qu'il auoit pour compaignons en son camp, Paul, Iule, & Franciot, chefs principaulx de la famille des Vrsins. Pour finluer en sa *Les Medici s'associent avec Cesar Borgia* bonne grace, retournerent à Rome, & s'associerent avec lui, esperans estre reunis en leur estat par son

moien . Cefar à leur fufcitation paffa en la Tofcane, & affift fon camp à cinq mille de Florence, menaceât orgueilleufement les Florentins, fils ne fe mettoient en debuoir de reparer les iniures faïttes aux Medici, & prenant fur eulx l'occafion de cette guerre, combien que fon deffein fust non tant de prouffiter aufdits de Medici en ce fait là, que de cōtraindre la ville à nouuelles conditions, & en prendre le prouffit pour foi. Ce que les freres entendoient affez, & toutesfois le diffimuloient, chercheans tousiours quelque nouveau moien de paruenir à leur premiet deffein. Il y auoit au camp de Cefar deux capitaines Florentins, Raphael de Pazzi, & Marc Saluiatti, abhorrens fur tout le gouuernement populaire, auquel la ville de Florence pour lors eftoit reduitte . Ces deux promirent toute aide & faueur aux Medici, ensemble leur feirent entendre, comme fecrettement & en toute feureté ils pourroient pratiquer pour eulx les amis qu'ils auoient à Florence, à fin d'un iour certain occuper le palais, eteindre le gouuernement populaire introduit en la Republique, & remettre l'ordre patritien en fa premiere dignité . Ce qu'ils protefterent de mettre en execution, & bien tot : confideré qu'eulx entrez à Florence ne tomberoient iamais au foupçon de cette pratique, pource que leurs familles anciennement auoient eu de trop grandes inimitiez avec celle de Medici. Les Vrsins d'autre part promirent mener leurs compagnées iufqu'aux portes de la ville, fans en aduertir Cefar Borgia, & y entrer fi la fortune leur difoit bien . Mais pendant que les amis des

Les capitaines Pazzi & Saluiatti Florentins, entreprennent pour les Medici.

des trois freres, prolongeoient leur affaire, tachans
 gangner tousiours plus grandes forces, à fin de be-
 songner plus seurement: le Pape Alexandre, vers
 qui les Florentins auoiēt enuoié leurs ambassadeurs
 le supplier de vouloir tant faire, qu'ils ne receussent
 aucune iniure de son fils, à l'appetit des exillez de Me-
 dici, ~~re~~scriuit à Cesar qu'il eust à preferer l'amitié d'un *Cesar Borgia*
 puissant peuple, aux promesses de ces bānis. Laquelle *est reuocque*
par son pere.
 exortation du Pape ne tendoit à aultre fin, sinon que
 son fils Cesar dissimulant ne pouuoir en cet endroit
 obeir à son pere, à cause de la foi donnée aux Medi-
 ci, & d'aultre part, ne debuoir sans grande note de
 desobeissance, mespriser le commandement de son-
 dict pere, vendist plus cherement aux craintifs Flo-
 rentins la foi qu'il auoit promise à leurs ennemis, ou
 aux Medici l'esperance qu'ils auoient en cette foi,
 comme il aduint aussi du costé des Florentins. Car
 Cesar Borgia aiāt par sa dissimulation receu vn grād
 denier des Florentins coustumiers d'achepter le sa-
 lut publicq à Force d'argent, retira son armée de la *Borgia retire*
son armée de
la Toscane.
 Toscane, & les Medici donnerent bon ordre qu'ils
 ne fussent par la fraulde dudiēt Cesar (homme fort
 leger & prōpt à rompre ses promesses) liurez à leurs
 ennemis, qui bien eussent voulu les achepter de Ce-
 sar à pris excessif, pour les faire mourir cruellement.
 L'an suiuant les pauvres freres tant de fois frustrez de
 leur espoir, routesfois acoustumez par la necessité, de
 tousiours esperer quelque bonne fortune, & se ha-
 zarder aux moindres occasions qui s'offroient, à fin
 que le peuple de Florēce se persuadast qu'ils n'auoiēt

le courage abatu, ores qu'ils endurassent beaucoup de trauerſes, dont la moindre eſtoit ſuffiſante pour mettre en deſeſpoir tout homme de grand cueur: prindrent occaſion d'attenter encor' la reſtauration de leur honneur, par le moien du capitaine Vitelloce Vitelli guerroyant au camp de Borgia. Ce gentil homme eſtoit fort adroit aux armes, & capital ennemi des Florentins, pource que trois ans au parauant ils auoient par vn iugement leger fait mourir ſon frere Paul Vitelli, ores qu'il leur euſt eſté fidele capitaine és guerres de Caſſentin & de Piſe, eſquelles par pluſieurs faits d'armes auoit bien merité de leur Republique. A cauſe dequoi fut fort aiſé à gangner & à ſe ioindre avec les Medici qui rouſiours acompaignez des Vriſins continuerent la guerre, & pour les fraiz d'icelle furent contraints emprunter argent de Pandolſe Petrucci ſeigneur de Siene: puis entrerent en la Toſcane avec bon nombre de caualerie & de fanterie bien equippée, prindrent Arece & Cortone, & feirent branler toutes les villes ſituées en la plaine de la riuere d'Arne. Les Florentins n'auoient eu ſi grād' crainte en toutes les guerres paſſées, qu'ils eurent en cette ci, pource que d'vne part ils voioient Vitelloce affecté à la vengeance de ſon frere Paul, de l'autre, les Medici ne chercher q̃ la mort de ceux qui lors gouuernoient la Republique, comme aians fait iniquement mourir les faulx de leur maiſon, & par ce moien la preſente guerre n'eſtre entrepriſe pour conqueſter païs plus ample: mais pour totalemēt les exterminer. D'auantage ne pouuoient iuger qu'il n'y

*Le capitaine
Vitelloce ſe li-
gue avec les
Medici.*

eust quelques Princes liguez secrettemēt avec leurs ennemis pour leur fournir argēt, car il n'estoit croiable qu'un simple capitaine comme Vitelloce, qui les iours passez estoit à la solde de Borgia, soustint les fraiz d'une telle guerre, ou que les Medici les portassent tous seuls, veu la despēce excessiue qu'ils auoient faite es dernières rencōtres, laquelle bien entendue, leur estoit mal aisē d'y pouuoir plus fournir, sans faire beaucoup de creanciers, ainsi estoit necessaire que quelcun les aidast & couuertemēt, dont les Florentins se tourmentoient assez, ioint qu'ils n'esperoient grand secours de leurs gendarmes estants lors au camp de Pise, debilitē & cassez, pour y auoir eu plus de confusion & de perte, que d'honneur ou de prouffit. En cet ennui si grand ils assemblerent leur conseil, où Pierre Soderin apres plusieurs deliberations faictes d'une part & d'autre, remōstra n'y auoir moien plus expediēt, que d'enuoier vers le Roi Loīs de Frāce, & le supplier vouloir prendre la protection de leur liberté : laquelle s'il refusoit, n'y auroit doubte aucune que leur Republique ne fust en tresgrand danger, entendu qu'il seroit aisē de coniecturer cette guerre n'estre entreprise sans le consentement du Pape Alexandre & de son fils Cesar. Son aduis fut aprouuē de tous, & lui comme plus competent deleguē ambassadeur vers le Roi Loīs qui lors commençoit d'entrer en Italie. Soderin harangua si dextremēt deuant lui, que le Roi pensa tout aussitot, ne lui estre possible venir à chef de la conqueste de Naples, ne de la Gaule Transalpine, si la ville de

Soderin ambassadeur des Florentins vers le Roi Loīs douzieme.

Florence confederée aux François par droit de société, changeoit de gouuernement : ou si d'auenture elle estoit destruite par ceux qui si mechamment

*Le Roi Loïs es-
crit au Pape
pour faire reti-
rer le capitai-
ne Vitelloce.*

auoient conspiré contre elle . Pource escriuit au Pape & à son fils Cesar, qu'ils se gardassent de faire in- iure aux Florentins ses alliez & amis , ains feissent commandement au capitaine Vitelloce de se retirer du Florétin, & de rendre les places qu'il y auoit pris: autrement il enuoieroit telle armée en la Toscane, que Vitelloce n'auroit loisir de sauluer vn de ses hômes. Ce qu'il ne faillit d'executer à l'heure : car apres l'enuoi de ces lettres, il feit marcher le seigneur d'Aulbigni avec vne puissante caualerie, à la venue duquel le capitaine Vitelloce amonesté par Cesar Borgia rompit son camp, & mit entre les mains dudit seigneur d'Aulbigni les places par lui prises au Florentin . On dit que ce Vitelloce eust aisément marché iusqu'aux portes de Florence, dès le commencement de ses victoires, & possible y eust entré auant q̃ monsieur d'Aulbigni eust sceu trauerfer l'Apénin (ainsi q̃ les Medici le sollicitoiēt de faire) mais il respondit à ceux qui l'en pressoiēt, ne vouloir laisser aucune chose derriere, qu'il ne mist en sa main, premier que s'atacher à Floréce: qui fut cause q̃ les Frāçois y arriuerēt auant que Vitelloce eust le moien d'y entrer: dōt les Florentins se resiouirent si excessiuelement, & en sceu-

Pierre Soderin esleu Dictateur perpetuel au lieu de Gonfalonier.

rent tel gré à Pierre Soderin, qu'ils l'esleurent Dictateur perpetuel, chāgeans l'estat de Gonfalonnier, qui n'estoit q̃ de deux mois, en vn Magistrat à vie, duquel ennoblirent ledict Soderin, l'appellās pere & cōseruateur du païs. L'an 1503. le Pape Alexandre deceda,

Le Pape Alexandre meurt l'an 1503.

homme qui en son viuant auoit esté le plus grãd exacteur de tout le mōde, à fin d'entretenir son fils Borgia en estat de Roi & le faire le plus grand de toute Italie. Car il despouilla les Vrsins & les Colonneis de leurs Seigneuries ores que tousiours eussent accompagné son fils en ses entreprises, & fait mourir quelques vns d'eulx pour leur oster toute occasion de rentrer en leurs biens. Le Cardinal Baptiste Vrsin fut empoisonné par lui apres auoir esté longuement prisonnier: Renauld Vrsin Arceuesque de Florence, oncle maternel des trois freres de Medici, fut mis en garde au chasteau d'Adrian en grãde doute de sa vie. Feit mettre à mort par son fils Cesar le capitaine Vitelloce, Paul Vrsin, & plusieurs aultres Seigneurs, que tous vn iour ledit Cesar auoit appelez en vn certain lieu sous vmbre d'amitié, lui fait vsurper la Seigneurie d'Vrbain sur Guy de Montfeltrian, la ville d'Arimin sur le seigneur Pandolfe Malateste, & celle de Fauence sur Astor Manfred, que puis apres il fait étrangler ores qu'il lui eust donne sa foi. Brief cet Alexandre estoit sur les poincts d'vser de toutes cruaultez à l'endroit de ceulx qui auoient de grans biens, tant en patrimoine, qu'en reuenu d'Eglise, quand presque de sa main propre, & du mesme bruyage qu'il auoit préparé à quelques Cardinaulx, il deliura l'Italie des immenses cruaultez, que lui & son fils auoient premeditées. Ce fut au Vatican, où comme il souppoit vn iour en vne compagnie de Cardinaulx nommémẽt inuitez pour aualer le poison, son sommeiller par imprudence, ou pour mieux dire, par

*Estranges faits
du Pape Alexandre.*

iugement esmerueillable de Dieu, changea sa bouteille à celle qui contenoit le poison, duquel aiant beu assez auantageusement, mourut soudain pres vne fontaine vmbageuse ou la table auoit esté dressée. Son fils Cesar qui n'en auoit tant auallé que lui, vsa de contrepoisons qui le garantirent de mort. L'ai bien voulu declarer ces beaux actes, pour faire voir à ceulx qui liront nostre histoire, combien les Papes de la maison de Medici, dont puis apres nous escrirons les vies, ont esté differents de ce monstre là, & n'ont ainsi que lui prophané cette sainte & premiere prerogative d'honneur, qui leur a esté conferée en l'Eglise. Apres sa mort abhominable, François Piccolomin Cardinal de Siene, nepueu du Pape Pie autrement appelé Æneas Siluius, fut instalé en la chaire Pontificale par le suffrage de trente & six Cardinaulx, & se feit nommer Pie troizieme en recordation de son oncle : mais il ne presida que dixhuit ou vingt iours, pource qu'attenué de vicillese, & fort vexé d'un vlcere qu'il auoit à la cuisse mourut incōtinēt, sans dōner loisir aux Cardinaulx de se refreschir à l'aïse, pource q̄ tout aussi tot r'entrerēt au Conclau pour faire election d'un nouueau Pape, qui fut Iulian de Rouere Cardinal de saint Pierre aux liens, Legat d'Auignon, & nepueu du Pape Sixte quatrieme, autrement nommé François de Rouere. Ce Pape receu, se feit appeller Iule second, qui de sa premiere bien venue deposseda Cesar Borgia de toutes les places, seigneuries, & dignitez, lesquelles, par la faueur de son pere Alexādre il auoit vsurpées en Italie, en ce fait se voulant non moins reuenger des in-

*Pape Pie troi-
zieme ne pre-
sida que 18. ou
20. iours.*

*Le Pape Iule
second.*

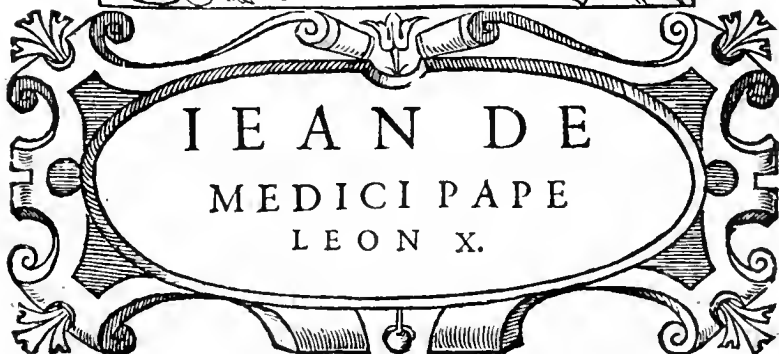
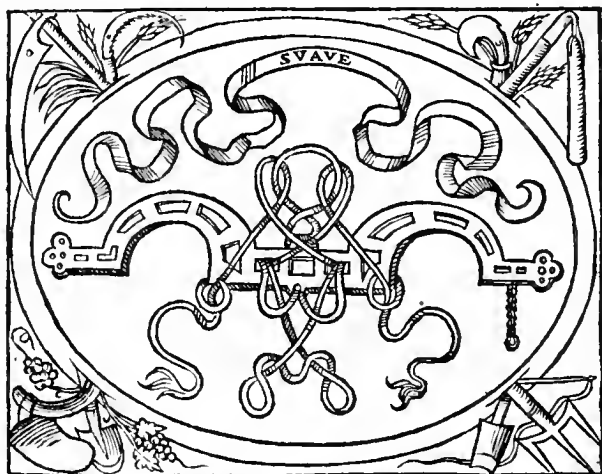
iures, que le Pape Alexandre autresfois lui auoit fait
 receuoir, que des menées par lesquelles Cesar Bor-
 gia s'estoit mis en peine de lui fermer le pas à la Pa-
 paulté. En ce temps la restoient encor' au pais d'Ita-
 lie quelques capitaines pour le Roi Loïs douzieme,
 entre aultres, François de Gonzague Prince de Man-
 touë, qui nonobstât sa vertu singuliere, receut, apres
 la deffaicte du Duc de Nemours, vne vilaine route
 pres le Garillan, que lon nomme aultrement la ri-
 uiere du Lire, ou du Glanicq. En cette iournée (dont
 la gloire est deuë au seigneur Consalue, qui mit en
 route le Prince de Mantouë) la maison de Medi-
 ci receut vne grande plaie, pource que le seigneur
 Pierre aiant vertueusement combattu pour le Roi
 Loïs, (sous les enseignes duquel il battailloit adonc
 au Roiaume de Naples, fut noié à l'emboucheure
 du Glanicq, ainsi que se retirant de la deffaicte, se-
 stoit mis en vne Gondolle pour se sauuer à Gaiette.
 Car lors la mer s'enfla & fit croistre les vagues du Ga-
 rillan, qui renuerferent la Gondolle du seigneur Pier-
 re & le noierent, dix ans apres qu'on l'eust mis hors
 de son gouuernement: Ses enuieux aduertis de la
 maniere & sorte de son trespas, ne le peurent con-
 fesser digne de telle mort, ains affermerent tous qu'il
 debuoir finir plus honorablement n'eust esté que la
 cruaulté par lui commise à l'endroit du Medecin de
 son feu pere, sembloit demander cette vengeance.
 Car on dict qu'il precipita dans vn puis du chasteau
 de Caregge, Pierre Leon medecin fort expérimenté,
 pource qu'il n'auoit sceu guerir les gouttes de son pe-
 re Laurent, & toutesfois s'estoit vanté de le pouuoir

*Le seigneur
 Pierre de Me-
 dici est noie à
 l'emboucheu-
 re du Garillan.*

*Le seigneur
 Pierre fut ma-
 disé, enuers
 le Medecin de
 son pere.*

faire, & de le garantir de mort. Il ne laissa qu'un fils de sa femme Alphonfine nommé Laurent de Medici, qui ne fut si fort agité de la tourmente de fortune, que son feu pere, ains la trouua plus fauorable de beaucoup, comme nous deduirons en son lieu. Politian aiant egard à la ieunesse amoureuse de ce Seigneur son escolier, lui inuenta vne deuise, en laquelle n'apparoissoit autre chose que du bois verd, mais flamboiant de tous costez, pour signifier que l'amour de cet homme estoit incomparable, puis que le bois verd en estoit allumé.

Deuise du seigneur Pierre inuentée par Politian.



LE MA-



LE CARDINAL de Medici ne seffroia tant de la mort de son frere Pierre, ores qu'il la portast aigrement, que son dessein n'aspirast tousiours au restablissement de leur ancienne Seigneurie, & parmi tant d'aduersitez qui lui estoiet suruenues, n'esperast encor' remettre sa maison en son premier honneur. A quoi pour aduenir de plus pres, facosta du sei-

H

*Accointance
du Cardinal
de Medici &
du seigneur
Galeot nepueu
du Pape.*

gneur Galeot nepueu du Pape moderne, qui plus au-
thorisant la vertu singuliere de son nepueu, que l'affi-
nité de s^{on} sang, l'auoit fait Cardinal & Vicechācellier
de Rome, qui est la plus grande dignité de toutes cel-
les du consistoire. Mais fortune ne laissant iamais vn
hōme en paix qu'elle ne l'ait ruiné du tout, ou qu'elle
ne soit surmontée par la vertu de celui qu'elle veult
acabler, voulut lui iouer encor' d'vne trousse. Car
ores que le seigneur Galeot eust le Cardinal de Me-
dici en singuliere recommandation, tant pour l'hu-
manité qui grandement l'enrichissoit, que pour la
grande promptitude, moiennant laquelle il disputoit
pertineinment de toutes matieres tāt diuines qu'hu-
maines, & qu'aperremēt il tesmoignast, n'y auoir Car-
dinal à Rome plus digne de succeder à son oncle, (si
dauēture il decedoit bien tot, ainsi que ses vieux ans
le promettoiēt) que Iean de Medici n'iaūt encor plus
de trēte ans : Si est ce que le desastre lui voulut oster
cette grāde faueur, quand le ieune Galeot surpris d'v-
ne fiebure ardente mourut en la bonne opinion qu'il
auoit du Cardinal de Medici, & au grand regret de
rous les Romains, nonnément de son oncle : qui ne
mettāt en oubli l'affectiō singuliere que son nepueu
auoit portée au Cardinal Iean, le retint de ses plus fa-
milliers. Ce pēdāt lediēt Cardinal mettoit toute pei-
ne de s'entretenir par gēs interposez, en la bōne grace
des plus grās de Florence, & qui plus s'entremettoiēt
es affaires de la Republique. A l'amorse desquels, sa
seur Lucreffe mariée au seigneur Iaques Saluiatti, da-
me de grande reputation, emploioit tout son credit,

*Le Cardinal
de Medici dis-
putoit perti-
nement de toutes
choses.*

*Le seigneur
Galeot meurt
d'vne fiebure
ardente.*

*Lucreffe de
Medici tra-
uaille pour ses
freres en leur
absence.*

sans oublier chose qui concernast aucunement le re-
 tablissement de sa famille. Son mari d'autre part, hō-
 me fort opulent & de grand pouuoir à Florēce, auoit
 tousiours esté du parti des Medici: car combien qu'il
 eust fauorisé quelquefois Sauonarola à cause de sa do-
 ctrine, si est ce qu'il auoit la liberté du païs en singu-
 liere recommondation: pource ne pouuoit endurer la
 seule vmbre ne mesme ouïr parler du Magistrat per-
 petuel, auquel Pierre Soderin estoit instalé: ioint que
 ledict Soderin abusant de l'estat de gouuerneur pu-
 blicq, s'estoit déclaré populaire se rendāt de tant plus
 odieux aux gentils hōmes, que plus il s'efforçoit d'ac-
 querir la bonne grace des citoiens de basse & abiecte
 condition. Desia le nom de la dictature perpetuelle
 sonnoit tant mal aux oreilles des grans, que quand
 on deliberoit au Senat des affaires de la police ou de
 la guerre les patritiens fauteurs des Medici opinoïēt
 tous contre la conclusion que le dictateur pretēdoit
 donner: comme si pour diminuer ou abattre du tout
 son autorité, ils eussent ensemblément conspiré
 contre lui. Toutesfois cet homme sçauoit par vne
 patience admirable si bien dissimuler les indignitez
 qu'on lui faisoit, qu'il ne laissoit pour tout cela de tra-
 uailer aux affaires d'importāce, & par son labeur as-
 sidu diminuer de iour en iour l'esperāce que les par-
 tialistes des Medici pouuoient auoir du changement
 de l'estat politicq: iusqu'à rēdre le Cardinal Iean plus
 lâguide que de coustume à poursuiure ce qu'il auoit
 commencé de si grand cueur: mais qui est celui qui
 ne l'eust du tout abandoné? veu que depuis dixhuit

*La dictature
 odieuse aux
 grās seigneurs
 de Florence.*

*Le Cardinal
de Medici,
cinq fois desir
reculé de son
dessein.*

ans il auoit perillé en cinq naufrages, que l'iniquité de fortune lui auoit tousiours appareillez, quand il auoit attenté de remettre sa maison en son premier honneur. Tellement qu'adonc lui estoit fort difficile, (apres auoir tant despendu de biens) de se maintenir en l'estat & en la grandeur que requeroit sa dignité de Cardinal. Neantmoins il estoit de naturel tant bon & liberal, que s'accommodant à la proclivité d'icelui, se rendoit obsequent aux meurs & conditions d'un chacun, (moien fort commode pour gagner la bonne grace des hommes) ioint que sa doctrine le recommandoit si fort, que tous les Cardinaulx de plus grand nom lui portoient singuliere amitié, & familièrement hantoient en sa maison, tant pour la communication des bonnes lettres qui s'y traittoient, que pour le plaisir de la musique, en laquelle le Cardinal se delectoit ordinairement avec les mieulx versez en cet art là. Chez lui se pouuoit voir vne officine d'ouuriers exquis en toutes choses, nommément de peintres, de tailleurs d'images, de graueurs, d'orfeures, & de lapidaires, qui tous ne trouuoient lieu où leur marchandise fust mieulx receuë, ne leur peine mieulx recompensée qu'en la maison du Cardinal: avec ce que son frere Iulian se plaisoit fort en l'achat de telles singularitez, iusqu'à en estre surnommé le Magnificq, & non moins leur cousin Iule cōmandeur de la caualerie de Rhodes, qui de ce degré peruint puis apres au Pontificat de Rome. Or combien que le Cardinal eust iusqu'à ce iour entretenu fort bié sa reputation,

Iulian de Medici surnommé le Magnifique.

& que la liberalité n'eust iamais manqué en son endroit, si est ce que la longueur des guerres (qui tant auoient diminué son bien) le rendit court d'argent, voire en telle sorte, que quelquefois il fut contraint mettre son buffet en gage pour l'entretien de sa maison: ce que neantmoins il feît si secrettemēt que peu de gens s'en aperceurent, craignant qu'au moien de ce buffet engagé son bon credit ne s'egarast . Qui plus est, monstra tousiours vn visage si ioieux, lors mesme qu'il estoit en ce deffault de deniers, que tout le monde eust iugé à le voir, qu'un tresor lui debuoit tomber du ciel, pour honestement satisfaire à tous ses creanciers . Aussi cette maratre de fortune vaincue en fin par la patience admirable de ce Seigneur, & honteuse de tant de trauerſes qui auoient fait suffisante preuue de sa vertu constante, commença de le mignarder vn peu en sa misere: & pour lui donner entrée, au grand Empire que la prouidence lui auoit de long temps apresté, stimula le Pape Iule à l'establir son Legat & son lieutenant à Bolongne la grasse, & l'occasion en fut telle: Apres que le Roi Loïs eut déconfit les Venitiens à Aignadel, & qu'il eut pris prisonnier Barthelemi d'Aluian leur conducteur, le Pa-

*Le Cardinal
de Medici lieu-
tenant pour le
Pape à Bolon-
gne.*

se transporterēt à Pise, pour ouurir vn Concile contre le Pape. Mesme la ville de Bolongne fut allienée de son domaine par le seigneur Triulſe capitaine pour le Roi en Italie. Le Pape voiant combien le diuorce de ces Cardinaulx lui pouuoit importer, manda viſtement à Pierre Soderin Dictateur de Florence, qu'il n'enduraſt que l'ouuerture de ce Cōcille entrepris à la cōfuſion du Pape & de l'Eglise, ſe feiſt en aucun lieu de la Seigneurie des Florentins, & qu'il euſt memoire des plaiſirs que l'Eglise Romaine auoit fait par le paſſé à la Republique de Florence : mais la force des François, & la victoire freſchement obtenue par eulx contre les Venitiens & le Pape en tant de lieux, boucherent les oreilles de Soderin, tellement qu'il ne ſceut entendre à la demande du Pape: qui en deſpit de ce reffus, ſeit le Cardinal de Medici ſon lieutenant à Bolongne, pource qu'il le ſçauoit ennemi mortel dudit Soderin, & qu'à raiſon de ce le iugeoit propre pour renuerſer le gouuernement de la ville de Florence conduite à l'apétit de ce beau Dictateur. Le Cardinal authoriſé de cette puiſſance mena l'armée du Pape iuſques deuant Bolongne, eſperant la retirer de la main des François, ce que toutesfois il ne ſceut faire, combien qu'il euſt vn camp fourni des plus vaillans capitaines qui fuſſent en Italie. Car la ſuruenue de Gaſton de Foix Duc de Nemours le força de leuer ſon cāp, que puis apres augmenté de quelques cōpaignées il ſeit marcher droit à Rauenne, où le Duc de Nemours ſ'eſtoit acheminé au partir de Bolongne, pour mettre cette ville en la

*Le Cardinal
mene l'armée
du Pape à Bo
longne.*

puissance du Roi. Là se donna la memorable iournée de laquelle le Duc de Nemours lieutenant general pour le Roi de France emporta l'honneur, & toutes-
 fois y laissa la vie le propre iour de Pasques 1513, *La iournée de Rauenne, l'an 1513 le propre iour de Pasques.*
 pource que non content de la route de ses ennemis, ne de la prison de ceux qu'il auoit entre ses mains, voulut pour d'auantage eternizer son nom, clorre le pas à ceux qui fuians se retiroient de la bataille, où le dessein qui l'atèdoit de pied coi pour repeter ce que nature lui auoit autrefois presté, le feit tóber és embuscades de ses ennemis, qui ne lui pardonnerent. *Le Duc de Nemours tué à la iournée de Rauenne, & le Cardinal de Medici pris.*
 Mais Dieu sçait si sa mort fut vertueusement vengée sur les habitans de Rauenne, lors qu'apres la route des Espaignols & des Italiens elle se trouua en la misericorde des François, qui pensans encor' aux obseques de leur lieutenant, ne se peurent aisémēt abstenir de massacrer le Cardinal de Medici, & Pietre de Nauarre pris au dernier conflict. Contre lesquels le malheur n'eut alors tant de puissance qu'on les faquementast, seulement furēt menez à Bolongne, où
 comme ils entroient receurent mille iniures & parolles conuicieuses du peuple indigné de la mort du feu Duc de Nemours. Toutesfois les Bentiouoles les
Le Cardinal de Medici & Pietre de Nauarre prisonniers à Bolongne.
 y traitterent si humainement que chose aucune ne leur manqua, sinon la liberté. Quelque temps apres, le Cardinal fut avec d'autres prisonniers grans Seigneurs retiré de la ville de Bolongne pour aller à Milan, & passant par Modene, visité de Blanche Rangone seur des Bentiouoles, qui liberalement lui départit de ses bagues & ioiaux plus beaucoup qu'il ne

*Le Cardinal
de Medici tra-
sporté à Mi-
lan.*

voulut . Ce que puis apres le debonnaire Seigneur reconneut plus qu'au double, lors qu'estât Pape vou-
lut honorer d'un chapeau de Cardinal vn des enfans
de ladicte Blanche, & appointa richemēt les aultres,
leur donnant diuerſes charges de guerre & d'estat
politicq . Arriué à Milan, ne fut moins gracieusemēt
traitté des Vicōtes & des Triuulſes, que ſil euſt eſté
victorieux en la guerre derniere, car il n'eueſt eſté poſ-
ſible de le feſtoier plus magnifiquement. Là ſ'asſem-
blerent les Cardinaux contreuenans au Pape, pour
mettre fin au Concile cōmencé par eulx à Piſe, mais
ils en furent detournez par la venuë de Iule de Me-
dici aportant à ſon couſin le Cardinal vne ſignatu-
re du Pape acompagnée de l'absolution de tous ceux
qu'il auoit au parauant excommuniez . Car adōc on
euſt peu voir Italiens & Frāçois courir à monceaux
pour receuoir l'absolution, au grand creueceur des
Cardinaux aſſemblez, qui lors accuſerent le Cardi-
nal de Medici de trop grāde hardieſſe, lui obiectans
qu'il entreprenoit en cela cōtre le Roi de France, du-
quel il ſe debuoit reconnoiſtre le priſonnier . Tou-
tesfois cette accuſation ne le mouuoit beaucoup, &
moins encor l'offenſoit, pource que les ſoldats Fran-
çois eſtoient frians de cette absolution. Qui fut cau-
ſe que les Cardinaux ne pouuans expedier leur Con-
cille à Milan, delibererent paſſer en France, & quand
& eulx y mener le Cardinal de Medici, ſuiuant les
lettres que le Roi leur auoit eſcrites à cette fin. Mais
le priſonnier leur fut oſté par les chemins, ainſi qu'ils
eſtoient ſur le paſſage du Pau: vn certain Abbé de la
ſuite

suinte dudiect Cardinal, s'acosta d'un hōme de guerre
 appelé Regnauld Zacte, par le moien duquel retira
 son Seigneur de la prison de ses ennemis, & l'en feit
 sortir en habit dissimulé. Peu de temps apres, Milan
 se regangna sur les Frâçois qui presque tous s'estoient
 retirez d'Italie, Bolongne fut remise en la puissance
 du Pape, & le Cardinal de Medici bien receu en icel-
 le, pour y estre gouuerneur, ainsi que l'estat de sa le-
 gation le demandoit. Les Potentats d'Italie conuin-
 drent à Mantouë, à fin d'auiser au fait de la paix & de
 la tranquillité du Pape, auquel lieu se trouua le Car-
 dinal de Gurce pour l'Empereur Maximilian, à la
 petition duquel se debuoit traiter la matiere des
 guerres, celle des ligues, du droit de l'Empire, & des
 Roiaulmes : pource le Cardinal de Medici y enuoia
 son frere Iulian, à fin que leur cause particuliere ne
 fust mise en oubli, qui par sa poursuite & diligente
 sollicitation obtint vn arrest, par lequel les Estats as-
 semblez ordōnerent que la famille de Medici seroit
 remise en son entier, avec tous les droits, dignitez &
 prerogatiues, que parauant elle auoit à Florence,
 pource que les Florentins auoient à la suscitation de
 leur Dictateur, aidé le Roi de France cōtre le Pape.
 Iean Victorius assistant aux Estats pour la Republi-
 que de Florence, homme fort versé en la science de
 Droit, pensa rompre ce coup, en remonstrant que
 les Florentins n'auoient aucunemēt enfrainct la con-
 federation qu'ils auoient avec le Roi Ferdinand, cō-
 me bien apparoissoit par la derniere guerre de Ra-
 uenne, en laquelle les Florentins se monstrans neu-

*Le Cardinal
deliuré des
mains de ses
ennemis, par
la menée d'un
abbé de sa suite.*

*Les Estats
d'Italie assem-
blez à Man-
touë.*

*Arrest donné
par les Estats
d'Italie, au
prouffit de la
famille de
Medici.*

tres n'auoient moins fait pour les Espaignols que pour les François . Et que l'obiection que lon pouuoit faire du secours enuoïé de leur part au Roi Loïs de France , pour le recouurement de Milan, n'estoit d'aucune vertu : considéré qu'en cas pareil ils en auoient fait autant pour le Roi Ferdinand en la defense de son Roiaume de Naples. Mais le bon aduocat ne sceut si bien plaider, qu'il n'eust mauuaïse cause, & que Pierre Soderin avec tout le peuple de Florence ne fust déclaré ennemi de l'Eglise . Sur ce le Pape voulant en despit de Soderin, auantager le Cardinal de Medici en tout ce qu'il pourroit, lui fit deliurer les compagnées Espaignolles que le capitaine Cardon auoit au Boulenois, avec lesquelles il trauerfa l'Apennin, & s'acheminât vers Florence receut en son camp le capitaine Ramazot suiui d'une bõne troupe de gens, avec plusieurs aultres grans Seigneurs d'Italie, qui se monstroient fort ioieux de l'accompagner en cette expedition . A la nouuelle de ces armes, Soderin feit ferrer en prison vingt Patri-ciens Florentins, que tous il connoissoit amis intimes de la maison de Medici, puis enuoia quelques ambassadeurs au capitaine Cardon, lui offrans grosse somme d'argent, & la paie de tous ses hommes, s'il vouloit abandonner les Medici, & laisser Florence en l'estat ou elle estoit . Mais sur ces belles offres la ville de Prate, en laquelle Luc Sabelli acompagné d'un grand nombre de gens, mais presque tous rustiques & mal aguerris, s'estoit enfermée pour la defendre, est assiegée des Espaignols, elle est prise de

*Les Florentins
declairez en-
nemis de l'E-
glise par les
Estats.*

*Le Cardinal
de Medici me-
ne son armée
à Florence.*

force, & si cruellement sacagée, que les soldats y entrans de furie, massacrèrent plus de cinq mille personnes: encor' eussent pis fait, n'eust esté la suruenue du Cardinal de Medici, de son frere Iulian, & de son cousin Iule, qui ne pouuans empescher le butin des soldats, sauuerent neantmoins à force de prieres, l'honneur des meres & des filles éplorées par toute la ville, mesme s'objectans à la rage de quelques soldats echauffez, garantirent de mort la plus grand' part des citoiens. Ce sac epouuenta tellemēt les Florentins, que les patritiens s'esleuerent cōtre le Dictateur Soderin, qui en cette extrême necessité feit assembler le conseil, pour aduiser à quelque soudain remede. L'aduīs fut que l'on enuoieroit encor offrir argēt au capitaine Cardon, entēdu qu'il n'y a moien plus expedient pour deliurer vne ville de danger, en tous affaires deplorez. Le Capitaine sembloit ouurir les oreilles aux belles offres que les ambassadeurs lui faisoient au nom de la Republique, & ia dame auarice ancroit sur lui, iusqu'à le semondre de ne tenir la foi qu'il auoit donnée au Cardinal, & en ce faisant perdre son honneur, ores qu'il fust d'un naturel assez verecond & honeste: quand André Caraffe & le capitaine Padulle, Seigneurs de grande autorité, prindrent la parolle pour ceux de Medici, & remonstrerēt à haulte voix, qu'il estoit expediēt, non moins pour la tranquillité de toute l'Itale, que pour garder l'autorité de l'Empereur & du Roi Ferdinād en son entier, de supprimer tous ceux qui tenoient le parti du Roi de France: & qu'à cette cause, il estoit gran-

La ville de Prate prise d'assault & cruellement sacagée.

Le capitaine Cardon est presque sur le point de laisser les Medici en leur grand besoin.

dement necessaire remettre les Medici en leur premier estat, duquel par le seul moien des François ils auoient esté debouttez iniquemēt. Ce qu'aduenant, lesdits de Medici memoratifs à iamais d'une si grande iniure, & la compatans à la faueur du present benefice, garderoient vertueusement cette ville contre la tyrannie des estrangiers. Ainsi les ambassadeurs se retirerent avec leur courte honte sans auoir obtenu vn seul point de leur demande, dont les principaulx de la ville tomberent en grande perplexité. Entre lesquels Anthoine François d'Albize, & Paul Victori, ieunes hommes de bien grand cueur, allerēt remonstrier au Dictateur Soderin qu'il eust à se demettre de son estat, & à sortir le palais, de peur qu'il ne portast plus grād dommaige à la ville. Ce que sil faisoit de bonne veulle, promirent ne lui faire aucun tort, ains le conduire sain & sauf la part où bon lui sembleroit. Soderin deuint blesme à cette semonce, toutesfois il obeit à ses ennemis, comme celui qui tousiours auoit acoustumé, de conduire ses affaires, & de gouuerner la Republique, plus par prudence ciuile que par vigueur ou haultesse de cueur. Ainsi, pour auoir tenu trop obstinément le parti du peuple contre la noblesse, & pour auoir eu en recommandation la guerre des François, Soderin fut despouillé de la Dictature dix ans apres qu'on l'en auoit inuesti. Le pauvre homme tout noyé de larmes, fut par les deux préalleguez conduit iusqu'à la maison de Victori, en laquelle il demeura quelque tēps, puis en habit dissimulé, prit le chemin de la mer Hadriatique, qu'il

*Soderin est
despouillé de
sa Dictature
& enuoié hors
de Florence.*

trauerſa ſoudain pour ſe ſauuer en Dalmacie. Le iour meſme que Soderin partit, Le Cardinal de Medici entra dedans Florence, avec vn aplaudiſſement incroiable de tout le peuple. Coſme de Pazzi Arceueſque de la ville, accompagné de la plus part de tous les nobles Patriciens lui alla au deuant, le conduit iuſqu'à l'Egliſe noſtre Dame, & de là, au logis des Albizes, ou il refuſa le tiltre de Seigneur & de Magnifique que chacun lui donnoit, ſe proteſtant citoien egal à tous & frere de tous. A fin auſſi de gagner l'amitié des partialiſtes de Soderin, & de peur que l'on eſtimast qu'il vouluſt de premiere intrade ſ'emparer de tout le gouuernemēt, il ſeit eſlire au lieu du perpetuel dictateur vn Gonſalonnier ſeulement annuel, qui fut Iean Baptiſte Ridolſi, citoien bien fort ſage & non moins amateur de la liberté publique: puis ſe retira au tēple ſainct Anthoine ſitué aux faulxbourgs de la ville, ou chacun l'alloit viſiter à l'aiſe, & de là fut mené par vne troupe inestimable de monde, au logis de ſon feu pere, dixhuiēt ans apres qu'on l'en auoit chaffé, à la pourſuite de ſes malueuillans & enuieux. Les Medici receus ainſi fauorablement en leur ville, les ſoldats furent paiez du treſor publicq, & les Capitaines amplement ſatisfaiets. Mais pour ce que le Gonſalonnier Ridolſi ſe gouuernoit en ſon Magiſtrat, plus ſelon le bō vouloir du peuple, que des Patriciēs (choſe qui auoit rendu Soderin odieux & diminuoit l'autorité des Medici) le peuple fut aſſemblé ſuiuant l'ancienne couſtume, à fin de nommer quinze perſonnages, qui ſelon leur bon aduis

Le iour meſme que Soderin ſort de Florence, le Cardinal de Medici y entre avec la iſſie de tout le peuple.

Le Cardinal auoit eſté dix-huit ans hors de Florence.

& conseil ordonneroient du gouuernement de la Republique. Ces quinze en eurent septante aultres, autant bien voulus que citoyens qui fussent à Florence, qui tous estoient amis intimes des Medici, par l'ordonnance desquels toute la ville seroit gouuernée, & du nombre desquels se prendroient, tant les dix homes superintendans des affaires de la guerre & de la paix, que les huit iuges des causes criminelles : conclurent d'auantage que le Gonfalonnier ne seroit d'orenauant que deux mois en son Magistrat, ainsi q̃ portoit la premiere coustume. Ces choses ainsi faictes, & la garde du palais establie contre l'effort de ceulx qui voudroient exciter quelque seditiō. Le Magnificq Iulian, despouilla l'habit militaire, & voulant ensuiure son pere Laurent par vne singuliere modestie qui grandement le recommandoit à tout le peuple, semit au gouuernement de la Republique, sans auoir aucune garde d'archiers ne de satellites, estimant son innocence lui seruir de cela. Toutesfois, trois mois n'estoient encor expirez, que deux ieunes hommes, l'un nommé Augustin Capon citoyen d'assez bonne part, mais faineant & ocieux, l'autre Pierre Boscol suffisamment versé aux bonnes lettres, mais bien autant seditieux & euenté, s'esmeurent à l'exemple de Brutus & de Cassius (au moins cōme ils disoiēt) & entreprindrēt de mettre leur ville en liberté. Ce que pour executer plus tot conclurent massacrer le Cardinal & son frere, sans toutes fois cōuenir, ne du lieu, ne du iour, pource qu'ils vouloient premieremēt associer quelques aultres au fait de leur

La Republique gouuernée par septante citoyens.

Le Magnificq Iulian entre au gouuernement de la Republique.

Augustin Capon, & Pierre Boscol concluent de tuer le Cardinal & son frere.

conspiration. Mais de cas fortuit, comme vn iour cet Augustin Capon entroit au logis des Pucci, la liste des enregistrez qu'il pretendoit auoir pour ses complices lui tomba par mesgarde, & tout aussi tot fut portée au seigneur Iulian, par vn Senois qui la releua. Capon aprehendé ne voulut onc cōfesser le fait, pour question extraordinaire qu'on lui sceust donner, iusqu'à ce que la liste escriitte de sa propre main lui fut proposée, laquelle ne pouuant renier, fut contraint d'aouer le tout. Mesme, Boscol le confessa, & nomma pour vn de leurs compagnons Nicolas Valori citoyen de bonne merque. Les deux traitres furent executez par sentence des Magistrats, & Nicolas Valori condāné à perpetuelle prison en la tour de Volterre. Car ores qu'il n'eust esté consentant du fait, ains eust plusieurs fois repris Boscol, & diuert de sa mauuaise entreprise, si est ce qu'il faillit en ce, q̃ ne l'accusant au Magistrat, il sembloit leur auoir donné quelque moien d'executer leur dessein. Peu de iours apres que la cōspiration fut supprimée, & lors que le Pape Iule auoit son autorité merueilleusement pacifique, la mort le vint saisir par vn flux de vêtre. Au bruit de laquelle, le Cardinal de Medici se fait porter à Rome dedans vne liètiere, à raison d'un abces lui estant survenu, qui fut cause qu'ayant cheminé à petites iournees, il arriua à Rome le dernier de tous les Cardinaulx. Mais ce fut avec vn tel applaudissement de peuple à son entrée, que plusieurs preiugerent autre que lui ne deuoit estre Pape. Aussi le iour precedēt s'avenue, vn habile mathématicien d'Alemaigne auoit as-

*Les traitres
sont executez
par mort &
Nicolas Valori
confiné en
prison.*

*Le Pape Iule
meurt d'un
flux de ventre.*

*Presage de la
Papauté du
Cardinal de
Medici.*

feuré en vne bonne compagnée de gentils hommes, qu'il n'y auroit aucun des Cardinaulx estās lors à Rome, instalé au siege du grand Pontife. Qui plus est Marfille Ficin, excellēt astrologue, s'amusant vne fois à faire la natiuité du Cardinal, trouua qu'il peruiendroit quelque iour à la plus haulte dignité de l'Eglise, cōme veritablement il feit alors. Car il ne fut si tot entré au conclaue, qu'il n'attirast à son parti, tous les ieunes cardinaulx, qui de long temps estoient ses aliez: entre autres Loïs d'Arragon, Sigismōd de Gōzague, Marc Corneille, Alphōse Petrucci, Bédinel Salli, & Matthieu de Sion, avec plusieurs des anciēs, qui lui feirēt bō de leurs suffrages, pourueu qu'ils fussent pareillement aidez du sien, si d'auenture ils se trouuoiet au nōbre des cōpetiteurs. Le Cardinal Raphael de Roueré estoit lors le principal du Cōsistoire, tant pour le respect de son aage ancien, que pour les benefices & grans biens qu'il auoit, car quand aux bonnes lettres & vertus, qui plus que les richesses illustrent vn bon prelat, il n'en auoit que pour sa prouision, encor bien petitement: & toutesfois cet hōme se nourrissoit d'vne ferme esperance de la Papauté, pource que la faueur populaire & le grand nombre des hale-nans l'odeur de sa cuisine lui promettoient cet honneur comme ia tout acquis. Mais les ieunes Cardinaulx affectez à leur allié de Medici, se moquoiēt de Raphael & de son ambitiō, les vieux pour la plus part lui failloient de promesse, pource qu'eulx mesmes se nourrissoient de pareille esperāce, & regardans à leur prouffit particulier aspiroient au mesme hōneur, nō-mément

mément ceux la qui se sentoient forts de la faueur de quelques Princes, ou forts de leurs richesses & bon sçauoir. Ainsi cōme chacun de ces anciēs pēsoit plus à soi qu'à son compagnon, & que tous assez lentemēt se fauorisoient les vns les aultres, les ieunes d'un accord esleurent le Cardinal de Medici, auquel deuant tous aultres se presenta François Soderin pour finis-
 nuer en sa bōne grace, car au parauant il lui auoit esté capital ennemi, à cause de son frere Pierre Soderin exillé de Florēce: mesme auoit fait tout son effort au Conclaue pour le débutter de la Papaulté. Le Cardinal Raphael & tous les aultres avec vn visage biē gai, saluerēt le nouveau Pape, & se mōstrerent fort ioieux de son electiō, ores que quelques vns aient dit, les anciens Cardinaulx auoir suiui les suffrages des ieunes qui les surmontoient en nombre, non pour affection qu'ils portaśēt au Cardinal de Medici, mais pour l'esperāce qu'ils eurēt de sa prochaine mort, ioint que le iour precedent son election, les medecins auoient rapporté qu'il ne pouuoit lōguemēt viure à cause de son abces qui s'estoit ouuert & auoit ietté de la matiere merueilleusemēt infecte. Il se fait appeller Leon dizie-
 me, pour mōstrer vne certaine magnanimité qui cer-
 rainemēt reposoit en son cueur, ou pource q̃ sa mere Clarice auoit autrefois songe quelle enfantoit au milieu de l'Eglise de la Reparat qui est la plus grāde de Florēce, vn Lion d'extreme grādeur, mais de douceur non moindre. Ce qu'il voulut pratiquer incontinent qu'il eust receu l'hōmage & le sermēt de tous les Car-
 dinaulx: car il reuoqua Pierre Soderin de son exil, &

Le Cardinal de Medici est le Pape presque du cōsente-ment de tous les Cardinaulx.

Le Pape de Medici est appelé Leon dizieme.

Le Pape reuoque Pierre Soderin d'exil.

maria son nepueu Loïs Ridolfi fils de sa seur Contef-
fine & de Pierre Ridolfi à la niepce dudiët Soderin.
Auquel aussi voulut departir de grâs honneurs à Ro-
me, mais Soderin se cōtentât de ce que le Pape l'auoit
renuqué, n'en voulut prendre aucun. Ioint qu'il esti-
moit tous ces hōneurs couplez les vns aux aultres, ne
pouuoir egaler la Dictature perpetuelle de Florence
qu'on lui auoit ostée. Nicolas Valori fut retiré de la
prison de Volterre par la mesme beneficēce du Pape,
& remis en ses biēs. Enuirō ce tēps le Roi Héri d'An-
gleterre, le Roi Ferdinand d'Espaigne, & l'Empereur
Maximiliã, que le feu Pape Iule auoit sollicité de me-
ner guerre au Roi Loïs de France, à fin qu'il eust occa-
sion de rapeller les Frāçois d'Italie, s'esmeurent en di-
uers lieux. Maximilian reprit Milan pour les Sforces,
& Ferdinand Pāpelune au païs Nauarrois, en quoi le
Roi d'Angleterre l'aida beaucoup sur la mer de Fon-
tarrabie. Les Romains ce pendant en faueur du Pape
Leon feirēt par l'aduis de leur Senat Iuliã de Medici
Senateur & Patricien de Rome, dresserent vn theatre
au Capitole, où par deux iours entiers furēt celebrez
en toute magnificēce plusieurs esbats de memorable
exēple. Entre autre le Penule de Plaute y fut represen-
té par quelques gentils hōmes de bonne maison, vou-
lās par ce debuoir gratifier à leur Pape nouueau, qui
de son coûté n'oublia chose aucune qui appartint à sa
grādeur, ains vsa enuers eulx d'une si excessiue libera-
lité, tant en sumptuositez particulieres q̃ publiques, q̃
le peuple voulāt immortalizer la memoire de ce biē-
fait, lui erigea au Capitole vne statue de marbre en la-

*Nicolas Va-
lori retiré de
pison par la
grace du Pa-
pe.*

*Le Magnificq
Iulian est fait
Senateur &
Patricien de
Rome.*

quelle ces mots estoient grauez: OPTIMI LIBERALISSIMIQUE PONTIFICIS MEMORIÆ. S. ^{Statue de marbre érigée au} Pape Leon.

P. Q. R. Au mesme tēps il crea quatre Cardinaulx, son cousin Iule, Innocent Cibo, Laurēt Pucci, & Bernard Bibiēna. Il dōna le propre chapeau qu'il auoit porté, au Cardinal de sa famille, cōme à celui qu'il auguroit debuoir vn iour lui succeder en cette dignité. Le se- ^{Iule de Me-} cōd à sa seur Magdelaine mere dudit Innocent Cibo, ^{dici est fait Cardinal.} & à la bōne memoire du Pape Innocent huitieme, le fils duquel estoit espous de ladiēte Magdelaine. Le tiers à la famille des Pucci, de laquelle plusieurs auoient esté interessez, pour auoir seulement fauorisé les Medici, nommément le frere de ce nouveau Cardinal, que les Florentins auoient decapité. Le quatrieme à Bibienna, en recompense de la bonne & longue compagnee qu'il lui auoit tenuë depuis ses ieunes ans. Et pource que le seigneur Iulian n'estoit encor marié, son frere lui feit espouser Dame Phileberte de Sauoie, seur du Duc Charles & Duchesse de Nemours: laquelle le Magnificq Iulian receut à Nice en sumptueux appareil, puis la mena à Rome ou les noces furent celebrées comme il appartenoit à leur grandeur. A fin aussi que l'autorité de la maison de Medici fust si solidement apuiee, que puis apres fortune ne l'esbranlast aisément, il feit son nepueu Laurent fils de son frere Pierre noie à l'emboucheure du Glanic, gouuerneur de la Republique de Florence, & retira son frere Iulian pres sa personne, pour l'eleuer en honneur tant qu'il seroit possible. L'hiuer ^{Le seigneur Iulian espouse Phileberte de Sauoie Duchesse de Nemours.} suiuant la paix fut traittée à son exortation, entre ^{Laurent de Medici nepueu du Pape est fait gouuerneur de Florence.}

les Rois de France & d'Angleterre, à tel si, que le Roi Loïs veuf alors de la Roine Anne espouseroit Marie seur de Henri d'Angleterre, ce qui fut expedie solemnellement, mais le Roi Loïs mourut la mes-

Le Roi François succede à la couronne de France, & tout aussi tost passe les mers. me année de ce second mariage. Son gendre & cousin François lui succeda, qui tot apres son Sacre, entreprit le recouurement du Duché de Milan, à raison duquel le feu Roi Loïs vn peu deuant sa mort auoit desia leué plusieurs Capitaines, & faict prouision de toutes choses necessaires à l'equipage de son armée. Le nouveau feu de ce ieune Roi feit tenir les Italiens sur leurs gardes, & nommément le Pape qui n'ayant oublié les maux que Charles huitieme auoit faicts en Italie delibera de secourir les Sforces contre le Roi François, & de l'empescher de passer

Julian de Medici lieutenant general de l'exercite Romain contre le Roi François.

plus auant. Pource faire establir son frere Iulian lieutenant general de l'exercite Romain, auquel il bailla l'enseigne & le sceptre de l'Eglise: puis le feit partir de Rome accompagné d'une Noblesse infinie, pour passer en la Gaule Cisalpine, & faire teste aux François. Plusieurs furent d'opinion, que le seigneur Iulian auoit lors enuie de conquerir le Duché de Milan plus pour soi que pour les Sforces, & qu'à cette intention il auoit facilement ottoie le gouuernement de Florence à son nepueu Laurent. Toint que l'esperance qu'il en auoit lui estoit donnée de plusieurs occasions. Premièrement de ce, que Maximilian Sforce sembloit indigne d'une telle seigneurie, pource qu'il estoit pris du cerueau, ainsi qu'il monstrois assez en ses manieres de faite, plus

appartenantes à vn fol qu'à vn Prince . Secondement , il se proposoit de corrompre les Suisses en la tutelle desquels estoit ledict Maximilian . Puis quand au Roi François, son dessein estoit de soustenir sa premiere furie , ce que faisant l'attireroit par quelque honeste condition, à ce que par armes n'auroit sceu cōquester, & lui feroit quitter le Duché de Milan à celui qui recentemente auoit espousé la seur de sa propre mere . Car François estoit fils de Loïse seur de Phileberte & de Charles Duc de Sauoie, duquel Charles le seigneur Iulian ne se promettoit moindre faueur en cette entrepr̃se, que des Venitiens, lesquels il proiettoit debuoir laisser les armes, prouueu qu'il les rendist paisibles de la ville de Cremona, avec ce qu'ils aimeroiēt mieulx (comme bien lui sembloit) auoir vn voisin paisible & se contentant de peu, qu'un Roi de ieunesse bouillante, l'amitié duquel ne leur pourroit estre plus assurée, que celle du Roi Loïs qui tant leur auoit esté preiudiciable. Mais soit que le seigneur Iulian se proposast ces choses ou non, si est ce qu'il fut plus loin de son compte, qu'il ne pensoit . Car comme il trauailloit à la conduite de son armée, vne fiebure le surprit en passant par Florèce, & le cōtraingnit sy alicter, pour le peu d'esperance qui se presentoit de sa soudaine guarison . A cause dequoi fut contraint resiner sa charge à son nepueu Laurēt, & ce par le commandement du Pape. Laurent mena son armée iusqu'à Plaisance, & la feit camper le long du Pau en fort bon ordre, car il auoit quatorze cohortes Italiannes, & bien

Iulian de Medici tombe en fiebure & met en sa place son nepueu Laurent.

trois mille cheuaulx. Ioignant lui estoient campez les Espaignols du capitaine Cardon, entre lesquels & les Italiens de Laurét furuint quelque debat, à qui premier passeroit la riuere pour se ioindre aux Suisses, la fidelité desquels estoit suspecte à toutes les deux parties. Or pource que Laurent ne se hastoit de passer le Pau, Cardon eust quelque doubte de lui, laquelle l'accrut encor' par la surprise d'un courrier arresté au passage de la riuere, & trouué faisi d'un paquet que le Pape enuoioit au Roi François. Il est vrai que le Pape aduertit de la prise de Prospere Colonne, que le Roi François auoit surpris à Ville franche, & enuoié prisonnier en France, estoit quelque peu refroidi: iusqu'à mander en secret à son nepueu Laurent qu'il ne se hastast beaucoup, & ne hazardast son armée iusqu'à ce qu'il entendist quelque chose du partemēt des Suisses. Oultre ce, les ambassadeurs de Florēce estoient tousiours à l'aureille du seigneur Laurent, pour lui persuader de ne se commettre temerairement au fort douteux de cette guerre, veu que mieulx lui valloit attendre en seureté l'euement de la follic d'autrui, q̄ se fier à ces nations barbares. Pource il feroit fort bien, si tēporisant laissoit au Pape son oncle, quelque acces à l'amitié du Roi de France apres qu'il auroit surmonté les Suisses, en laquelle il se pourroit facilement insinuer, prouueu que maintenant ne se mist en debuoir de lui faire desplaisir. Les Vrsins estans de mesme aduis, mettoient peine de le retenir, par l'obiection des dangers qu'il pourroit encourir, si d'auenture il fauan-

Les Suisses tenoient le parti de Maximilian Sforce contre le Roi François.

çoit de passer quand & les Espagnols . Pendant que ces deliberations se faisoient le long du Pau, les Suisses, qui premierement auoient accordé avec le Roi François, au moien de quelque somme de deniers, & puis s'estoient distraits de cet accord à la suscitation du Cardinal de Sion trauaillâr le possible pour Maximilian Sforce, furent apres auoir combatu l'espace de deux iours entiers, veincus & deffaits à Marignan le quatorzieme de Septembre 1515 . La victoire obtenue, le Roi François entra à Milan , prit Maximilian Sforce, & l'enuoia prisonnier à Paris où il mourut quinze ans apres. Depuis ces choses executées au grand aduantage des François, le Roi se trouuant à Bolongne parleméta avec le Pape, & lui accorda l'abolition de la Pragmatique Sanction, par laquelle tous les benefices de France n'estoient conferez que par l'aduis des Collegiaux, & le Pape en recompense le dispensa de leuer tous les ans deux decimes sur les benefices de son Roiaume, lui quitta Parme & Plaifance, avec quelques aultres places du Duché de Milan, & lui monstra plusieurs signes d'amitié, qui lors sembla fermement pratiquée entre ces deux Seigneurs. Le Roi de France se retirant d'Italie laissa Charles de Bourbon son lieutenant à Milan, qui tot apres aiant vertueusement defendu cette ville contre les Imperialistes, tachans la recouurer, retourna en France où le Roi son cousin l'honora de l'estat de Conestable, & en son lieu enuoia le seigneur de l'Autrec pour gouuerner Milan . D'autre costé, le Pape au retour de Bolongne seiournant quelques

Les Suisses deffaits à Marignan par le Roi François le 14 Septembre 1515.

La Pragmatique Sanction abolie.

Charles de Bourbon est fait Conestable de France.

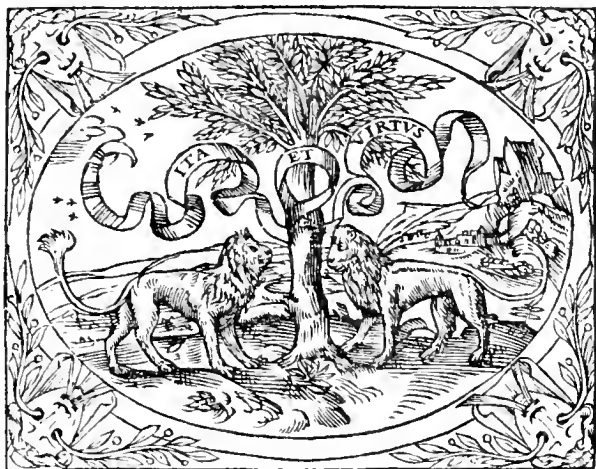
iours à Florèce, fut festoié de ses citoiens grandemēt
ioïeux de la cōposition qu'il auoit faite auec le Roi
de France. Sur le printēps reprit le chemin de Rome,
laissant à Florence son frere Iulian fort attenué de la
fiebure que si longuement il auoit eu compaignie, &
de laquelle peu de iours apres le partemēt de son fre-
re il deceda, autant regretté des Florentins q̄ pleume
pourroit escrire, tant pour sa modestie inestimable,
que pour la grande liberalité de laquelle il vsoit ordi-
nairemēt à l'endroit d'vn chacun. Il n'eut aucuns en-
fans de sa femme Phileberte tâte maternelle du Roi
François, laquelle apres le trespas de son mari retour-
na en France, meublée d'une infinité de bagues & de
ioiaux que le Pape & son frere lui auoiēt departi. On
dit que le Pape auoit despensé cent cinquante mille
escus à ses nopces, tachant par vn tel mariage, & par
l'alliance d'une si noble maison illustrer sa famille de
plus en plus. Lors que le seigneur Iulian estoit exillé
au Duché d'Vrbain quand & ses freres, il l'acosta d'une
Gentil femme veufue, de laquelle il eut vn fils
qu'il feit nōmer Hipolite & qui puis apres fut Car-
dinal, cōme nous monstrerons en son lieu. Sa deuise
fut d'une ame sans corps en vn escu triangulaire, c'est
à dire de six lettres grauées en vn escusson, qu'il feit
faire lors q̄ la fortune qui tant d'années lui auoit esté
contraire, cōmencea de lui dire vn peu mieulx. Nous
n'auons entendu que ces lettres pouuoient signifier,
chacun les pourra interpreter ainsi qu'il le connoitra
bon, mais ie ne sçai sil le fera selon le sens & l'intelli-
gence du Seigneur qui les feit grauer à sa deuotion.

LAVRENT

*Le seigneur
Iulian de Me-
dici meurt à
Florence.*

*Hippolite de
Medici fils
du seigneur Iu-
lian.*

*Deuise du sei-
gneur Iulian.*



PRES la mort du seigneur Iulian, son nepueu Laurent demeura seul & vnicq gouuerneur de la Tosca-
ne, souz le Pape Leon son oncle, avec vne autorité si grande, que chose aucune ne se traittoit en la Re-
publique de Florence, chose ne farrestoit ou con-
cluoit par le Senat, & ne se publioit edict aucun, que
premierement il n'en eust eu la cōmunication : aussi
tout y estoit administré par l'industrie de ses meil-

*Alphonsine
des Vrbins se
met en tout
debuoir pour
auancer son
fils Laurent.*

leurs amis, spécialement de sa mere Alphōsine femme bien fort prudente, mais d'un esprit remuant & non moins cupide de grans honneurs que de grans biens. Laquelle à raison de ce, sollicitoit importunément le Pape Leon à l'auancement de son fils Laurent, & le stimuloit au remuement de plusieurs choses qui ne sembloient totalement raisonnables, iusqu'à l'induire de mettre hors le Duché d'Vrbain François Marie de Rouéré, & en inuestir le ieune Laurent son nepueu. Alphōsine coloroit sa demande, & la rendoit iuste par les raisons suiuant. Remonstroit en premier lieu q̃ François Marie n'estoit Seigneur legitime du Duché d'Vrbain, auquel son oncle le feu Pape Iule l'auoit instalé au preiudice des Feltriens, en la famille desquels feingnoit estre adopté. Puis qu'estant gouuerneur à Bolongne pour le Pape Iule son oncle, il auoit refusé tout à plat le secours que les Medici lui auoient instamment demandé pour rentrer en leur païs, en quoi ledit François s'estoit monstre trop fauorable & ami de leurs aduersaires. D'auantage, quand de fresche memoire s'estoit faite vne leuée de gēs pour empescher la premiere entrée du Roi François au Duché de Milan, François Marie apres auoir pris argent de Iulian de Medici lieutenant general pour le Pape son frere, avec obligation de le suiure acompagné de quelque caualerie, vilainement auoit rompu sa foi & retiré ses gens de cheual incontinent qu'il entendit le seigneur Iulian estre tombé malade, allegant pour toute excuse, n'estre raisonnable que celui qui auoit cōman-

*Raisons vrge-
tes pour de-
bouter Fran-
çois Marie du
Duché d'Vr-
bin.*

dé comme chef en plusieurs guerres, & de long tēps, marchast souz l'enſeigne du ieune Laurent eſtabli en la place de ſon oncle Iulian : & que feſtāt ſoumis au dict Iulian pour le fait de cette guerre, il l'auoit ſeulement faict à raiſon de leur ancienne amitié, en eſperance toutesfois que l'honneur reſortant d'icelle ſeroit également reparti à l'un & à l'autre. Encor' Alphonſine obiettoit, que durant la charge de ſon fils Laurent, le Secrettaire dudit François Marie eſtoit paſſé en France & reuenu ſoudain, ſur quoi le Pape meſme ſoupçonna que François Marie prenoit argent des François pour ſe retirer, ioint qu'il auoit autrefois cherché leur alliance contre le Pape Iule ſon oncle, dès lors que ſouz Loïs douzieme ſe donna la bataille à Rauenne : ſe monſtrant en cela traître & bien peu fidele, non ſeulement à ſes amis, mais à ſes parents propres. Tous ces griefs alleguez par Madame Alphonſine ne tendoient à autre but, qu'à faire choir le Duché d'Vrbain voiſin de la Toſcane, és mains de ſon fils Laurent, qu'elle deſiroit ſur tout voir vn iour grand Seigneur : & en mit ſi auant les fers au feu, que le Pape Leon (craignant toutesfois que quelque reproche ne lui vint de ce faict) ne ſe ſceut garantir, qu'il n'acquieſſaſt aux prieres de ſa ſeur. Mais ce fut apres la mort de ſon frere Iulian, qui tousiours auoit empeſché les deſſeins d'Alphonſine, & publiquement l'auoit reprise de ce qu'elle attemptoit, diſant qu'il ſeſtimoit grandement obligé à la famille des Feltriens, lui aians fait beaucoup de graces du temps de ſon exil, ſpecialement le ſeigneur

*Iulian eſtāt en
rie auoit em-
peſché le deſ-
ſeins de ſa bel-
le ſeur Al-
phonſine.*

Guy chef de cette famille . Mais en ce fait Alphonse n'entreprenoit aucune chose contre les Feltriens, car ils n'estoient plus en la Seigneurie d'Vrbín, seulement elle s'attachoit à celui qui sembloit l'auoir vsurpée par le moien d'un sien oncle, & qui auoit vsé de fines ruses à l'endroit de ses amis . Pource elle obtint apres la mort de Iulian, que son fils Laurent s'empara de ce Duché d'Vrbín, comme aisément il fit, car François Marie ne voulant voir la ruine du país qu'il esperoit quelque iour recouurer, & auquel estoit entré vn exercite pour le seigneur Laurent, lui ceda volontairement, & de ce pas se retira à Mantouë avec sa femme & ses enfans . François Marie expulsé, le Pape mit hors la Seigneurie de Siene, Borge & Alphonse Petrucci, tous deux enfans legitimes de feu Pádolse Petrucci Prince de Siene, & mit en leur lieu Raphael Petrucci qui lui auoit esté compaignon en son exil, à l'endroit de cetui, se monstrant homme reconnoissant les bienfaits de son ami, mais à l'endroit des aultres, peu memoratif de ce que le Cardinal Alphonse auoit esté l'un des plus formels electeurs de son Pótificat. L'hyuer d'apres & lors que le seigneur Laurent ne se doubtoit de guerre aucune, son ennemi François Marie assembla cinq ou six mille Espaignols des vieilles bandes du Capitaine Maldonat; avec quelque caualerie de Bourguignons & d'Albanois, par le moien desquels, & de Federic de Gonzague (indigné contre le seigneur Laurent, qui lui auoit osté l'enseigne de l'Eglise, laquelle son oncle Iulian lui auoit autrefois conferée) recouura le Du-

*Le seigneur
Laurent s'em-
para du Du-
ché d'Vrbín.*

*François Ma-
rie recouure le
Duché d'Vr-
bín.*

ché d'Vrbin, en chassa les garnisons qui y estoient, & denua les soldats de toutes armes. Le seigneur Laurent aduerti de ce, feit leuer à Rome & es enuiron le plus d'hommes qu'il peust, & les enuoia sous la charge des Capitaines Rentin & Vitelli, qui pour la premiere fois furent brusquement repoulsez des Espaignols bien aguerris, & n'aians affaire qu'à des clerks d'armes. Quelque temps apres, Laurent y alla lui mesme, & mena quand & soi Paul Baleon conducteur d'une bonne troupe de Peruzins entalentez de bien faire, si l'occasion s'offroit: Ainsi que veritablement elle feit, lors que François Marie passant la riuere de Metaure se mit au hazard d'estre bien bourré si les Capitaines Rentin & Vitelli eussent fait leur debuoir. Laurét auoit six mille hommes de pied fort bien ordonnez sur l'un des bords de la riuere, entre aultres quelques bandes de bien vaillans Gascons, & quatre enseignes tant d'Alemans que d'Espaignols, qui tous s'estoient rangez pour clorre le passage à François Marie: Mais le mal fut que Rentin & Vitelli voulās auoir le pardeffus de Paul Baleon Capitaine plus accord qu'ils n'estoient tous deux ensemble, s'oublierent en leur charge, quand au lieu de faire braquer le long de la riuere, les vingt pieces d'artilleries qui estoient au camp du seigneur Laurent, les feirent transporter en vne coline, decourant quelque peu le passage, de la riuere, cuidans par ce moien & par ce costé la plus empescher les gés de François Marie, que par le long du fleuve. En quoi se trouuerent deceuz de leur opinion, car François

Les Capitaines Rentin & Vitelli faillent en la deffence du passage de Metaure.

Marie se moqua d'eulx , & passa sans danger : ce qu'il n'eust fait si tousiours se fussent campez le long de l'eau . Voila le desphaisir que le seigneur Laurent receut en cet endroit , à cause du hault poinct que ces deux voulurent auoir par dessus Paul Baleon n'estât moindre qu'eulx , mais possible superieur en toutes

Laurēt de Medici reçoit vne harquebuzade à la teste.

choses. De là vint q̄ L'aurēt de Medici forcé de pour-
suiure son ennemi aiant ia passé l'eau , l'assiegea en la ville de Mondulfe , ou le gentil Seigneur receut vne harquebuzade à la teste, qui le feit trāsporter à la ville d'Ancone au trefgrand danger de sa vie . Ce desastre fut cause que les soldats de son camp ne garderēt aucune forme militaire , ains abandonnans leurs enseignes sans estre licentiez de ce faire , se mirent à piller le plat pais , dont le Pape fut grandement ennuié, & plus encor' de la plaie dangereuse de son nepueu, pour ni pouuoir remedier cōme bien il eust voulu. Toutesfois il enuoia vers le Roi de France , & le Roi Charles d'Espaigne demander secours en son vrgent affaire: Mesme fait secrettement solliciter le Capitaine Maldonat & quelques aultres de la fanterie Espaignolle , à fin d'abandonner le parti de Frāçois Marie, & de prendre le sien avec bonne recompense. On dit que Maldonat ne lui accorda seulement ce poinct, mais lui promit aussi de massacrer ledict Frāçois Marie en son camp lors qu'il ne s'en donneroit garde. Ce

Maldonat entreprend de massacrer Frāçois Marie.

qu'il ne sceut pratiquer si tacitemēt, que le Duc Frāçois n'en fut aduertī, & presque du tout acertené par vne lettre surprise à vn messager Espaignol , par laquelle Maldonat estoit exorté d'executer son entreprise

le plus tot qu'il pourroit, & d'en aduertir les aultres compagnons: ce que faisant se pouuoit asseurer d'un certain & prouffitabie loier. Le Duc troublé pour la crainte d'un peril si prochain, decouurit le fait à ceux qui lui estoient les plus fideles de son camp, leur communiqua les lettres que lon enuoioit à Maldonat, se complaignit de la trahison qu'on lui braissoit, & quād & quand les supplia de vouloit s'emploier à la protection de sa vie, laquelle il cōnoissoit estre plus odieuse à ses ennemis que ses biens n'estoiēt enuiez. A l'heure les Capitaines, Lieutenans & Enseignes, aians la cause du seigneur François en singuliere recommandation, assemblerēt tous leurs soldats au son du tabourin, & au milieu d'eulx feirent haultemēt lire les lettres que lō auoit surprises au messager Espagnol, lesquelles esmeurent tellement les soldats assemblez, *Maldonat est massacré en son camp avec quelques autres Capitaines.* que sans attendre iugement plus solemnel, mirent en pieces les Capitaines Maldonat, Maci, Plasole, Consalue, Rie, & quelques aultres cōme si tous eussēt esté cōuaincus de cette trahison, chose qui tint l'exercite de François en meilleure obeissance, & fait durer la guerre plus lōg temps que lon n'estimoit. Ce pendāt le Cardinal Alphonse Petrucci despouillé du gouuernemēt de Siene par le Pape Leon, & à raison de ce ne voulant plus se tenir à Rome, se retira es enuiron *Le Cardinal Alphonse Petrucci se retire de Rome.* de la ville, ou maistrisé d'une impatience de cuer de tractoit librement du Pape, & l'accusoit de l'auoir à tort & sans cause non seulement chassé de son païs, mais despouillé de tous les anciens biens & Seigneuries de son feu pere. Le bruit couroit à Rome que ce

Cardinal estoit quelque fois entré au Consistoire en deliberation de tuer le Pape. Aussi disoit on qu'il auoit presque attenté contre sa personne, ainsi qu'un certain iour le Pape prenant le deduit de la chasle estoit quelque peu escarté de ses Archiers, mais qu'il n'ausa s'ingérer de passer plus oultre à cause de l'indignité d'un tel homicide, ou comme il est plus croyable, retiré de ce faire par la crainte qu'il eust d'en estre

*Trahison du
Cardinal Al-
phonse contre
le Pape.*

aigrement puni. Car surseant à ces moiens si dangereux il ourdit vne trahison plus subtile, & suborna vn chirurgien son familier appelé Vercelli, l'exortant de faire mourir le Pape par la pratique de son art, dont le moien seroit tel: que le Cardinal mettroit peine de faire chasser le chirurgien ordinaire du Pape, pour faire dōner sa place à Vercelli, qui quelque temps apres son introductiō en la maison du Pape, empoisonneroit l'vlcere qu'il auoit au siege, & par ses medicamēts veneneux le feroit mourir. Desia le Cardinal Alphōse auoit tant recommandé & loué l'industrie de ce Vercelli aux Chābrelās du Pape, & à ses Cardinaulx qu'ils estoient prests de donner cōgé à l'autre chirurgien pour y installer cestui ci, mais le Pape qui ne vouloit son mal estre decouuert à tant de personnes, & se cōtentoit d'un seul tesmoing de son vlcere n'y voulut consentir: dont bien lui prit, car quelques iours apres fut surprise vne lettre escriptte en caracteres inconnuez & non vsitez, que le Cardinal Alphōse enuoioit à son Secrettaire Anthoine Ninin estant lors à Rome: & par le soupçō de cette lettre ledit Anthoine mis à la questiō, à fin d'interpreter les caracteres, ce qu'il

*Le Secrettaire
du Cardinal
Alphōse de-
couure la tra-
hison.*

ce qu'il feit de peur d'estre tiré plus cruellement, & découurit toute la trahison du cardinal son maistre. Soudain on donna ordre que le chirurgien Vercelli lors pratiquât à Naples, & y guerissant de la verolle, fust gardé songneusement de peur qu'il eschappast, sans toutesfois le saisir au corps, à fin que le Cardinal n'en entendist le bruit & se sauuaſt par ce moien. Auquel d'un aultre costé le Pape feit dire par gens interposez qu'il auoit bonne enuie de le remettre en tous ſes biens, & d'en retirer Raphael Petrucci, pource il feroit fort bien de retourner à Rome le plus tost qu'il pourroit. Ce que ledit Cardinal voulut executer en toute diligence & ſy acheminer, à fin d'entretenir le Pape en cette bonne affection, ores que ſes amis ne lui conſeillaſſent de ce faire. Ainſi deſireux de reuoir ſon païs, & ennuié de l'exil qui lui deſplaifoit ſur tout, prit la traitte de Rome, ou il n'arriua ſi tot qu'il ne fuſt ſaiſi au colet en l'arrierechambre du Pape, & en-fermé en obscure priſon. Les informatiōs fairtes il eſt contraint à force de tortures de nommer ſes complices, & entre aultres le Cardinal Sanli, duquel meſme il confeſſa auoir emprunté argent, lui auoir communiqué ſon deſſein, & le moien de l'execution que lui en dōnoit le chirurgien Vercelli, lequel auſſi on auoit enuiron ce temps amené de Florence lié & garotté. Nōma pareillement les Cardinaulx Raphael de Ro-ueré, François Soderin, & Adrian de Cornette, qui toutesfois l'auoient tellement quellemēt repris, lors que ſtimulé d'une fureur enragée leur auoit dit, qu'il eſtoit expedient de tuer le Pape Leon, & d'installer en

*Le Cardinal
Alphoſe en-
priſonné.*

*Les Cardi-
naulx Sanli,
de Rouéré, So-
derin, & de
Cornette, par-
ticipāts au fait
de la trahison.*

sa place vn des plus anciēns Cardinaulx, qui eust moiē de bien recompenser ceux qui l'auroiēt aidé de leurs suffrages. Mais leur reprehension alors ne tendoit à diuertir le Cardinal Alphonse de ce meschant acte, considéré que tous trois ne portoient grande amitié au Pape: mais connoissans ce ieune hōme n'auoir occupatiō aucune que la chasse & la lubricité, pensoiēt que iamais il n'entreprēdroit l'execution du fait que eulx mesmes eussent fort souhaitté, si à leur aduis ce ieune fol en eust sceu venir à chef, & plus tot lui eussent cōseillé que déconseillé. Car Raphael de Roueré, comme le plus eminent de tout le college en richesses & en autorité, pensoit qu'on lui auoit faict grandissime tort à la derniere election, en ce qu'on ne l'auoit preferé au Cardinal de Medici: pource il esperoit de facilemēt peruenir à ce premier honneur si le Pape mouroit, & en cette esperance s'efforçoit de gāgner le peuple tant par banquets excessifs, que par vn monde de courtisans alrerez qui tousiours l'accompagnoient depuis son palais iusqu'au consistoire en pōpe plus que Roiale. Le Cardinal Soderin n'auoit oublié l'iniure faicte recentemente à son frere. Adrian de Cornette ne portoit aucune inimitié au Pape, mais stimulé d'vne ambition desordonnée, atendoit comme à pied coi sa mort, & desia s'insinuoit en sa place: pource qu'vne forcieriē lui disant quelque iour sa bōne auēture, l'auoit asseuré qu'vn vieil Cardinal Adriā issu de bas lieu, mais au demeurant fort docte, & qui plus recommandé par sa vertu que par l'ancienne noblesse de ses deuanciers estoit peruenu aux honneurs

*Adrian de
Cornette aspi-
roit à la Pa-
pauté prenant
pied aux pa-
voles d'vne for-
siere.*

de l'Eglise, seroit esleu Pape si tot que Leon decederoit en la fleur de son aage. Ce Cardinal se cōnoissant tel, ne donnoit aux chiens sa part de la Papaulté, ains y aspiroit de tous points, mais son trauail fut vain, & la predictiō de la sorciere ne laissa de sortir son plein effect: car vn Adrian Holandois fils d'un pauvre artisan fut apres le trespas de Leon instalé en sa place à raison de sa doctrine singuliere. Voila comme ces trois eussēt biē voulu la ruine du Pape, si elle eust peu aduenir si secrettement, qu'ils n'en eussent esté puis apres recherchez. Quand au Cardinal Sanli, il auoit tousiours esté fort familier du Pape, neantmoins depuis peu de iours s'estoit rendu son ennemi, pource que Leon lui auoit refusé l'Euesché de Marseille, de laquelle le Cardinal Iule de Medici son cousin germain auoit esté prouueu. Apres que le Cardinal Alphonse fut conuaincu tant par la deposition du chirurgien Vercelli, que de son Secetaire Anthoine, le Cardinal Sanli aima mieulx declarer ce qu'il sçauoit que d'endurer le tourmēt de la questiō. Le proces instruit, le Pape assembla tout le college des Cardinaulx, à la veue desquels aiant fait enfermer le Cardinal de Roueré, (chose qui dōna fraieur à tous les autres) cōmēça publiquement à se plaindre de ce que son humanité & beneficēce nullement épargnée à l'endroit de tous hommes, estoit neantmoins recompensée de trahisons indignemēt monopolées contre sa dignité. desquelles il sçauoit bien quelqu'vns des assistās estre des premiers chefs ausquels nonobstāt auoit affectiō de pardonner & de bon cueur, pourueu que de fran-

*Le Cardinal
Iule de Me-
dici Euesque
de Marseille.*

*Cōplainte du
Pape en plain
consistoire des
Cardinaulx.*

che volonté confessassent leur faulte, les asseurant
 aussi, fils ne la reconnoissoient, & puis apres les ren-
 doit attaints & conueincus, qu'ils ne trouueroient
 pardon en son endroit. Sa complainte n'estoit encor
 finie, que les Cardinaulx Soderin & de Cornette se
 prosternerent à genoulx luy demendans merci, qui
 ne leur fut refusé, moiénant vne amende de dix mil-
 le escus à laquelle ils furent condampnez. Soderin
 choisit tel exil qu'il voulut, Adrian se deffiant de la
 clemence du Pape (tant il estoit soupconneux) sortit
 de la ville en habit de vilageois, & vesquit au champs
 en cachette, ores qu'il ne fust aucunemēt pourfuiui.
 Le Pape donna la vie au Cardinal de Roueré, pour le
 respect qu'il eut de sa blanche vieillesse, & de l'anci-
 ne inimitié qu'ils auoient eu ensemble, à fin qu'on ne
 pensast que par ce moien il se voulust vëger du Car-
 dinal aiant aultrefois esté l'un des principaulx hai-
 neurs de la maison de Medici, iusqu'à auoir conspiré
 contre eulx, meisme festre trouué à la mort de Iulian
 son oncle, & à l'inuasion que lon attenta sur son pere
 Laurent. Toutesfois il fut condamné à cent mille
 escus d'amēde & permission à lui dōnée de se retirer
 à Naples en dignité de Cardinal, où quelque temps
 apres il deceda. Alphonse & Sanli degradez de leurs
 estats d'Eglise furent remis en prison infecte & tene-
 breuse, n'y attendans qu'une mort trescruelle. Le
 chirurgien Vercelli & le Secretaire Anthoine furent
 attachez au bout d'une charrette, puis tenaillez de
 fers chaulx & tous rouges par les principaulx car-
 forts de Rome, ce fait étranglez & mis en pieces.

*Les Cardi-
 naulx Sode-
 rin & de Cor-
 nette condam-
 nez à dix
 mille escus.*

*Le Cardinal
 de Roueré co-
 damné à cent
 mille escus.*

*Le chirurgien
 Vercelli, & le
 Secretaire
 Anthoine, te-
 naillez &
 puis étranglez.*

Le Cardinal Alphonse est étranglé en prison, mais *Le Cardinal*
 Sanli impetere grace par le moien de François Cibo *Alphonse*
 mari de la seur du Pape, qui lui fait entendre ledict *étranglé en la*
 Sanli auoir seulement presté l'aureille au Cardinal *prison.*
 Alphonse, & l'auoit repris de son mauuais vouloir
 sans aucunement y consentir. Pource le Pape lui re-
 mit sa dignité de Cardinal & l'enuoia hors la ville,
 où surpris d'une griesue maladie fut contraint de re-
 tourner à Rome par le cōsentemēt du Pape, & quel-
 que temps apres y deceda. Cette iustice donna crain-
 te aux aultres Cardinaulx, qui toutesfois ne se pou-
 uoient tellement contenir qu'ils ne murmurassent
 en secret, & calomniassent la seuerité du Pape, en ce
 qu'il auoit fait punir par le bras seculier, ceux qui
 n'estoient iusticiables que par l'Eglise. Au murmure
 desquels voulāt mettre quelque frein & les tenir en
 bride, à fin aussi de se rendre Seigneur plus vertueux
 & prudent, que sot ou contemptrible, accreut le Se-
 nat Ecclesiasticq de trente & vn Cardinaulx *Le Pape fait*
 tous *trente & vn*
Cardinaulx.
 nouvellement crééz, qui en temps opportun le sou-
 tiendroient contre les calomnies des anciens. Il y en
 eut huit tous originaires de la ville de Rome, le prin-
 cipal desquels & plus apparent estoit Pompée Co-
 lonne, Adrian le Holandois (duquel nous auōs parlé
 en aultre lieu) fut aussi de ce nombre, & les aultres
 choisis en diuerses nations, qui se sentirent grande-
 ment obligées au Pape Leon, de ce qu'il auoit hono-
 ré quelques bonnes moisons de leurs appartenan-
 ces, de ce beau tiltre de Cardinal. Nous auons mon-
 stré comme au moien de la grande resistance que

François Marie faisoit au Pape, il auoit esté cōtrain-
de requerir le secours des Rois de France & d'Espai-
gne, qui lui enuoierent assez à temps. Mais il fut à sa
premiere arriuée si brusquement receu des gens de
François Marie, qu'il ne perdit rien à la venue de ces
secourans estrangers, car il résista vertueusement à
l'effort des Suisses, de l'un desquels il receut en com-
batant, vne harquebuzade en la poitrine, qui le mit
en grand dangier de mort. Au milieu de ses bonnes
fortunes le pauvre François Marie fut abandonné
des Espaignols, qui estoient la force principale de
tout son camp. Il les perdit, pource que sollicité du
Pape à plus grand' solde, que n'eust monté tout le
butin qu'ils eussent peu faire en cette guerre, quand
encores y fussent demeurez victorieux, proposerent
le certain à l'incertain, ioint qu'ils craingnoient de
passer tous par le fil de l'espée, si d'auenture ils estoient
surmontez par leurs ennemis. Qui plus est Hugues
de Moncare Capitaine Espagnol, leur auoit com-
mandé au nom & en vertu du Roi Charles de quit-
ter le parti du seigneur François, protestant auoir
tous ceux là pour rebelles à la Couronne, & pour
transgresseurs du commandement de leur Prince,
qui dorenavant porteroient les armes contre le Pa-
pe. Le seigneur François se voiant reduict à ces ter-
mes, sans qu'il y peust aucunement prouuoir, demeu-
ra grandement desconforté, routesfois se recōman-
dant aux Capitaines, implora la foi de tous les sol-
dats, & leur remonstra comme à iamais seroient re-
putez lasches, s'ils l'abandonnoient en la ferme espe-

*Les Rois de
France &
d'Espaigne
auoient si-
cours au Pa-
pe.*

*François Ma-
rie reçoit vne
harquebuzade
en la poi-
trine.*

*Les Espa-
gnols quittent
le parti de
François Ma-
rie.*

rance qu'il auoit de la victoire. Que si pour obeir au commandement de leur Roi, ils estoient forcez de rompre le serment qu'il auoit receu d'eulx, à tout le moins feissent auant partir, & ce par l'aduis de toutes les compaignées, qu'avec honeste condition il abandonnast le sien: à fin que quand on le contraindroit d'aller en exil, il ne perdist l'esperance de pouuoir viure, & de patiemment porter son infortune. Tous les Capitaines & soldats respondirent à sa demande veritablement digne de compassion, qu'il esperast bien d'eulx, car ils feroient de sorte qu'on ne le traitteroit qu'avec raison bien grãde. Aussi quand les articles de paix furent arrestez, on y insera ces cõditions, que le seigneur François transporterait toutes les artilleries & munitions de guerre qu'il auoit, & emporterait tous ses biens meubles, iusqu'à la bibliotecque fort magnifique, laquelle autresfois le Duc Federic d'Vrbín y auoit dressée. Ainsi finit cette guerre aiant duré huit mois, aux grans frais du Pape, qui bien y despendit huit cens mille escus, lesquels pourtāt il ne regretta, pource que son nepueu Laurent fut remis au Duché d'Vrbín à son grand auantage. Enuiron ce temps, à sçauoir l'an 1517, le dernier iour de Feburier la Roine de France acoucha de son premier fils à la ville d'Amboise, le Roi inuita le Pape pour lui estre parrain, qui soudainement enuoia son nepueu Laurent en fort bon equipage, pour tenir son lieu au baptesme de cet enfant nommé François, par les Ducs de Lorraine & d'Vrbín, aians pour cõmere la Duchesse d'Alençon seur vnique du Roi,

*Articles de
paix entre le
Pape & le sei-
gneur François
Maria.*

*Laurent de
Medici rentre
au Duché
d'Vrbín.*

*Le Duc d'Vr-
bin en France
pour tenir le
premier fils
du Roi.*

ce fut le vingtcinquieme iour d'April ensuiuant l'an 1518. Pendant que le Duc d'Vrbain sejourna en France, il eut le moien de voir la plus part de la noblesse exquise, qui se trouua aux pompes, festins & tournois celebres en l'honneur de ce nouveau d'Aulphin. Mais ce qu'il y veit de plus grande affection & de meilleur cueur, fut vne Princesse de la maison de Bolongne, issue de sang Roial, de laquelle fut si viue-ment frappé, que retournant en Italie il laissa son esprit & son cueur en France dediez au seruire de cette Dame. Mesme estant à Rome ne sceut reposer à l'aise, iusqu'à ce qu'il en eust tenu propos au Pape, & l'eust humblement supplié de vouloir moienner ce mariage, si faire se pouuoit. Le Pape bien recors cōme le Roi François auoit secouru son nepueu Laurent en sa grande necessité, & que le dessein de sondict nepueu estoit de plus tot s'appuyer sur l'amitié des François, que sur celle des Espaignols, qui tous lui estoient à cōtre cueur, pource qu'en la derniere guerre ils auoient taché de ruiner la maison de Medici: se mit en tout debuoir, de renoueller en France vne alliance de mariage, pareille, ou possible plus grande que celle que son frere Iulian y auoit pratiquée. Ainsi fut à sa poursuite accordé le mariage de son nepueu Laurent Duc d'Vrbain, & de Madame Magdelaine fille du dernier Conte de Bolongne, laquelle ledit Laurét receut en magnificq appareil, & espousa à Florence audiect an 1518. Mais leur mariage ne dura beaucoup, pource qu'au bout de dix mois, environ le tēps. que trespassa l'Empereur Maximilian, ils

*Le Duc d'Vrbain
épouse
Madame
Magdelaine
de Bolongne
l'an 1518.*

ils decederent tous deux à cinq iours l'un de l'autre. *Le Duc d'Urbain & sa femme moururent en un mesme temps.*

La Princesse mourut en geseine, apres qu'elle se fut deliurée d'une fille, laquelle la diuine prouidēce enuoia lors au monde pour estre vn iour le soleil de sa race, ainsi que le temps nous l'a fait connoistre par la rare felicité du mari & des enfans qu'elle a euz les plus grans Rois du monde, & des filles que nous voions encor', l'une mariée au Roi Philippe d'Espagne, l'autre au Duc de Lorraine, & la troizieme sur le point d'estre arrestée en lieu qui ne lui sera moins honorable que requiert la grandeur de sa maison.

Le seigneur Laurent fut homme en sa vie autāt bien proportionné de membres, pour estre adroit à cheual, & pour porter les armes, qu'autre Prince de France ou d'Italie : il fut d'un regard si haultain, outre la beaulté graue que nature y auoit plantée, que le seul maintien de sa face le faisoit estimer hardi & belliqueux, avec ce qu'il ne vouloit monstrier en son port vn seul geste qui sentist quelque clemence ou facilité trop grāde. *De quelle cōformation & stature fut le seigneur Laurent.*

Qui fut cause que peu de Florentins le pleurerent à ses obseques, ioint que lon ne pouoit oster de la teste auertineuse de ce peuple opiniastre, que le seigneur Laurēt n'eust proieté de ioindre les villes de Luques & de Siene à la Principauté de Florence, puis d'estendre son domaine depuis la mer Thyrrēne iusqu'à l'Adriatique, considéré qu'il iouissoit desia du Duché d'Urbain, & qu'à l'aide des Frāçois il eust eu le moien de se faire Roi de la Toscanne, plus grād & plus reueré que Porsena ne fut oncq. *Quelle opiniō les Florentins auoient du seigneur Laurent.*

Possible aussi qu'il en eut quelque enuie, car on dit

que le Pape Leon & le Cardinal Iule de Medici ses oncles, auoient tousiours taché de le diuertir de cette ambition . Il feit peindre en ses estendars , & broder aux faïons de ses gendarmes vn laurier au milieu de deux lions , pource que c'estoit sa deuise ordinaire, par laquelle il vouloit signifier la vertu estre tousiours verdoiante ainsi que le laurier, mais non accessible qu'à ceux, qui par le moien d'une viue force & d'une clemence indicible représentées par les deux lions, trouueroient à la gagner . Quand il fut mort, le Pape enuoia le Cardinal de Medici son cousin, se saisir du gouuernement de Florence, où il se porta si bien & avec tel contentement de tous les Florentins, que le peuple estima l'ancienne liberté estre remise en son pristin estat, par la clemence dont le Cardinal Iule usa lors enuers tous . Le Pape aussi mit telle diligence de pacifier la ville de Rome , que les citoyens & les nobles y vesquirent adonc en toute tranquillité & abondance de biens . Mais ce ne fut que bien peu, pource que l'Empereur Charles aiant enuie de remettre au Duché de Milan, François Sforce frere de Maximilian prisonnier à Paris, sollicita le Pape de lui tenir la main en cette entreprise, lui remettant deuant les yeux comme quelques mois au parauant il auoit à la Diette de Vvormes fait declairer Martin Luther hereticque, auoit fait brusler publiquement ses liures, & condamner à mort ou à exil tous ceux qui peu ne grand tiendroient de sa doctrine : choses qui facilement esmeurent le Pape à ce que l'Empereur lui demandoit, ioint qu'il y auoit quelques aul-

Deuise du seigneur Laurent,

Le Cardinal de Medici s'empare du gouuernement de Florence.

tres occasions qui le stimuloient de postposer l'amitié du Roi de France à celle de l'Empereur. Car les alliances contractées par les mariages de Iulian avec Phileberte de Sauoie, & de Laurent avec Magdelaine de Bolongne, n'estoiēt plus en credit, ains demouroient eteintes par la mort de ces deux Seigneurs: puis le Pape se repentoit de son cōcordat, par lequel les villes de Parme & de Plaifance estoient demeurées en la main des François, allegant pour toute raison que les lieutenants du Roi de France en ces villes là, conféroient les benefices à qui bon leur sembloit, & à ceux qui ne faisans compte de l'autorité du Pape ne vouloient respondre à la iustice Romaine en causes & proces d'Eglise. L'accord ainsi passé entre l'Empereur & le Pape, en la presence & par la faction de Jean Manuel lors ambassadeur à Rome pour ledict Empereur, le Pape enuoia vne armée à Parme souz la conduitte de Federic de Gonzague Prince de Mantouë, qui dès l'heure renuoia le Collier de l'Ordre au Roi de France, & se declaira son ennemi. A cette armée Romaine se ioingnirent les Imperialistes montans de dixhuit à vingt enseignes de fanterie Espaignole, que conduisoit le Marquis de Pescaire, & vn bon nombre de caualerie, sur laquelle commandoit Anthoine de Leue, au camp duquel se vint rēdre Prospere Colone, à fin que la troupe se trouuast mieux acomplie, puis tous ensemble allerent assieger Parme: où bien tot apres arriua le seigneur de l'Autrec acompaigné des bandes Françoises & Venitiennes, qui feirēt leuer le siege à leurs

Le Pape enuoie vne armée pour l'Empereur contre le Roi de France.

Le seigneur de l'Autrec fait leuer le siege aux ennemis du Roi.

ennemis, & mirēt en liberté le frere dudiēt seigneur de l'Autrec enfermé dedans Parme avec le Capitaine Bozol. Quelques vns plus affectiōnez à vne part qu'à l'autre, & voulās couvrir la honte que les Imperialistes si bien equippez & en si grand nōbre receurent des François ce iour là, ont diēt que l'exercite Romain ne leua son siege de deuant Parme pour s'aller camper le long de la riuere d'Yurée, qu'à la seule occasion q̃ leur en donna la querelle suruenuë entre Prospere Colone & le Marquis de Pescaire, ne voulans ceder l'un à l'autre en chose aucune qui concernast le commandement, & pource cōmandans chacun en son endroit. Mais ce n'est que deguiser les matieres, car ores que ces deux chefs ne cōuinssent bien ensemble, si est ce que leur discord ne fut cause de faire leuier le siege de Parme, mais la singuliere vertu des Frāçois qui y arriuerent. Quoi que ce soit, ie puis asseurer que le Pape Leon fut si extremément courroucé de cette infamie, que pour la cacher par quelque louable fait, il escriuit soudain à son cousin le Cardinal gouuernant alors la Republique de Florence, & sa missiue fut telle. Tu connois (mon cousin) sans que plus amplement ie le discoure, en quel estat nos affaires peuuent estre à cette heure, puis que par la dissention de nos Capitaines nous sommes tombez en tel inconuenient : t'asseurant que si nous ne donnons ordre à cette honte (laquelle tout homme de cueur doit plus hair & craindre que la mort) nous sommes sur le point d'endurer la tourmente d'un dangereux naufrage. Et pource que tu es celui

qui par vne finguliere vertu peux non moins aisément reunir ces Capitaines, que facilement recouurer la victoire ia commenceante à glisser de nos mains, si toi mesme ne vas au camp: ie te prie par la reuerence que tu portes à l'ancienneté de nos aieulx, & par la recommandation en laquelle tu as le bien publicq, qu'en charge de Lieutenant general de l'Eglise Romaine, tu ailles la part ou nos hommes sont maintenant campez, & le plus tot que tes affaires le porteront: sachant de vrai que Dieu nous donnera ioieuse issue de cette guerre par le moien de ta bonne conduite & portera nostre iuste querelle contre ceux qui tachent nous offenser. Suiuant la semonce de ces lettres, le Cardinal Iule laissa tout affaire d'importance, & bien accompagné se transporta au camp, qui fut remis en vnion pacifique par la diligēce qu'il y employa. Car il faut noter que ce Seigneur (oultre la connoissance des bonnes lettres qui l'enrichissoit beaucoup) auoit vne singuliere intelligence de l'art militaire acquise tant par vsage, que par plusieurs experiments de fortune bonne & mauuaise. De laquelle il sceut si bien vser en cet endroit, encourageant les vns & les aultres, & leur donnāt conseil non de Cardinal, mais de Capitaine bien aguerri, que ces hommes accreuz d'un grand nombre de Suisses que le Cardinal de Sion amena, & secourus des deniers apportez par le Cardinal de Medici, recouurerent en fin Parme, Plaifance, & Cremone, contraignirent le seigneur de Lautrec se retirer de Milan par la porte de Come, lors que le Marquis de Pescaire aiant pris

Le Cardinal Iule se transporte au camp des Imperiales.

Milan recouuré pour François Sforce par les gens du Pape & de l'Empereur.

le seigneur Triuulſe & rompu les garniſons de la ville baſſe, fut receu par les Gibelins Milanois, qui de leur bon gré lui abbaïſſerent le pont de la porte Romaine, ainſi que d'un aultre part le Cardinal de Medici, Proſpere Colone, & le Prince de Mantouë entroient par la porte de Pauie avec un nombre infinî d'Eſpagnols, d'Italiens, & d'Alemans. A la veuë deſquels François Sforce frere de Maximilian fut installé au Duché de Milan par le Cardinal de Medici. D'or le Pape fut ſi ioïeux qu'à l'heure meſme ou bien tot apres qu'il en euſt eu les nouuelles, cheut en fièvre comme il vouloit ſoupper, laquelle ne l'abandonna iuſqu'au dernier ſouſpir qu'il rendit l'an quarante ſeptieme de ſon aage, apres auoir tenu le ſiege Pōrſical huit ans, huit mois, & dixneuf iours. Quelques vns eſtimerēt qu'il mourut empoïſonné, pour ce que lon trouua ſon cuer maculé de quelques taches liuides, & ſa ratte prodigieusement attenuée, comme ſi l'efficace & la vertu occulte du venin euſt diſſippé cette partie. A cauſe dequoi Barnabé Mal-

leſpine ſon Sommelier fut mis en priſon, ioint que le Pape un iour deuāt qu'il acouchaſt malade, lui auoit demandé en ſouppāt avec vne face ſeuere & renfrognée ou il auoit recouuré ce vin ſi amer dont il venoit de boire. Qui plus eſt, & qui encor' augmenta le ſouſçon en ſon endroit, fut le plaïſir de la chaſſe qu'il feingnit vouloir prendre, & pour ce faire ſortir par la porte Vaticanne avec vne compagnée de chiens des le poinct du iour, ores que le Pape fuſt mort à ſept heures de la nuit precedente: dont les Archers de la gar-

*Treſpas du
Pape Leon.*

*Barnabé Mal-
eſpine Somme-
lier du Pape
ſouſçonné d'a-
uoir empoïſon-
né ſon maiſtre.*

de le ramenerent lui obiectans qu'il vouloit prendre la fuite, cōsidéré qu'il n'estoit temps d'aller à la chafse, & de prendre son plaisir lors que toute la ville estoit en larmes, pour la perte d'un si liberal Seigneur. Toutesfois le Cardinal de Medici retourné à Rome pour le faict de l'election d'un nouveau Pape defendir expressement que ce Malespine ne fust torturé, de peur qu'il ne nommast quelque grand Prince, contre lequel puis apres on fust contraint faire information pour auerer le faict. Je ne sçauois dire au vrai, quelle auoit esté l'affection de ce Malespine envers son maistre si est ce que neuf ans apres il eut la teste trāchée à Milan pour quelque crime douteux, comme si la diuine prouidence eust reserué la punition de son meffait iusqu'à ce temps la. Aucuns ont dict pour le sauuer, que Leon fut empoisonné en vne prise de pillules d'aloé, desquelles il vsoit ordinairement par chacune sepmaine pour se lacher le ventre, & que son garde_vaisselle estoit mort deux iours au parauant pour auoir auallé deux de ces pillules prises en la chambre du Pape. Je sçai q̄ pour exempter tous Princes & tous seruiteurs de la calomnie de ce venin, plusieurs ont voulu dire le Pape Leon n'estre decedé que par la closture de son vlcere, qui n'ouurāt plus le passage aux humeurs pourris & corrompus, les repoultā aux parties nobles & par ce moien lui apporta la mort, ioint qu'en ces iours là le tēps auoit esté fort nubileux & l'air corrompu d'un vent meridional tout plein d'infection : Mais ie ne croirai iamais, la chaleur naturelle dominante en vne tempe-

*Aultre opi-
nion de l'em-
poisonnement
du Pape.*

rature si accomplie & si forte comme estoit celle de ce Seigneur dispos encor', & composé pour viure longuement auoir peu estre éteinte que par la vertu de quelque poison exquis, qui lui penetra iusqu'en la substance des parties vitales & naturelles, veu qu'il estoit de stature haulte & droicte, d'habitude de corps plus succulente que grasse, & si bien proportionnée en tous endroits, qu'il n'y apparoissoit aucune deformité: hors mis la grosseur de sa teste qui estoit le moins du monde excessiue, mais avec vne maiesté grande, & avec plusieurs autres benefices dont nature l'auoit doué: comme d'un engin singulier & subtil, d'une memoire prodigieuse, d'une apprehension prompte, & d'un iugement profond à donner resolution de toutes choses. Son parler estoit dous, mais si bien composé à naïfvement expliquer & dire ses conceptions, que iamais la grauité ne faillit à sa parolle toutes & quantes fois qu'il fut besoin de parler de choses haultes, ne la facecie, elegance, & grace aux deuis qu'il tenoit des affaires communs. Il escriuoit elegamment & promptement en Latin & Toscan, composoit fort bien en vers, auoit connoissance des lettres Grecques, non pour en faire parade, mais pour s'en aider à plus parfaictement entendre les Latines: estoit grandement auide & plus patient encor' à la lecture de tous les liures tant grans fussent ils, sans qu'il s'en ennuiast aucunement, de sorte qu'opportunement il recitoit & amenoit en exemple, toutes les anciennes histoires qui pouuoient authoriser son dire, tant il auoit la memoire excel-

lente.

Engin, memoire, apprehension, & iugement singuliers du Pape Leo.

Sçauoir exquis du Pape Leon, es lettres tant Grecques que Latines.

lente. Au reste, il sçauoit promptement & conuenablement composer sa parolle, son visaige & tout son geste de corps, selon les occasions & la diuersité des affaires qui se presentoint. Mesme faisoit entendre à tous supplians, que ses meurs & affections n'estoient aultres que sa parolle, son visaige, & son geste le monstroient. Ainsi quand il estoit questio de refuser ce que quelqu'un s'efforçoit d'obtenir de lui, cet homme sçauoit tant bien preoccuper le cueur du suppliant par quelque honeste excuse, qu'il étingnoit tout l'ennui que l'on eust sceu prendre de son refus. Que si d'auenture il lui falloit acquiescer à la demande de quelques vns (comme presque tousiours estoit son ordinaire) lors il ouuroit la porte à tous les tresors de sa beneficence & grace speciale, n'ottriant iamais chose tant grande fust elle, & ne faisant plaisir tant recommandable fust il, qu'il ne s'excusast de ce que son present n'estoit d'assez hault pris, avec promesse d'en conferer de plus grans quand l'occasion s'offriroit. Il pesoit fort bien toutes les circonstances des affaires, & s'arrestoit long temps à bien les examiner quand on deliberoit de quelque point d'importance, mais il recompensoit sa tardive resolution par vne execution merueilleusement prompte. Demandoit en ses seruiteurs non seulement vne taciturnité paisible, & fidelité grande, mais quand & quand vne obeissance subite & diligentée: n'ayant ces seruiteurs agreables, qui pour se monstrier ingenieux & auisez mettent bien souuent en ieu, ie ne sçai quelles curieuses interpretations du comã-

*Comme le Pa-
pe Leon se sça-
uoit bien com-
poser pour sa-
tisfaire à tout
le monde.*

dement de leurs maistres, & cependant different leur seruice. Souuentesfois il disoit (comme aussi son feu Pere Laurent auoit tousiours en la bouche) qu'il y auoit trois choses merueilleusement propres, pour rendre vn Prince heureux & digne de louange en tous ses actes. La premiere, si apres auoir longuemēt consulté de ses affaires, avec personnages de bon iugement & de meure prudence, il se depeschoit de vistement les mettre en execution: secondement fil ne mettoit iamais ses amis en oubli: & tiercement fil respectoit tout soupçons comme non vains ou superflus, qui pouuoient appartenir ou à sa vie ou à sa principaulté. Quand au fait du peuple, son iugemēt estoit de ne prescrire aucunement le pris des viures, de peur que par cette prescription & taxes les commerces ne fussent empeschez, ains d'en l'aïsser la vente & le pris purement libre au bon plaisir des marchans: pource que cette liberté de vente les exciteroit à voïager d'auantage, & à mener plus de marchandise à Rome, ce qu'auenant, elle ne pourroit estre qu'à bon pris, considéré qu'elle foisonneroit en toute abondance. Il vouloit toutes punitions d'in- iures tant priuées que publiques, s'executer avec moderation reiglée, comme lui mesme auoit appris de faire, de peur que par vne trop grande seuerité ne se mist en la haine du peuple, & par vne clemence trop doulce ne fust contemné de lui: car son but estoit d'estre grandement reueré voire craint, non des seuls citoiens de Rome & de ceux de dehors, mais aussi de ses familliers & parens, toutesfois avec vn entretien

*Trois choses
rendent vn
Prince heu-
reux & di-
gne de louan-
ges en ses faits.*

*Punitions d'in-
iure doit estre
modérée.*

perpetuel de leur bonne affection: comme celui, qui véritablement condamnoit cette parole pleine d'humanité tyrannique. I L N E M E C H A V L T D' E S T R E H A I P O V R V E V Q V E L O N M E C R A I N G N E. Aussi tant qu'il fut en vie, il merita si bien des vns & des aultres par ses bien-faiçts, que le nom & le bruit de la maison de Medici volla par tout le monde. La deuise de ce Seigneur fut vn ioug tel que porte les Beufs, avec ce mot s v a v e, voulant signifier par cela qu'il n'estoit rentré à Florence pour tyranniser la ville, ou pour se venger des torts que lon auoit faits à sa maison, mais plus tot pour y entretenir vn gouuernement soef & debonnaire, suiuant ce qui est escrit en l'Euangile, M O N I O V G E S T S O E F E T M A C H A R G E L E G E R E.

*Deuise du
Pape Leon.*



P R E S les funerailles du Pape Leon les Cardinaulx monterent au Conclaue. Iule de Medici prit la poste au Milanois, ou il estoit Lieutenant de l'Eglise Romaine, & en peu de iours arriua à Rome en esperance

d'emporter la Papaulté, tant pour la grande reputation que la derniere guerre lui auoit acquis en Italie, que pour ses richesses, ses clientelles, & plusieurs autres faueurs, sur lesquelles se reposant se mit

Le Cardinal de Medici aspire à la Papaulté.

au hazard de la demander. Il auoit desia gangné les suffrages de seize ieunes Cardinaulx, qui preuoians assez ne pouuoir aduenir à cet honneur le clamoient desia Pape, & souz l'esperoir d'estre bien recompensez de lui quand il seroit esleu lui obligerent leurs voix: Plus ne lui restoit qu'à s'insinuer en la bonne grace des vieulx, mais il n'en sceut fournir: pource que saperceuans de la ligue des ieunes faite du tout en sa faueur, resolurent secrettement n'en ellire aucun qui ne fust de leur banc, c'est à dire des plus aagez du consistoire: cōme ceux qui sembloient preualoir les ieunes en opinion de vertu & en grauité de meurs. Ainsi se trouuerent plusieurs anciens tous aspirans à ce premier honneur, sans qu'il y en eust vn qui voulust ceder à l'autre: qui fut occasion de grandes difficultez, & sema tel discord au Cōclauē que l'election ne se feit si tor qu'elle debuoit. Dont plusieurs placards & libelles diffamatoires furent attachez par les carforts de Rome, au grand scandalle & vitupere de tous les Cardinaulx: entre lesquels vn Espaignol nōmé Bernardin Caruaial non moins versé aux lettres, que bien estimé en sa façon de viure, insistoit grandement pour attrapper ce morceau: mais la memoire non encor' eueinte du Pape Alexandre sizieme, rendoit la nation Espaignole tellement odieuse au peuple d'Italie, qu'il n'y eut celui des aultres Cardinaulx qui le voulust fauoriser en sa petition. Le Cardinal Farneze cuida bien y peruenir, non moins par les faueurs de la Noblesse de Rome qui toute estoit pour lui, que par l'amitié de plusieurs Cardinaulx qu'il

Les ieunes Cardinaulx liguez pour le Cardinal Inle, & les vieulx contre lui.

Le Cardinal Farneze sur le point d'estre Pape.

auoit gagnée, & croi veritablement que le nombre des suffrages ne lui eust manqué, si Iule de Medici n'y eust mis empeschement. Lequel aiant en sa manche les voix de la plus part des ieunes Cardinaulx tous faits de la main de son feu cousin Leon, & ne voulât les lascher pour ancien aucun, briguoit pertinemment de son costé, avec vne resolution arrestée de ne quitter cet honneur sinon à bonnes enseignes. Ainsi acharnez les vns contre les aultres ne vouloiēt estre vaincus, ny les ieunes des anciens, & moins encor' les anciens des ieunes & modernes. Toutesfois ce point estoit resolu que le Pape ne se pouuoit eslire sans le consentement de Iule de Medici & des Cardinaulx de son costé. Pource les anciens enuoierent vers lui Anthoine dé Monté & Thomas Caietan tous deux Cardinaulx, pour amollir vn peu sa pertinacité & le reduire à ce que l'on esleust vn Pape non auancé par amitez ne par faueurs, mais plus tot enuoie du saint Esprit pour gouverner l'Eglise de Dieu, chose qui se feroit plus assseurémēt, si vn homme se choisissoit versé de long temps aux affaires de l'Eglise, & non vn nouveau nai, qui pour son peu d'experiance ne sçauroit par quel bout entrer en ce gouvernement. A cette fin le prierent au nom de tous les vieulx de ne plus tenir les suffrages des ieunes en captiuité, mais les laisser pleinement & librement deliberer selon leur conscience. Le Cardinal de Medici leur respondit en parolles graues, & toutesfois modestes, ces remonstrances debuoir estre faites plus tot à eulx qu'à lui, considéré qu'ils auoient tous

Grandes partialitez entre les anciens & les ieunes Cardinaulx sur l'ellection du Pape.

protesté en vne conspiration occulte, de ne donner leurs suffrages qu'à vn de leur faction, combien que quelques vns se trouuassent au nombre des ieunes non moins dignes de cette dignité que beaucoup des anciens . Et que de sa part (ores qu'il fust vn des moindres de la compaignée) il n'estoit pour ceder à pas vn d'eulx, sinon en profundité de sçauoir, à tout le moins en pieté, iustice, & grans debuoirs enuers la Republique de Rome . Ce nonobstant, à fin qu'on ne pensast qu'esmeu d'vne ambition desordonnée il pretendist si fort à cet honneur, estoit content s'en desister du tout, prouueu que le College receust celui qu'il nommeroit pour l'vn des plus saiges, des plus sçauans & des plus anciens de tout leur ordre, lequel fils refusoient, veritablement leur mauuaise affection & leur cōseil malin ne se pourroient celer. Ces propos finis, le Cardinal Iule communiqua long temps avec ses partialistes, & resolut de nommer le Cardinal Adrian, pour lequel promirét tous signer, entendu qu'il estoit plus recommandable que pas vn aultre en pieté, sçauoir, & cōtinance, avec ce qu'il n'estoit pour abandonner le parti de l'Empeur, du-
q̃l il auoit esté autrefois precepteur. Or le Cardinal de Medici craingnoit sur tout que l'õ esleust quelque Pape fauorable aux François, par le moien duquel la guerre se renouelast en Lombardie, les villes de Parme & de Plaissance nouvellement recourées re-
tournassent aux mains du Roi de France, & lui final-
lement fust deboutté de la Principauté de Florence, pour auoir aidé à cōquester ces villes . au patrimoine

*Les occasions
mouuantes le
Cardinal de
Medici à fai-
re vn Pape
Imperialiste.*

de l'Eglise:ioint d'aulture part que le seigneur François Marie estoit apres la mort du Pape Leon rentré au Duché d'Vrbin, & que les Capitaines Rentin & Baleon ioints avec lui, leuoient gens és enuirs de Rome pour courir sur les Luquois & sur les Florentins ennemis du Roi de France. De toutes lesquelles menées le Cardinal Iule estât aduertit de iour en aulture au Conclau, par certaines missiues que secretement on lui faisoit tenir parmi ses viures, fut cōtraint pour obuier à ces incommoditez futures hastier l'election du Pape, & de ne plus differer en cela, de peur qu'en aspirant à cet honneur incertain, il ne perdist ce qui lui estoit tout assésuré: sçauoir est la puissance & domination que lors il auoit tant en la Toscane qu'en la Lombardie. Aussi de l'aulture costé, se perdoit l'esperance qu'il auoit eue en la faueur de quelques ieunes Cardinaulx instalez toutesfois en cette dignité par son moien, c'est à dire par les prieres dont il auoit importuné son oncle Leon: car Triuulce, Pompee Colone, Babbiste Pallauicin, Raimon Vice Espagnol, & quelques aultres commençoient de parler avec lui plus froidement beaucoup que de coustume, & pource desperant de la Papauté, ou peult estre la negligent, nomma le Cardinal Adrian: qui fut confirmé par les signatures de tous les ieunes, & de tous les anciens, qui toutesfois y consentirent cōme par contrainte, & suiuirent en cela le Cardinal Caietan, disant apres auoir veu tant de suffrages syngraphes, il fault, Messieurs, que nous y consentions aussi, puis que Dieu & les hommes veulent, qu'un si bon

*Le Cardinal
Adrian Holandois est fait
Pape par la
menée du Car
dinal de Me
dici.*

bon Prelat & tant enrichi de vertus excellentes de-
meure nostre chef. Si le Cardinal de Medici fut ex-
tremement ioieux d'auoir veincu ses aduerfaires en
cette brigue, ils ne furent moins deplaisans de se voir
supplantez par sa menée: mesme le peuple de Rome
en fut grandement cōtristé, iusqu'à dire mille pouil-
les aux Cardinaulx quand ils sortirent du ConclauLes Cardi-
naulx sont cō-
miez au sor-
tir du Con-
clau., & à les nommer traitres, de ce qu'ils auoient frustré
l'Italie de son droit Pontifical, pour en enrichir vn
estrangier que iamais on n'auoit veu. Dont le Cardi-
nal de Gonzague ne se monstra fort irrité, ains re-
mercia le peuple de ce qu'il se contentoit seulement
de parolles conuitieuses, & ne lapidoit ceux qui bien
l'auoient merité. Toutesfois pour pacifier la ville, le
college des Cardinaulx establit au nom du nouveau
Pape les Magistrats de la iustice, & de la police, ainsi
q̃ la coustume le portoit. Le vingt & neuueme iour
d'Aoust 1523 le Pape Adrian feit son entrée à Ro-
me en pompe fort solennelle, car il fut conduit par
tous les Seigneurs, & par le Clergé de la ville iusques
au Vatican. Cet homme estoit Holandois, docteur
en Theologie de Louvain, & si bien versé aux affai-
res, que l'Empereur Charles l'auoit fait son Viceroi
en Espagne. Il ne voulut changer son nom ainsi que
les aultres Papes auoient acoustumé de faire, mais se
feit appeler Adrian, retenant le nom de son baptes-
me. Au commencement de son Pontificat l'isle de
Rhodes fut prise par le grand Turc, dont le nouveau
Pape se contrista amerement, pource qu'il estimoit
commencer son Empire par vn malheur important

*Entrée du Pa-
pe Adrian à
Rome.*

*L'isle de Rhos
des prise par le
grand Turc.*

beaucou à toute la Chrestienté . Le Cardinal de Me-
 dici lui auoit conſeillé dès l'heure que les nouuelles
 du ſiege de Rhodes lui furent apportées, d'y enuoier
 les nauires, galeres, & ſoldats qui lui auoient fait ef-
 corte depuis le Roiaume d'Eſpaigne, mais le Pape
 n'y voulut acquieſcer, & eut le conſeil du Cardinal
 de Medici ſuſpect, ioint qu'il eſtoit court d'argent,
 & fort empeſché à compoſer les differents d'Italie,
 iuſqu'à proteſter qu'il euſt eſté plus heureux d'enſei-
 gner les bones lettres en vn college de Louvain, que
 d'eſtre Pape: conſideré que lui arriuant à Rome, il l'a-
 uoit trouuée remplie de routes diſſolutions, de mo-
 nopolles & cōſpirations: dont quelques vnes ſe ma-
 niſteſterent ſoudain qu'il fut inſtalé en ſon ſiege, non
 contre lui, mais contre le Cardinal de Medici, apres
 lequel ſ'eſtant retiré à Florence pour vaquer aux af-
 faires de ſon gouuernemēt, pluſieurs chiens abbaie-
 rent, & tacherent de le mordre bien ferré detractans
 de lui en ſon abſence . Car ores qu'il euſt donné oc-
 caſion de contentement honeſte à tous ſes citoiens,
 faiſant mille plaiſirs tant aux vns comme aultres, ſi
 eſt ce que prou d'enuieux ne lui māquerent, tachans
 à ſupprimer de tous points la grande authorité en la-
 quelle il viuoit . Entre aultres le Cardinal Soderin
 ſ'y employa de pieds & de teſte, l'acuſant d'auoir em-
 porté de Rome les treſors des anciens Papes, par le
 conſentement ſecret de ſon couſin Leon . Ce que le
 Pape eſtrangier aſſez ſouſpçonneux de ſon naturel,
 ignare des factions de la cour Romaine, & pauvre
 extremément receut pour vraiſemblable: combien

*Diſt notable
 du Pape A-
 drian.*

*Le Cardinal
 Soderin cōſpi-
 re contre le
 Cardinal de
 Medici.*

que Soderin l'eust mechamment controuué: entendu que le Pape Leon auoit esté si excessif en despens, & auoit eu des guerres de si grande importance, que force lui auoit esté d'euiser non seulement les trefors, mais ceux aussi de ses proches parents, oultre l'argent qu'il auoit pris à grandissime vsure. Encor' ce Soderin pour faire sa cause bonne, enueloppa au mesme fait Laurent Pucci, & François Armellin, tous deux Cardinaulx fort grans amis de Iule de Medici, l'un desquels, à sçauoir Armellin, il disoit exercer l'estat de tresaurier sans aucun droit ne priuilege, & estre vn larron insigne: l'autre auoir amassé vn argent infini des indulgences, lesquelles au nom du Pape Leon il auoit excessiuement vendues à ceux qui en estoient affamez. Pource les soustenoit estre tenus à restitution, & leurs faits amendables d'vne grosse somme de deniers, desquels le coffre du Pape qui estoit acouché se pourroit facilement remplir. Mais le Cardinal de Medici estoit en tel credit à Rome, que plusieurs grans Seigneurs le deffendirent en son absence. Le Pape aussi n'oubliât les plaisirs qu'il auoit receuz de lui tant au fait de son election, qu'en celui de la gratieuse reception qui lui fut faite par ledit Cardinal, lors que pour aller à Rome il estoit descendu de Genes à Liburne, ne creut de leger ce que Soderin auoit rapporté de lui, ains l'estima tout aultre enuers l'Eglise Romaine, & enuers l'Empereur que ne disoit cet enuieux. Dont Soderin ne se cõtendant fit entrer le Capitaine Rentin en la Toscane, pour dresser quelque embuscade au Cardinal de Medici:

*Soderin subor-
né des assas-
sineurs pour
tuer le Car-
dinal de Me-
dici.*

mesme suborna quelques mauuais garnemens qui en espoir d'estre recompensez lui promirent de le massacrer la part où il seroit. Toutesfois Dieu voulut que la trahison se manifestast, & que du nombre des complices les vns fussent pendus, les aultres decapitez, sans ceux là que le Cardinal mesme fit eua-der souz couuerture de fuitte. Rentin aiant ses compaignées au Sienois pour les acheminer vers Florence s'estonna quelque peu de ces nouuelles, & plus encor' quād il entendit qu'il y auoit des Suisses establis pour la garde du Cardinal Iule : car il pensa par cela, que les Florentins estoient du tout pour lui, à cette cause se retira tout honteux, ne reportant qu'une vilaine issue de son dessein, ioint qu'il fut frustré du secours qu'il attendoit de la part du Duc d'Vrbain nouuellemēt rentré en ses Seigneuries. La chose qui plus endommagea le Cardinal Soderin en tout le fait de sa trahison, furent certaines lettres lesquelles surprises par les espions de Iule de Medici, descouurirent son mauuais vouloir enuers l'Empereur & enuers ses alliez. Par ces lettres il exortoit le Roi François à faire la guerre au Roiaume de Sicile, à fin qu'à raison de ce, les Imperialistes se retirassent de Lombardie pour aller deffendre Naples, Pouille, & Calabre. L'amonestoit de ne se fier aucunement au Pape, qui ne tachoit qu'à amplifier la grandeur de l'Empereur Charles par tout le mōde, ores qu'il semblaist vouloir entrer en termes de paix & de composition, mais ce n'estoit que feinte, & pource il ne debuoit attendre de lui aucun iugement equitable sur les

*Lettres du
Cardinal So-
derin au Roi
de France, sur-
prises par les
espions du Car-
dinal de Me-
dici.*

différents qu'il auoit avec l'Empereur, veu mesme que le Pape lui auoit serui de precepteur & de pere en tous les lieux ou son seruice auoit peu s'emploier. Ces lettres estoient escrites en caracteres secrets, mais avec vn artifice si grossier, qu'elles pouuoient estre leuës d'vn chacun mediocrement institué en ces occultes escritures. Le Cardinal Iule les enuoia à Rome au Duc de Suesane Lieutenant pour l'Empereur, ensemble l'aduertit, avec quel grand dāger de la Republique Romaine & Imperiale, le Cardinal Soderin estoit admis au cōseil du Pape, veu qu'il estoit vn insigne dissimulateur, double en paroles, ennemi de l'Empereur, & grād fauteur du parti François. A raison desquelles partialitez il auoit secrettement taché par faulx impostures & criminations, de le rendre odieux au Pape, & par secrettes menées de le faire mourir : à fin que puis apres aiant le gouuernement de Florence entre ses mains, il le peust mettre & la Toscane aussi en la puissance des François. Or combien que le Pape iugeast de premiere entrée ces lettres non vraies mais supposées, si est ce qu'il conceut vne merueilleuse haine contre Soderin, sans le vouloir toutesfois aduertir de chose aucune, iusqu'à ce que le Cardinal de Medici fust arriué à Rome, ou pour confronter Soderin il l'appella tout aussi tot, & l'y fit entrer en pōpe si magnifique de rous les estats, que ses mesmes ennemis, Horace Baleon fils de celui que le Pape Leō auoit fait mourir, Fabio Petrucci frere du Cardinal qui emprisonné au chasteau d'Adrian y auoit fini ses iours, & François Marie mis par deux.

*Le Cardinal
de Medici est
receu à Rome
en pōpe mer-
ueilleuse.*

fois hors le Duché d'Vrbain par les armes des Medici, lui allerēt au deuant: pour lui defferer l'hōneur qu'il meritoit. Le Pape aiant fait courir vn bruit de la reconciliation, qu'il vouloit moienner entre les deux Cardinaulx, qui n'estoient seulement citoiens d'une mesme ville, mais alliez aussi de parente, les feit in-

Le Pape confrote les Cardinaulx, de Medici, & Soderin.

cōtinent appeller au Vatican: ou apres les auoir attirez en l'arriere chambre de la tour Borgie, & entēdu toute leur dispute, demanda assez rigoureusēment au Cardinal Soderin si autrefois il auoit escript vne missiue au Roi de France en Caracteres secrets & incōneuz, à quoi le Cardinal respondit n'auoir iamais pēsē, sur ce le Pape mit en auant ses lettres, à la veuē desquelles Soderin changea couleur & confessā le tout ainsi qu'il l'auoit fait, protestant toutesfois de deffendre sa cause au Vatican, & offrāt pleiges pour sa personne à fin qu'il ne fust emprisonné. Mais le Pape ne les voulut recevoir, ains le feit enfermer étroittemēt.

Le Cardinal Soderin arresté prisonnier.

Ce Cardinal estoit homme de grande eloquence & nō de moindre grauité, orné de toutes bōnes lettres, tāt diuines q̄ prophanes, sous l'vmbre desquelles scauoit cacher ses ruses falacieuses, mais si dextremēt, qu'il auoit enforcellé le Pape par l'apparence exterieure de sa vertu: de sorte que le saint Pere lui communiquoit plus de secrets qu'à tous les autres Cardinaulx. Mais sy trouuant deceu, commença de ne se rendre plus si familier qu'il faisoit au parauant, iusqu'à ne consulter que bien peu avec les Cardinaulx des affaires d'importance, craignant qu'ils lui fussent peu fideles & le trahissent en derriere. Pource deslors

se gouuerna par Espaignols & Flamens sans plus se fier aux aultres : ce que les Romains trouuerent si estrange, & le porterent si impatiemment (auec ce qu'il auoit diminué de moitié les gaiges de ses officiers pource qu'il estoit pauure) qu'un certain Marius Plaissantin tenant ne sçai quel office en la chiquanerie de la rotte, aiant un iour deliberé de tuer le Pape au sortir de sa chambre se tua du mesme glaiue qu'il auoit appresté pour ce massacre: pource à mon iugement qu'il estima le Pape ne debuoit sortir, à cause qu'il tardoit trop à son appetit, ou possible qu'il eut crainte d'estre descouuert par un sien ami, qui lui auoit promis compagnee & toutesfois ne s'y estoit trouué. Le Pape ne vesquit long temps apres, ains mourut surpris d'une fiebure continue qui ne le tint longuement. Aucuns estiment qu'il fut empoisonné par un nommé Iean Baptiste, comme la verité peut estre. Les aultres disent que son encombrer ne vint que de trop souuent vser de biere, mais il est peu probable, considéré que de tout temps l'auoit accoustumé & que c'estoit l'ordinaire breuage de son pais. Il auoit resolu un peu deuant sa mort, de seuerement chastier trois manieres de vices fort pullulans à Rome, le premier des conuertis à la foi Chrestienne, qui nonobstant gardoient tousiours les superstitieuses ceremonies de leur faulse religion, comme plusieurs Iuifs & marranes merueilleusement riches, qui pour la plus part estoient sortis d'Espaigne y redoubtans la seuerité de la iustice, & s'estoient habitez tant à Rome qu'es aultres villes d'enuiron, pour y viure en :

Un chiquaneur de Rome se tue soy-mesme ainsi qu'il auoit deliberé de tuer le Pape.

Le Pape Adrian trepassé par fiebure, ou par poison.

*no vndis concha
Cuo fa flammis*

Sainte deliberatiõ du Pape Adrian.

plus grande liberté. Au nombre de ceux là comprenoit aussi tous ceux qui parloient de la religion Chrestienne en maniere de mocquerie, (nous les nommons athées) & les maquignons de benefices, faisans mestier & marchandise de les vendre au plus offrant. Ceux du secôd rang enregistrez en sa memoire pour estre punis, estoient les vsuriers & banquiers destructeurs de mille bonnes maisons. Et du troisieme, les abominables Sodomites de Rome, lesquels il entendoit preposterement abuser des ieunes enfans de la ville au moien de la trop grâde liberté que la conuience des loix leur donnoit. Mais en ce saint propos le bon homme fut saisi de sa fiebure fatale, au grand contentement de ces malheureux debordez: qui ne pouuans cacher le plaisir incroiable que la

*La iôie que les
meschans eurent
de la mort
du Pape.*

— mort du Pape leur auoit apporté, ornerent de fucillards de laurier, la porte de Iean Antracin medecin
— du feu pape, & y attacheret vn chapeau de triumphe
— au tour du quel ces mots estoient escrits en liaison:

— P A T R I Æ L I B E R A T O R I. S. P. Q.

— R. Son trespas aduint le trefsieme iour de Septembre l'an mil cinq cēs vingt & quatre, vn an apres qu'il fut venu d'Espaigne. En son lieu fut instalé le Cardinal de Medici à la poursuite des ieunes Cardinaulx, & nommément de Pompée Colone, qui premierement s'estoit ligué contre lui: Mais aiant veu les Cardinaulx François se bander tous pour le Cardinal Franciot Vrsin son capital ennemi, finalement se mit du costé de Iule. Ioint que son oncle Prospe-

fauoriser

fauorifer ledict Medici en la petition de la Papaulté, consideré qu'il estoit intime ami de l'Empereur . Il y auoit desia cinquante iours que les Cardinaulx dis-
putoient au Conclaue , & ne pouuoient s'accorder, pource que les François se mettoient en tout debuoir d'esslire vn Pape qui fust fauorable à leur parti, & Pompée Colone faisant tout le contraire, en vouloit nommer vn qui fust bon Imperialiste : quand le peuple indigné de ce long delai , menacea de rompre les portes du Conclaue & de faire vn Pape à son plaisir, si bien tot n'y estoit prouueu par eulx . Qui fut cause que le Cardinal Pompée s'adressant à Iule de Medici, le pria de pardonner à Soderin & à quelques aultres Cardinaulx qui l'auoient offensé, ensemble de vouloir fidelement assister aux entreprises de l'Empereur Charles contre le Roi de France, & qu'indubitablemēt il le rendroit Pape paisible si lui vouloit accorder ces deux poincts . Ce que le Cardinal Iule promit aussi tot qu'il lui fut demandé, & par ce moien fut esleu Pape au grand regret de quelques anciens , qui porterent son election si impatiemment , qu'ils en moururent de dueil nommément les Cardinaulx Craffus, Flisque, Caruaial, & Soderin, auquel pourtant toute haine laissée le Pape moderne auoit pardonné, suiuant la promesse qu'il en auoit faicte au Cardinal Pompée . Des le commencement de son Pontificat il se monstra neutre entre l'Empereur & le Roi de France, à fin d'entretenir sa dignité plus en paix, toutesfois la deuotion de ses electeurs auoit esté, qu'il adherast plus

Iule de Medici installé en la dignité Pontificale.

Quelques Cardinaulx moururent de deuil.

à l'un qu'à l'autre, & de faict l'auoient tous esperé, voire fermement creu : pource que du temps de son cousin Leon, il auoit esté Lieutenant de l'Eglise Romaine, auoit porté les armes contre le Roi François, auoit fait rentrer François Sforce au Duché de Milan, & rendu les villes de Parme, Plaifance, & Cremona au patrimoine de l'Eglise. Mais aiant veu d'une part, l'Admiral Bonniuet repoulsé d'Italie, d'autre part l'Empereur Charles au pourchas du seigneur de Bourbon auoir assailli Marseille sans toutesfois y faire aucun prouffit & le Roi de France repris Milan, puis assiégé Pauie, ne sceut à quel costé se tenir, cōme celui qui preuoioit l'Empereur aspirer à la monarchie de toute Europe, & que non content d'auoir chassé les François d'Italie, vouldroit en fin s'emparer d'icelle au grand preiudice de l'Eglise, & de la liberté publique. Qui fut cause qu'il ne lui enuoia secours aucun sur ce commencement, mais comme spectateur de la tragedie d'autrui, exorta l'un & l'autre Prince à faire trefues nourrices de quelque bonne paix. Quelques iours apres le Roi de France est pris à Pauie le iour saint Mathias mil cinq cens vingt & quatre, puis un an apres mis en liberté, moiennāt l'accord de Madry passé au mois de Feburier mil cinq cens vingt cinq. Sur ce, le Pape Clement se sentant obligé au seigneur François Sforce que l'Empereur auoit mis en prison, & du Duché duquel il festoit emparé contre la volonté du peuple Milanois se complaignant à bon droit de l'Empereur, se mit en debuoir de re-

Le Pape moderne se montre neutre.

Le Pape Clement entreprend de remettre François Sforce au Duché de Milan.

mettre François Sforce en sa pleine liberté : pour ce faire, associa les Venitiens & les François, non tant pour nuire à l'Empereur, que pour aider au Duc de Milan, & pour entretenir les paches accordées entre les Potentats d'Italie du temps du Pape Leon son oncle. Cette entreprise du Pape suscita de grans troubles à Rome, car Pompée Colone fauteur insigné du parti de l'Empereur voulant faire quelque acte memorable pour lui gratifier, leua vn bon nombre d'hommes au terroi Tusculan, desquels accompagné se ioignit à Loïs de Cordube Lieutenant dudit Empereur, & se mit sur les termes de molester le Pape : qui deuëment aduerti des aguets de Pompée, leua trois mille hommes de fanterie, & enuiron cinq cens cheuaulx pour se deffendre en la ville moiennant laquelle force il eust aisément battu le Cardinal Pompée, fil eust voulu croire le conseil d'Estienne Colone ennemi capital dudit Pompée, & au reste Capitaine merueilleusement accort, qui lui persuadoit de ce faire, comme semblablement faisoit le Capitaine Salomon de Sicile, chefs principaulx de son armée. Mais le Pape qui ne demandoit aultre chose sinon que les Colonois retirassent des limittes & confins de l'Eglise Romaine, les gens de guerre qu'ils y auoient menez, & qu'au partir de là, les acheminassent ou bon leur sembleroit, voire les missent en garnison pour la deffense du Roiaume de Naples, ne fut de l'aduis de ces deux Capitaines : ains

*Le Cardinal
Pompée se battit
de contre le
Pape.*

enuoïa signifier aux Colonois ce qu'il leur demandoit. Suiuant sa demande, Vespasian Colone fils de feu Prospere Colone se transporta vers lui, à fin de lui accorder tout ce qu'il requeroit : sçauoir est, que les gens du Cardinal Pompée son cousin fortiroient hors les terres de l'Eglise & se retireroient au Roiaulme de Naples, pourueu que le Pape se desarmast de son costé. Mais quelques vns se trouuans lors à l'entour de sa personne, tacherent de le retirer de cet accord, mesme vn de ses plus feaulx conseillers appellé Gilbert s'en mit en bien grande peine, iusqu'à lui remonstrer que ses ennemis n'accordoient ces conditions de paix pour bien aucun qu'ils lui voulussent, mais seulement pour la crainte des forces qu'il auoit lors à son commandement: lesquelles il le pria bien fort de ne vouloir abandonner. Toutesfois le Pape n'ayant enuie de soutenir les fraiz d'une telle guerre, de peur d'euiser sa bourse, passa l'accord: & se depouillant de ses forces, s'exposa totalement à la pillerie & rapacité de ses ennemis. Car le Cardinal Pompée ne fut si tot auerti de la deposition des armes, qu'il ne conuinist avec le Capitaine Hugues de Moncate, à fin de se crettement reuoyer ses gendarmes, & promptement les acheminer à Rome pour mettre le Pape hors de son siege. Ce que ledit de Moncate estoit desia entalenté de mettre en effect, pource qu'il auoit receu quelques lettres d'Espagne, par lesquelles on l'exortoit de si biẽ faire, que le Pape fut chassé de Rome, &

Accord simulé des Colonois avec le Pape.

Seconde reuolte du Cardinal Pompée.

qu'un aultre fust installé en son lieu. Or combié que la chose ne se fist si occultement que le Pape n'en fust assez auerti, & qu'il n'eust bien moien de leuer gens pour y remedier, si est ce que n'aioustant foi aux nouvelles qu'on lui en apportoit, disoit pour toute resolution que quelques soldats affamez feroient ce bruit pour se faire enrrouler, & recevoir quelque folde de lui. Ce que le Cardinal Armelin son tresaurier homme auare sur tous lui mettoit en la teste, & le gouuernoit si bien à sa poste, qu'il lui auoit retranché la paie de la plus part de ses archers de garde, de sorte que le Pape ne se voioit acompagné d'un seul homme digne de porter armes. Aussi fut il surpris & assailli au desprouueu: car le Cardinal Pompée entra si legerement à Rome, qu'il eust bien eu le moien de massacrer le Pape en sa chambre, premier que ceux du Vatican en eussent entédu le bruit. Mais il voulut attendre l'artillerie marchant encor' apres, laquelle arriüée, ses bandes tirerent à enseigne ouuerte tout droit au Vatican. Le Pape estonné se retira dedans la forteresse, implorant l'aide des citoiens de Rome, mais en vain toutesfois: car Pompée fit publier par un trompette, qu'il estoit venu non pour offenser citoiens aucun de la ville, mais pour tous les deliurer de la tyrannie du Pape, en signe de quoi s'estoit paisiblement retiré en son palais. Où tandis qu'il estoit les soldats feirent un beau rauge, pillerēt tous les meubles du Pape qui estoient au Vatican, entrèrent en l'Eglise saint Pierre, de laquelle ils emporterent les vaisseaux d'or & d'argent, dont le Cardinal Pompée

*Le Cardinal
Pompée entre
à Rome avec
ses forces.*

*L'eglise saint
Pierre pillée
par les soldats
du Cardinal.*

fut merueilleufemēt fâché. Le Pape enclos en fa fortereffe n'auoit prouifion aucune pour fouftenir le fiege, & ce par l'auarice de fon trefaurier Armellin, qui pis eft il fe voioit deftitué de tout moien de pouuoir leuer gēs, pource q̄ la ville eftoit occupée de fes ennemis. A cette caufē feït prier le Capitaine Mōcate de venir parler à lui, qui ne le voulut refufer, prouueu que pour l'affurance de fa perfonne le Pape lui donnaft fuffifans oſtaiges, comme promptement il feït par l'enuoi d'Innocent Cibo, & de Nicolas Ridolfi tous deux Cardinaulx, & nepueux du feu Pape Leon. Mais ainſi que Moncate y alloit, le Cardinal Pompée l'en voulut detourner, comme celui qui rien n'auoit en l'eſprit que la priſe de la fortereffe, pour puis apres mettre le Pape entre les mains de l'Empereur. Toutesfois Mōcate ne lui voulut obeir pour cette fois, ains acompaigné de quelques Gentils hommes en bien petit nombre, ſe tranſporta vers le Pape, à la veuē duquel mit les genoulx en terre, lui rendit le baſton paſtoral, & la mitre Pontificale enrichie d'vne infinité de pierres pretieufes, ſ'excufa de ce ſac ſur le debuoir de ſon eſtat, deteſta l'impudente temerité des gendarmes, & finalement ſupplia le Pape que ſon plaifir fuſt de ne plus batailler cōtre l'Empereur, pour lequel Dieu & les hommes ſembloient combattre heureuſement en tous endroits, ſans que la fortune lui diſt mal en aucun lieu: l'affeurant que l'Empereur eftoit ſi bien affectionné en ſon endroit, qu'il auoit deliberé de ne prendre aultre arbitre que ſa ſaincteté pour apaiſer tous les troubles d'Italie: à

*Le Capitaine
Moncate ſe
tranſporte vers
le Pape au
Vatican où il
eſtoit enclos.*

la souueraineté de laquelle n'auoit iamais aspiré, cōbien qu'à bon droit le peust faire, considéré que ses deuāciers Empereurs l'auoiēt acquise. Le Pape apres auoir tenu quelques propos du Cardinal Pompée comme en maniere de moquerie, & s'estre aigremēt courroucé contre Vespasian Colone, par lequel il protestoit auoir esté mechamment trahi, respondit au Capitaine Moncate, que tousiours il auoit aimé l'honneur & l'auancement de l'Empereur Charles, & que pour l'auenir sa bonne affection ne diminueroit aucunement en son endroit, prouueu que ne prestant l'aureille à quelques mauuais cōseillers qui estoient à sa suite, il ne s'egaraſt de son bon naturel, suiuiſt l'equité, & les droits de confederation dont les contracts se pouuoient bien monſtrer, & remiſt François Sforce en ſes Seigneuries. Ce que faiſant, rendroit le droit à ceux qui en auroient beſoin, & ſe dechargeroit de ſon deu en ce coſté là, comme ainſi ſoit que celui qui a ſuccédé à tant de Roiaumes par le moien de ſes deuanciers, & a gagné tant de belles victoires, iuſqu'à finalement peruenir au plus hault degré de toutes les Seigneuries terreſtres, qui eſt la Monarchie, ne doibue ſeulement ſ'abſtenir d'oſter les biēs à ceux qui les poſſedēt de toute anciēneté, & les tiennent par droit d'héritage, mais auſſi les entretenir en leur entier, & departir liberalement de ſes biens à ceux qui n'en ont point. Apres qu'ils eurent communiqué de pluſieurs choſes, leur accord fut ainſi conditionné, que le Pape reuokeroit ſon armée de la Gaule Ciſalpine, pardonneroit au Cardinal Pom-

pée & à tous les Colonois, & pour assurance de sa foi enuoieroit à Naples en ostage, le seigneur Philippe Strozzi espous de Clarice de Medici fille de feu Pierre son cousin: Que lui Hugues de Moncate se retireroit avec ses gés au Roiaulme de Naples, mais premier que partir donneroit ordre que les biens pilléz en l'Eglise sainct Pierre seroient rendus. Ainsi

*Le Capitaine
Moncate se re-
tire de Rome
par accord fait
avec le Pape.*

Sortit le Capitaine Moncate au grand regret du Cardinal Pompée, qui se passionnoit de ce que la victoire lui eschappoit des mains, souz ie ne sçai quelles vaines promesses. Quelques vns ont pensé, que ce Capitaine Espagnol gangné par le Pape à force de deniers (comme il est aisé à croire) le deliura de danger & le plus tot qu'il peust, de peur que si par quelque desastre il estoit pris ou tué par les embusches des Colonois, l'infamie du fait ne retournast à l'Empereur, par la faueur duquel & des anciens Cardinaulx Pompée Colone eust esté Pape, si d'aventure Clement fust decedé. Qui neantmoins deliuré de sa derniere peur rappella les bandes de fanterie qu'il auoit encor' au Milanois, à fin que les conditions de l'accord fussent gardées, & par ce moien semblast demander la grace de l'Empereur, retira pres de soi deux mille Suisses & sept enseignes Italiânes, de celles que son cousin Jean de Medici Capitaine autant accort & vaillant qu'aulture qui fust au monde, auoit autrefois menées au païs de Lombardie, feit venir vn grand nombre de caualerie, dont y en auoit deux cens de Federic de Gonzague, & fallia de plusieurs grans Seigneurs, qui tous lui feirent entendre la paix
ne se

ne se pouuoit fidelement garder avec les Imperialistes aians les armes en main, si pareillemēt il n'estoit armé de son costé . Ce fait, stimulé par quelques vns de ses amis à la vengeance des torts qu'on lui auoit faits, degrada premierement & excōmunia le Cardinal Pompée comme ennemi de l'Eglise, & sacrilege, appella de France le seigneur de Vauldemont frere du Duc de Lorraine, les ancestres duquel auoiēt regné à Naples, feit la guerre aux Neapolitains par mer & par terre, & les estōna tellement par toute la campagne, que Salerne prise, le seigneur de Vauldemōt se monstra deuant les portes de Naples, aiant rembarré Hugues de Moncate iusques dedans la ville. L'empereur desirant remedier à ces troubles, enuoia lieutenant au Roiaulme de Naples Charles de l'Aunay acompagné de six mille Espaignols embarquez en trente nauires de guerre, & d'un aultre costé le Roi Ferdinand son frere feit passer en Italie quatorze mille Lansquenets souz la charge de George de Frondesberg. Mais de l'Aunay trouua rencontre d'André d'Aurie, de Pietre de Nauarre, & de Paul Iustinian, qui lui enfoncerent quelques vaisseaux, en percerent d'autres à coups d'artillerie, & l'eussent pirement traitté, n'eust esté vne tourmente qui le porta iusqu'au port d'Hercules en la Toscane: dont puis apres aiant vogué le long de la coste, surgit à Gaiette où les gens prindrent terre, & se ioingnirent à Pōpée, Vespasian, & Ascaigne Colonois. Les lansquenets de Frondesberg furent vn peu mieulx traitez en la descente qu'ils feirent en Italie, car ainsi que

*Le Pape exco-
munie & de-
grade Pompée
de son Cardina-
lat.*

*L'empereur
enuoie forces
en Italie pour
la deffence des
Colonos.*

le seigneur Iean de Medici ioint avec le Duc d'Vrbins lors conducteur & chef des Venitiens, tachoit de leur clorre le passaige du Pau, & les écar mouchoit viuement au Mantouan, vne harquebuzade lachée par cas fortuit de l'aurre riue du Mince, lui percea la cuisse au dessus du genoul, & le naura si fort, que ses gens furent contrains le porter à Mantouë, où dix iours apres il deceda au grand dommaige de toute l'Itale : car il n'y auoit Capiraine ou Seigneur qui lors eust plus grande apparence de pouuoir garder la liberté du païs contre les étrangers. Quand le Cardinal Pompée veit les villes de la campagne fumer de tous costez, par l'embrasemēt que ses ennemis y faisoient, son recours fut au seigneur de l'Aunay, le suppliant de plus tot entrer au païs de l'ennemi pour y faire la guerre, que de demeurer au terroi Neapolitain: où desia tant de villes estoient pillées. Mais force lui fut de ne s'en remuer, pource qu'il estoit question de faire teste à l'armée du Pape. Toutesfois il enuoia assieger la ville de Frosolane, laquelle malgré ses gens fut r'enuittailée par les Capitaines de l'eglise, & brusquement deffendue par les enseignes noires qui y estoient en garnison, & lesquelles le Capiraine de Medici auoit au precedent r'enuoïées de Lombardie, pour secourir le Pape cōme desia nous auons dit. Ainsi que cette guerre se continuoit, vn Cordelier confesseur de l'Empereur Charles nommé François Angeli, passa d'Espaigne en Italie aiant mandemēt expres de son Prince, de moienner quel-

*Le seigneur
Iean de Me-
dici receut vne
harquebuzade,
dont puis
apres il res-
passa à Man-
touë.*

*Frosolane
assiégée par
les Colonois.*

que accord entre le Pape & les Colonois . Le Pape presta volontiers l'aureille à son exortation , tant pource que ses finances diminuoient beaucoup, que pour la grande enuie qu'il auoit de se deliurer des ennuits & facheries que la guerre lui donnoit : ioint qu'on bruioit par tout, que le seigneur de Bourbon acōpaigné d'infinis soldats Lansquenets, Espaignols, & aultres tous mauuais garnements, auoit deliberé de sacager Rome, & q̄ de l'heure mesme sy acheminoit. D'aulture part Cesar Ferramusca quelque temps au parauant arriué d'Espaigne, avec lettres de l'Empereur adressantes au Pape, se transporta vers sa saincteté, à laquelle presenta les lettres de son maistre, protestant en icelles ne demander que la paix & l'amitié du Pape & de son Eglise : car il appelloit Dieu à tesmoin qu'il estoit plus que cōtent de ses Roiaumes, sans qu'il en voulust encores agreffer ou surprendre d'aultres pour se faire plus grād. A raison dequoi le Pape aisément obtiendrait de lui toutes choses iustes : mais il n'endureroit aussi qu'il entreprist ou vstast de commandement sur les terres de son appartenance, considéré que ce feroit trop abaissē la Maiesté Imperiale, si les suiets d'icelle la vouloient maistriser. Pour traiter cette paix le seigneur de l'Aunay fut semond de vouloir aller à Rome, mais auant qu'il partist du camp des Colonois le Cardinal Pompée le pria grandement de ne s'entremettre beaucoup de sa recōciliation avec le Pape, pource qu'il esperoit casser en peu de tēps tous ses Edicts, & celui nōmēmēt

*Lettres de
l'Empereur
au Pape pour
faire accord
avec les Colo-
nois.*

par lequel il l'auoit degradé du Cardinalat. La paix accordée auecques de l'Aunay representant la personne de l'Empereur son maistre, le Pape lui feit prier de passer en la Toscane pour empescher les desseins du seigneur de Bourbon, & faire par ce moien que les Florentins demeurassent tousiours en son obeissance, estant bien auerti de quelques menées qui desia se faisoient en la ville. Car il ne faut demander si les Florentins se trouuerent guaiz, lors qu'on leur porta la nouuelle de ce que le Cardinal Pompée & Hugues de Moncate auoient fait à Rome contre le Pape, veu que de long temps ils cherchoient l'occasion de recouurer leur liberté : laquelle seurement penserent auoir trouuée, quand le seigneur de Bourbon trauerçant l'Apennin d'Arece pour droit aller à Rome, ne voulut entendre aux conditions de paix que de l'Aunay lui proposa de la part du Pape, de façon que lesdits Florentins voians de l'Aunay debouté de sa demãde par Charles de Bourbon, qui ne s'amusant aux belles offres qu'on lui faisoit marcha tousiours plus auant, se proposerent vn grand espoir de ce qu'ils demandoient, s'armerent à la foule, & faisirent le palais souz la conduite de Pierre Saluiati citioien bien apparenté & de grans biens, auquel vn seul des anciens ne resista pour le Pape, aussi on en soupçonnoit la plus grand part consentir au fait de cette entreprise, ores qu'ils le dissimulassent en attendant quelle en seroit l'issue. Loïs Guicciardin estoit lors Gonfalonier de la iustice, homme fort atenu pour beaucoup de raisons à ceux de Medici,

*Reuolte des
Florentins con-
tre le Pape,
à l'aueu du
seigneur de
Bourbon al-
lant assieger
Rome.*

qui toutesfois comme peu fidelle à ses amis & trop *Le Gonfalon-*
cupide de liberté (suiuant en ce ses anciens predeces- *nier Guicciar-*
seurs) oubliâ soudain tous les bien faicts qui l'obli- *din comme au-*
geoient à cette famille, car avec vne feinte significa- *fant de la re-*
tion de sa bonne volonté enuers les Medici, simula *uolte.*
tant seulement de reprendre, & detester l'audacieuse
hardiesse de Saluiatti & de ses cōpagnons, à fin qu'on
l'estimast faire le deu de son office en ce trouble
esleué. Par lequel la ieunesse effrenée aiant gangné le
palais demanda vn Edict pour changer le gouuerne-
ment de la Republique, iusqu'à tirer les espées, &
contraindre les Magistrats à lui obtemperer, vn des- *Vn des Ma-*
quels nommé Federic Ricci receut vn coup en la te- *gistrat offensé*
ste par l'effort de Iaques Alaman audacieux folastre, *par Iaques*
à cause qu'il l'auoit repris de sa temerité. Aussi le Gō- *Alaman.*
falonnier fut menacé par vn aultre qui feintement
degainna contre lui, pource qu'il reprenoit quelques
vns, & mesme cet Alaman, s'efforceans en sa presence
de precipiter par vne fenestre du palais Iean Francis-
que noble citoien, seulement pour s'estre mis en deb-
voir de parler contre eulx de l'honneur, & de la ma-
iesté du lieu qu'ils offensoient. Desia les autres Gon-
falonniers de la ville auoient à baniere desployée ame-
né les citoiens de leurs quartiers iusqu'à la cour du *Le peuple mar-*
palais, & quelque troupe de Patriciens estoit mon- *che au palais*
tée en la chambre des Magistrats, (en cela se descou- *et y est con-*
urant assez le consentement du Gonfalonnier Guic- *duit par ses*
ciardin, qui le iour precedent auoit admōnesté tous *enseignes.*
les aultres Gonfalonniers subalternes de se tenir en
armes pour marcher au palais) quand vn certain

prebſtre nommé Anthoine Nerli, aiant arraché les clefs d'une tour à celui qui les portoit, mōta au donjon de ladicte tour, à fin de ſonner le tauxin & appeller les citoiens aux armes. Dont les Magiſtrats eſperdus du tout, ne ſceurent trouver aultre remede, que faire à la ſuaſion des Patriciens vn Edict agreable à ce peuple, & le publier par la ville à ſon de trompe: par lequel Edict, Alexandre & Hipolite de Medici tous deux enfans naturels, l'un de Laurent dernier mort, & l'autre du Magnificq Iulian, furent declarez ennemis de la Republique, & leurs biens conſiſquez, furent auſſi deliurez de priſon tous ceux que lon auoit enfermez pour auoir appellé ceux de Medici tirans. Il eſt bon (pour entendre la contumelie de ce peuple) de n'oublier le brocard d'un ancien goutteux nommé Coſme Sapet ou Saffet, qui lors que l'Edict ſe publioit, demanda ſi le Pape Clement eſtoit pas condamné à pareille peine que ſes aultres parens, puis quand le crieur lui euſt reſpondu la publication ſentendre ainſi, repliqua par maniere de mocquerie, ie ne ſçai donc (citoiens magnanimes) comme il vous fera loifible de manger voſtre pain en conſcience aſſeurée, conſideré que vous ſerez excommuniez pour bannir vn tiran, voulant par ce brocard vilipender les cenſures eccleſiaſtiques, leſquelles puis apres le Pape fulminerait ſur ceux qui l'auroient iniurié. A peine eſtoit le Decret publié, que François Marie Duc d'Vrbain chef de l'armée des Venitiens, le Marquis de Saluſſe & Federic Gonzague ſurnommé Bozol (car le ſeigneur Gonzague

Hipolite & Alexandre de Medici, declarez ennemis de la Republique.

Le Duc d'Vrbain, le Marquis de Saluſſe & le Capitaine Bozol entrent à Florence en grande compagnie.

de Mantouë tenoit le parti de l'Empereur) conducteurs de la fanterie Françoisse, & enuoiez par le Pape Clement en la Toscane, pour tenir les Florentins en bride, entrerent dans la ville, apres que les Cardinaux, Siluius Passerin Legat pour le Pape à Florence, Innocent Cibo, & Nicolas Ridolfi nepueux du Pape Leon accompagnez d'Hipolite de Mediciles eurent receus à deux mille de Florence, & accompagnez depuis là iusques à la ville pour leur faire plus d'honneur. Ou quād ils furent arriuez la rebellion de ce peuple leur sembla si estrange, que quelques vns d'entre eulx ne se peurent abstenir d'attenter quelque commencement d'exemplaire punition: de sorte que Pietre Honofri de Montedol Colomnel de la fanterie, occupa les entrées & passages de toutes les rues, apres en auoir repoullé le peuplasse: puis se mit en effect d'assaillir le palais. Le vous laissez à penser quelle fut la peur qui faist ces miserables seditieux, lors que tous desarmez & sans aucune munitions de guerre, se veirent assiegez en ce palais n'attendans que l'extreme & derniere punition de leur meffait. Consideré que le Colomnel Honofri secondé des Capitaines prealleguez, y procedoit de telle furie, que sa resolution n'estoit aultre, que de mettre le feu aux portes du palais & de braquer le Canon pour le battre de tous costez: avec ce que la plus part de ses soldats carressoit si rudement ce peuple tumultueux, qu'il n'y auoit celui qui destitué de tout conseil ne tachast de secrettement sortir la ville de peur que par punition de

Honofri de Montedol assiege le palais au nom du Pape Clement.

corps n'amendast la faulte qu'il auoit faicte . En somme toute la ville n'auoit iamais esté en telle crainte ne penitence de son peché, pource qu'oultre ceux qui ia estoient dedans , il y auoit encor vn nombre infini d'hommes entre Siene & Arece au nom du Pape Clement, lesquels n'aiants sceu empescher Bourbon de passer , sembloient auoir enuie , soubz l'vmbre de venger l'iniure faicte au Pape , de saccager Florence , & de s'enrichir du bien des ciroiens . Ce que veritablement ils eussent executé bien tot & de bonne veulle, comme ceux qui ne demandoient que chappe cheutte , n'eust esté la benigne clemence du Legat Siluius, du ieune Hypolite de Medici, & du Duc d'Vrbain, qui auouez des aultres Capitaines resolurent sans faire plus grande effusion de sang de pardonner aux Florentins rebelles: pourueu que de bon cueur ils se rendissent & demandassent pardon de leur forfait. Sur ce feirent cesser la batterie , & au nom de tous enuoierent parlementer avec les Magistrats le Capitaine Gonzague de Bozol, qui par vne reprimende graue & digne du lieu qu'il tenoit, leur remonstra si dextrement leur ingratitude, & leur nature proclieue à toute rebellion , que le Gonfalonnier Guicciardin lui respondant d'vne voix perplexe & tremblante , sembla le remercier plus tot de la bonne affection qu'il portoit à ceux de la ville, qu'alleguer aucune excuse qui seruiſt à leur iustification, ou aucun argument probable des esmotions presentement aduenues. Les Patriciens aussi, des-

*Le Capitaine
Gonzague
parlemente au
palais avec les
Magistrats.*

si desquels les principaulx estoient François Victori & Nicolas Capon, approuuerent tant par accolades que par ne sçai quelle gaiette de cuer & toutesfois simulée, ce que le Capitaine Federic leur auoit conseillé, combien que la ieunesse effrenée ne se peust bonnement contenir, ains barbotast entre ses dens, & prononceast comme à demi, les Senateurs estre par trop pusilanimes, voire de trop long temps accoustumez de seruir à ceux ausquels ne le debuient aucunement, veu qu'ils desistoient de deffendre la liberté commune, laquelle par le dangier & par la vertu d'autrui on leur auoit acquise. Quelques uns aussi plus curieux de leur salut particulier, que de la liberté proclamée vn peu au parauant, demanderent, comme estans en doubte, si seurement ils se pouuoient reposer sur la promesse que le Capitaine Federic leur faisoit au nom du Pape Clement, pource que sa coustume estoit de garder en son cuer les offences qu'on lui auoit fait aultrefois, & puis de s'en venger aigrement quand il venoit à poinct. Ausquels le seigneur Federic vfa de ces propos pour aucunement les contenter: Je vous assure, seigneurs Florentins, que la promesse vous sera tenuë par le Pape Clement ainsi que ie l'ai faicte, & de ma part, ie suis content que me prenez pour pleige & otage d'icelle, si vous le trouuez bon. Comment pensez vous que cestui là nous veuille decepuoir par vne ingrate reconnoissance, pour la deffence & protection duquel aiant esté circonue- nu par les aguets de ses ennemis, nous auons expo-

*Le peuple ne
trouue bon que
les Patriciens
accordent au
vouloir du Ca-
pitaine Fede-
ric Gōzague.*

se nos vies ? pensez vous qu'il se veuille tromper
 soi mesme, & que sans raison il ait pris le nom de
 Clement ? Non non, croiez de vrai que facilement
 il vous remettra toute la faulte que vous auez com-
 mise contre sa maiesté, car il est tel, qu'il aime mieux
 viure en reputation de pere, benin, gracieux & affa-
 ble, que de vindicatif & rigoureux iusticier. Fede-
 ric laissant la digestion de ces paroles aux Magi-
 strats du Palais, retourna vers ses gens auxquels il
 fait entendre l'affection des Florentins, qui fut cau-
 se, que chacun se mit à procurer & bastir vn amia-
 ble accord entre le chef & ses membres: ioint que
 le Legat Siluius, homme de naturel paisible, & fort
 elongné de toute cruauté, fait debuoir d'homme
 de bien pour les appointer en mansuetude & dou-
 leur: & que tous les Capitaines entalentez de sui-
 ure Bourbon cheuauchant vers Rome à grandes
 iournées, furent de son aduis. Suiuant lequel, Fran-
 çois Guicciardin, frere du Gonfalonnier d'adonc,
 proposa la paix, articulée à ces fins, que les assiegez
 au palais, & tous les autres rebelles obtiendroient
 remission de leur faulte commise, de laquelle pour
 estre mieux asseurez le Duc d'Vrbain & le Legat Sil-
 uius obligeroient leur honneur & leur foi, que les ci-
 toiens de Florence se remettroient tous en leur pre-
 mier debuoir, feroient le serment de fidelité aux Me-
 dici, sortiroient du Palais & laisseroiēt l'adminis-
 tration de la Republique aux Magistrats: à quoi les vns
 & les autres cōsentirent si promptement, que le Pa-
 pe eut nouuelles le vingt fizieme iour d'April 1527.

*Articles de
 paix entre les
 gens du Pape
 & les Floren-
 tins.*

de la perte du gouuernement de Florence & du regain d'icelui. Le mois de Mai suiuant, Antoine Francisque Nori fut esleu Gonfalonnier non au desauantage du Pape, à la maison duquel il estoit fort bien affectionné, pource que son pere auoit esté massacré par la trahison de ceux de Pazzi, lors que le seigneur Iulian fur surpris au temple par leurs aguets. Les choses ainsi passées, le Duc d'Vrbain n'oubliant son prouffit particulier, impetra de la Seigneurie que le chasteau de saint Leon perdu pour lui es dernieres guerres d'Vrbain, & annexé au domaine de Florence, lui seroit rédu: puis tira droit à Rome, ou il ne sceut arriuer si tot que requeroit la necessité du Pape, pource que la ville auoit esté prise par les gens de Bourbon, & du Prince d'Aurenge, le sisième iour de Mai, le Pape assiegé en son chasteau saint Ange, & le seigneur de Bourbon tué sur la muraille. De laquelle expugnation ie me deportte de peur d'estre trop long, ioint que plusieurs aultres l'ont amplement escriitte. Toutesfois pour monstrier en peu de paroles comme sy porterent les lansquenets & les Espaignols, ie puis asseuer les cruaultez qu'ils y commirent, auoir esté si enormes que par eulx ne fut pardonné au peuple de quelque aage ou sexe fust il trouué, duquel neantmoins le Got Totilas, & le Vandal Genferic, sortis des extremitez de Barbarie auoient eu long temps au parauant grande compassion. Les Florentins qui sous vne feinte hipocrisie auoient donné couleur de quelque repentance, & routesfois n'attendoient que le temps oportun pour se véger des Medici, receurēt

*Rome prise
par les gens de
Bourbon le
sisième iour
de Mai*
1527.

*Les Florentins
rebellent de
nouveau contre le Pape &
les siens.*

le huitiesme de Mai l'auertissement de la prise de Rome, & de la captiuité du Pape, pource iugerent qu'ils ne debuoiēt plus cacher leur mauuaise affection, ains la descouvrir par quelque acte malheureux : lequel pour plus tot executer, allerent à la maison des Medici, ou le Legat Siluius festoit retiré & auoit mis seu re garnison pour la deffence du logis. La le supplierēt amiablemēt, puis q̄ tout estoit perdu à Rome, de vouloir ceder au mauuais destin, & de remettre leur Republiq̄ en sa premiere liberté. Le Legat esbai du sac de Rome, se desola encor' d'auantage, quād il entēdit ceux qu'il auoit au nombre de ses plus grās amis, spécialement Nicolas Capon lui vser de tel langage, & à raison de ce perdit incōtinēt le cueur, combien que Octauian de Medici & le Colōnel Honofri l'exortassent à se mōstrer vertueux, & lui promissēt de prédre aigre vègeāce de l'infidelité des Florentins. Mais il ne respecta de si pres leur promesse, qu'il n'eust plus de peur des simples menaces d'une femme, q̄ d'asseurance en leur vertu. Ce fut de Clarice seur de Laurēt de Medici dernier decedé, & espouse de Philippe Strozzi, laquelle hardie outre mesure, ou plus tot impudēte iniuria publiquemēt le Legat, l'appellāt hōme rustic, les deux ieunes seigneurs de Medici Alexādre & Hipolite batards de la maison, & par ce indignes de succeder aux biēs & hōneurs de la famille. Suiuāment elle les oultragea de sorte, que force leur fut sortir de la maison : cōbien qu'Hipolite lui remōstrast vertueusemēt, cōme elle estoit grādemēt temeraire d'oublier son propre sang, pour introduire en la principauté

Clarice de Medici se formalise outre mesure contre ses parens.

de Florence plus tot vn ennemi que les enfans naturels de la famille, dont elle mesme auoit son origine. Mais cette chanson lui fut en vain chantée, car sa colere salluma plus encor', iusqu'à contraindre les deux ieunes Seigneurs, & le Legat Siluius de sortir de Florence en qualité de bannis. La picque de cette femme n'estoit tant contre les deux adolefcens, que contre le Pape qu'elle haioit à mort, pource qu'il n'auoit fait vn de ses fils Cardinal comme il auoit promis, pource aussi qu'il auoit enuoié à Naples son mari Philippe Strozzi, respondant des deniers qu'il lui falloit liurer aux gens de l'Empereur, suiuant l'accord passé avec Hugues de Moncate. Les Magistrats voulans adoucir l'indignité de cette honte, acompaignerent les deux cousins au sortir de la ville, leur donans à entendre que le droit & le priuilege entier de citoyen leur demeureroit tousiours, mesme que leur lieu leur seroit reserué en la Republique, pour entrer aux honneurs de la Seigneurie quand leur aage les en feroit capables, & que tous leurs biens seroient soingneusement gardez sans leur en faire tort. Ordonnerent encor', que Philippe Strozzi les conduiroit iusqu'à Pise, & les logeroit au chasteau pour y viure à leur aise, combien que secrettement on lui eust enioint de les ramener, & possible d'en depefcher le pais. Mais le seigneur Strozzi ne voulut perperer vn acte si lasche, tant pour l'alliance coniugale qu'il auoit à leur sang, que pour la ieunesse encor' tendre en laquelle ilz estoient. Toutesfois le bruit est, qu'un de la fuite dudit Strozzi nommé Dante

Alexandre & Hipolite de Medici mis hors de Florence au grand pronciat de leur tante Clarici.

Philippe Strozzi ne vult attenter à la personne d'Alexandre ne d'Hipolite.

de Castiglion, se mit en effect de tuer Hypolite, & qu'il auoit desia dressé sa harquebuze pour y mettre le feu, quand les ieunes Seigneurs s'aperceuaient de cette surprise, se sauluerent à course de cheual, & ne cessèrent de picquer qu'ils ne fussent à Luques, où les habitans de la ville les receurent treshumainement: sans puis apres les vouloir rendre aux Florétins, qui par lettres & ambassades les demanderent plusieurs fois. Voila cōme la maison de Medici fut de rechef contrainte de ceder à l'infidelité de ses citoiens, depuis le retour du Cardinal Iean & l'expulsion du Dictateur Soderin. Le Gonfalonier Nori se demettant de son estat auant que le temps fust expiré, Nicolas Capon fut esleu en sa place, & tout aussi tot installé: mais en condition qu'il assembleroit le conseil, auquel aussi seroit conuoqué tout le peuple, à fin que les petits perceussent quelque fruit de la liberté nouvellement recourée. Car les populus de moienne & de basse qualité requeroient insolemment, que les offices de la Republique fussent plus populairement eslargiz & distribuez, à ce que le peuple amateur de sa liberté n'eprouuast au lieu d'un seul tyran, l'arrogance & le ioug de quelque troupe de nobles. Dōt les Patritiens commencerent ouuertement à se repentir d'auoir regagné la liberté, laquelle (à leur bien grand regret) estoit pour reussir prouffitabile & glorieuse non à leur ordre, mais à un populas indigne de tout honneur. Mais quand messieurs les rebelles entendirent comme le Pape estoit remis en pleine liberté, & s'estoit retiré à Orbiette ville tref-

Requête incivile du peuple de Florèce.

forte en la Toscane, où tous Seigneurs alloient en foule lui faire la reuerence, lui congratuler de sa liberté, & lui offrir toute leur puissance : comme aussi les ambassades des Princes Chrestiens y estoient receuz, toutes requestes présentées & respondues, le college des Cardinaulx assemblé, le consistoire tenu, benefices conferez, brief tout debuoir de grãd Pontife non moins fait en ce lieu par le Pape Clement, que sil eust esté à Rome: Ce fut lors à eulx d'enuoier vers tous leurs alliez, & leur demander secours, à fin de pouuoir entretenir leur liberté, car les fins regnards iugerēt incontīnēt, que le Pape se resentoit de toutes les ruses, iniures & infidelitez desquelles ils auoiet si souuēt vsé en son endroit. Ce pendant le Gonfalonnier Capon homme fort experimenté en toutes choses, tresbon citoien, & bien aimant la liberté de la patrie, se mit toutesfois en debuoir d'entretenir ceux qu'il sçauoit affectionnez à la maison de Medici, de les deffendre contre l'iniure du peuple, & de les receuoir aux dignitez de la Republique, à fin que par cette grace il leur fist oublier leur ancienne partialité, & que par vn mutuel consentement ilz se ioingnissent avec les aultres citoiens, pour faire vn gouuernement nouveau de Republique, qui fust si bien entretenu que puis apres on n'eust à craindre aucun ennemi tant dedans que dehors . Car en ce temps là, l'ancienne faction des citoiens de moienne & de basse qualité seulement née pour troubler la tranquillité publique, sembloit reprendre ses forces, & pensoit n'y auoir bon citoien qui ne haïst le

*Les Florentins
demandent se-
cours à leurs
alliez pour se
deffendre con-
tre le Pape.*

*Baltazar Car
ducci chef des
mutins de Flo
rence,*

nom de Medici, se resentant de ce qu'elle auoit esté abandonnée, & s'il fault dire le vrai, deboutté du gouuernement de la Republique par lesdits de Medici, qui lui auoient autrefois entretenue. Le chef de ces mutins estoit vn Baltazar Carducci venu d'une maison plus ancienne q̃ noble, bien versé en la science de Droit, de laquelle faisant profession à Padouë & à Venize, auoit oultrageusement foulé l'honneur du Pape, appellant tous ceux de sa race tyrans & seditieux: dont le Pape ne l'en aimoit pas mieulx. Cet homme souffreteux & indigent à Florence, aspiroit neantmoins à l'estat de Gonfalonnier, à fin de se faire riche, & ne pouuoit endurer qu'il fust conseré à Capon pour trois ans entiers par ordonnãce publique, ioint qu'il se reposoit sur quelques Patritiens qui ne vouloient ledit Capon regner en cet honneur plus long temps que les aultres, & à cette causé fauorisoient son entreprise. Pour y peruenir, il saccoïsta de plusieurs ieunes hommes petulans & furieux, qui souz sa conduitte obtindrent le congé de porter armes, faisans entendre au Gonfalonnier Capon que c'estoit pour la tuirion du palais, ores qu'il n'en fust besoin, car il n'y auoit alors aduersaire aucun qui le molestaïst. La permission obtenuë, ces gallans se meïrent à tenir quelque forme de garde, se rangeans chacun iour à la porte & à la cour du palais, mais avec vne si grãde fierté qu'ils sembloiēt mieulx assieger la Seigneurie que la garder de peril: aussi à vrai dire ilz soupçonnoient le Gonfalonnier Capon entretenir plus priuément, qu'il ne leur estoit à cueur, les anciē

amis

amis de la maison de Medici, que tous eussent bien voulu massacrer, craingnans que par ce moien Capon ne deust plus tot fonder vne aristocratie de grâs citoiens, qu'un gouuernement populaire, lequel ilz souhaittoient. Pource lui dirent vn iour, qu'il faisoit des menées qui n'estoient seures ne bonnes pour la liberté de la ville, en ce qu'il ne tachoit qu'à changer le mai de la tauerne, & non le vin du vaisseau, c'est à dire, que le nom de tyrannie estoit bien osté par la chasse des Medici, mais que les anciens ministres d'icelle estoient encor' entretenus par l'affection que le Gonfalonnier & ses adherens leur portoient. Capon toutesfois mesprisoit toutes leurs parolles, & ne laissoit pour cela de donner ordre que le Pape & les siens fussent exemptez de l'outrage iniurieux de ces hommes débordez, à fin que le iuste courroux du Pape contre les rebelles de Florence, se peust amollir par quelques legeres gratieufetez non nuisibles à la liberté desia beaucoup acheminée, comme celui qui sçauoit bien, le Pape auoir dict au temps nubileux de ses grans infortunes, & lors qu'attaint d'une ardente fiebure fut presque abandonné des medecins, qu'il prendroit la mort en gré, si deuant que la recevoir il impetroit des ingrats Florentins, que plus ils ne voulussent trauailler les amis de sa maison, ains les admissent aux honneurs de la Republique comme les aultres citoiens, si pareillement lui rendoient sa niepce Catherine enfermée par eulx en vne religion de nonnains, & fils la laissoient iouir des biens que son feu pere Laurent lui auoit laissez par son de-

*Prudence du
Gonfalonnier
Capon en son
Magistrat
durant l'emo-
tion des rebel-
les.*

*Le Gonfalon-
nier Capon in-
jurié par les
mutins.*

ces. Ce nonobstant Capon ne sceut si dextrement se gouverner, que ces insolens armez à l'auantage & fustitez par Baltazar Carducci, ne lui donnaissent beaucoup à faire, iusqu'à l'attacher de parolles iniurieuses l'appellans Capitaine Venitien, pource qu'il n'v-foit es affaires de la ville que du cõseil des plus grãs, & laissoit arriere le populasse. Encor' pour le facher en la personne de ses amis, ils regardoient de trauers rous ceux qui consentoient à ses deliberations, les oultrageans non de parolles seules, mais bien souuent d'iniures actuelles, tellement qu'vn iour cet Iaques Alaman (duquel nous auons parlé vn peu au precedent) degainna contre Leonard Ginori citoien fort honneste, ainsi qu'à l'entrée du palais ledit Leonard lui conseilloit de se monstrier plus modeste. Et pource qu'il estoit deffendu sur la vie d'exciter aucune sedition, ou de degainner espée en ce lieu auquel chacun debuoit estre en seureté, les Magistrats feirent soudain apprehéder ce rebelle n'aiât oncques voulu abandoner la cour du palais pour remonstrence aucune que ses compagnons lui fissent, & le firēt

*Iaques Alaman
decapité
au plus hault
étage du pa-
lais.*

decapiter au plus hault étage dudit palais, combien que Baltazar s'efforceast grandement d'adoucir la Seigneurie par l'allegation de plusieurs loix, qui toutes ne lui seruirent d'vn bouton. Ce mesme Alaman auoit quelque temps au parauant blessé vn des Magistrats nõmé Federic Ricci en la presence du Gonfalonnier Guicciardin, ce que les Seigneurs sceurent fort bien lui ramenteuoir, à fin de lui faire entendre que ce n'estoit le premier crime de lese maiesté qui

le rendoit attaint & conueincu. Sa teste mise en lieu où tous ceux qui aprochoiēt du palais la pouuoient apercevoir à l'aïse, donna crainte aux aultres seditieux, & diminua l'audacieuse temerité des sectateurs de Carducci, mais non iusques là qu'ils se continssent du tout, car quelques vns des plus tēpestatifs ne se sentans satisfaits feirent vn amas de ieunes gens en l'Eglise de la Nunciade, abatirent à coups de piques les statues des Papes Leon & Clement, effacerent les pales rouges des armoiries de leur maison, & entrez en l'Eglise de saint Laurent dégrauerent à coups de dagues l'epitaphe de l'ancien Cosme, que par decret publicq on lui auoit posé comme au pere de la patrie. Le Gonfalonnier voiant que parmi tant de seditieux il ne pouuoit faire le debuoir de son estat, voulut vser de puissance absoluë, ioint qu'il cōnoissoit les principaulx autheurs de ce tumulte auoir desia vne partie de la peur, desquels pour du tout nettoier la ville, enuoia Baltazar Carducci en France souz le tiltre d'ambassadeur, Galiot Giugni vers le Duc de Ferrare, Francisque Portinari en Angleterre, & Barthelemi Galterot à Venize, tous Iureconsultes, mais plus enclins à susciter mille querelles qu'à en appaiser vne seule, de sorte que les débats, partialitez, & rebellions du peuple contre les Patri-ciens, estoient pour la plus part entretenues par la malice de ces quatre Iureconsultes. Le Gōfalonnier craignant qu'on l'estimast vouloir par l'exil de ces quatre pretendre quelque chose contre la liberté, fait par l'aduis des principaulx citoiens vn denom-

*Insolence des
seditieux cōtre
les statues, mo-
numents &
armoiries des
seigneurs de
Medici.*

*Denôbrement
fait de tous les
citoyens de Flo-
rence propres
pour porter
armes.*

*Ligue des Flo-
rentins avec le
seigneur de
l'Autrec.*

brement de tous ceux qui pouuoient porter armes iusqu'à l'aage de cinquante ans, tous lesquels assermentâ de ne faider iamais des armes qu'ils auoient en leur possession, sinon cōtre ceux qui voudroient mettre leur ville en seruitude: chose qui lui feit gagner la beneuolēce presque de tout le peuple & des citoyens premiers, lesquels preuoians la vengeance que le Pape Clement pourroit prendre vn iour de ses ennemis, se liguērēt avec le seigneur de l'Autrec, & lui soldoierent six mille hommes pour aller au Roiaulme de Naples: en cōdition que ledit de l'Autrec prendroit au nom du Roi de France les Florentins & leur ville en sa protection, si d'auenture le Pape ou l'Empereur les vouloit molester. Lesquels (ainsi que couroit le bruit) estoient sur les termes de s'accorder, & de faire vne ferme paix ensemble pour le prouffit de toute la Chrestienté. Vrai est que le Gonfalonnier Capon & presque la plus part des grās ne trouuerent la ligue raisonnable, ains estoiet d'aduuis de suiure le parti auquel le Pape adhereroit, remonstrans sur ce point, que c'estoit bien le meilleur de composer avec le Pape souz quelque honneste condition, par laquelle la ville fust entretenuë en sa franchise entiere, que de se liguier avec le Roi de France. Veritablement aussi ces personnages versez en tant d'affaires d'importance, se persuadoient assez que le Pape aspirant d'un cueur indomptable au premier honneur de sa ville, oublieroit aisément la fresche iniure que les Imperialistes lui auoient faite, comme n'estant sienne, mais commune à chacun, &

qu'il se ioindroit de rechef à l'Empereur à fin de se venger par son moien de l'oultrage particulier qu'il auoit receu des Florentins : & en cela Capon fut deu-
uin infalible , car le Pape aduerti de cette ligue nou-
uelle s'en facha grâdemment , iusqu'à dire vn iour qu'il
deuisoit familièrement avec Iouio , & en se ridant le
front , mais que me sert cette dignité Papale ores
qu'elle soit encor' en son entier (Iouio) ou ceste fan-
té qui m'a esté rendue & mesmement la vie ? si exillé
de mon pais par les ingrats citoiens, i'ai à perpetuel-
lement deplorer l'ancienne magnificence de mes an-
cestres , la reputation de nostre maison , & le declin
de sa principaulté ? Car il ni a doute aucune que les
hommes à venir ne m'estiment auoir perdu & ruiné
toutes ces choses par l'acheté de cueur , si elles ne me
sont recourées , ou aux ieunes adolefcens qui main-
tenant sont en fuite , & si tu ne racontes en ton hi-
stoire , que fortune ne s'est tousiours moquée de mes
iustes desirs . Par cette plainte le Pape monstra bien
la grande enuie qu'il auoit de faire sentir aux Floren-
tins la faulte qu'ils auoient faicte , mais il n'en pou-
uoit venir à bout si bien qu'il eust voulu pource
que Lautrec leur confederé tenoit bon au Roiaul-
me de Naples , où faisant teste aux Imperialistes em-
peschoit que les Florentins ne fussent molestez par
les armes de l'Empereur . Mais quand apres plusieurs
coruées , apres plusieurs pertes , plusieurs routtes &
aduentures contraires , le seigneur de Lautrec fut de-
cedé au Roiaulme de Naples l'an mil cinq cens vingt
& huit au mois d'Aoust . Lors le Pape Clement eut le

*Le Pape Cle-
ment se plaint
à l'Euesque
Iouio.*

*Le seigneur de
Lautrec meurt
au Roiaulme
de Naples l'an
1528.*

passage ouuert pour picquer à plaisir, pource que d'une part les Florentins auoient perdu leurs François confederez, & lui d'une aultre pouuoit aisémēt se rabiennier avec l'Empereur, se seruant de ses forces en sa necessité, comme precisémēt Il feit l'an 1529. sous les conditions suiuanes: sçauoir est que le Pape respectant la pieré Chrestienne de laquelle il estoit chef, & aiant compassion du degast d'Italie affligée de long temps & d'une si longue tempeste de guerre, offriroit toute amitié à l'Empereur, mesme feroit promesse de le coronner si tot que le temps & l'occasion se presenteroient, pourueu que l'Empereur fist tant par ses armes, que le Pape fust remis en son pais, duquel ses parens auoient de fresche memoire esté bannis & debouttez. D'auantage puis que les Florentins se confians en l'incertaine victoire des François auoient porté les armes contre l'Empereur, ils feroient (comme attains & conueincus de lese Maiesté) priuez de leur liberté, & des franchises à eulx octroïées par les precedés Empereurs. Qui plus est, le ieune seigneur Alexandre de Medici fils naturel du feu seigneur Laurent, feroit establi Prince de la ville, & espouseroit la Princesse Marguerite fille naturelle de l'Empereur. Pendant que ces choses se contractoient, vn trouble suruint au Palais de Florence, de la part d'un Iaques Gerardin citoien insensé & qui tout transporté d'enuie se ruoit non seulement sur les Medici, mais sur tous les plus honnestes citoiens de la ville. Cet homme pour estre en cette saison la, vn des huit seigneurs de souueraine

*Conditions de
paix entre le
Pape & l'Em-
pereur.*

*Nouueau trou-
ble à Floren-
ce.*

puissance, qui perpetuellement assistent au Gonfalonnier dedans le Palais à fin de regarder aux affaires de la Republique, estoit monté en fierté si grande, que vn iour aiant recueilli quelques lettres tombées du sein du Gōfalonnier Capon, lesquelles Ioachim Seragli agent de Iaques Saluiatti superintendant alors de la maison du Pape, lui auoit escriptes, trouua le moien de calumnier Capon, & le poursuiuit tellement par son hault crier, qu'il fut accusé de trahison au grand danger de sa vie, pource que les mutins accourans au Palais, vserent de telles brauades en son endroit, que peu s'en fallut qu'on ne le massacrast, les vns estans d'aduis de le precipiter par les fenestres, & les autres de le tuer sur le champ, puis qu'il entretenoit des pratiques secretes avec le Pape non aultres que contreuenantes à la liberté publique. Il est donc vrai semblable, que ces temeraires eussent attenté à la personne de ce tant bon citoien, qui si raisonnablement exerçoit le deu de son office, si Laurent de Segni (homme fort equitable & qui semblablement estoit l'un des huit Seigneurs) detestant l'orgueil de ces acariatres mutins, ne se fust opposé à leur furie, & par ce moien eust sauué le pauvre Gonfalonnier, qui palissant de froide peur fut par ledict Laurent emmené en sa chambre. Gerardin auoit vn peu au parauant enuoïé vne copie de ces lettres à quelques citoiens de sa faction, lesquels assembles en vne maison priuée tout ioingnant la place cōmune, & y aians fait vn amas de seditieux, auoient resolu d'occire le Gonfalonnier, & à raison de ce

Le Gonfalonnier Capon en grand danger de sa personne

occupé les escaliers & les huis du plus hault du Palais: A quoi semblablement Thomas Soderin & Alphonse Strozzi les incitoient, pensans par la cōdemnation de Capon peruenir à son Magistrat, pource qu'ils estoient de maisons auctorisées & de grande reputation. Maisles mal aduisez tumberent de leur espoir, quand le iour d'apres en la presence des octāte, assemblez au conseil avec les Magistrats & les collegiaux qui ont accoustumé de s'y trouuer, Capon fut démis de son estat, lequel on conféra deux iours apres à François Carducci homme d'engin subtil, fort eloquent en droit, & d'assez bon conseil, mais qui masqué d'un visaige blaffard ne portoit trongne bien seante à telle dignité. Le iour ensuiuant de cette election, Capon non marri d'estre priué de son Magistrat, mais curieux de son salut, comparut deuant la Seigneurie tout prest de plaider sa cause en manteau noir, & avec son chapperon à la ciuile. Lors son accusateur Gerardin proposa la coppie des lettres qu'il auoit releuées de terre, lesquelles leuës, Capon avec un visaige constant plaida sa cause & remōstra si bien son innocence, qu'il fut absous par l'aduis presque de tous les assistans. Aussi la graue maiesté de ce bon personnage faullement calumnié par ses enuieux esmeut tellement le peuple, que pour donner plus ample tesmoignage de sa vertu & integrité de long temps approuuée, le recōuoia en sa maison avec multitude si grande que quand il fut arriué à son logis oultre le fleuve d'Arne, & se fut arresté à sa porte pour remercier la compagnée, il y auoit

*Capon démis
de l'estat de
Gonsalônier.*

*Capon absous
par l'aduis
des Magistrats
& des colle-
giaux.*

auoit encor' au Palais vn bon nombre de fameux ci-
toiens qui attendoient à marcher pource que la suite
estoit trop longue. Le Pape aduerti de toutes ces
faciendes, conceut vne merueilleuse haine contre les
Florentins, monstres en tous actes exterieurs la mau-
uaise affection qu'ils lui portoient, iusqu'à reduire en
cendres les magnifiques maisons que ceux de sa fa-
mille auoient es enuiron de Florence, & ce par le
commandement que leur en auoit fait le nouveau
Gonfalonnier Carducci, voulant se monstrier dès le
commencement de son Magistrat, fauorable au peu-
ple, & capital ennemi de tous les allies du Pape, qui
n'ayant sceu gangner par vraie ne par feinte douceur
les affections deprauées de ces mutins de Florence, le
disans bastard, & à cette cause nō iustement esleu Pa-
pe, mesme en leurs deuis ordinaires l'appellās Clemēt
par son simple nom, sans aucune prefāce d'honneur,
fait entrer à Rome le Prince d'Aurenge Lieutenānt ge-
neral de l'armée Imperiale, & lui cōmuniqua ce qu'il
auoit desseiné pour faire la guerre aux Florentins.
D'autre part Alphōse du Vast Colonel de la fante-
rie Espaignole, & Ferrand de Gonzague conducteur
de la cauallerie, entrerent dans les traittes de l'Apen-
nin pour de là descendre en la Toscane: car selon le
commun bruit l'Empereur debuoit arriuer bien tot
à Genes acōpagné de l'armée nauale d'André d'Au-
ria, & partir bien tot apres pour aller recepuoir la Co-
ronne Imperiale à Bolongne, où desia le Pape se-
stoit acheminé par la Romagne, & auoit enuoié au
deuant de lui quelques Cardinaulx avec Hipolite &

*Le Prince
d'Aurenge, le
Marquis du
Vast, & Fer-
rand de Gon-
zague se pre-
parēt pour as-
sieger Florēce.*

Alexandre de Medici gendre designé de l'Empereur, pour l'accompagner tout le lōg du chemin, iusqu'à ce qu'il fust arriué à Bologne. Sur sa venuë à Genes, le Gonfalonnier Carducci remōstra à la Seigneurie de Florence qu'elle ne feroit qu'e son debuoir si elle mādait quelques ambassadeurs vers la maiesté Imperiale pour lui faire la reuerence, lui cōgratuler de sa descente en Italie, l'adoucir, & le preoccuper à fin qu'il ne leur fust ennuieux, mesme lui offrir toutes les hōnestetez qui leur seroient possibles, estimant par cela qu'ils pourroiet aisément obtenir leur pretēdu: ioint que le cōmun bruit asseuroit le Turc Soliman estre entré en la Hongrie avec vn incroiable exercite de gens, pour le rebut duquel l'Empereur auroit affaire d'argent, & le recepuant des Florentins retireroit son armée pour l'enuoier cōtre les Barbares. La Seigneurie approuua le conseil de son Gonfalonnier, esleut quatre citoiens honorables, Nicolas Capon dēmis dernièrement de son estat, Thomas Soderin, Mathieu Strozzi, & Raphael Girolami, pour se trāsporter vers l'Empereur: lequel ils allerent trouuer à Genes, & le supplierent tres humblement qu'il pleust à sa maiesté de pardonner à leur ville, si lui sembloit qu'elle l'eust offēsé en quelque chose: car elle estoit preste d'obeir à ses commandemēs, prouueu que comme elle estoit libre de toute anciennēté, elle demeurast aussi en sa liberté premiere, & que les citoiens en iouissent entierement, veu que pour le recourement d'icelle ils festoient mis au danger de leur vie, & pour la cōseruer & entretenir en son entier, ils auoient voué non

Ambassadeurs Florentins vers l'Empereur.

seulement les cheuances des villes qui leur estoient
 suiettes, mais leurs femmes, enfans eglises, & tous au-
 tres biens tât naturels que fortuits sans faire compte
 d'aucun peril de guerre. Et pourtant lui seroit chose
 fort honorable, si cette ville qui estoit l'une des pri-
 mes de toute Itale, & qui de son bon gré se rangeoit
 sous son autorité, demeueroit en son premier estat.
 L'Empereur leur respondit en peu de paroles, qu'ils
 auoient fait iniquement & trop arrogamment en ce,
 q̃ sans estre prouquez par aucune iniure ils auoient
 adheré aux François ses ennemis, & enuoié par ligue
 accordée avec eulx, les aides de la Toscane au Roiau-
 me de Naples pour y guerroyer ses Capitaines. Par
 lequel inexpiable delict il auoiēt traitreusēment for-
 fait contre la liberté & franchise que ses deuanciers
 Empereurs leur auoiēt octroïé. Toutesfois combien
 que ces choses du tout reprehensibles meritaissent d'es-
 tre chastiees par armes, si est ce qu'il leur pardonneroit
 cette faulte & tout leur crime de lese Maïesté,
 prouueu que changeans de volonté receussent & re-
 conneussent le saint Pere pour tel qu'il auoit esté au
 parauāt en leur endroit: car il ne leur restoit que cette
 voie pour obtenir pardō, entēdu qu'il ne le pouuoïēt
 impetrer par aultre conducteur ou entremetteur.
 Pource s'ils estoient saiges & vouloient demeurer en
 leur entier, qu'ils s'efforceassent hardiment de regan-
 gner la bōne grace du Pape par quelque hōneste me-
 rite, veu qu'il ne pouuoit satisfaire autrement à sa foi
 promise, ni aux conuenāces de la ligue accordée en-
 tre le Pape & lui, qu'il ne rentrast en ses premiers hō-

*Responce de
 l'Empereur
 aux Floren-
 tins.*

neurs . Apres cette responce les Ambassadeurs partirent de Genes, mais ils ne retournerēt tous à Florēce, car Soderin s'arresta à Pise pour recouurer sa santé, Capō mourut à Castelnoue, Strozzi se retira à Venise redoubtant la guerre future, le seul Raphael se hasta d'aller à Florence apres qu'il eust veu ses compāgnōs ainsi écartez, ou estāt arriuē monta droit au Palais en la mesme parure qu'il estoit descendu de cheual, tāt il desiroit de faire entēdre à la Seigneurie la chose tout autrement quelle n'estoit . Car au lieu d'exorter les Magistrats à la paix il les anima d'auātage cōtre le Pape, disant que l'Empereur n'estoit entré en Italie pour faire la guerre aux Florentins, consideré qu'il n'auoit amené que bien peu d'hommes & non encor' armez: ioint que son dessein n'estoit que de se faire corōner pour puis apres aller au secours de son frere Ferdinād contre le Turc. Ce que les Florētins creurent aisēmēt & resolurent de plus n'aller aux requestes ne du Pape ne de l'Empereur, qui parti de Genes pour aller à Plaisance fut receu des trois Légats du Pape, & conduit à la ville, ou il auoit passé enuiron deux mois, quād nouvelles lui vindrent de la part de son frere que le Turc Soliman à sa grand' hōte & confusion auoit esté cōtraît de leuer le siege de Viēne, & de se retirer en Thrace, dōt l'Empereur esoui le possible s'achemina droit à Bolōgne ou le Pape estoit arriuē le premier iour de Nouembre. Il ne fault parler de la pompe en laquelle l'Empereur entra dedans la ville, ne du sumptueux appareil que le Pape lui feit, car les histoires en sont pleines . Je dirai seulement que le Pape pratiqua si

*Vn des Ambassadeurs rap-
porte tout le co-
traire de la ve-
rité à la Sei-
gneurie.*

*Entrée de
l'Empereur à
Bolōgne.*

bien l'Empereur que François Sforce fut remis en son Duché, pour lequel les Rois de France & d'Espaigne auoient si long temps combatu & ruiné tant de places. Mais quoy? ces deux Monarques auoiēt si grande enuie de moiennier vne paix vniuerselle par toute la Chrestienté, que le Duché de Milan fut à l'instante priere du Pape rendu par l'Empereur au seigneur Sforce, & toute la Seigneurie paternelle adiugée avec lettres passées autentiquement, sans le charger de deniers plus haults que ceux qui dès le commencement & auant leur dissention auoient esté arrestez entr'eulx. Ce fait, les soldats Espaignols & les Lansquenets sortirent du Milanois par le commandement de l'Empereur, & par diuers coupeaux de l'Apennin descendirent en la Toscane à l'exortation du Pape, où ils furent receuz par le Marquis du Vast, qui avec ses aultres bandes les rendit aux faulxbourgs de Florence au deça de la riuere d'Arne, pource que le Prince d'Aurenge aiāt quelque temps au parauant forcé Menaine, Montfalco, Aicesi, Spelto, Peruze, Cortone, & Arece, estoit ia campé au dela de ladite riuere, de sorte que la ville se trouua assiegée de deux puissans exercites, qui lui ostoient tout moien de sortir au fourrage, & de faire faillie aucune qu'à son bien grand danger. Pendant ce siege l'Empereur se feit coronner à Bolongne en grande magnificence le iour saint Mathias mil cinq cens trente, auquel an aussi, le dizieme iour du mois d'Aoust fut arresté pour celui auquel se debuoit traiter la composition des Florentins, & des Capitaines

François Sforce remis au Duché de Milan.

Florence assiegée de tous costez par les gens du Pape & de l'Empereur. Coronnement de l'Empereur l'an 1530 le iour saint Mathias.

qui tant au nō du Pape q̄ de l'Empereur tenoiēt leur ville assiegée. La guerre auoit duré depuis le mois d'Octobre mil cinq cens vingt neuf iusqu'au mois d'Aoust mil cinq cens trente, non sans grande perte de beaucoup de gens de bien, & de fort vaillās hommes. Le Prince d'Aurenge y estoit mort avec vn nōbre infini d'aultres, que ie passe souz silence. Les Capitaines Malateste, & Colone, principaulx conducteurs des Florentins s'estoient de beaucoup refroidis, pource qu'ils voioient la plus part des citoiens affectionnez à se rendre par composition, & l'autre (sçauoir est la vermine populaire ne demandant que le gain qui leur reuenoit de ce nouueau gouuernement de ville) à faire vne saillie hazardeuse, à laquelle lesdits Maleteste & Colone ne vouloient consentir. Qui fut cause, que les Florentins bon gré mal gré furent contraints prendre toute telle composition que Ferdinand de Gonzague successeur du Prince d'Aurenge leur voulut articuler, ainsi que le Pape & l'Empereur lui en auoient donné toute puissance. L'accord fut cōditionné par tel si, que la totale puissance de policer la Republique seroit reseruée au bon plaisir de l'Empereur, tellement toutesfois que les Florētins iouiroient de leur ancien droit, & leur liberté demeureroit entiere : Que la ville fourniroit quatre vingts mille escus pour la paie des soldats, de laquelle somme elle deliureroit quarante mille contens, & le reste dedans six mois, souz l'assurance de cinquante otaiges tels que le seigneur de Gonzague voudroit nommer, & qui seroient gardez au camp

*Article de
paix entre
l'Empereur, le
Pape & les
Florentins.*

iufqu'à plein paiement defdits deniers : Que les Florentins fortiroient incontinent des villes, roques, & fortereffes qu'ils tenoient par garnifons, & deliure-roient les enfermez és tours de Florence, de Volterre, & de Pife: Que les Capitaines Malatefte & Colonne feroient quittes du fermēt de guerre qu'ils auoiēt au parauant prefté au peuple Florentin, & obligeans leur foi en aultre part prometttoient au Chambrelan de l'Empereur de garder la ville en fon nom, iufqu'à ce que lon euft entierement fatisfait aux conuenances de l'accord: Que Malatefte refideroit à Florence iufqu'à ce que les gens de l'Empereur feroient retirez, & que finalement il en fortiroit quand par le Pape lui feroit commandé: Que tous ceux de la nation Florentine ou de quelque aultre que ce fust, qui auroient porté les armes pour les Florentins, & à raifon de ce auroient efté mulctez par le Pape à certain exil, argent, ou aultre peine, en feroient exemptez: Et que toutes les iniures faittes aux Medici demureroient effacées par vn oubli perpetuel. Ces articles couchez bien au long par efcript, furent le dizieme iour d'Aouft mil cinq cens trente donnez à Ferdinand de Gonzague & à Baccio Valori, qui promirēt exprellément les faire dans l'efpace de deux mois rattifier au Pape & à l'Empereur felon la forme équitable de droit. Le Pape Clement aiant ainfi recouuré fa patrie & ordonné des affaires de la Tofcane à fa volonté, fut faifi d'un fi grand plaifir, qu'il confeffa cette lieffe auoir furpaflé la ioie qu'il eut au conclauelors que la Papaulté lui fut conferée, auffi n'eftoit

il seulement ioieux d'auoir regagné Florence, mais de ce q̃ le Prince d'Aurége estoit mort sur l'entrée de sa victoire, car lon disoit par vn bruit assez vulgaire, que ce Prince auoit deliberé de demander en mariage Catherine de Medici fille du feu Duc Laurent, à fin que par la legitime succession d'icelle en la Seigneurie de Florence il s'emparast de toute la Toscane, estât induit à ce faire par quelques Capitaines de son armée, esperans emporter bonne recompense de leur seruice, plus tot par la liberalité du Prince d'Aurenge, que par celle du Pape homme de naturel assez tenant & chiche, mais au reste clement & debonnaire, comme il feit bien connoistre au cōquest nouveau de la ville de Florence, en laquelle n'vsa que de vengeance fort modérée, se contentant de la punition de peu d'hommes qui estoient encor' criminels entre tous, & estimant appartenir à sa pieté, que ses faits respondissent directement au nom de Clement, que lui mesme il auoit choisi lors qu'il fut esleu Pape. Il ordonna pour policer la ville, que douze hommes des mieulx versez en la connoissance des affaires (lesquels il nomma tous) auroient pleine puissance d'esslire non seulement les neuf Seigneurs, c'est à dire le Gonfalonnier & ses huit Assesseurs, Prieurs, ou Magistrats qui lui assistent, mais aussi les huit Iuges des causes criminelles aians puissance de mort & de vie: qui ne furent si tot instalez en leur estat par l'election de ces douze préordonnez du Pape, qu'ils ne feissent aprehender Baptiste Cei, Loïs Soderin, Bernard de Castiglion, Iaques Gerardin, & François Carducci,

Les chefs principaux des seigneurs Florentins punis par mort.

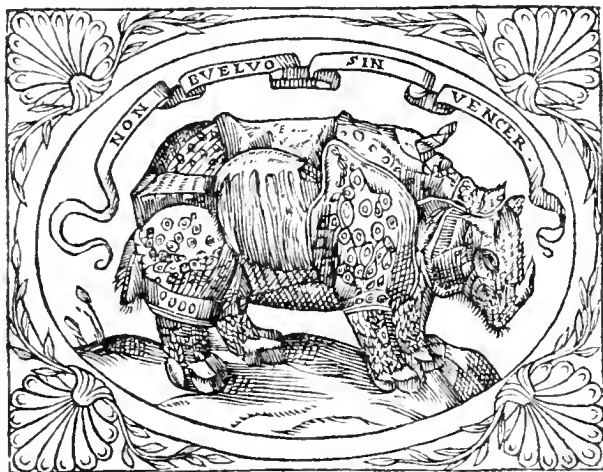
Carducci, tous lesquels conueincus en la torture de plusieurs sortes de crimes receurent punition deuë à leurs beaux merites . Car ils ne furent candamnez pour auoir mal voulu ou iniurié les partialistes des Medici, ne pour auoir constamment debatù la liberté, mais Baptiste Cei pour tousiours auoir detesté la paix, pour auoir opiné deuant les Seigneurs & les huit de la guerre, qu'il falloit decapiter le seigneur Malateste prestant l'aureille aux articles de pacification, pour auoir insisté qu'il estoit expedient de mettre entre deux carneaux de muraille, à fin d'estre présentée à l'artillerie des ennemis, la ieune niepce du Pape, Catherine de Medici n'ayant encor' que neuf ans, & laquelle on gardoit en vn monastere de nonnains, brief pour auoir par vne ordonnance publique rasé le Palais des Medici, & plusieurs fois pratiqué avec le moine Foian, à fin qu'il s'efforceast en ses sermons d'imprimer cette opinion au peuple . Soderin auoit forgé plusieurs faulses nouuelles au retour de son ambassade, & stimulé le mesme predicateur Foian à les persuader au peuple, à fin de tousiours le nourrir en son obstination . Bernard de Castiglion reconneut, que sans aucune honte ou vergongne il auoit esté d'aduis, que la niepce du Pape ne lui fust rendue, ains plus tot chassée au plus deshoneste lieu de la ville quand elle auroit attainct son aage d'adolescence, puis que quelquefois se dégorgeant sur les citoiens de parti contraire & tenant vne dague en sa main auoit dict, qu'ils n'auoient tous qu'vne seule teste laquelle volontiers leur osteroit de dessus les

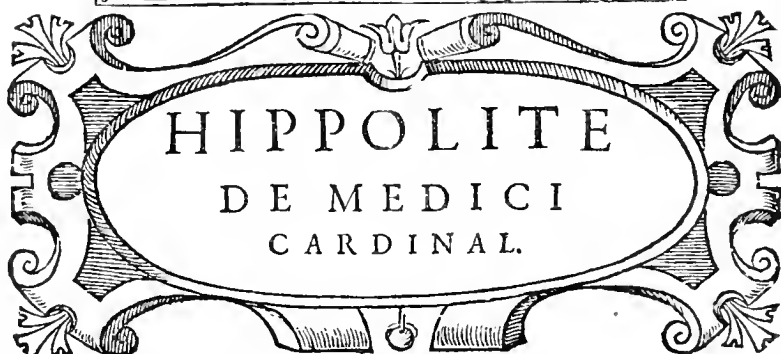
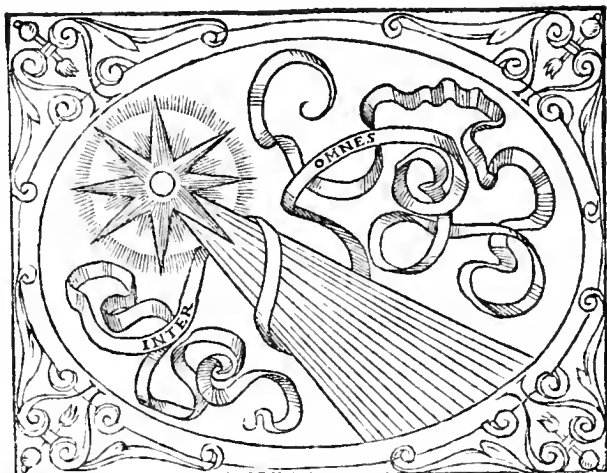
Pour quels crimes furent ces cinq seditieux exécutez.

espaules par vn coup de sa main, Iaqués Gerardin auoit despoillé Capon de l'estat de Gonfalonnier, mesme l'auoit meschamment accusé pour le faire mourir. Carducci confessa prou de choses plus aigres, iusqu'à auoir empesché que les lettres enuoiées par Baltazar Carducci ambassadeur en France, ne fussent leües en assemblée publique, & que malicieusement les auoit fait tourner de leur vrai sens en vn contraire, de peur que le peuple ne perdist couraige quand il auroit entendu que le Roi de France n'estoit deliberé de secourir les Florentins, ains appetoit l'amitié de l'Empereur:ioint qu'il auoit incité la ieunesse debordée, à brusler & rauager les metairies, hameaux, & maisons champestres, appartenantes aux seigneurs de Medici, à fin que par cette atrocité plus que barbare, tous les citoiens n'esperans aucun merci de leur fait, fussent entierement detournez de penser à la paix. A raison desquels crimes, & de plusieurs aultres laissez à dire de peur d'estre trop long, ces cinq seditieux furent executez, n'obtenans pour toute recourse sinon qu'ils seroient inhumez apres leur mort honteuse és monumets de leurs ancestres. Le moine Foian sur qui le Pape espandit toute la haine qu'il portoit aux aultres, pource qu'il l'auoit impudemment blasonné en ses sermons, fut ferré en vne profonde chartre au chasteau sainct Ange, où sa facode insensée fut punie par vne vilaine mort. Tous les aultres seditieux furent cōfinez les vns çà les aultreslà, sans que lon vfast contre eulx de plus feure rigueur, cōbien que plusieurs citoiens incitez

*Le moine
Foian est puni
en prison
pour ses faul-
tes.*

par leurs haines particulieres, tachaſſēt d'eſmouuoir le Pape à plus grande cruaulté. Mais lui qui eſtoit réperé en toutes choſes concernantes punition ou recompenſe, éteingnit treſprudemment cette importune affection de vengeance, ſe contentant aſſez d'auoir mulcté par exil les bouteſeux de ſa maiſon, & conſiné Thomas Soderin & Alphonſe Strozzi principaulx chefs de faction aduerſe, ſeulement en leurs maiſons des champs, eſquelles ces hommes pouuoient viure à leur plaifir.





EV LAURENT de Medici Duc d'Vrbain & pere de Catherine de Medici, auoit eu premier qu'entrer en mariage avec la fille du Comte de Bolongne, vn fils naturel dict Alexandre, qu'une femme deminegre (au moins cōme lon dit) lui auoit enfanté. Ce ieune Alexandre auoit desia éprouué quelques traueses de mauuaise fortune, lors que les Florentins l'auoient chassé de la ville, toutesfois il en estoit de-

hors par le moien des forces de l'Empereur, au deuant duquel estoit allé par le cominandemēt du Pape, lors que sa maiesté auoit pris terre à Genes, ainsi que nous auōs mōstré ci dessus, & tousiours du depuis lui auoit tenu fort bonne compagnée durant son voiage d'Italie, mesme le reconduit en la Gaule Belgique au païs de Flandres & de Brabant, ou il demeura iusqu'à ce que l'Empereur le renuoia pour s'emparer de la Seigneurie de Florence, avec lettres autentiques & expresses par lesquelles l'Empereur l'instaloit en ladite Seigneurie. Ces lettres apportées au mois de Iuliet mil cinq cens trente & vn estoient escrites en lar-

Lettres autentiques de l'Empereur pour installer Alexandre de Medici en la principauté de Florence.

ge parchemin, & sellées d'un sel d'or, par lesquelles l'Empereur remonstroit en premier lieu, qu'il auoit passé d'Espagne en Italie, pour assopir les guerres qui l'auoient tant vexée, & y supprimer toutes querelles seditieuses, ce qu'ayant fait, la deliberation estoit de puis apres publier vne croisade cōtre les Turcs, chose qu'il estimoit honorable & prouffitable à toute la Chrestienté: mais que les Florentins s'estoient trouuez seuls, qui pour haïr le nom de paix, pour entretenir iniquement leur felonnie, & pour trop obstinément contrarier au prouffit tant particulier que publicq, (comme ceux qui au parauant auoient chassé de la ville la maison de Medici, de laquelle toutesfois ils auoient receu tant de benefices) s'estoient lachement distraits & departis de son autorité, iusqu'à enuoier leurs Capitaines & gēs de guerre à Naples cōtre lui, & fermer leurs portes à son armée qui approchoit. Lesquels oultrages ne pouuant endurer, ains.

aiant resolu de totalement dompter leur ville rebel-
 le auoit esté contraint de lui faire la guerre, apres que
 aiant plusieurs fois essayé de l'adoucir par conditiōs
 tres iustes, il l'auoit trouuée tellement corrompue par
 la malice de quelques opiniaistres citoiens, qu'elle
 s'estoit monstrée du tout contraire à la paix. Pource
 l'auoit tenuë assiegée presque vn an entier, iusqu'à la
 forcer de se rendre à sa merci : & ores qu'il eust iuste
 occasion d'en donner le sac à ses soldats, si est ce que
 ne deuoiant iamais de sa clemence naturelle s'estoit
 contenté de la repentance du peuple reconnoissant sa
 faulte, à quoi mesmement le Pape l'auoit induit par
 ses grandes prieres. Puis donc que suiuant les articles
 de la compositiō de paix, c'estoit à son Auguste puis-
 sance & arbitre Imperial de leur establir loix, & de
 policer leur Republique, son plaisir estoit que la fa-
 mille de Medici fust remise en sa premiere dignité.
 Et considéré que la cōcorde n'est iamais assurée de-
 dans les villes franches, à cause des differentes affe-
 ctions des citoiens qui contreuient les vns aux
 aultres à chaque bout de champ, & que lesdictes vil-
 les sont tousiours malheureusement gouuernées si
 n'y a vn chef permanent & durable en la Republi-
 que, il declaroit Alexandre de Medici (qu'il auoit de-
 signé son gendre) seul chef de leur ville de Florence,
 à l'authorité duquel tous les aultres Magistrats eus-
 sent à se conformer, voulant au surplus que cette Sei-
 gneurie retournast apres la mort dudit Alexandre
 à ses enfans legitimes, & en faulte d'eulx, à ses parens
 plus proches, avec tous les droits & préeminences

d'icelle. Suiuãmēt l'Empereur meū d'vne sincere affection, leur cōfermoit par les mēsmes patētes tous les priuileges anciēns, tous les bienfaic̃ts, & les franchises qu'ils auoient aultrefois deſſerui: commandant toutes ces choses estre expreſſement gardées ſur peine de cent mille ducats à ceux qui les violleroient. Ces lettres eſcrites en Latin furent tournées en Italian, puis leūes & promulguées par Anthoine Muſſetto-
 la lors Ambaſſadeur de l'Empereur à Florence, à fin qu'elles fuſſent entendues de tous les aſſiſtans. Les
 aiant leūes, il monſtra long temps le parchemin deſ-
 ploïe, ſigné de la propre main de l'Empereur & ſel-
 lé d'un ſel d'or: les preſtant volontiers à ceux qui les
 vouloient lire plus à leur aiſe. La charge acheuée de
 l'Ambaſſadeur Muſſettola, le Gonſalonnier Bon-
 delmont aſſis pres de lui ſe leua debout, & lui reſ-
 pondit, que la memoire de ce iour ſeroit à iamais
 agreable à tout le peuple Florentin & à ſa poſterité,
 puis que par vn don ſingulier de Dieu, & par la cle-
 mence gracieuſe de l'Empereur tref Auguſte, ils en-
 troient au commencement d'une Republique bien
 policée & à iamais durable en bon repos. Qu'à cette
 raiſon il recepuoit au nom de toute la ville, & reue-
 roit les loix eſtablies par l'Empereur, enſemble pro-
 mettoit les garder en toute obeiſſance, cōme les Ma-
 giſtrats & les eſtats de la ville qui eſtoient là preſens,
 faiſoient de leur coſté. Son propos fini, les plus hono-
 rables & qualifiez de l'aſſiſtence approcherent pres
 de lui, puis touchans la lettre, & inclinans la teſte
 en ſigne de reuerence, approuuerent ce que leur

*Anthoine
 Muſſettola
 liẽt publique-
 ment les lettres
 de l'Empe-
 reur.*

*Le Gonſal-
 nier Bonde-
 mont reſpondit
 à l'Ambaſ-
 ſadeur pour
 tous les citoiẽs.*

Gonfalonnier auoit dict. Ceux qui premiers se presenterent, furent les huit Assesseurs de la Seigneurie, & les dix qui à raison de leur iugement entier & du bruit commun de leur preud'homme sont appelez Bonhomini, Puis les trois chefs & protecteurs du parti Guelphe, consequemment les huit surnommez de Prattica, pource (ainsi qu'il me semble) qu'ils decident les negoces & de guerre & de paix, Apres eulx ratifierent le contenu de ces lettres, huit aultres qui ont la souueraine puissance de cōdampner à mort & de faire viure par absolution, qui furent suiuis des cinq aians la charge du tresor publicq, & de sept aultres appelez Conseruateurs des loix: Les Triumvirs gouuernans le fiscq suiuirent en leur ordre, aussi feit le Sextumvirat de la marchandise, & les quatre establis aux munitions de la ville. Les douze que le Pape auoit dernièrement nommez pour policer la ville, se leuerent les derniers avec vingt & sept des principaulx citoiens, & des plus grans amis de la maison de Medici, tellement que le nombre montoit en tout & par tout à six vingt des plus notables personnes de la ville. Ce iour lon eust peu voir & remarquer à Florence des contenance fort diuerses en ceux qui montans par ordre au tribunal approuuoient ce qu'auoit dict le Gonfalonnier, faisans tous serment qu'ils obeiroient aux loix que l'Empereur leur auoit establies: car les vns à face gaie prestoient le serment de leur fidelité, & volontiers eussent ploré de ioie, pource qu'ils esperoient leur ville debuoir rester saueu par ce moien, les aultres ne pouuās dissimuler

*Quel ordre
tindrent les
Magistrats
Florentins en
l'approbation
des lettres de
l'Empereur.*

*Diuersité de
contenances en
ceux qui ap-
prouuerent le
mandement de
l'Empereur.*

muler leur douleur marchoiét le visage triste & abbaissé cōme fils eussent assisté aux funérailles de leur liberté trespassee. Mais nonobstant leur bonne & mauuaise mine l'estat de Gonfalonnier & des Seigneurs fut aboli, la forme des anciens Magistrats ostée, & la principaulté introduite au nom du seigneur Alexandre de Medici, qui nouuellement retourné du pais de Flandres y fust installé avec vn applaudissement si non de tous, au moins de ceux là qui demandoient vne Republique bien reformée. Ce fut le cinquiesme iour de Iuillet mil cinq cens trente & vn, & dix mois apres à sçauoir l'an mil cinq cens trentre & deux, l'Empereur aiant seiourné deux ans au pais bas de Flandres & Brabant, en partit au mois de Mai pour aller à la diette de Ratisponne, ville située sur le Dannube, ou plusieurs affaires & nommément celui de Martin Luther se debuoiēt decider. Mais leur premiere deliberation estoit à peine ouuerte, quand nouuelles vindrent à l'Empereur, tant de la part de son frere Ferdinand, que de celle du Pape, comme le Turc Soliman descendoit en Hongrie, avec vne innombrable armée pour assieger la ville de Vienne, qui fut cause que la diette se rompit, & que l'Empereur enuoia de tous costez assembler ses forces. Mesme le Pape amassa gens & argent pour le fait de cette guerre, dont il donna la totalle charge au ieune Cardinal Hippolite de Medici, qu'il establit son Lieutenāt, à fin qu'en liurant vn gage de singuliere noblesse & de si grande autorité, il tesmoignast apertement l'affection qu'il auoit

Alexandre de Medici installé en la Principaulté de Florence.

Diette de Ratisponne rompue pour la descente du Turc.

Le Cardinal Hippolite Le gat & lieutenant du Pape pour aller en Hongrie.

*Graces &
vertus du Car-
dinal Hippoli-
te.*

encline à l'Empereur. Car nature & fortune auoient à l'enui l'une de l'autre assemblé de tresgrans dons en ce ieune homme n'estant encor' que sur le vingt & vnieme an de son aage, comme celui qui de beauté de face surpassoit tout autre, & de stature de corps avec la rare felicité de son entendement ne cedit à aucun. Oultre ce, il auoit tellement attiré les affections du peuple à son amour, que chacun le disoit par semblance de nature ramener en memoire le Pape Leon son oncle: ioint qu'en faisant celebrer force ieux & spectacles de grans frais, & en donnant plusieurs riches presens, il auoit gâgné la reputation de Seigneur grandement liberal: Aussi les richesses auoient commencé de respondre à ses sumptuositez excessiues, car le Pape Clement lui auoit conféré tous les benefices du Cardinal Pompée qui estoit mort à Naples, ores qu'il fust, à cause de la vigueur de son aage & de la viuacité de son entendement, plus propre à manier les armes qu'à faire l'office en vne eglise. Dont aduint qu'une infinité de gens de guerre & bien peu d'hommes de robbe longue se mirent de son train quand il feit son equippage pour partir. Arriué à Ratisponne il fut gracieusement receu non moins de l'Empereur & de son frere Ferdinand, que des Seigneurs d'Alemagne, pource qu'il apportoit quand & soi beaucoup de deniers, & amenoit prou de Capitaines experimentez au fait de la guerre, prou de vaillans hommes avec eulx & de cheuaux de seruice, avec ce qu'ayant veincu en soi le delicat humeur de Cardinal, il festoit armé d'une

contenance representant la vertu fort propre pour combattre . C'eust donc esté vn fort grand dommage si ce ieune Seigneur fust mort premier que tetter sa nourrice, ainsi toutesfois que sa mere auoit expressement commande . Car il faut entendre que le seigneur Iulian durant son exil au Duché d'Vrbain, l'auoit engendré en vne veufue de bien noble maison, laquelle honteuse de l'acte vergongneux qu'elle auoit commis, commanda que l'enfant fust tué si tôt quelle en seroit deliurée , mais vne seruante plus douce à l'endroit de ce nouveau né que la mere propre, le sauua de ce danger, & le fit secrettement nourrir . Apres l'election du Pape Leon , sa nourrice le porta à Rome n'ayant encor que trois ans, & le presenta au Pape , qui prit si grand plaisir à la singuliere beaulté reluisante en son visage & à la bonne grace qu'il auoit à desia bien parler , qu'il le fit porter en ce bas aage dedans vne sale de son Palais par l'excellent peintre Raphael . Depuis le fit liberalement instruire en toutes bonnes lettres, à l'intelligence desquelles il monstroït vn esprit merueilleusement propre , & tellement y prouffita, spécialement en l'art de poësie , que surpassant en ce la capacité de son aage il tourna le second liure de l'Eneide en vulgaire Toscan . Quelque temps apres s'adonna à la Musique , en laquelle pour se mieulx exercer entretint à ses gaiges plusieurs sonneurs d'instrumens, qui avec le temps le rendirent parfait iusqu'à toucher armonieusement le luth , iouer melodieusement de la viole, emboucher fort doucement les

*En quel lieu
d'Italie & comment
naquit
le seigneur
Hippolite.*

*Quelle fut la
premiere instruction
du seigneur Hippolite.*

flutes, entonner incomparablemēt le cornet à bouquin & la trompe, sonner le tabourin, organiser l'espinette, brief s'aider de tous instruments qui pouuoient animer le soldat au fait de la guerre, ou donner plaisir aux oreilles plus delicates. Pendant que sa ieunesse ardente se façonnoit à ces exercices, le Pape Clement le feit Cardinal iugeant que par ce moien il le pourroit vestir d'une grauité plus grande, avec ce qu'il desseinait (apres auoir contenté ledict Hippolite d'un chapeau de Cardinal) de conferer la seigneurie & principauté de la Toscane au seigneur Alexandre fils naturel de Laurent, ce qu'il feit aussi comme nous auons veu. Toutesfois Hippolite monstrane se soucier beaucoup de ce Cardinalat, de façon que le Pape leuoiant adonné à plusieurs exercices & plaisirs peu propres à un Prelat, le reprit aigrement, mais connoissant que c'estoit en vain que se faisoient ces remonstrances, & que pour icelles le ieune Hippolite ne s'abstenoit de villipender la dignité du chapeau rouge, il craignit que bien tot ne portast la penitence de sa folle: car oultre le temps que ce ieune seigneur emploioit en diuerses choses, son ordinaire estoit de se delecter aucunesfois en ieu comiques & tragiques, aucunesfois en ioustes & tournois, & le plus souuent à la chasse, pour l'entretien desquels esbatemens il nourrissoit un monde de chiens, d'oiseaux, & de cheuaults de pris: bref sa maniere de viure estoit si magnifique, qu'ordinairement ses tables se dressoient au milieu des bois, & le long des fontaines, où il prenoit plaisir

Despens excessifs & sumptueux du Cardinal Hippolite.

à feſtoier la ieuneſſe Romaine qui le ſuiuoit en tous lieux:choſe qui n'eſtoit aiſée à digerer au Pape, lors principalement qu'il ſortit ſouffreteux de la ruine de Rome, & toutesfois il fut contraint d'y faire la ſourde oreille & d'y clorre les yeux : iuſqu'à ce que l'heure vint, que ſon meilleur fut de l'enuoier ſon Legat & lieutenant en Hongrie, comme ci deuant nous auons monſtré:car il n'eût ſceu eſlire ſeigneur aucun plus aimé des ſoldats, ne ſuiui de meilleur courage que ce ieune Hippolite, qui apres auoir cōmuniqué avec le Cardinal Campege lors eſtât à Ratiſponne ambaffadeur pour le Pape, le renuoia à Rome, & debourſa de premiere intrade vne grāde ſomme de deniers pour ſoldoier huit mille cheuaultx Hongres, que Ferdinand promettoit leuer, prouueu qu'on leur paiaſt la ſolde. Ce fait, donna deux robbes excellentes de drap d'or & de velours, ſeulement cōpoſées pour l'vſage de la guerre, avec des dagues à l'Italienne, & des colliers d'or, à Valentin Turac & à Paul Bachirh, Capitaines aians abandonné le parti du Turc pour ſuiure Ferdinand:en quoi leurs haults cueurs ne ſe laiſſerent ſurmonter en liberalité, car pour egaler ces preſens lui rendirent la pareille d'un cheual plus viſte qu'aultre qui fuſt en route l'armée, & de quelques cymeterres recourbées à la façon de leurs païs, c'eſt à dire de Hongrie & de Tribalie, car Valentin eſtoit Hongre, & Paul Tribalien. L'empereur parti de Ratiſponne & campé pres de Vienne, en ſi bon équippage qu'il pouuoit auoir nonāte mille hōmes de fanterie, & trēte mille de caualerie tous.

Liberalité & preſens du ſeigneur Hippolite.

Soliman se retire à Belgrade à sa grande confusion. combatans, donna tant d'affaires à Soliman, que battu çà & là fut contraint d'abandonner son entrepri-
se, & honteusement se retirer à Belgrade, sans auoir executé chose aucune à son prouffit, mais perdu beaucoup de gens & de richesses. Qui fut cause que l'Empereur se mit au retour plus tot qu'on ne pensoit, & sur son parrement de Vienne ordonna que son camp marchast en l'ordre qui s'ensuit: Sçauoir est que deuant l'auantgarde (de laquelle il voulut estre conducteur) cheuauchast Ferrand de Gonzague avec les cheualx legers, puis le Marquis du Vast & tous ses Espaignols de fanterie, qui seroient suiuis des Cheualiers de la garde. Que deux iours apres le Legat Hippolite se mist en chemin acōpagné de tous les ambassadeurs, & des hōmes de robe longue qui y estoient en grāde multitude. Et que finalement les legions lansquenettes fermassent l'arrieregarde, en laquelle marcheroit le Duc d'Albe avec sa cauallerie espaignolle. Mais Hippolite meude ne sçai quelle iuuenille impatience & legereté rōpit cet ordre, comme celui qui maistrisé d'un esprit naturellement bouillant & volage, auoit appris de ne tenir arrest en chose aucune, & de ne se demettre à personne qui fust, cōme ordinairement nous voions auenir à ceux qui sont constituez en si ample fortune. A quoi mesme ne l'incitoient que trop, quelques Capitaines qu'il auoir amenez à frais incroyables, tous lesquels le voians affecter de plus tot estre chef de guerre que Cardinal, lui faisoient entendre qu'il estoit digne de cōduire vne telle armée, pource qu'il

Hippolite rōpt l'ordre de marcher establi par l'Empereur.

fçauoit entreprendre & executer toutes choses hardies. Ainſi mettât bas ſa robbe & ſon chapeau rouge ſe veſtit d'une peau ſauiagine, & ſe ſeparant de la troupe des ambaſſadeurs marcha deuant, ſuiui d'un grand nombre de cheuaulx bien armez. Prou de gés interpreterent ce fait pour vn deſſein de bien haulte entrepriſe, comme ſi ce Legat euſt eſté ſur le point de conduire ces mutins ſoldats en Italie, & d'y mettre à chef quelque notable ſtratageme. Mais ſes plus familiers amis qui ſouuentefois auoient ſondé ſon eſprit occupé aux plaiſirs de ſon aage, & non encor' affermi du tout, ne craignirent rien de tel. Toutefois l'Empereur en eut ſoupçon, & ſon opinion fut qu'il alloit deuant pour ſ'emparer de Floréce, pource qu'il auoit parlementé avec les ſoldats mutinez, & emmenoit quand & ſoi Roſſo, Colonel des compaignées qui auoient donné cōmencement à la mutinerie. Pource l'Empereur ne le pouuant empêcher de courir deuant pour priere ne pour meſſage qu'il lui enuoiaſt, commanda qu'il fuſt arreſté & gardé à ſainct Vite avec le Colonel Roſſo, de peur que la paix acquiſe en Italie à ſi grans frais, & à ſi grand trauail, ne fuſt troublée par l'audace de ce ieune homme. Mais à cauſe que l'Empereur bien tot apres fut plus certainement informé de l'affaire, & qu'il ne trouua bon d'irriter le Pape oncle dudit Hippolite, avec ce qu'il ne vouloit eſtre accuſé d'auoir offenſé le Legat du ſainct ſiege Romain, le mit hors cinq iours apres, & pria l'Eueſque Iouio d'eſcrire au Pape Clement comme tout feſtoit porté, de peur qu'il ne

Hippolite & le Colonel Roſſo ſont arreſtez par le cōmandement de l'Empereur.

Hippolite eſt mis hors de garde.

pélast qu'on eust fait tort à son nepueu. Si tot qu'Hippolite fut deliuré de sa garde il sortit de saint Vite, puis aiant au grand hazard de sa vie, & d'une legere course eschappé les passages que les Alemans auoient saisis, se transporta à Venise, où en habit de soldat Hongre se feist portraire au vif par Titian peintre fort excellent. Ce pendant le Pape auerti que l'Empereur auoit desia franchi le pais Venitien pour descendre en Italie, partit soudain de Rome, & trauersant l'Apénin par quelques passages inusitez, de peur de voir les murailles de son ingrante patrie, passa la Romagne & alla à Bolongne, où il receut l'Empereur fort gracieusement. Mais ores qu'ils fussent iournellement ensemble, si est ce qu'ils ne firent tout cet yuer de l'an 1532, chose qui fust memorable, sinon qu'il fut parlé de mettre fin au proces du diorce que le Roi Henri d'Angleterre auoit fait avec sa femme, & que les vieilles bandes Espaignolles sortirent d'Italie au grand contentement de tous ceulx du pais. Sur la primeuere de l'an 1533, l'Empereur aiant pris congé du Pape partit de Bolongne, passa par Milan, puis s'embarqua à Genes & fit voile en Espagne. Le Pape semblablement au sortir de Bolongne visita la ville d'Ancone, laquelle vn peu au parauant il auoit annexée au domaine de l'Eglise, de là feist vn pelerinage à Laurette, puis à petites iournées se retira à Rome. Enuiron ce tēps là, Jean Stuard Duc d'Albanie moienna la promesse de mariage de Madame Catherine de Medici sa niepce, fille du feu Duc d'Vrbain & arriere niepce du Pape, avec le Prince Henri

Il se fist peindre à Venise en habit de soldat Hongre.

L'empereur & le Pape se virent à Bolongne.

Mariage accordé entre le Prince Henri de Valois & Madame Catherine de Medici.

ce Henri de Valois second fils du Roi de France : & pource que le Pape fut aduerti que le Roi François desiroit grandement de parlementer avecques lui, il delibera de faire voile à Marseille en fort honorable compaignée, tant pour s'accommoder à l'appetit du Roi, que pour honorer de sa presence les nopces de sa niepce & promptemēt les solenniser. Car il voioit cette alliance ne lui pouuoir reuscir qu'à grandissime honneur & prouffit, considéré que la race de France estoit bien la plus Roiale & la plus noble de toute la Chrestienté. Le Duc d'Albanie partit de Marseille au mois d'Octobre 1533, & acompaigné de vingt galeres Françoises surgit à Porto-veneré, où aiāt receu Madame Catherine sa niepce, la mena par mer iusqu'à Nice en Prouëce, à fin que de ce pas elle fust conduite par terre iusqu'à Marseille. Soudain feit tourner voile à toutes ses galeres, & ramer droit à Liurne où le Pape Clement estoit ia arriué, qui sembarqua dans vne desdittes galeres somptueusement couuerte de drap d'or & tendue par dedans de satin cramoisi, ainsi que le Roi de Frâce lui auoit fait appareiller, & le iour mesme (qui fut le vendredi neuueme dudit mois) poulsé d'un vêt fauorable prit terre au port d'Hercules, pour le dimenche suiuant arriuer à Marseille: en laquelle il entra aiant de Princes, de Cardinaux & d'Euesques bien pres de six Entrée du Pape Clement en la ville de Marseille. vingts, qui tous marchoiēt deuant lui en singulier équipage, & qui estoient suiuis de vingt trompettes habillez de velous iaune & incarnat, puis de cinquante Suisses tous équipez de la mesme parure, au

dos desquels suiuiroient trois heraulx d'armes vestus
 de leurs cottes de velours bleu, semées de fleurs de lis
 d'or. Le seigneur Anne de Montmorenci grand Mai-
 stre de France, & le seigneur de Vendosme en habits
 riches & somptueux tenoient le rang d'après, puis
 venoient Messieurs d'Orleans & d'Anjou mon-
 trez sur deux petits mulets richement enharnachez,
 & garnis de housses toutes recamées de broderie, à
 l'entour desquels estoient cinquante archiers de gar-
 de vestus de leurs hoquetons enrichis de la Saleman-
 dre d'orfeurerie: les Eglises suiuiroient en leur ordre,
 puis le Pape Clement porté sur vne haulte chaire par
 plusieurs hommes de sa maison, & après lui sept Car-
 dinaux à pied, trente cinq Euesques, & cent lanfque-
 nets de sa garde, qui tous le conduirent iusqu'à l'E-
 glise la Maiour, & de là au palais où le grand Maistre
 de France lui auoit fait preparer si riche que rien plus.
 Le iour suiuant, le Roi François entra dedans la ville,
 mais ce fut encor' en compaignée bien plus grande
 que le Pape: & celui d'après, la Roine Leonor sa fem-
 me, qui mena quand & soi vn si grand nombre de
 Princesses, de Dames, & Damoiselles parées à l'es-
 paignole, avec tant de litteres & de chariots cou-
 uerts de draps d'or, d'argent, de velours, satin, & aul-
 tres soies de toutes couleurs, que ie me deporte de
 les escrire de peur de faillir à bien les expliquer. A la
 veüe du Pape mirent tous deux le genoul en terre
 pour le saluer, mais lui qui les receuoit en vne solen-
 nelle compaignée de Cardinaux & d'Euesques, les
 releua de cette reuerence, & les baïsa. Auant que les

Le Roi François & la Roine Leonor entrent dedans Narbonne.

noces se celebraſſent, Jean du Bellai Eueſque de Paris harangua fort latinement & proprement, pour monſtrer que cette aſſemblée donneroit vn repos eternal aux labeurs infinis de toute la Chreſtienté. Puis ces deux grans Seigneurs emploierét quelques iours à conſulter de leurs affaires, mais ſi ſecretement & avec tel ſilence, qu'il n'admettoient vn ſeul teſmoing de leur dire, iuſqu'à ne permettre que lon apportat lumiere aucune quand leurs deuis perfeueroient iuſqu'à la nuit. Le bruit commun eſt que chacun d'eulx ſe lamenta de ſes freſches calamitez, & des priſons facheuſes deſquelles l'Empereur les auoit moleſtez l'vn & l'autre. Les plus curieux interprettes de leurs ſecrets, ou pour mieulx dire les controuueurs de nouuelles à leur fantaſie, aiâts recueilli quelque choſe des parolles que puis apres ils entendirent de ces deux Seigneurs, ont dit que le Pape ſe ioingnit lors avec le Roi en alliance ſi ferme, que tous deux reſolurét de renouueller la guerre en Italie, ſi tot que le moien de remuer leurs forces ſ'offriroit à leurs mains, l'vn pour recouurer le Duché de Milan, & l'autre pour iouir de Rege & de Modene. Comme auſſi le mariage paracheué entre le Prince Henri & la Princeſſe Catherine en peult donner quelque ſoupçon, ores qu'il ne fuſt ſi precipité que quelques vns afferment. Car on employa trente quatre iours en feſtins & banquets, voire avec telle magnificence & ſomptuoſité d'habits, que les moindres ſe veſtoient à l'enui des plus grans. Sur tous, les trois fils du Roi ſe faiſoient bien connoiſtre, car le

Grande & longue communication du Roi avec le Pape.

Mariage du fils du Roi & de la niece du Pape.

Dauphin François monstroit vne maiesté graue, avec vn entendement arresté & du tout dedié à la connoissance des choses plus cachées . Le Duc Henri d'Orleans retiroit mieulx au naturel François en gaieté d'esprit, en contenance militaire, en acoustrement de corps, en ioieuseté de parolles par lesquelles il gangnoit les cueurs de tout le peuple. Et sa nouvelle espouse digne certainement d'estre logée en si bon lieu, representoit naïfvement le naturel du Pape Leon son grand oncle, tant en la façon de ses meurs honestes, qu'en la douceur de son esprit liberal & humain. Au regard du Duc Charles d'Angolesme encores bien fort ieune, il estoit tellement accompli en beaulté, auoit telle douceur d'entendement, & estoit si bien appris en toutes choses, que Roi viuant au monde ne sembloit plus heureux que celui de France en matiere de lignée. Pour duquel heur faire resentir ceux qui auoient assisté à ces nopces, assigna aux Cardinaulx de la compaignée du Pape plusieurs pënsions opulëtes sur les benefices de son Roiaulme, mesme ne voulât souffrir que le Pape le supplät en matiere de liberalité, pource qu'il lui auoit fait present d'un bois de licorne aiant deux coudées de lōg, & enchassé en vne base d'or, lui reualut par vne tresriche tapisserie toute rehaulcée d'or, en laquelle se voioit la derniere Cene de Iesus Christ avec ses disciples. Pour gratifier aussi au Cardinal Hippolite de Medici qui meu d'une generosité magnifique refusoit tous presens, le forcea de receuoir vn Lion priué de desmesurée grandeur, que Barberoussë lui auoit

Liberalité nouvelle du Roi & du Pape.

enuoié de Barbarie. La Princeſſe Catherine eut en mariage oultre les places d'Auuergne appartenantes à ſa feu mere, cent mille ducats d'or avec pluſieurs bagues & meubles pretieux de cabinet, qui excedoient la valeur de cet argent. Encor' oultre ces biens, il y auoit vn compromis entre le Pape & le Roi en faueur de ce mariage, par lequel compromis la couronne de France ſe pouuoit grandement auantager, ce que ſceut bien dire Philippe Strozzi à quelques François, ne trouuans cette ſomme aſſez grande pour le mariage d'un ſecond fils de France: car ainſi que lon comptoit les cent mille ducats aux treſoriers du Roi n'eſtimans ce denier aſſez fort, Strozzi preſent à la deliurance dict, qu'il ſeſmerueilloit grandement de ce qu'eulx inſtalez en telle dignité ne participoient au ſecret de leur Prince, & qu'ils ignoroieſt comme le Pape auoit par inſtrument autentique promis au Roi de France trois Perles de bien hault pris pour perfournir le douaire de ce mariage, interpretant par ces trois perles Genes, Milan, & Naples, à fin que les treſauriers François n'eſtimaffent que le Pape les deuſt arracher de ſa Mitre. Auſſi l'Eſprit de l'Empereur fut grandement eſmeu, quand on l'aduertit de cette alliance coniugale, & plus encor' quand il fut aſſeuré du long tēps que le Pape & le Roi auoient paſſé à deuifer familièrement enſemble. Meſme les moindres Princes, & les peuples d'Italie en eſtoient eſtonnez, comme ſi le Pape qui parauant auoit en ſi grand honneur procuré le repos de l'affligée Italie, euſt eſté ſur le poinct de renouueller la guerre par le

Secret compromis entre le Pape & le Roi en faueur de ce mariage.

moien de son affection changée. Car ils sçauoient de vrai, que l'Empereur aiant adiugé la ville de Modene au Duc Alphonse de Ferrare, auoit tellemēt trouble le Pape, que son estomac ne pouuoit aisément digerer l'ennui de cette iniure, laquelle on lui auoit veu aualler avec vn mescontentement manifeste. Auant que la compagnie se rompist à Marseille, le Pape voulut augmenter le college des Cardinaulx de quatre Prelats François nommez par la recommandation de leur Roi, qui furent Oder de Chastillon nepueu du grand maistre de France, Philippe de Bolongne frere du Duc d'Albanie, Claude de Giori oncle de Philippe Chabot grand Admital de France, & Iean le Veneur Euesque de Lizieux. Puis enuiron le treize ou quatorzieme de Nouembre partit de Marseille monté sur les galeres Françoises, qui ramerent iusqu'à Sauone, ou celles d'André Dauria le receurent & menerent iusqu'à Ciuitte_uesche, dont puis apres se rendit à Rome à petites iournées, non sans que lon tint diuers propos de lui quand il fut arriué, les vns le disans tressaige, en ce qu'il auoit fait sa niepce, brue d'un tressrād Roi, & d'autre part inseré en sa famille la fille d'un Empereur tress Auguste, les aultres au contraire le vituperans, comme si aiant laissé le debuoir d'un tressainct Pape, il eust plus pensé aux prouffits particuliers de sa maison, qu'à ceux de toute la Chrestienté. Mais Clement qui n'auoir arresté ses conseils sinon apres les auoir songneusement debatus, & cōferez les vns avec les aultres, en auoit tiré cette fina-

Le Pape fait quatre Cardinaulx François auant que partir de Marseille.

Retour du Pape à Rome.

le resolution, que son meilleur estoit d'entretenir par grand artifice l'amitié de l'Empereur, & celle du Roi, de france, sachant que c'estoit chose dangereuse de ne s'adonner qu'à vne seule faueur, laquelle en forcloiant les aultres sembloit approcher à vne miserable seruitude: Puis c'estoit le debuoir de l'equité Pōtificale, se declarer commun pere & bien yeullant de tous, ce que voulant faire il n'auoit mesprisé de parlementer avec celui qui portoit le tiltre de Roi Tres^{ch} Chretien, & qui estoit Prince de si grād renom: ioint que par deux fois il auoit ottroié le semblable à l'Empereur. Depuis son retour à Rome il fut tourmenté d'vne longue maladie d'estomach, qui le rendit tout ethicq, & le mena iusqu'au vingt & sizieme iour de Septembre de l'an 1534. auquel temps mourut sur l'vnzieme an de son Pontificat, & le cinquante septieme de son aage, à cause de quoi ne sceut executer ni attenter seulement ce que lui & le Roi Frāçois auoient deliberé. Ce Pape en toute sa vie se monstra graue en visaige, en geste, & en parole, qui ne representoient autre chose en lui qu'vne grauité naturelle, laquelle il entretint tousiours en ciuile equité, en modestie, & en patience memorable. Car si nous regardons la facilité & courtoisie par laquelle il se laissoit aborder à tous, sans rompre les prieres ou esperances des plus basses personnes, par quelque colere ou dedain, veritablement nous le dirons auoir esté fort modeste & equitable. Si nous mettons en auant le chaos des calamitez par lui receues, desquelles l'inniquité du destin fut tousiours l'occasiō principale,

*Trespas du
Pape Clemēt.*

nous le trouuerons auoir esté le plus parient de tous les hommes. Comme Laurent Graua sceut fort bien discourir en l'oraison funebre qu'il pronõcea le iour de ses obseques, en laquelle apres auoir fait vn denombrement assez long de ses vertus, conclud que les Cardinaulx prouuoiroient oportunément à la Republique, si en la prochaine election ils creient vn Pape de semblable vertu d'esprit, mais aucunemēt plus heureux. Bien est vrai, que ce qui excedoit en son cousin le Pape Leon, sçauoir est vne vigueur d'esprit genereux, liberal, & digne d'vn grand Prince, de failloir possible en lui, car il estoit reputé tenant & chiche. Mais qui est celui qui peut viure parfait? les grandes trauerses de fortune lui ostoient tout le moien de pouuoir estre liberal d'auantage. Il n'estoit pas de grandes lettres, & toutesfois de iugement naturel si exquis, qu'il auoit connoissance presque de tous les ars, voire des plus excellens, car quand aux aultres qui peuuent appartenir à gens de basse estoife, il les entendoit si bien qu'il n'eust esté possible de le tromper en la moindre chose du monde, au moins qui fust de la consequence de ces ars. Sa deuise fut d'vne pomme de cristall percée par les raions du Soleil, avec le dictum de CANDOR ILLÆSVS, laquelle son tresaurier Dominicq Boninfegni lui inuenta lors que ses ennemis au temps du Pape Adrian conspirerent de lui oster le gouuernement de Florēce, & ensemble la vie: voulant monstrier en icelle, que la blancheur de son courage c'est à dire l'innocence & la mundicité, ne pouuoient estre souillées par les

Deuise du Pape Clement.

par les malins & enuieux, ne plus ne moins que la chose fort blanche ne peult estre brulée par les raïos du soleil passans au trauers d'une pomme de cristal, ores que par ceste penetration lesdicts raions se forrifient, & munissent de telle sorte, qu'ils brulent tout obiect. Ses funerailles celebrées par l'espace de neuf iours, trente cinq Cardinaulx entrèrent au Conclau, ou apres quelque temps esleurent par commun accord & non par buletins, le Cardinal Farneze, qui parauant estoit Doien du college. Le Cardinal Hippolite emploia la faueur de tous ses amis pour installer ledict Farneze à la Papaulté: Aussi le Pape Clemēt agraué du mal qui lui osta la vie, l'eust volontiers ordonné son successeur, si la Papauté eust esté hereditaire. Ce que ne pouuant tester, exorta plusieurs fois le Cardinal Hippolite, d'aider de sa faueur & de ses amis l'ancien Farneze en la petitiō de cet hōneur, pource qu'il n'en connoissoit vn plus propre que lui pour bien gouuerner la republique de l'Eglise. Il fut couronné Pape le quatrieme iour de Nouembre 1534. & prit le nom de Paul troizieme. Incontinent le ieune seigneur Alexandre que l'Empereur auoit fait recepuoir par les Florentins en la principaulté de leur ville l'an 1531. & qui estoit gendre designé de l'Empereur, se hesta de paracheuer à Florence la puissante forteresse que des le viuant du Pape Clement il auoit encommencée, & pour en venir plus tot à bout y appointa infinis manouuriers: ce qu'il faisoit tant plus ententiuelement & diligemment, que plus on lui donnoit à entendre, comme son cousin Hippolite trom-

*Le Cardinal
Farneze est
esleu Pape &
appellé Paul
troizieme.*

pé de la legation d'Ancone laquelle toutesfois lui auoit esté promise par Farneze lors que le siege estoit encor' vacant, abhorroit le Cardinalat, & ouuertement commençoit de porter enuie à la bonne fortune de son cousin Alexandre, iusqu'à conspirer contre lui pour le depouiller de sa principauté & lui oster la vie, estant induit à ce faire par les Foruscits Florentins, qui l'esleuoient en l'esperance de la seigneurie de Florence: laquelle aussi ledict Hippolite alleguoit lui estre deuë par legitime succession, tant de son aieul Laurent que de son pere Iulian: & en ce reprouuoit le iugement du Pape Clement, qui par inique preuaricatiō lui auoit preferé le seigneur Alexandre ores qu'il fust son inferieur en aage, & en toute aultre chose, pensant que sous le voile d'un chapeau de Cardinal, Hippolite se trouuant comme hors du monde entre les reiglez d'une eglise, deust patiemment endurer toutes les richesses de la maison de Medici, la seigneurie de la Toscane, & le mariage d'une fille d'Empereur, estre conferez à un sien cousin indigne toutesfois d'une telle fortune en comparaison de lui. Ce que ne pouuant faire, delibera de demander secours au Roi François, pour chasser de la principauté son cousin Alexandre vassal, & gendre designé de l'Empereur. Toutesfois sa bouillante affection ne permist qu'il delaiast si longuement ce qu'il auoit sur le cueur, ne qu'il attendist quelque secours de France pour venir au dessus de ses affaires: car voiant à l'œil qu'il ne pouuoit obtenir la principauté ne le mariage de la Princesse d'Austrie.

*Cōceptions &
fantasies du
Cardinal Hip
polite pour rui
ner son cousin
Alexandre.*

che sans la mort d'Alexandre, il la resolut par vn moien que Baptiste Cibo, Euesque de Marseille, lui en donna. Mais Dieu permit que ses aguets furent découuerts au seigneur Alexandre, & par lui mandez soudainement au Pape Paul, qui non trop mal content que la maison de Medici tumbast en ruine, à fin qu'il eust moien de conferer tant de gros benefices à ses nepueux, ne voulut toutesfois sembler mettre en nonchaloir l'iniure que lon vouloit faire au Prince Alexandre: de sorte qu'il feit emprisonner Octauian Genga, meschant entre tous les satelites du Cardinal Hippolite, & coupable de cette malheureuse conspiration: dont le Cardinal demeura si fort confus, qu'il s'enfuit de Rome au chasteau de Catillo situé au territoire de Tiouoli, où bié tot apres aiant changé de volonté commença de retourner à son bon sens, & de connoistre vn peu trop tard à quoy tendoient les malines exortations des exillez Florentins. Pource desira fort de se reconcilier avec son cousin Alexandre, & de receuoir les conditions de paix telles que l'Empereur les voudroit articuler. Aspirant à cela, feit equipper vn vaisseau à Naples pour faire voile en Afrique, ou l'Empereur estoit lors empesché à la guerre de Tunes. Mais pource que le Viceroi Piettre de Toledo ne le voulut permettre s'embarquer audiect vaisseau, il fut contraint de se retirer desprouueu de tout conseil en vne ville du territoire de Fundi nommée Itri, ou surpris d'une fiebure pestilente trespassa six iours apres, estant encor' sur le printemps de son aage. Son corps fut

*L'entreprise
d'Hippolite
decouuerte au
seigneur Ale
xandre.*

*Le Cardinal
Hippolite s'en
fuit de Rome.*

*Hippolite
meurt d'une
fiebure pesti
le.*

*Les benefices
du Cardinal
Hippolite cé-
ferez aux
nepveux du
Pape Paul.*

*Etrangers &
Barbares de
toutes nations
entretenus en
la maison de
Hippolite.*

*Deuise du sei-
gneur Hip-
polite.*

reporté à Rome, & ses funeraillles celebrées honora-
blement par l'espace de trois iours, non sans grande
lamentation de tout le peuple, mais au grandissime
prouffit des Farnezes qui furent reuestus de ses des-
pouilles. Ce ieune Seigneur auoit tousiours eu for-
ce étrangers en sa maison, qui lors se battans la poi-
trine & f'egratignans à beaux ongles, se monstroient
grandement passionnez de la mort de leur maistre.
On dict qu'il entretenoit en sa famille des Barbares
de plus de vingt langues, tous excelléts en l'art pour
lequel il les auoit pris. Au nombre desquels y auoit
prou de Maures de Barbarie enfans de bonne mai-
son, & tant adestres à cheuaucher & à bien danser,
qu'ils faisoïét esmerueiller tous ceux qui les voioïét.
Il y auoit des Tartares parfaictement instruits à bien
tirer de l'arc, des Maures Indiens à bien lucter, d'aul-
tres à bien nager & se tenir si longuement dans l'eau,
que lon pensoit qu'ils fussent submergez. Il se ser-
uoit de Turcs bien duits au plaisir de la chasse & au
maniement des armes, à cause dequoi faisoit sa gar-
de d'eulx tant le iour que la nuict. Il auoit en sa de-
uise l'astre de Venus avec des raions en queue, en-
tendant par cela que Iulie de Gonzague reluisoit au-
tât en beaulté entre les autres dames, que faisoit l'é-
toile de Venus dicté aultremét la Diane entre les aul-
tres astres : pource y auoit il entrelassé ce dicton,
I N T E R O M N E S. Les Foruscits
de Florence ne furent trop marris de sa mort ores
qu'ils l'eussent stimulé à faire sa mauuaise entre-
prise, car ils penserent qu'aisément se depeſche-

roient du cousin estant encor' en vie , puis que l'autre estoit mort . Ce que pour mettre en hazard, feirent courir vn bruit que le Duc Alexandre auoit fait empoisonner son cousin le Cardinal, mais ils y perdirent leur latin, car André Toscan emprisonné pour ce fait (pource que coustumierement lui mettoit sa viande sur table) fut mis en liberté, & ne *Le Cardinal Hippolite ne fut empoisonné.* confessa iamais pour question qu'on lui sceust donner que son maistre eust auallé poison : aussi les medecins asseurerēt qu'il estoit mort d'une fiebure prouenue du changement de l'air. Pendant que ces choses se faisoient en Italie, l'Empereur trauailloit à la deffaitte des Barbares l'an mil cinq cens trente cinq, en quoi fortune lui dict si bien qu'il en retourna victorieux, & vint yuerner à Naples, où sur la fin de l'yuer voulant passer les iours gras en tout plaisir, solennisa en grandissime pompe & magnificence les *Mariage du Duc Alexandre & de Marguerite d'Autriche.* nopces de sa fille Marguerite, de long temps promise au seigneur Alexandre . Ce qu'il feit avec vne reputation de singuliere preudhommie, tenant sa promesse aussi entiere que si le Pape Clement eust encores vescu , combien qu'il fust grandement importuné de quelques Patriciens Florentins, qui chassés de leur ville & n'aians sceu gangner aucun aduantage par le moien de deffunct Hippolite s'assemblerent à Naples, où faidans de la faueur des Cardinaulx Saluiati & Ridolphi tacherent de mettre le seigneur Alexandre en la disgrâce de l'Empereur, à fin de le deposseder de la Principauté de Florence, voire de le debouter du mariage prochain, faisans offre à

l'Empereur d'une grosse somme d'argent payable tous les ans, prouueu que son plaisir fust de remettre leur ville en sa premiere liberté, en dechasser Alexandre, & ne lui donner sa fille en mariage. Encor' pour le rendre plus odieux, ils l'outrageoient par libelles dif-famatoires & par harangues publiques, l'appelâs bastard issu d'une esclauue Mauresse & toutesfois deuenu tyran inhumain de la patrie. Mais l'Empereur auoit tant leur ville à contre-cœur, pource qu'elle se monstroit fauorable aux François, & qu'elle ne meritoit de lui que tout traitement rigoureux à cause de son infidelité, qu'il refusa toutes leurs offres, & pour leur faire plus grand dueil voulut que les nopces d'Alexandre se fissent en toutes sortes d'esbate-

Victoire repre-sentée aux nopces du Duc Alexandre.

ments: iusqu'à faire représenter la victoire de Tunes, faire tournois & ioustes, esquelles lui mesme courut en lice en habit de Maure, mesme se trouua aux dances & masquarades des Dames tant la nuit que le iour: ioint qu'il estoit recors cōme quelque temps au parauant le Cardinal Hippolite auoit esté distraict de l'amitié de son cousin Alexandre par la subornation de ces exillez, tendans à fin que le discord des deux cousins ruinaist la maison de Medici. Les nopces acomplies, l'Empereur partit de Naples sur le milieu de la primeuere, & le cinquieme iour d'Apuril mil cinq cens trente six entra dedans Rome, où seulement il seiourna quatre iours, puis tira droit à Siene en laquelle les habitans le receurent en magnifique appareil, de là prit la traitte de Florence, où son gendre Alexandre le traitta si splendidement au

L'empereur à Florence pour installer son gendre & sa fille en leur Princeauté.

Palais du grand Cosme, que lui aiant fait dresser plusieurs spectacles & representations de diuerſes ſortes, ſelon que ſe peult employer l'eſmerueillable dextérité des bons eſprits de la Toſcane, les bons ouuriers du païs, & la liberalité de ſes coffres, il fut eſtimé auoir non ſeulement ſurmonté les Senois par ſa magnificence, ains égalé la profuſion exceſſiue des anciens Romains. L'empereur viſita la forterefſe paracheuée par l'induftrie du ieune ſeigneur Alexandre, & ſ'eſmerueilla beaucoup non moins de la force du lieu que du grand nombre d'artillerie dōt il eſtoit fourni. L'ayant veu à ſon plaifir, dict à ſon gēdre que la place eſtoit commode pour deffendre la ville & ceulx qui ſeroient en icelle, toutesſois qu'il ne ſi fiaſt tant qu'il ne ſe tint ſur ſes gardes, car les ennemis lui viendroient plus tot de dedans que de dehors: comme ainſi ſoit, que ceulx qui ſeigneurient en vne ville ſubiuguée par armes, ſoient touſiours exposez aux aguets & trahiſons du peuple ſubiugué, toutesſois qu'il priſt bon cueur, ſ'aſſeurant qu'il l'auroit touſiours en ſinguliere recommandation & telle que le pere doit auoir le fils: finalement l'exorta de mettre peine à eſleuer quelque enfant, & de gagner l'amitié de ſon peuple tant qu'il lui ſeroit poſſible. Quelques iours apres partit de la ville acompagné de ſon gendre, qui en paſſant chemin le traitta en la maiſon de Caiane iadis edifiée par ſon biſaieul Laurent ſur la pente d'un tertre, en architecture ſi belle & admirable, que l'Empereur confeſſa n'auoir iamais veu vn plus beau baſtiment, tant pour la face du logis que

*L'empereur
admonēte ſon
gendre de ſe te
nir ſur ſes gar
des.*

*L'empereur re-
poullé du pais
de Prouence
par les forces
du Roi.*

pour l'exquis meuble qui y estoit. De là donna droit à Luques, puis au Comté d'Ast, & finalement au Marquisat de Saluce : duquel pais achemina son armée en Prouence pour faire la guerre au Roi, mais il fut honteusement repoullé & contraint apres plusieurs courées rompre son camp pour se retirer à Genes, dont puis apres aiant licentié son gendre de Medici & plusieurs aultres grans Seigneurs d'Italie, feit voile en Espaigne. Le Duc Alexādre se voiant de retour en sa ville, & memoratif de ce que l'Empereur lui auoit remonstré auant partir, assoura si bien la puissance de sa Seigneurie par ordonnāces qui pouuoient concerner le fait de la police, & par garnisons assises çà & là, qu'il sembloit debuoir estre à l'aduenir Prince non seulement fort paisible, mais grandement aimé de ses suiets, pource que pardonnāt à ses anciens ennemis & entretenant par benefices gratieux les partialistes de sa maison, il se mettoit en voie de gagner la grace de tout le peuple, avec ce qu'il iugeoit & decidoit equitablement les altercats contentieux de ses citoiens, iusqu'à ne s'ennuier de benignement entendre les requestes & les plaintes des plus petits. Lors il aprochoit à l'an vingt & sizieme de son aage qui lui rendoit le corps tresferme, en vne puissante & habile liaison de nerfs, propre veritablement pour bien endurer les peines de la guerre & s'emploier à tout vertueux exercice, mais son cueur maistrisé par ie ne sçai quelle legereté de ieunesse, l'eniura si fort en ses plaisirs que la compaignée de sa nouuelle espouse commença de lui desplaire, de sorte que s'oublant

reur l'effusion du sang humain, & que voulant viure
 en paix ne se soucioit du port des armes. Dauantage
 aiant acoustumé depuis quelque temps, de se prou-
 mener seul avec vn visaige palle & vn surcil renfron-
 gné, de ne deuifer qu'avec bien peu de gens, & de
 hanter les lieux les plus cois de la ville, donnoit tant
 d'arguméts de ie ne sçai quelle melancolie exceden-
 te en lui, que plusieurs s'en moquoient en secret : mais
 les plus clers voians soupçonnoient qu'il brassoit
 quelque entreprise cruelle & inaudite, comme veri-
 tablement il faisoit non seulement de cette heure,
 mais dés lors que l'Empereur estât à Naples, il auoit
 communiqué avec les exillez Florentins & delibéré
 avec eulx, de tuer le seigneur Alexandre premier
 qu'il espousast Marguerite d'Austriche. Ce que tou-
 tesfois il auoit radoubbé du depuis, & gāgné sa bon-
 ne grace, ainsi que maintenant nous auons dit : ioint
 que pour mieulx couvrir son fait, il reportoit au sei-
 gneur Alexandre ce que les Foruscits machinoient
 contre lui si tot qu'il en auoit eu quelque aduertif-
 sement, iusqu'à lui montrer quelques lettres & pa-
 raphes venus de la part desdits exillez, à fin que le
 ieune Prince tirast manifeste preuue de la fidelité,
 diligence, & bon debuoir de son cousin enuers lui.
 Ce que Pierre Strozzi aiant vn iour entendu, detesta
 genereusement & depiteusement le cauteleux esprit
 de Laurent comme atteint de double trahison, ius-
 qu'à dire vn iour à son ancien compaignon Pandol-
 phe Pucci que d'aventure il auoit rencontré par les
 champs, O combien vostre Alexandre est lourdault

*franc sibi in
 ferunt d. m.
 me aut 96*

& mal entendu en ses affaires, qui se delecte tant en ce flatteur d'extreme desloiaulté Laurent de Medici, veu que iournellement il repromet & se vâte à ceux qui sont dehors de le massâcrer le trouuant à son point: veritablement il me semble qu'il se fie trop en lui. Pandolphe receuant cette parolle ne la mit en aureille de veau, ains cōme celui qui estoit des plus feaulx amis & conseillers du Duc Alexandre, lui racompta ce que Strozzi lui auoit dict, & l'admonnesta de se tenir sur ses gardes. Le Duc quelques iours apres appella Laurent en sa chambre pour lui declarer ce qu'il auoit entendu de lui, mais ce beau cousin riant comme à demi, & plein d'vne parfaite dissimulation lui confessa la verité du fait, tellement toutesfois qu'il lui feit croire, qu'il auoit entrepris de se gouuerner par vn artifice bien aduisé à l'endroit des bannis de Florence, lui remonstrent ne pouuoir par vn plus seur & plus commode moien acomplir le deuoir de parfait espion, sinon en simulant de lui estre mortel ennemi: à fin que souz vn tel voile de feintise il tirast du cueur de ses ennemis toutes leurs conceptions, & se donnast bien garde que chose aucune fust attentée contre sa vie, ou contre son honneur sans en estre aduertí. Ainsi Laurent détourna aisément tout le mauuais soupçon qu'auoit le Duc ia du tout attaché à son fatal dessein, & pource ne se doubtant plus de celui qui lui estoit allié, tant par conionction de sang que par plusieurs biens lesquels gratieusement il lui auoit departis. Mais cela ne fut aultre chose que lui ouurir le pas pour bien venir à

*De mendacium
et vniuerso vniuerso*

Nich

*Scire & non scire
Speculatorum vita
Polypti monum
Ostium*

*Calippus in vita
Dionis. Plutarch*

*Par quels
moies Laurēt
de Medici s'e-
tenteront en la
fam. harité du
Duc Alexan-
dre.*

chef de sa malheureuse entreprise, laquelle pour exécuter mieulx à son aise, se mit à servir le Duc de tous les moiens qui pouuoient le rendre iouissant de ses folles amours, iusqu'à l'accompagner en quelques conuens de moinesses recluses, de l'accointance desquelles le Duc s'enüiroit si excessiuiement, que la crainte de Dieu & le parler des hommes ne l'en pouuoient detourner en sorte aucune. Il y auoit desia six mois que Laurent auoit dressé son embuscade, sans qu'il en fust sorti quelque auantureux effect, pource craingnât que le trop long delai ne fust cause de descouvrir ce qu'il auoit proieté, & qu'en fin n'en portast la folle enchere, resolut (apres auoir refusé plusieurs moiens comme peu seurs) de chercher vne occasion oportune pour auoir issuë asseurée de son fait, & y proceder par discretion si bien ordonnée, que quand il auroit tué le tyran (ainsi nommoit il le seigneur Alexandre) il demeurast sain & sauf en la ville pour se resiouir & glorifier de l'auoir deliurée de sa captiuité. Il en prit l'occasion sur vne Dame bié fort belle, mais de pudicicité inexpugnable, qui demeuroit ioingnant le palais du Prince & lui plaisoit sur toute aultre : Laurent la connoissant fort propre pour tendre ses fillets, promit au Duc & sa peine & son esprit pour lui mettre entre les mains, & de tant plus asseurément que plus elle lui estoit familiere & presque alliée de sang. Le fait arresté entre eulx pour la nuit des Rois l'an mil cinq cens trente sept, Laurent se transporta la veille de ladite feste au palais du Duc ainsi qu'il acheuoit de

soupper & lui parlât à l'aureille l'assëura que la Dame estoit gagnée par ses belles persuasions, combien qu'elle eust fait fort grãde resistance, & qu'elle viendroit la nuit prochaine coucher avec lui, en condition toutesfois qu'il garderoit son honneur, & qu'en foi de Prince lui fourniroit liberalement les recompenses qu'il lui auoit promises en son nom: Car Laurent feingnoit la Dame demander quelque somme d'argent duquel son mari qui auoit esté assez mauuais menager (comme le Duc sçauoit bien) se peust aider pour se remettre en biens, & remóter son train de marchandise grandement abaissé. Le Duc bruslant de l'amour de cette femme, & meü d'vne hastiue esperance de son plaisir souhaitté, l'accorda aisément à ce que Laurent lui auoit fait entendre, puis sortant de la salle ou il auoit souppé, se transporta suiuant sa coustume ordinaire en la chambre dudit Laurent attouchante à la sienne: De laquelle on le fit renuoier deux valets venus quand & lui, de peur qu'ils ne s'apperceussent de l'echauguette dressée & sur le poinct d'estre mise en effect. Voila comme le mal aduisé Prince fut arresté en la chambre & au liët mesme d'un sien parent, pour y reposer vn peu en attendant que la minuit vint accompagnée du silence, moiennant lequel seroit donné leur passage & acces à chasque des deux parties, considéré qu'il n'y auoit qu'un bié petit espace entre la porte de derriere du Palais du Prince, & la maison de la Dame. Le Duc persuadé d'attendre l'heure & couché sur le liët detacha son espée à la stimulation de Laurent, qui.

pour le faire reposer plus à son aise, tira le pauillon à l'entour du liect, & sans faire semblât d'y penser entortilla tellement la ceinture avec les gardes & le fourreau de son espée, qu'il n'eust peu s'en aider si d'aventure l'eust prise pour se deffendre. Ce fait se retira fermant l'huis de la chambre, & de ce pas alla trouver vn ieune homme nommé Scorconcolo qui l'auoit autresfois serui, mesme auoit, par son intercession, obtenu grace du Prince à cause d'un homicide par lui commis. Il l'exorta de faire courageusement son debuoir, ainsi que parauant lui auoit promis, car il estoit question de massacrer vn personnage d'autorité, pour lequel toutesfois ne se debuoir estonner lors qu'il le verroit, car le meurdre se pouuoit exécuter sans peril aucun de leurs personnes, puis il estoit son capital ennemi. Scorconcolo répondit alegrement que pour lui donner attestation des plaisirs qu'il auoit autrefois receuz de lui, ne refuseroit de tuer celui dont il parloit, & fust ce le Prince mesme si d'aventure lui commandoit de ce faire: sur quoi Laurent repliqua qu'il auoit fort bien deuiné, & que veritablement c'estoit le Duc qu'il auoit enuie d'exterminer, pource l'auoit enclos en sa chambre de sorte que plus ne leur restoit que la seule execution. Leur propos fini, monterent viftement en la chambre sans faire plus grand bruit, & seulement accompagnez d'un valet d'estable nommé Freccia (car Laurent ne se reposant trop temerairement sur la foi d'autrui, n'auoit voulu se decourir à homme viuant au monde) entrèrent dedans, ou pour commencer le

pireux chef d'œuvre, Laurét percea le costé du Prince tant que peust entrer vne courte d'ague qu'il auoit en la main : le pauvre Seigneur nauré si oultrageusement tumba en la ruelle du liét, de laquelle f'estant puis apres trainassé par dessous avec les mains & les pieds sortit finalement, pour se leuer debout & recourir à ces armes, mais ainsi qu'il se dresseoit Freccia lui fendit vne iouë, les deux aultres l'environnans redoublerent leurs coups, toutesfois il s'empara d'un scabeau qui quelque temps lui seruit de rōdelle, puis semblant vne beste enragée n'ayant pour toute defence que les dents & les griffes faist Laurent par le corps, auquel l'appellant traitre à si haulte vois que on le pouuoit ouir par toute la maison (comme il fut puis apres auéré par le tesmoignage de quelques femmes) il tronçonna à belles dents le pouce de la main gauche, dont Laurent se trouua faisi de telle douleur, que force lui fut demander secours à Scorconcolo, qui soudainement egorgea le Prince & lui feit vomir l'ame avec le sang. Ainsi oultré de plusieurs plaies fut remis sur le liét sans qu'il y eust aucun de la maison qui accourust au bruit, aussi Laurent auoit accoustumé long temps au parauant de ribler avec ses compagnons en ceste chambre, remuans tables, bancs, scabeaux, rondelles & long bois, à fin de mieulx bastir sa fraulde ce iour la, & faire que ceux de leans ne s'apperceussent de ce masacre comme tous coustumiers d'entendre vn si grand bruit. Or sa deliberation estoit de descouurir le meurtre si tot qu'il seroit fait, de manifester

Laurent de Medici entre en la chambre du Duc & le perce d'une dague par le costé.

Le Duc destitué de toutes armes, tronçonne à belles dents le pouce de son meurtrier.

Le Duc est egorgé par Scorconcolo.

Quelle estoit la deliberation de Laurent en cette entreprise.

son acte, de couper la teste au Duc, de la monstrier
 au peuple, & quand & quand de crier liberté. Mais
 le parricide le rendit tellement confus & estonné,
 que ne se souuenant plus de la gloire qu'il disoit seu-
 lement chercher en l'acte de cette conspiration, em-
 ploia tout ce qui lui pouuoit rester de bõ esprit à sau-
 uer sa vie, sans q^l la liberté lui reuinst en memoire.
 Pource feignant qu'un sien frere estoit cruellement
 tourmenté de quelque colique mortelle en leur ter-
 re de Caffaginolo, & qu'il desiroit l'aller voir cette
 nuit pour l'exorter de faire son testament, se retira
 vers le seigneur Angelo de Marci vicegeret du Prin-
 ce en son absence, duquel facilement il impetra
 quelque cheuault de poste, & son seing pour se fai-
 re ouurir la porte. Sorti de Florence avec ses deux
 complices, picqua si diligemment qu'il fut bien tot
 à Bolongne, dont puis apres & sans tarder beaucoup
 courut iusqu'à Venise, ou les exillez Florentins re-
 ceurent la nouuelle si long temps souhaitée. Auant
 que partir de la ville, il auoit laissé la clef de cette
 malheureuse chambre à vn comptable de sa maison
 nommé Zeffi, auquel aussi auoit fait expres com-
 mandement d'y entrer auant le point du iour, &
 d'anoncer ce qu'il auroit trouué leans à ceux de la
 ville, qui n'enduroient que mal aisément la Princi-
 paulté du seigneur Alexandre. Zeffi voulant obeir
 au commandement de son maistre, aduertit de bien
 grand matin tous ceux auxquels ce beau fait pou-
 uoit appartenir, mais il n'y eust celui d'eulx qui au-
 fast ouurir la bouche pour l'approuuer, ne s'esnou-
 uoir

*Laurent de
 Medici s'en-
 suit à Venise.*

uoir aucunement pour faire bruit, pource qu'ils ne croioient totalement cet homme, car ores que son maistre Laurent leur eust anoncé lui mesme, encor' ne l'eussent ils creu, pource que sa foi leur auoit esté suspecte iusqu'à ce iour, & eussent pensé cela leur estre dict de propos deliberé, à fin de sonder leur affection pour puis apres punir de peine capitale ceux qui se feroient trop hastez de croire, & qui sembleroient l'auoir eu agreable. Toutesfois quand le Soleil fut hault, & que les deux valets de chambre renuoiez le soir de deuant par leur maistre comme nous auons dict, eurent faict tout debuoir de le chercher mais en vain, se retirerent fort esperdus vers le Cardinal Innocent Cibo, tenant vn des plus honnestes logis du Palais, pource qu'il attouchoit de bien pres au Prince, lequel aussi tot & au mesme instant iugea du faict non aultrement qu'il estoit aduenü, & soudain feit appeller le Secrettaire Cápene, par l'auis duquel les amis du Duc resolurent ores que l'acte leur fut merueilleusement grief, de le pleurer seulement en leur cuer, & de ne poursuiure l'assassineur, considéré qu'il auoit changé de cheuaulx en diuers lieux pour se sauuer de plus grande vitesse. Ainsi tenans fort bonne contenance, respondirent à tous ceux qui alloient au Palais pour saluer le Prince, qu'il dormoit encor', à cause qu'il auoit passé la nuit en ieux & compagnées, mais qu'ils le verroient en masque soudain apres disner. Et pour mieulx couurir leur dire feirent apporter au Palais plusieurs habits de masquarades & de mommeries, à fin que

chacun samusant à les voir, n'eust soupçon aucun de la mort du Duc: au reste manderent en toute diligence aux Capitaines Alexandre Vitelli & Rodolphe Baglion, qu'ils leuassent le plus d'hommes que faire se pourroit, & que promptement les acheminassent à Florence, pour vn affaire vrgent qu'ils entendoient à leur venuë. Le corps du Prince ne fut cherché ne veu que sur la brune, de peur que le peuple s'esmeust, enuiron lequel temps, quelques vns de ses domestiques l'envelopperent dedans vn tapis, & par le commandement du Cardinal le portèrent secretement en l'eglise saint Laurent, où puis apres il fut inhumé comme sa dignité le demandoit. Iouio lui inuenta pour sa deuise vn Rhinoceros, avec vn dicton en Espagnol **N O N B V E L V O S I N V E N C E R**, qui signifie en François, ie ne retourne sans victoire: pource que le Duc Alexandre se trouuant gaillard & bien adestre, desiroit se faire renommer au faict de la guerre, iusqu'à dire que pour acquerir honneur & pour le parti de l'Empereur son beau pere, il entreroit en toute difficile entreprise pour y veindre ou mourir ainsi que le Rhinoceros, qui ne retourne iamais du combat de l'Elephant son mortel ennemi, qu'il ne le surmonte ou qu'il n'y meure. Sa mort anoncée à Rome fit caquetter plusieurs gens en bien diuerse façon, plusieurs festonnoient que la ville de Florence ne festoit esmeue au bruit d'un tel massacre, considéré que les citoiens pouuoient alors esperer leur premiere liberté, entendu qu'il n'y auoit en

*Deuise du
Duc Alexan-
dre.*

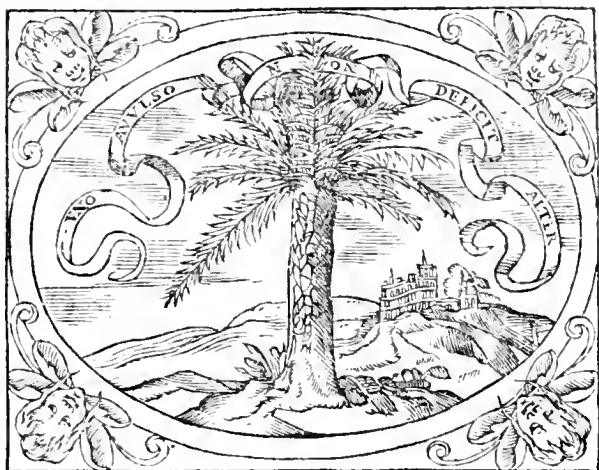
*Diuers propos
sur la mort du
Duc Alexan-
dre.*

icelle aucune garnison de gendarmes, fors vne certaine d'Archiers pour la garde du corps du Prince, laquelle ne sembloit estre pour seulement resister aux enfans qui les eussent bien chasséz à coups de pierre. Le parricide Laurent trottoit en la bouche des hommes en reputation fort contraire de son hōneur, les vns (nommément les bannis Florentins) l'exaltans si haultement, qu'ils le disoient meriter autant ou plus de gloire, que ne fait oneq Brutus, en ce que conténant la faueur du tyran qui lui estoit si grande, il s'estoit monstre diuinement affectionné au regain de la liberté, & que sans auoir aucuns complices ou consentans à son faict, mesme n'ayant iamais descouuert la resolution de cetant beau dessein digeré si longuement en son cueur, il auoit par sa seule main satisfaiet au commun desir de tous ceux de la patrie, à fin desplanader vn chemin seur & brief à ses citoiens, si d'vn couraige viril se fussent tous éuertuez à mettre bas le ioug de la seruitude qui tant les molestoit. Quelques aultres plus humains & raisonnables interpretoient la chose tout autrement, disans que Laurent nullement induit à recouurer la liberté ains meu seulement d'vne malice desordonnée estoit descendu à l'execution de ce faict, par lequel ne se pouuoit excuser qu'il n'eust renuersé tous les droits d'amitié, de humanité, de parenté, & finalement de sa plus familiere compagnée, entreprenant de tuer celui qui veritablement eust remis sa vie entre ses mains, si d'aventure se fut trouué poursuiui de quelques con-

pirates, & qui mourant sans enfans estoit pour
 lui laisser (suivant l'Edict de l'Empereur) la princi-
 pauté de Florence en vraie succession, & tous ses
 biens aussi si n'eust commis ce cruel parricide.
 Car quel honneur pouvoit-il attendre de ce faict,
 sinon faulx & vilain? & quel renom sinon odieux
 d'un acte si cruel? qui n'auoit acquis aucun prouffit
 à la patrie, aucun honneur à sa lignée, ne plaisir au-
 cun particulier à lui, mais plus tot engendré vne for-
 faicte irremissible, par laquelle il auoit pollué la
 maison tant honorable en laquelle le grand Cosme
 auoit esté engendré, la chambre en laquelle ses pe-
 res & ancestres s'estoient ordinairement esbattus,
 & les coïttes du liect auquel le Duc trespassé le re-
 cepuoit comme son compagnon. Que si eust faict
 ce meurdre pour la liberté du païs, quel besoin
 estoit-il de si legerement partir? debuoit-il pas pre-
 senter aux citoyens la liberté si vaillamment acqui-
 se? Certainement il falloit qu'il descouurist cette
 occision, & qu'il ne cachast le mort entre les cou-
 uertures de son liect. Mais il estoit ordonné que le
 parricide tumbast de son esperance, & en fin portast
 la peine de son forfait detestable, voire apres auoir
 esté en fuitte l'espace de bien vnze ans, comme nous
 dirons en autre lieu. Aucuns l'ont dit ouoir esté stimu-
 lé de ce faire, non pour amour qu'il portast à la patrie,
 mais par vne affection débordée d'exécuter quelque
 grand acte, moyennant lequel il peust effacer ou pour le
 moins obscurcir la merque de sa fresche infamie: car
 du viuant du Pape Clement, à fin qu'il semblast en-

fuiure la grande affection que ses ancestres auoient
 és choses exquisés que les maistres artisans elabou-
 roient en toute perfection, il auoit couppé toutes les
 testes des statues anciennes dressées à Rome depuis *Acte vil & deshoneste de*
 l'arc de Constantin, & icelles emportées de nuit, *Laurent de*
 dont le peuple murmura de telle sorte, que le Pape *Medici en la*
 commanda expressement que lon menast au gibet *ville de Ro-*
 celui qui seroit conueincu de ce forfait : ce que pour *me du temps*
 euit, Laurent enfouit ces testes en terre, & s'en alla *du Pape Cle-*
 de Rome. Le Pape indigné de cet acte le nomma l'in-
 famie & l'infection de la lignée de Medici: mesme le
 fait condamner à perpetuel exil, & par trespasre sen-
 tence donnée contre lui au Capitole, publier qu'il
 estoit permis à vn chacun de le tuer la part où il se-
 roit, non seulement avec impunité, mais avec recom-
 pense honorable. Le regret de cette infamie l'atta-
 cha tellement, qu'il entreprit vn dessein plus crimi-
 nel beaucoup que le premier, mais qui à son iuge-
 ment sembloit meriter par son effect oultrageux
 quelque louange honeste, & qui par sa nouveaulté
 pourroit assopir l'indignité premiere: en quoi tou-
 tesfois le pauvre homme se mesconta grandement.
 Vn certain Grec diseur de bonne & mauuaise auan-
 ture, auoit predit au seigneur Alexandre qu'il seroit
 occis par vn de ses plus familiers, homme gresle de
 corpulence, de petit visaige & fort iaunastre, qui à
 raison de son esprit songeard, & de sa taciturnité me-
 lancolique se rendroit peu cōpaignable à tous ceux
 de sa cour. Mesme vn ieune homme Peruzin qui le
 seruoit d'escuier trenchant, tourmenté d'une fiebure

chaulde veit par trois fois en resuant, que Laurent de Medici couppoit la gorge à son Seigneur, dont il aduertit le medecin du Prince nommé Pascal, qui finalement le voulut reueler à son maistre: mais il n'en feit compte, ains lui respondit en se mocquant, que les songes des malades n'estoient que resueries. Voila comment son mauuais destin le proumena.



LE P E R E de Cosme maintenant
 installé au Duché de Florence & de
 Siene, fut le seigneur Iean de Medi-
 ci Capitaine si fameux en son tēps,
 que sa vertu nompareille me force
 non de la discourir si bien qu'elle
 merite, mais de l'ombrager seulement, premier que
 ie m'emploie à dire bien au long l'excellence de son
 fils, aussi ie ne sçai louange assez digne ni eloquence
 si bien dorée, qui puisse totalement satisfaire à ce

*Qui furent les
parens du Duc
Cosme de Flo-
rence.*

luiet. L'ancien Laurent de Medici frere du grand Cosme fut bifaieul de ce seigneur Ieã, & l'inuincible François Sforce, qui par vne singuliere felicité de guerre conquesta la Seigneurie de Milan à ses successeurs, son bifaieul maternel, considéré, que son fils Galeace cinquieme Duc de Milan occis par la conspiration de quelques citoiens Milanois, laissa entre aultres enfans vne fille Catherine, que le Comte Ieronyme de Roueré Seigneur d'Imole & de Furli, & nepueu du Pape Sixte, premierement espousa. Ce Comte tué en trahison par les aguets de Francisque d'Orso qui le surprit en son palais de Furli, & sa mort virillement vengée par sa femme Catherine, elle se remaria au Capitaine Iean de Medici tenant le parti François, homme vertueux & magnanime, & petit fils de l'ancien Laurent, duquel elle eut le seigneur Iean dont nous parlons maintenant. Qui veritablement endura de grans assauls de fortune en son bas aage, pource que son pere lui mourut lors qu'il n'auoit encores que trois ans, peu apres lequel temps

*La mere de
Iean de Me-
dici pere du
Duc Cosme
despouillée de
ses Seigneuries
par Cesar Bor-
gia & empri-
sonnée à Rome*

Cesar Borgia fils du Pape Alexandre, despouilla sa mere Catherine Sforce des villes d'Imole & de Furli, la mena captiue à Rome, & l'emprisonna au chasteau sainct Ange, dont puis apres le seigneur d'Allegre Capitaine François la deliura. De cette prison se retira à Florence, où elle esleua son fils iusqu'à l'aage que le seigneur Iagues Saluiati noble & illustre citioen le prit en si grande amitié, que puis apres le choisit pour son gendre. On l'auoit nommé Loïs à son baptesine, mais en commemoration de son feu

pere

pere on lui changea le nom de Loïs en celui de Iean, & rousiours du depuis fut appellé ainsi . Estât encor' bien ieune, il donna de grans arguments de sa future hardiesse és combats qui se pratiqnoient ordinairement entre les ieunes Gentils hommes de Florence, & souuentesfois iusqu'à effusion de sang, en l'vn desquels acoustra si bien vn mignon qui s'estoit adressé à lui, qu'il le naura d'vn coup mortel, dont force lui fut à la poursuite du pere de cet enfant d'abandonner Florence: ioint qu'en ce tēps là les Medici estoient chassés de la ville . Mais quand Soderin en fut puis apres mis hors, & ceux de Medici reintegrez en leur ancienne autorité, lors le seigneur Iean s'acosta du Pape Leon chef de la famille, & bien tor apres estant encor' sans barbe, fait au commencement de la guerre d'Vmbrie vne appertisse d'armes bien fort gaillarde: car acompagné d'une bonne troupe de Cheualiers d'eslite tous ses amis & familliers, il alla combattre pour le parti de François Sforce frere de Maximilian, que le Pape Leon & l'Empereur Charles vouloient remettre au Duché de Milan en despit des François: où sa vertu fut tant estimée, que Iule de Medici son cousin aiant avec Prospere Colone & Federic de Gonzague repris la ville de Milan (comme en aultre lieu nous auons dict) le fait Capitaine d'une legion, c'est à dire Colonel de six mille hommes de pied, en quoi pour sō premier chef d'œuvre se monstra fidel & vertueux Seigneur . Car ainsi que l'Admiral Bōniuet & le Capitaine Baiard assiegeoiēt Milan pour le remettre és mains du Roi François

*Le seigneur
Iean de Me-
dici combat ver-
tueusement à
la guerre de
Milan.*

*Il est fait Ca-
pitaine d'une
legion de fante-
rie.*

leur maistre, & que Prospere Colone lieutenant pour l'Empereur le deffendoit contr'eulx, vn certain Capitaine de la premiere bade de la legion du seigneur Iean de Medici, nommé Murgan, composa secretement avec les François, & leur promit qu'à certaine heure de nuit il coupperait la gorge aux gardes du pont par lequel on entroit à la ville, & qu'il les introduiroit par ledit pont : mais pource que Iean de Ferrare l'vn des Capitaines de la fanterie d'Estienne Colone, se debuoir trouuer au guet la mesme nuit que Murgan auoit signalée pour executer sa trahison, force lui fut de l'exorter à lui vouloir estre fidele compaignon au fait de cette entreprise, lui promettant la moitié de l'argent qui seroit deliuré par les François. Ce que le Ferrarois lui aiant accordé, en aduertit secretement le Capitaine Colone, qui tout aussi tot le fait entendre au seigneur Iean de Medici pour en faire iustice, en l'execution de laquelle il ne tarda beaucoup, car à l'heure mesme Murgan passa les picques par son commandement. L'Admiral Bonniuet & le Capitaine Baiard aians leué leur siege, & retirez en la ville d'Abiagrasse pour yuerner y furent quelque temps, puis en sortans y laisserent mille hommes de guerre pour la deffendre. Le seigneur Iean y fut tout aussi tot, & prit la ville par vn assault furieux. Ce fait passa le Ticin, se ioingnit avec le Duc d'Vrbain, & prit la ville de Garlasque, combien que les fossez fussent tous combles d'eau: passa la riuere d'Adde à la veüe des François, & acompaigné du seigneur de Bourbon, combatit l'armée de l'Admiral Bonniuet, du

*Iustice equitable
du seigneur
Iean de Me-
dici au de-
voir de sa char-
ge.*

Mareschal de Chabannes, & du Capitaine Baiard, *Bünist, Chabannes, & Baiard desistés par Jean de Medici.*
 mit en routte leur gendarmerie Françoisse, prit leur artillerie, tua infinis Suisses, & feit en forte que Chabannes, & Baiard restans morts sur le champ, l'Admiral fort bleffé fut contraint se retirer d'Italie, & se faire reporter en France dedans vne liètiere. Au moien desquels actes cheualeureux il monta en si grande reputation, que le surnom d'Inuincible lui fut donné. *Jean de Medici surnommé l'Inuincible.*
 Le Roi François aiant passé les monts pour la seconde fois, repris la ville de Milan, & assiégé Pauie, fut auerti que le seigneur Jean de Medici estoit indigné de ce que Sforce & le Viceroy de Naples, pour lesquels il auoit si vaillamment combattu par le passé, ne lui auoient deliuré suffisants deniers pour leuer gens de guerre, ou de ce qu'ils ne l'auoient employé en ce second affaire, pource mit telle peine de l'attirer de son costé, qu'il le receut en son camp de Pauie avec deux cens cheuaulx & quinze cens soldats de fanterie, quelques vns disent trois cens cheuaulx & *Jean de Medici quitte le parti des Espagnols pour suivre celui des François.*
 trois mille soldats : quoi qu'il en soit, il y alla si bien équipé, qu'il y mena quand & soi pour vingt mille escus de munitions de guerre, que le Duc de Ferrare ligué alors avec le Roi de France enuoioit à son camp. Il ne fault demander comme il chastia la hardiesse des Espaignols en ce siege de Pauie, & comme il les rembarra le dix & septieme iour de Feburier, lors qu'estans sortis de la ville pour ecarmoucher ses gens, les y feit rentrer si legerement que plus n'eurent enuie de faire saillie aucune. Mais le malheur voulut que le iour mesme, ainsi qu'apres l'ecarmouche il re-

*Iean de Me-
dici reçoit de-
uant Pavie
vne harquebu-
zade au talõ.*

tournoit au lieu pour monstrier à l'Admiral de France comme la chose festoit portée, qu'il releuast vne harquebuzade au talon, par l'aguet de quelques soldats cachez en vne maisonnette. A cause duquel defastre fut emporté à Plaisance pour se faire penser, au grand domage & defaduantage du Roi de France, qui bien tot apres fut pris par ses ennemis, non sans regretter le Seigneur Iean, & dire ouuertement qu'il n'eust perdu la iournée s'il eust eu avecques soi. Ce Seigneur estoit vraiment nai pour remettre vn iour l'Italie en sa liberté, & pour en chasser les étrangers, si telle eust esté la volonté de Dieu. Mais ainsi que le Pape Clement & le Roi François tachoient de remettre au Duché de Milan François Sforce, que l'Empereur y auoit premier mis, & puis apres deboutté: le seigneur Iean de Medici ioint avec le Duc d'Vrbain conducteur alors des Venitiens, voulut fermer le passage à quatorze mille Lansquenets que George de Frondesberg auoit fait passer en Italie, & ia les auançoit au Mantouan pour tirer droit à Rome: en laquelle entreprise apres que le courageux de Medici en eust mis beaucoup en pieces, il fut frappé d'un mousquet au dessus du genoul, ainsi qu'il se reti-
roit par l'une des riuies du Mince: duquel coup mourut dix iours apres en la ville de Mantouë, pource que les chirurgiens furent contrains de lui couper la iambe, laquelle d'un cueur indompté voulut voir & manier long temps, quand on lui eust couppée, disant qu'il lui en restoit encor' assez pour bië chastier les Espaignols & les Alemans. Il n'auoit encor' que

*Iean de Me-
dici est frappé
d'un coup de
mousquet au
dessus du ge-
noul & meurt
dix iours a-
pres.*

vingt & sept ans lors qu'il deceda, pource il est vraisemblable, si sa vie eust autant duré que porte le cours ordinaire de nature, qu'il eust laissé trefamplie matiere aux historiens pour bien emploier leur eloquence: toutesfois ne pouuant contreuenir à son dessein, il laissa ses genereuses vertus naïfvement engravées en l'esprit de son fils Cosme, qui lors que le Duc Alexandre fut massacré en son Palais, estoit en sa Seigneurie de Trebia, en laquelle n'ayant encor dixhuit ans accomplis festoioit quelques siens compagnons des plus mettables de Florence, & le iour mesme des Rois leur auoit donné le plaisir de la chasse, quand par la leuée de gens qui se faisoit es lieux circonuoisins, il cōteut qu'il y auoit eu quelque tumulte en la ville, puis acertené q̃ Laurēt de Medici auoit souuēt chāgé de cheuaulx, pour pl⁹ vistemēt trauerfer l'Apennin, coniectura tout aussi tot que le Prince auoit esté tué ou griefuement blecé, ioint qu'il auoit entendu que deux des domestiques du Prince auoiēt en semblable diligence poursuiui ledict Laurent quelque peu apres. Toutesfois ne s'en asseuroit du tout, pource que Marie Saluiatti sa mere, Dame fort diligente ne lui en auoit mandé aucune chose, mais elle n'auoit sceu, à cause que les portes de la ville n'estoient ouuertes à personne viuante. Bien tot apres & sur le soir du mesme iour des Rois, arriua vn paisan qui lui apporta certaine nouuelle de la mort du Prince, dōt il fut merueilleusement contristé, & toutesfois sceut couurir industrieusement par la curieuse dissimulation de son visage, la douleur qu'il receut de cette

Cosme de Medici estant à Trebia est aduerti de la mort du Duc Alexandre.

mort, la meslant avec le plaisir qu'il eut de ce que Laurent en estoit le parricide. Car il aimoit & reue-
roit le Prince non moins que fil eust esté son Sei-
gneur naturel, au contraire se retiroit de la conuer-
sation de Laurent & le haioit comme fil eust esté son
capital ennemi, pource que par vne expresse malice
Laurent auoit attenté sur ses biens, & auant que faire
son beau coup, l'inquietoit par proces de grande cõ-
sequence aspirant aux biens de son feu pere & de son
aieul, en quoi mesme le Duc sembloit fauoriser le-
dict Laurent, & estre cause que le proces ne se vui-
dast au prouffit de celui qui auoit le droit. Apres que
Cosme eust communiqué cette mort à quelques
vns de ses plus familiers, il resolut d'aller à Florence,
exorté de ce faire par quelques anciens soldats de
son feu pere promettans lui amener de la fanterie
qui l'escorteroit & lui tiendrait bonne compagnee
la part où il iroit: mais les aiant remerciez de leur
gracieuse offre, & iugeant à par soi qu'il ne debuoit
aller nuitamment pour plusieurs causes, refusa l'es-
corte de ces gens de guerre, bien leur enchargea d'al-
ler deuant & de diligenter le plus tot qu'ils pour-
roient, disant qu'il les suiuiroit à la poincte du iour,
car il ne vouloit que lon veist lors qu'il approche-
roit la ville, qu'il se fust accompagné de gens armez.
Le lendemain des Rois il entra dans Florence, où ie
vous laisse à penser fil fut le bien venu, considéré
qu'il n'y eust petit ne grand qui ne le salüast par les
rues en bien grande reuerence, comme si ia eust esté
leur naturel Seigneur. Tout d'un pas sans auoir la pa-

*Le ieune sei-
gneur Cosme
entre à Floyẽ-
ce le lende-
main des Rois*

tiencie de changer d'habits se transporta au Palais du Duc pour faire la reuerence au Cardinal , auquel il declara qu'il estoit venu pour assister aux obseques du Prince, & pour aider en tout ce qu'il pourroit la patrie veue de son Seigneur. Le Cardinal qui lui estoit ami, l'embrassa doucement lui donnant bon courage, l'admonnestant de bien esperer, & toutesfois de sagement dissimuler l'esperance en laquelle il se pouoit maintenir touchant la Principauté. Ce faict s'en alla voir sa mere, mais estant regardé çà & là d'un si bon œil, qu'il ni auoit celui iusqu'aux soldats gardas la porte du Palais, qui ne le dict estre venu pour recepuoir la Seigneurie, & pour vertueusement véger ce cruel parricide, entendu qu'il estoit adolescent de biē grāde esperāce & de modestie entiere, toutesfois tenāt du courage de son inuincible pere & seigneur. Quelque temps apres les amis intimes de son feu pere se transporterent en son logis, non pour seulement le visiter, car il n'auoit esté absent que peu de iours, mais pour l'exorter à prendre cueur & bonne esperāce de peruenir à la Principauté, joint que de leur part ils feroient tout debuoir, & prouchaceroient si instamment avec tous leurs alliez parēs & amis qu'il y feroit instalé par l'election du Senat. Mais le ieune Seigneur instruit comme requeroit l'importāce d'un tel affaire, & se cōformant en ce à la leçon que quelques personages prudēs & sages lui en auoient faicte, respondit modestement qu'il n'aspiroit en façon aucune à la Seigneurie, ains se cōtentoit de la mediocrité de biēs & d'honneurs qu'il auoit pleu à fortune.

lui departir, prouueu que les affaires de la ville fufſēt en aſſurance non eſbranlée, & que les citoiens lui aſſignaſſēt honorable lieu en la republique avec les aultres nobles. Par cette reſponce ſembla reietter les exortations de ſes bien veullans, avec vne parole tāt fade, que quelques vns ſ'en depitans & courrouceās à demi, auſerent reprendre ſa façon de faire comme trop humble & rien ne ſentāt qu'vn courage abbaifſé iuſqu'à dire qu'il ne leur ſembloit engendré de ce magnanime ſeigneur Iean de Medici, qui touſiours auoit accouſtumé d'aſpirer à choſes haultes, & d'appetter toutes charges de fait, leſquelles il exécutoit courageuſemēt par la cōduitte de ſa ſeule vertu: deſquels propos ce ieune Seigneur encor' tout honteux ſe tourmentoit aſſez, voiant qu'il eſtoit eſtimé mettre à nonchaloir les pourchas fauorables de ſes meilleurs amis, & laiſſer eſchapper par vn courage puſillanime, la belle occaſion qui ſe preſentoit: toutesſois force lui eſtoit d'introduire ces paroles picquantes par vne aureille, & finement les faire ſortir par l'autre, veu que tout ſon eſpoir giſoit en diſſimulation, par laquelle il iugeoit pouuoir gangner & attirer à ſoi les principaulx de la ville, en l'eſprit deſquels demeueroit encor' l'image de la liberté naïſſement engraüée. Ces principaulx eſtoient quarante huit perſonnages aians ſouueraine puisſāce d'ordōner de l'eſtat de la ville, & de declarer vn Prince tel qu'ils voudroient ſelon la pluralité de leurs ſuffrages: mais leur vouloir vnicq & preſque de tous les autres eſtoit d'abolir ce nom de Prince, & de remettre ſus l'ancienne liberté,

Diverſité d'aſſeſſions & de volonteꝝ entre les citoiens de Florence.

liberté, laquelle leur aiant esté si souuent rauie avec tant d'incommoditez de guerre, & neantmoins recourée autant de fois par leur entreprise vertueuse, n'auoit iamais abandonné l'esprit des courageux citoyens. Les plus grãs de la ville appointez en contraire detestoient sur tout le gouuernement populaire, auquel ils craingnoient grandement que leur ville ne retumbast lors que la Seigneurie d'un seul Prince seroit supprimée, en quoi se propoisoient le frais exemple de leur tēps, auquel ces populacins aians deboutté les Medici auoient impudemment enuahé la Republique, voire de telle furie, que durant leur rigoureux gouuernement lon auoit veu la Noblesse vilipendée, & la ville exposée presque à l'extreme danger de sa totale ruine, par l'obstiné cerueau de tels populans mal instruits & versez au manienent des affaires. Ainsi tous les premiers de Florence puissamment authorisez, iugerent que la resolution qui tiendrait du milieu en cet affaire seroit la meilleure de beaucoup, & la plus prouffitabile à leur Republique, ores que fort couuoiteux de la liberté se monstresent tres affectionnez à son recouurement: en quoi leur auis fut (de peur que de rechef ne prouocassent les armes inuincibles de l'Empereur) d'eslire vn Prince de puissance mediocre qui obeist aux lois de la patrie, & qui tousiours vsast du cōseil d'entr'eulx principaux citoiēs, à fin que le populace forclos des estats du gouuernement retournaist à ses mestiers, s'accoustumast à reuerer plus grans que soi, & fust puni des oultrages qu'il auoit faits aux Patritiens tandis qu'il

*Auis des
plus grans de
Florence tou-
chant l'electiō
d'un nouueau
Prince.*

gouuernoit . Du nōbre de ces premiers estoient Frācisque Guicciardin, Mathieu Strozzi, Frācisque Vettori, & Robert Acciaiuoli, qui pour estre mal animez contre ce populace & accoustumez de long temps à bien cōseiller la Republique en ses affaires d'importāce, aimoient beaucoup miculx endurer la Seigneurie d'un Prince moderé sous lequel ils n'auroiēt defiance aucune de leur excellence & grādeur, que d'estre assuiettis aux iniures de ces populacins tant abiects & ingrats . Ces quatre attirerent à leur deuotiō les plus honorables de toute la ville, & feirent appeller au conseil les quarāte huit aians toute puissance sur le reiglement de la Republique. Le conseil fut tenu au Palais des Medici , à fin de tousiours respec̃ter la dignité du Cardinal , mais pēdāt qu'il fassembloit, le Capitaine Alexādre Vitelli fauorable au ieune seigneur Cosme entra dedans Florēce avec sa fanterie, meit seures garnisons au carrefort & au portique du Palais , mesme se saisit des escaliers d'icelui iusqu'à vouloir empescher les ouuertures des huis sil en estoit besoin : Sur ce comme le ieune Cosme deliberoit de retourner vers le Cardinal & vers les aultres de son parti , sa mere lui feit mille remōstrances pour le diuertir du prouchas de la Principaulté, lui mettant deuant les yeux le grand peril & le hazard de sa vie, qui ne lui pouuoit manquer si trop ambitieusement il fingoit d'entrer en cet honneur, considéré que tous les Florentins auoient vne affection de liberté naturellement enracinée en leur cueur, laquelle on ne leur arracheroit iamais que par sanglā-

*Le Capitaine
Alexandre
Vitelli entre
dedans Florē-
ce avec fan-
terie pour le sei-
gneur Cosme.*

te force: mais le ieune Seigneur apperceuant fort bien que fortune se mettoit en train de le carresser amiablement, lui respondit, ie vous supplie (ma Dame) de ne vous plus entremettre de si longueu- fement m'admonneſter, car il eſt ordonné que i'em- braſſe l'occaſion que la fortune m'offre, & que ie n'abandonne la ſouueraine dignité de cette ville au- tant honeſte que neceſſaire à la grandeur de noſtre maiſon, ſachant de vrai que cette occaſion ne re- tourneroit iamais vers nous, ſi maintenant la laiſ- ſois eſcouler, pource eſtimez que la peur de la mort ne m'empeschera d'entendre à moi, veu que ce n'eſt que par le conſentement du ciel & du deſtin que ie ſuis attiré à la pourſuite de noſtre Seigneurie. Car il eſtoit memoratif que ce chiromantien Grec (du- quel nous auons parlé en la vie du Prince Alexan- dre) lui contemplant la paulme de la main, & que le mathematicien Baſil, lui auoient predit qu'une ſucceſſion fort opulente lui eſtoit promiſe, pource qu'en l'aſcendant de ſa natiuité le dominateur du Capricorne eſtoit fortuné par les raions des planet- tes fauorables, & conſpirans enſemble au teſmoi- gnage de ſa bonne auenture. Ainſi reſolu ſe tranſ- porta au Palais vers le Cardinal, & en contenance ne trop haulte ne trop baſſe ſalua les Senateurs deſia tous aſſemblez au conſeil, cependant ſes plus grans amis prattiquoient tellement pour lui, que la plus part deſdicts Senateurs croioient qu'ils ſeroient plus empeschés beaucoup à conſulter ſur la reformation de la Republique, que ſur l'election du Prince eſti-

*Courageuſe
reſpoſe du ſei-
gneur Coſme
à ſa mere: & z-
châſ le diuer-
tir de l'affi-
ction qu'il a-
uait à la prin-
cipauté.*

mants que l'estat de Gonfalonnier representât pour vn temps la personne du Prince se releueroit, & que quelqu'un de leur estoife seroit honoré de cet estat, pour entretenir la reputation de la Seigneurie publique. Le Cardinal Cibo aiant fait retirer Cosme au promenoir de la gallerie à fin qu'il ne fust present aux deliberations du Senat, commença de haranguer amplement sur l'exces commis en la personne du feu Duc Alexandre, & sur le danger auquel estoit la ville: Puis les aiant consolez par la promesse d'un nouveau Seigneur qui leur seroit tout bon, remonstra que le ieune Cosme estoit selon les capitulations de l'Empereur Charles, designé successeur en l'administration de la republique, comme le plus proche parent du seigneur Alexandre. Et pour ce qu'ils feroient fort bien & sagement fils obseruoient de point en point la promesse faicte à l'Empereur, sans aucunement l'enfreindre ou reuoker, ioint que les droits de la Principauté Florétine augez tant par leur volonté propre, que par l'autorité de l'Empereur, & confirmez par lettres autentiques à la maison de Medici, ne pouuoient estre ostez ne violez sans le grandissime peril de leurs biens & de leurs vies, entendu que les forces de l'Empereur estoient prestes à marcher pour punir aigrement ceux la qui seulement seroient soupçonnez d'auoir esté traitres à sa maiesté. D'auantage que le seigneur Cosme issu d'un pere si cheualereux & d'une mere si sage, se maintiendroient en sorte qu'il n'useroit en tous ses affaires d'autre conseil que du leur, & doneroit à cōnoistre

Remonstrance du Cardinal Cibo pour l'installation du seigneur Cosme.

que le Senat n'auroit moins de credit au gouuernement de la Republique que lui mesme, ores qu'il en fust Prince. Sur ce les Patriciens se mirent à tacitement deuiser les vns avec les aultres, & à lachement deliberer de ce point, pource que Canigian Senateur assez inepte auoit fait mention de surroger en la place du seigneur Alexandre vn sien fils bastard n'ayant encor' gueres plus de trois ans, auq̃l mesme, le Cardinal sembloit auoir eu quelque respect, lors qu'un aultre Senateur nommé Palla Rucellai auoit dict en deliberant, qu'il ne vouloit Duc ne Prince en la Republique: mais François Vettori auoit fait r'assoir ce dernier l'admonnestant d'estre vn peu plus modeste, & d'vser de sa voix comme son bon plaisir lui cōseilleroit: Quand à l'autre il le reprit vertueusement de ce qu'il estimoit vn ieune enfant bastard debuoir estre preferé au seigneur Cosme desia pleinement hōme, meur en vertu, & sur le point d'entrer en mariage legitime. D'autre part Guicciardin fauorisant Cosme assez ouuertemēt, & n'ayant agreable le gouuernement populaire coustumier de tousiours nuire aux Patriciens, allegua hault & cler qu'il ne souffriroit que les ciompes (c'est à dire en vulgaire Toscan les plus vils hommes & les plus malostrus de la racaille du peuple) seigneuriasent de rechef, considéré que le cardeur de laine Michel Lando auoit du temps de leurs ancestres enuahi la Seigneurie, au grand vitupere des Patriciens, remonstra dauantage qu'il estoit expedient pour l'entretien paisible de la ville, qu'il y eust vn chef bien notable. Ainsi aiant

gagné quelques vns des principaulx Senateurs, se retira en la plus proche chambre avec Robert Acciaiuoli, Francisque Vettori, & Mathieu Nicolini Iureconsulte, pour coucher ensemble par escript les conditions auxquelles cestui la seroit tenu, qu'ils instaleroient en la Principaulté. Car Guicciardin vouloit que la puissance de celui qui domineroit fust bridée par certaines loix, & que l'odieux nom de Duc fust du tout aboli, considéré qu'il sonneroit mal aux oreilles de l'Empereur, qui mesme n'en auoit iamais honoré son gendre Alexandre és lettres d'importance, lesquelles bien souuent il lui auoit écrites: avec ce que le Pape Clemēt aiant recouré & regagné la Seigneurie de Florence à sa maison, n'auoit demandé ce tiltre pour lui, quand il ordonna du gouuernement d'icelle, de peur que si quelque contétion suruenoit à cause de ce nom de Duc, le priuilege d'en créer vn qui totalement appartient à vne ville libre, ne fust aisément concedé à l'Empereur par preiudice inepte, entendu que l'Empereur n'a puissance que de seulement confirmer, & non de créer ce que les citez libres ordōnent & establisent selon leur ancienne coustume. Les conditions de la Principauté furent capitulées à point ainsi nommé, que le seigneur Cosme auroit la superintendance de la Republique par dessus tous, sans toutesfois se faire appeller Duc, mais Chef par plus modeste tiltre: qu'il ne laisseroit en son absence Lieutenāt aucun en la ville fil n'en estoit citoien, pource que le temps passé la Noblesse haultaine auoit mis souz le pied les

*L'empereur
n'appella onc-
ques son gen-
dre, Duc de
Florence.*

*Le Pape Cle-
ment ne de-
manda iamais
le tiltre de
Duc.*

*La Princi-
pauté du sei-
gneur Cosme
capitulée par
certaines loix*

commandements & ordonnances des Lieutenants étrangers, comme de Goron, de Pistoie, de Passerin, de Cortone, & de Stace Romain : Qu'il se contenteroit par chacun an de douze mille ducats pour les frais de son train domestique, à cause que le Prince Alexandre acoustumé d'en despendre annuellement dixhuit mille pour son ordinaire, les auoit trop greuez par sa folle despense. Comme ces articles se mettoient en estat, & que Cosme se tenoit appareillé d'y cōsentir quand il en seroit requis, vne querelle sourdit entre les soldats du carrefour, qui fut cause que les Senateurs pour la plus part cōmencerent à trembler & à blesmir de peur, & non sans occasion bien raisonnable, entendu que le Capitaine Vitelli (le pere duquel on auoit fait mourir à Florence) n'estoit fort difficile à ébranler pour donner le butin à ses soldats. Qui plus est, vne voix incertaine fut ouïe à la porte de la salle où se tenoit le conseil, admonnestât les Senateurs qu'ils eussent à diligenter leur affaire, pource que les soldats de Vitelli fauorisez de leurs armes couroient desia en plusieurs lieux, sans que leur Capitaine les en sceust empescher. Ainsi par le consentement volontaire ou contraint de tous les Senateurs, Cosme de Medici fut declairé chef de la Republique, avec telle acclamation & resiouissance de peuple, que les soldats dediez au butin & se meslans parmi le populace qui alloit au logis de la mere de Cosme pour lui cōgratuler, entrerent impetueusement audit logis, & le pillerent, ores que la vertueuse Dame se mist en tout debuoir de deffendre sa

*Cosme de Me
dici declairé
Prince & Sei-
gnur de la
Republique.*

maison. Mais la ioïe qu'elle auoit du bon heur de son
 fils lui feit oublier cette perte : comme aussi toute la
 ville de Florence se tourna en liesse apres auoir esté
 surprise d'une treueur extreme. Le Cardinal Cibo na-
 turellement affectiõné à la maison de Medici, pour-
 ce qu'il en tiroit son origine du costé maternel, auoit
 instamment prié le seigneur Cosme, si d'auenture il
 aduenoit à la Principaulté, que ne se laissant seduire
 en façon aucune, fust ce par amour ou par haine, il
 feist à tous égallément iustice, que iamais ne se de-
 partist de l'amitié de l'Empereur Charles, qu'il ven-
 geast griefuement l'indigne mort du seigneur Ale-
 xandre, & qu'il entretinst en toute doulceur ses deux
 enfans naturels Iule & Iulie, cõsideré qu'ils estoient
 pupilles & orphelins. Toutes lesquelles choses il ac-
 complit puis apres comme il lui fut possible, pource
 que faisant droit à vn chacun, feit punir les coupa-
 bles avec vne moderation émerueillable de clemen-
 ce & de seuerité, iusqu'à en acquerir la reputation de
 Prince tresiuste : se maintint en la bonne grace de
 l'Empereur par infinis seruices qu'il lui feit, & des-
 quels nous discourrons quelque chose ci apres : se
 rendit admirable & digne de toute louage, lors que
 par vne doulceur non esperée sans qu'il en fust aucu-
 nement sollicité ou prié, feit publier vn Edict par le-
 quel fut permis à tous ceux que le Prince Alexandre
 auoit exillez ou cõfinez, de retourner au païs. Quand
 au parricide ce ne lui fut assez de faire declairer par
 arrest du Senat Laurent de Medici ennemi de la pa-
 trie, faire confisquer ses biens, fendre sa maison de
 fond

*Vertus pleines
 d'humanité
 au Prince Cos-
 me.*

fond en comble en perpetuelle ignominie, & ordonner sept mille escus de recompense à ceux qui le tueroient : mais sachant que de Venise il auoit pris la fuite au Roiaulme de Frâce, le feit poursuiure de si pres, que le meurdrier fut contraint d'en sortir, car le Roi mesme lui commāda sur peine de la vie. Pource il se retira de France en Constantinople pensant y demeurer en asseurance, mais Soliman aiant horreur de sa desloialté, & voulāt en ce cas imiter son aïeul Baiazet qui iadis auoit renuoïé à Florence Bernard Bandin, feit cheualer Laurent pour le saisir au corps & le transporter vers Cosme de Medici à fin d'en faire iustice : mais le galland se sceut exempter de ses aguets, & soudainement se retirer à Venise, où deux soldats de Volterre, à sçauoir Bebo & Cecchin iadis de la garde du seigneur Alexandre le tuerent environ vnze ans apres son parricide, ainsi qu'accompaigné du ieune Soderin il sapareilloit d'entrer en vne gondolle : faisans en cela debuoir de bons & fideles seruiteurs, veu encor' qu'ils refuserent la recompense que le Senat auoit promise par edict publicq à ceux qui massacreroient ledit Laurent. Touchant les enfans du seigneur Alexandre, il feit honestemēt nourrir Iule, & puis le maria à vne Dame du Comté de Piombi, de laquelle il a eu de beaux enfans : sa seur Iulie representant naïfvement le pere fut appointée avec Restagno Cantelme Gentil homme fort riche, & bien estimé en l'Abruzze. Ce mesme iour qui fut le neuuiesme de Ianuier, & auquel le seigneur Cosme fut instalé en la Principauté de Florence, vne mer-

La diligence du Prince Cosme pour venger la mort d'Alexandre.

Les enfans du seigneur Alexandre bien se courus par le Prince Cosme.

ueilleuse voire prodigieuse abondance de fleurs se monstra sur toutes les plâtes de sa metairie de Castel, qui est sur la suite des faulxbourgs, combien que tous les iardinages d'environ fussent encor' herissonnez de froidure endurcie, cōme la saison le demandoit, seulement és iardins du Prince apparut desia le milieu d'un printemps en singulier plaisir. La nuit d'apres ce beau iour, le Capitaine Alexandre Vitelli s'empara de la forteresse en laquelle le Prince Alexandre auoit dès le commencement de sa Seigneurie establi Capitaine Paul Anthoine de Parme, homme de foi bien entiere à son Seigneur, mais sans aucune experience de guerre, qui toutesfois auoit obtenu cette place pour estre recompensé de la perte de son nez, qu'on lui auoit autresfois abbattu en un riblage de nuit auquel il s'estoit trouué avec le Duc Alexandre. Vitelli par auant lui auoit enuoié pour plus seure garde du lieu quelques siens soldats souz la charge du Capitaine Mendole fin & rusé le possible, qui les aiant persuadez de se mutiner la nuit que nous auons dit, & de supposer que le chastelain Paul deualoit secretement par les creneaux d'une tour quelques sachets pleins d'argent, aussi qu'il affectoit de rendre la place aux exillez souz espoir de bonne recompense, s'esmeut lui mesme pour le reprocher au chastelain, lequel se voulant purger de ce fait fut saisi au corps, Mendole lui osta les clefs, ouurit les portes de la forterresse, & y fait entrer Otton de Montagu Lieutenant de Vitelli qui estoit attendant aux dernieres aproches du fossé, ainsi que le complot.

*Alexandre
Vitelli s'épa-
re de la Ro-
que de Floren-
ce.*

auoit esté basti: Vitelli semblablement y arriua aussi tot, & aiant deboutté par parolles oultrageuses le chastellain Paul Anthoine, s'empara de toute la place, y aslit nouuelles gardes, & feit sçauoir au Prince Cosme que la mutinerie estoit appaisée, & l'affaire en seureté, lui promettant que la forteresse demeureroit tousiours en son obeissance. Mais quelques vns estimerent qu'il changea depuis de volonté, esperant d'estre mieulx recompensé d'ailleurs: duquel soupçon pour se rendre du tout exempt, protesta solennellement deuant Cosme en la presence des plus autorisez Senateurs de la ville, de ne rendre la forteresse à aultre qu'au seigneur Cosme ainsi qu'il deuoit, prouueu qu'il demeurast en la foi & obeissance de l'Empereur: ce que pour mieulx asséurer donneroit ses deux fils en otage, mais Cosme genereusement les refusa comme non necessaires, à fin de plus aisément gagner la conscience de ce Capitaine non encor' assez ferme pour garder le bon droit de la Principaulté. Aucuns ont voulu dire, que Vitelli ietta sa veuë sur le tresor des Medici, que Marguerite d'Austriche deprouueuë de son mari Alexandre & faisie de tristesse extreme auoit transporté quand & soi, lors que le Cardinal Cibo la feit retirer en la forteresse pour estre en assésurance. Quelque temps apres Vitelli enuoia vn paraphe à l'Empereur, par lequel il lui promettoit de deffendre en son nom la forteresse qu'il auoit faisie, & de ne la deliurer à aultre personne qu'à celle que sa Maiesté lui commanderoit. Lors que le massacre du Prince Alexandre auoit esté

*Le Prince
Cosme refuse
les enfans de
Vitelli pour
otage.*

diuulgué par la ville de Rome, les exillez Florentins festoient tous assemblez par l'aduis de Barthelemi Valori & d'Anthoine François d'Albize, mesme festoient transportez vers les Cardinaulx Saluiati & Ridolfi, & avec eulx longuement consulté pour le recouurement de leur liberté. Mais quand on leur anoncea que le seigneur Cosme estoit surrogé en la place d'Alexandre par arrest du Senat, les pauvres gens indignez ne sceurent faire aultre chose qu'accuser la paresse & lacheré des citoiens, qui ne festoiét esmeus en temps si oportun: reprindrent le Senat & les Patriciens de trop grâde imbecillité, pource que se trouuans deliurez de leur tyran lui auoient par election trop hastiue fait succeder le ieune Cosme, de façon qu'ils sembloient n'auoir désiré de mettre bas le ioug de leur seruitude moleste, ains changer de maistre qui fust plus doux aucunement que le premier. Ce nonobstant furent d'auis de s'aprester aux armes, & resolurent de marcher incōtinent vers Florēce, à fin que les puissances de la nouuelle Principaulté encor fort tendres & peu robustes, fussent arrachées premier qu'elles s'enracinassent plus auât; & deuinsent plus fermes. A quoi le Pape Paul les anima dauātage, leur promettant de leuer gens de guerre au païs d'Vmbrie, & és aultres prouinces de sa domination Papale. Car il estimoit que ce seroit chose grandement prouffitabile à ses desseins tant priuez que publicqs, si la Toscane estoit gouuernée par vn égal conseil de Republique, & non par l'autorité ou commandement d'un seul Prince: avec ce qu'il se

*Le Pape Paul
anime les exil
lez Floren-
tins à prendre
les armes.*

connoissoit deliuré de la crainte d'un mal veillant ennemi, sçauoir est du Prince Alexandre qui s'estant autrefois pleint de la villaine auarice & inhumanité du Pape, lequel auoit mieulx aimé vendre à l'encamp les meubles du Cardinal Hippolite, parmi lesquels se trouuoient plusieurs ornemens de la maison de Medici, que les ottrouer audict Alexandre, ores qu'il desirast les achepter à pris fort raisonnable, ordinairement appelloit le Pape ingrat, & protestoit de se recompenser quelque fois de cet oultrage, deliberât se ruer vn iour qui viédroit avec puissante caualerie & fanterie sur le lac de Bolsene, pour y ruiner les places de la maison de Farneze. En sorte que non sans cause le Pape aiant conuerti sur Cosme, la haine qu'il auoit portée au feu Prince Alexandre, trouuoit fort bon que la guerre se feist contre lui premier que sa force augmentast d'auantage. Ainsi donc les Cardinaulx Saluiatti & Ridolfi aiants liuré argent au Capitaine Paul fils de Renzo de Ceri, lui firent leuer bone fanterie, & entrer en la campagne d'Arece. Eulx partirēt de Rome en grande compagnee, & continuerent leur traite vers Florence, mais le Prince Cosme aduertit de leur dessein, assembla gens de guerre & les ordonna sur les passages, sous la conduite des Capitaines Vittelli & Baglion, puis appella quelques enseignes de fanterie espaignolle sous la charge de Frâcisque Sarmento, & diligemment prouueut aux choses necessaires pour la deffence de la ville: ce qu'il feit en assurance de tant plus ferme, que deux enseignes de lansquenets demeurées en Italie du retour de Tu-

Les Cardinaulx Saluiatti & Ridolfi leuēt gens de guerre contre le Prince Cosme.

nes, s'estoiēt iointes à celles des Espaignols. Les Cardinaulx faisoient voller le bruit qu'ils ne retournoiēt en leur pais sinon pour donner ordre à l'estat de la Republique, comme si les principaulx citoiens n'en eussent ordonné au grand prouffit de toute la ville, en y establisans vn nouveau Prince. Dōt le seigneur Cosme s'esmerueilla de tant plus, que chacun des deux Cardinaulx l'attouchoit en parenté bien proche, car Saluiatti estoit son oncle: toutesfois il se moqua plus de leur dessein qu'il n'en eut de peur, pource que se confiant en ses gendarmes desia leuez, & ne doubtrant de la fidelle affection des principaulx de la ville, se voioit assez bien à cheual. Ce pendāt les Cardinaux avec les exillez Florentins arriuez à Montpulcian, & aduertis en ce lieu de la venuē des Espaignols au Florentin, mesme que Baglion estoit ia arriuē au pont de Chiane avec grosse cauallerie, s'arrestèrent quelque peu, & pour sonder les affections des Florentins depeschèrent George Ridolfi avec lettres adressantes aux principaulx de leur parti: mais cet homme entré temerairement dedans la ville, fut saisi au corps, pource qu'il estoit du nombre des bannis, ou de peur d'estre plus aigrement poursuiui. descourrit les lettres qu'il portoit, sur lesquelles fut consulté par les citoiens de ce que lon debuoit faire. Ambassadeurs furent enuoiez d'une part & d'autre, ceux du seigneur Cosme protesterent en son nom, & dirent aux Cardinaulx, que s'ils alloient vers lui sans aucun port d'armes, il les recepuroit honorablement en la ville: mais s'ils aimoient mieulx y aller ac-

compagnez de gens de guerre, le Prince ſçauoit bien comme il les debuoit traiter. Saluiatti voiant qu'il n'auoit aſſez de forces, & ſe perſuadeant de gangner beaucoup enuers les citoiens en cōſultant & en parlementant, remonſtra à Ridolſi & à Gadi qui faiſoit le troizieme Cardinal, qu'il leur conuenoit aller à la ville ainſi qu'il appartenoit à gens d'Egliſe pour chaſſans plus tot la paix que la guerre, & qu'à raiſon de ce, ne leur falloit mener quand & eulx aucuns gendarmes. Le ſeigneur Coſme eſtant allé au deuant d'eulx pour leur faire honneur, les receut fort ioieusement comme ceux qui lui eſtoient proches parêts, qui eſtoient citoiens notables, & prelats de trefgrande authorité. Toutesfois quand ils entrèrent à la ville, le peuple ne leur monſtra ſigne aucun de faueur, ains cria inceſſamment P A L L E P A L L E, ſignifiant par ce mot, la grande affection qu'il portoit à la maiſon de Medici: dont les Cardinaulx ne prindrent qu'un mauuais preſage de leur future iſſue. Sur ce furent conduits aux logis de leurs familles, & bien tot apres ſe meirent à ſonder les affections des vns & des aultres, par mutuelles viſites & conuerſations fort familiares, mais quand ils conneurent qu'ils trauailloient en vain, & que la Principauté eſtoit trop ſolidement baſtie pour eulx, ce fut lors à recourir à belles prieres & exortations. Le Cardinal Saluiatti deuſant vn iour fort priuément avec ſon nepueu Coſme, entra ſur les termes de ſa Principauté, & en premier lieu taſchea lui perſuader, que ſe depofant de cette Seigneurie odieuſe, il vouluſt ſe

Les Cardinaulx Saluiatti, Ridolſi & Gadi entrent à Florēce ſans ſuite d'aucuns gendarmes.

Le Cardinal Saluiatti taſche de perſuader au ſeigneur Coſme la depoſitiō de ſa Principauté.

contenter du plus honnesté lieu d'entre les citoiens, qui lui seroit honorable & bien seur en la ville de Florence accoustumée de tout temps à viure & fleurir en ses droits de liberté. Ce que faisant, demeureroit avec vne autorité magnifique en l'amour & bonne grace de tous les plus grans & plus petis de sa ville: Ainsi que ses predecesseurs auoient fait, & estoïent deuenus les principaulx par ce moien de moderation ciuile. La Republique ce pendant ne laisseroit de lui contribuer vn reuenu annuel, qui seroit arresté par l'ordonnance du Senat, duquel s'aidant avec son patrimoine pourroit entretenir l'estat & la maniere de viure d'un magnificq citaien. D'auantage qu'il rememorast vn peu, de quel courage & de quelle constance vertueuse les Florentins auoient parauant appetté leur liberté, finalement l'aians acquise combien vaillamment ils auoient tasché de la bien deffendre, & comme le tyran establi sur eulx auoit regné peu de temps, ores qu'ils fussent abandonnez de tous leurs alliez peuples, subiuguez par la conspiration de toute l'Europe, & consequemment despoillez de toutes armes. Toutes lesquelles choses le Cardinal protesta lui ramenteuoir bien librement & voluntiers, pource que (le pouuant dire sans honte) il estoit bon citaien & son oncle bien affectionné, le priant au nom de Dieu de vouloir prendre en bonne part, & engrauer en son esprit deliure de toute vaine ambition, les bien cōseillez & honnestes auertissemens qu'il lui donnoit: car par ce moien il aduiédroit que l'oncle & le nepueu remporteroiēt

vne

vne louange à iamais perdurable. Le seigneur Cosme enrichi d'une constance virile lui respondit, qu'il n'auoit oncques cherché en la patrie aucune autorité plus grande que de raison, ne le lieu de Prince apres la mort de son cousin Alexandre, mais aussi que ne voulant faire tort à son honneur, n'auoit refusé ce que le senat par vn vnicq & mutuel consentement de tous les grans de la ville lui auoit conferé, suiuant en ce le conuenu passé avecques l'Empereur: car en le refusant on l'eust estimé lourdault, comme si par vne lascheté de cueur il cōfessoit n'estre digne de cet honneur. Au reste que lui son oncle se debuoit resiouir plus tot de sa bone fortune, que l'exorter si non odieusement au moins peu prudemment à renoncer au tiltre honorable de Prince & chef de la Republique, ne l'ayant vsurpé de force ains receu comme volontairement conferé: Et pource qu'il ne s'en tourmentast plus, car son but estoit de gouverner Florence sous l'autorité de l'invincible Empereur Charles, en toute equité iuste & non en maniere de Prince cruel & insolent: par lequel moien il esperoit de beaucoup d'ennemis faire plusieurs amis, donnant si bon ordre à tout, que le tiltre de sa puissance ne seroit odieux à vn seul citoien. D'auantage qu'il croioit fermement sa vie debuoir estre recommandée à Dieu, qui iamais ne permet ceux qui regnent en pureté de conscience, tumber és inconueniens & dangers qui accablent ordinairement les tyrans dissolus. Ainsi n'estoit plus de besoin qu'il lui tint propos de telle chose, pource qu'il auoit resolu & arresté en son esprit de

*Graue & pruden-
te responce
du Prince Cos-
me au Cardi-
nal Saluati.*

pourſuiure ſous la cōduitte de vertu ce que le deſtin lui auoit préſenté. Que ſi d'auēture on entreprenoit de le forcer par armes, il feroit cōnoiſtre vne ſi grāde cōſtance en ſoi, que plus tot on le verroit endurer & ſouffrir toutes choſes extrefines voire la mort ſil faut ainſi parler, que d'eſtre deietté de la Seigneurie en laquelle on l'auoit introduit. Par cette reſpōſe le Cardinal Saluiati apperceut aiſément quel couraige pouuoit auoir ſon nepueu, ieune fils encor' & ſans barbe, & de ſa part quelle petite eſperāce lui pouuoit reſter de l'affectiō des citoiēs en ſon endroit, entendu qu'il n'y auoit aucun qui ſ'eſmeuſt ou ſe préſentat affectiōné au parti populaire, & qui vouluſt attēter q̄lque cas de nouueau. Pourtant ſe deſpita en ſoi meſme cōme aiant trop legerement entrepris vn affaire ſi mal aiſé, qui meſme ſans le regard du parētage eſtoit ſuffiſant pour le faire auoir peur: cōſideré que les ſoldats aſſis par la ville de pas en pas, & y eſtāts en ſeure garniſon eſpioiēt ſecretemēt ce qui ſe faiſoit & diſoit es maiſōs de ces meſſieurs les Cardinaulx, iuſqu'à noter les citoiens qui y alloient ou de iour ou de nuiēt. En fin le Prince Coſme aduertit par eulx, que leſdits Cardinaulx ſ'appuiās ſur leur accouſtument d'Egliſe & habit Cardinalesque, ne relaſchoient aucune choſe de leur deſſein entrepris, ains ſ'accouſtumoiēt d'inuiter & d'entretenir quelqu'vns de la ville trop familièrement ſous vmbre de les auoir ordinairement à boire & à menger, leur ſeit entēdre par le Capitaine Vitelli qu'ils euſſēt à ſortir de la ville, & à ſe retirer pour ſuuenir aux charges de leur dignité de l'Egliſe, de peur

*Le Prince
Coſme ſait cō-
mādēmēt aux
Cardinaulx
de ſortir la
ville.*

peur q̃ les foldats ne les animans beaucoup, n'accreuf-
 ſent d'auantage leur haine ſur eulx, & finalement vſaf-
 ſent de violence. Menacea pareillement Vallori de le
 faire mourir ſi quand & eulx ne ſortoit de Florence.
 Les Cardinaulx aduertis tāt de la part du Prince que
 de celle des foldats, ſortirent incontinent de la ville
 pour ſe retirer à Bolongne, & ſur la traitte de l'Apen-
 nin furent rencōtrez de Philippe Strozzi, qui ſejour-
 nant avec eulx renouuella le deſſein qu'ils auoiēt fait
 & preſque auſſi tot abandoné ſus la guerre du Prince
 nouuellement inſtalé. La confederation iurée d'vne
 part & d'autre, Pierre Strozzi fils dudit Philippe fut
 delegué chef & conducteur de toute l'armée, cōme
 celui qui puiſſamment appuié ſur les richelſſes de ſon
 pere, & grandement eſtimé en l'art militaire, à raiſon
 des apertiffes d'armes qu'il auoit faiçtes au Piedmōt
 où long temps il auoit combattu pour les Frāçois, ſe
 mōſtroit le plus digne de tous pour entreprēdre vne
 telle charge. Auſſi les plus nobles exillez de Florence
 l'accompagnoient touſiours, pource qu'il ſembloit
 bruſler & ardre du grand deſir qui le ſtimuloit au re-
 couurement de la liberté. Sa premiere furie ſe debor-
 da ſur le bourg S. Sepulcre ville ſituée ſur les limites
 de la Toſcane, en laquelle neantmoins ne ſe fit aucun
 prouiſt: car ores q̃ les habitās d'icelle diſcordaſſēt les
 vns avec les autres iuſqu'à cruellemēt ſe perſecuter, &
 que quelqu'vns bannis par ce moien, euſſent promis
 à Strozzi de lui liurer la ville, ſi eſt ce qu'au bruit qui
 ſeſpandit de ſa venuē tous les Borgofins en general
 prindrent les armes au ſon du tauxin, & faillirēt hors

*Pierre Stroz-
 zi chef de l'ar-
 mee des Flo-
 rentins de de-
 hors.*

*Pierre Stroz-
 zi ne peult iur
 prendre le
 bourg ſainct
 Sepulchre.*

les portes de leur ville pour faire teste à leurs ennemis: qui fut cause que les gens de Strozzi deceüz de leur atteté tournerent si hastiuemēt leurs enseignes, qu'ils eurent incōtinēt franchi le dos de l'Apennin, dont puis apres s'acheminērēt vers le chasteau de Sestini pour le surprēdre à l'improuiste. Mais ceux qui y estoient en garnison pour la Republique de Florence ne se monstrerent plus lasches que les Borgosins auoient fait en leur ville, car ils repoulsērent tous les soldats de Strozzi & en tuerent quelque bon nombre qui se trouua ennobli de la mort de Nicolas Strozzi & de Moret Signorini gentils hommes de bonne merque, pource les gens de Strozzi furent cōtraints de se retirer en la Seigneurie du Pape par la riuere de Marizza. Toutesfois le seigneur Pierre ne perdit courage pour ces legeres aduentures, ains aiāt de rechef communique avec le Cardinal Saluiati & avec quelques aultres exillez, resolut de se ietter sus la Toscane (si tot q̃ l'occasion s'offriroit) sans plus s'amuser à ces villetes qui lui auoient monstré les dēts aussi biē que si elles eussent esté les plus fortes du monde. Desquelles propositiōs le Prince Cosme ne fut si tot aduertit qu'il n'assemblast ses forces & se mist en debuoir de bien respondre à ses ennemis, ioint qu'il auoit receu lettres de l'Empereur sollempnellemēt signées & sellées, par lesq̃lles la maiesté Imperialle n'approuuoit seulemēt sa reception en la principaulte de Florence, mais ordonnoit aussi qu'il fust honoré des mesmes tiltres desq̃ls au parauāt il auoit ennobli son gēdre Alexādre, qu'il iouist des mesmes droits, & de

*Les gens de
Strozzi r'emb-
barrez &
battus au chas-
teau de Ses-
tini.*

surplus qu'il fust appellé Duc de Florence: ce q̃ les ci-
 toïens lui accorderēt, ores que la chose leur fust quel-
 que peu griefue. Aussi le Prince Cosme auoit dès le
 cōmencement de son election secrettement supplié
 l'Empereur, que son plaisir fust d'ordonner que le Se-
 nat de Florence lui permist vser de tous les priuileges
 qu'il auoit ottroiez à son deuancier Alexandre. Ce
 qu'aiāt obtenu cōfirma si bien sa reputatiō à l'endroit
 d'vn chacun, que les anciēnes haines des citoïens sur la
 maison des Medici demeurerent éteintes & asso-
 pies, & l'effort de leurs ennemis totallemēt brisé. En-
 cor' pour mieulx finfinuer en la bōne grace de l'Em-
 pereur, le nouveau Duc qui auoit succédé aux droits
 d'Alexandre, se mit en peine de succeder aussi à son
 mariage, demandant la veufue Marguerite pour sa
 femme & espouse, mais l'Empereur ne lui sceut ot-
 troier, pource que secrettement l'auoit promise à
 Octauian Farneze petit fils du Pape Paul. Or pource
 que la guerre future auoit apparence de n'estre bien
 tot finie, le Duc iugea lui importer beaucoup, si la
 forteresse que Paul Vitelli tenoit & protestoit ne
 rendre à personne que par le cōmandement de l'Em-
 pereur, lui estoit remise entre les mains, cōsidéré que
 ses forces ne feroient que mieulx asseurées par ce
 moien la: pource en escriuit à l'Empereur, qui lui
 fait responce que ladite forterresse ne debuioit encor'
 lui estre deliurée, mais il le fait de telle façon qu'il
 sembla lui en laisser vne esperance qui avec le temps
 sortiroit son effect. La cause qui mouuoit l'Empe-
 reur de ne la rendre encor', n'estoit aultre que son

propre naturel, fuiuant lequel il estoit coustumier de tousiours auoir quelque soupçon des étrangers sans du tout se fier en eulx, & pource que recentemente il auoit refusé sa fille Marguerite au Duc Cosme, il vouloit bien esprouuer quelle seroit sa fidelité enuers lui. Aussi à vrai dire, il n'y auoit homme qui ne s'esmerueillast qu'un ieune Farneze enfant de douze ans, de monstre & de fortune encore incertaine, fust preferé à un ieune homme d'extreme beaulté, & qui ia estoit receu en assésurée possession de la Seigneurie de Toscane. Mais l'Empereur qui lors auoit affaire aux François, & qui sentoit l'armée de Barberousse desia voguer en mer pour le facher d'une autre part, voulut par quelque notable present attirer le Pape de son costé, à fin qu'il se declairast ouuertement ennemi du Roi de France: & cela fut cause qu'apres lui auoir gratuitement donné la ville de Nouarre, il lui promit encor' sa fille Marguerite pour son arriere fils Octauius. La guerre fort allumée au Piedmont entre le Roi de France & l'Empereur, le Marquis du Vast prit les villes de Quiers & d'Albe par composition, & commença de mener les affaires de l'Empereur assez prosperement: sur ce les Foruscits de Florence partie exortez par le Cardinal Saluati (comme ia nous auons monstré) & partie incitez par les François, tachās par ce moien la de distraire les forces de l'Empereur en diuers lieux, entreprirent de rechef le recouurement de la Toscane. Auquel pour mieulx peruenir s'adresserent à Philippe Strozzi, pource que son assistance leur sembloit tref-

Occasïōs mouuantes l'Empereur à ne marier sa fille Marguerite avec le Duc de Florence.

necessaire à leurs desseins , car il estoit homme de grande estime & reputé pecunieux sur tous , lequel ils supplierent de vouloir prendre cette charge au nom de la liberté du pais : mais lui qui n'estoit fort vstité aux armes & qui mal aisément pouuoit endurer les trauaulx d'une armée, refusa d'entrer en cette lice, alleguant que c'estoit bien assez si deux de ses enfans Pierre & Robert s'exposoiēt en ces faits hazardeux . Ce qu'il respondit en si ferme resolution d'esprit, que son fils Pierre né du tout à guerroyer, & cupide entre tous de recouurer la liberté perdue, ne sceut s'abstenir de le reprendre aigrement , iusqu'à presque le menacer de choses atroces, si pour crainte de ses biens ou de sa vie maintenant il defaillloit à tant de vaillans hommes, & à tant de bons citoiens qui tous ou ses parens ou ses alliez le requeroient de ce fait. Philippe forcé par les parolles de son fils qu'il

Philippe Strozzi se fait principal conducteur des Florentins à la suscitation de son fils Pierre.

aimoit vnicquement, & poulcé du destin qui ia de bien pres le talonnoit, accepta la charge , en laquelle toutesfois il delibera quand au fait des armes se reposer du tout sur son fils Pierre, & sur Bernard Saluiati frere du Cardinal, l'un desquels hazardeux le possible , & d'esprit merueilleusement soudain, ne scauoit que c'estoit de peur tāt il auoit le cueur bien assis, & l'autre pesant les matieres plus à loisir, y procedoit plus discrettement vn peu, de sorte que l'ardeur de l'un se pouuoit en cette societé moderer par l'attrempece de l'autre . Ces deux ensemble moienant l'aide de Capin Mantouan, leuerent force fanterie és enuirōs de la Mirandole, laquelle puis apres

ils acireurent vers Bolongne, soldoians gens d'armes de pas en pas, d'autant que le Pape auerti de leur entreprise, & (fil fault dire le vrai) principal autheur de cette guerre enduroit aisémēt que ces leuées se feissent en ses pais. D'autre part le seigneur Ieronyme de Pepoli fauorifant le dessein des Foruscits, leur offroit leur passage par ses possessions paternelles qu'il auoit à l'Apennin, & qui leur pouuoient estre grandement commodēs, pour les fournir de munitions quand ils passeroient par là pour descendre en la Toscane. Or combien que ces choses se pratiquassent à Bolongne, & s'aprestassent le plus secrètement que faire se pouuoit, si est ce que le Duc Cosme aduerti par le menu de toutes leurs entreprises y sceut donner bon ordre, & pensa si bien à son affaire, qu'en moins de rien fit entrer à Florence vn grand nombre de soldats accorts & bien aguerris, desquels il donna toute charge aux Capitaines Alexandre, Vitelli & Pyrrho Stipiciani. Bien est vrai que sur ce commencement de Principauté il n'auoit moien de fournir grās deniers, car il n'en osoit leuer sur le publicq, de peur de fouller ou offencer ses citoiēs : toutesfois ses amis & ses parens lui en fournirent assez, à fin que sa reputation ne s'esbranlast és premieres entrées de la guerre. Ainsi se trouua sur pieds tant dedans que dehors, car le Cardinal Cibo acompaigné des principaulx citoiens de robbe longue le maintenoit par son bon conseil, & le mettoit si auant en l'affection du peuple, qu'il n'y auoit homme qui ne deliberast viure & mourir pour lui, de sorte que les Florentins

resolurent

resolurent de non seulement résister & aprochoit la ville, mais aussi de lui aller hardiment fil l'encontre la part où il seroit. Qui fut cause que les soldats sortirent sous les enseignes de ces deux Capitaines, & marcherent iusqu'à Mont Murlan, où la nuit du premier iour d'Aoust 1537, Pierre Strozzi fut mis en route, les gens furent deffaits, & son pere Philippe arresté prisonnier avec les principaulx de tous les Foruscits, qui dès l'heure furent menez à Florence, & presentez au Duc ainsi qu'il retournoit de l'eglise: lequel toutesfois les receut de si bon visaige, que n'usant d'aucune insolence en leur endroit, leur laissa quelques signes tendās partie à seuerité & partie à clemence, apres les auoir doucement admonestez de prendre aussi bon cueur en leur fortune aduersē, qu'ils auoient fait à l'entreprise de sa ruine. Quelque temps apres les prisonniers de moindre estoife qui par arrest du Senat auoient esté pros crits & condamnez en iugement, au temps de leur absence, & qui par ce nouveau forfait estoient conueincus de lese Maieſté donnerent vn triste spectacle au peuple, les vns estans decapitez en la grande place, & les autres pendus & estranglez. Les principaulx, cōme Anthoine François d'Albize hōme d'esprit turbulent, & l'un des plus vieulx & des plus aspres Foruscits, Valori & son fils Philippe, vn autre sien parent fils de ce Nicolas Valori à qui le feu Pape Leon auoit saulué la vie, lors que la cōspiration de Boscolo fut descouuerte, furent liurez aux huit iuges criminels pour leur faire raison, qui leur aiant fait con-

Pierre Strozzi deffait à Mont-Murlan l'an 1537.

Plusieurs pris en la route de Strozzi sont exccutez à Florence.

C O M M E, tous les desseins de la desloiaulté
 fessent entre le Duc, leur feirent couper les testes
 à la prison, puis permirent aux parens que les corps
 fussent inhumés és sepulchres de leurs ancestres.
 Plusieurs citoiens du parti populaire furent fort res-
 ious de cette punition, estimants que d'Albize &
 Valori portoient la peine de leur ancien forfait par
 vne mort bien meritée, ores qu'un peu bien tard : en-
 tendu que vingt & cinq ans au parauant ils auoient
 esté autheurs & principaulx entremetteurs de la de-
 position de Pierre Soderin, lors qu'il fut despouillé
 de l'estat de Gonfalonnier qu'il auoit obtenu pour
 l'espace de dix ans . Et pource le peuple disoit (com-
 bien que ce fust de peu franche parolle & non en-
 tendue) que d'Albize & Valori auoient osté la liber-
 té à la ville, pour y introduire la domination des
 Medici, dont maintenant ils portoient la folle en-
 chere. Le dessein de ces deux hommes estoit en cet-
 te guerre tout aultre que celui de Philippe Strozzi,
 car Valori pour l'honneur de son aage affectoit la
 Seigneurie de Florence souz le nom de Gonfalon-
 nier perpetuel, ainsi que parauant elle estoit aduenue
 à Soderin: Albize ne pensant à chose aucune qui ne
 fust turbulente, auoit deliberé de bien monstrier les
 effectz de sa haine sur ses anciens ennemis, & de resas-
 fier son cruel cueur de leur sang & de leurs biens:
 mais Philippe Strozzi s'appuyât sur la faueur du peu-
 ple, & sur la bonne grace de toute la ieunesse qu'il
 auoit gagnée par courtoisie, par largesse, & par ho-
 nestes moies (car il estoit riche d'argēt & d'affinité)

n'aspiroit qu'à vne libre & plaifante Seigneurie en la ville par dessus les aultres Magistrats, à fin de reuscir tel que l'aieul de sa femme Laurent de Medici: pour ce il auoit tousiours blasmé en soi mesme l'ambition immoderée de Valori, & l'exécrable cruaulté d'Albize. Aussi le Duc Cosme l'ayant respecté en cet endroit, n'auoit permis de proceder feueremēt contre lui, & seulement le tenoit en feure garde entre les mains de Vitelli comme prisonnier de l'Empereur, où apres qu'il eut esté long temps, & puis baillé à Iean de la Lune (auquel l'Empereur auoit faict liurer la forterresse de Florence en son nom) finalement il fut remis entre les mains du Duc, apres qu'il eust pour neant tasché de rachapter sa liberté à force d'argent & d'amis. Ce que possible il eust impetré avec le temps, mais le Duc vouloit premierement entendre de lui, ou pour le moins l'interroguer sur la mort d'Alexandre & d'Hippolite de Medici. Dont le seigneur Philippe s'indigna tellement, que ne voulant estre contraint de confesser quelques secrets au preiudice de ses amis, & par ce, redoubtant qu'on ne le torturast ou qu'on ne le fist honteusement mourir au grand scandalle de ses parens, abandonna tout espoir de salut, & de malle fortune aiant trouué vne espée qu'un Espagnol de sa garde auoit imprudemment laissée en la prison, s'affaissa dessus avec vn tel effort & pesanteur de corps, q̄ puis apres on le trouua mort sur le carreau, avec vn billet escript sus sa table, par lequel il protestoit auoir à l'exemple de Caton mis fin à ses miseres par vn couraige inuincible

*Mort coura-
geuse de Phi-
lippe Strozzi.*

& genereux . Certainement aussi il estoit indigne de toute mort ignominieuse, entendu son docte esprit, son immense liberalité, & la bonne grace qu'il auoit à entretenir toutes personnes de mise : aussi tient-on pour vrai que le Duc Cosme voulât acquerir le nom de Prince doux & clement, auoit resolu de le garder & non d'en faire punition, pource qu'il auoit esté le plus cordial ami & cōpaignon de son feu pere Iean de Medici : qui plus est n'auoit entrepris ces inimizies contre lui, ne cette fatale guerre de son propre mouuement, mais y auoit esté forcé par les parolles de son fils Pierre, ainsi qu'en aultre lieu nous auons dit. Plusieurs aultres appartenans audit Strozzi furent seulement condamnez à tenir longue prison, & entre aultres, Paul Valori fils de ce Barthelemi Valori dernieremēt decapité, & gendre designé du seigneur Philippe, Bracchio Guicciardin, Veri de Castiglion, Baptiste Canigian, & Chiurlo Machiauel, tous lesquels le Duc pouuoit faire iuridiquement mourir, mais pource qu'il trouua bon de faire cesser les punitions, & de mettre fin à toutes haines il leur remit la vie, mesme adiugea liberalement aux parēts des executez par mort, tous les biens qui leur pouuoient appartenir, sans qu'il en voulust reseruer vn seul escu à son prouffit, & tresuoluntiers accorda (encor' qu'il le peust empescher de droit) que Iean Adimari, Americ Antinori, & Lepron Rinieri pris par les Espaignols en la derniere guerre, se rachetassent de leurs mains, & vesquissent puis apres à Florence. Quand ces premiers mouuements de sedition & de

guerre furent appaîsez . Le Pape Paul se transporta à Nice l'an 1538, pour induire l'Empereur & le Roi à parlementer ensemble, & par ce mutuel deuis moi-
 ner quelque bõ appointemēt: mais l'Empereur aiant pris terre au Port hercule, & le Roi François arriué à Ville neuue, ne se voulurent voir en la presēce du Pape, ores que suiuant la façon Chrestienne, chacun des deux Princes lui allast faire la reuerence à part, en vn petit bourgade situé vn peu plus hault que la ville de Nice. Quelques vns tiennēt que ces deux Princes ne refuserent de parler ensemble pour aucun dēdain qu'ils eussent l'vn de l'autre, mais pource qu'ils estimerent le Pape n'auoir cherché leur assemblée pour le bien puclicq de la Chrestienté, ains plus rot pour son particulier prouffit, comme celui qui d'vn costé affectoit les nopces de Marguerite d'Austriche pour son arriere fils Octauiā, & d'vn autre le mariage de Victoria seur dudiēt Octauiā, avec Anthoine de Bourbon seigneur de Vendosme, qui de bien pres appartenoit au sang roial de Frāce: (suiuant en ce dessein ce que lui en auoit autrefois tracé le feu Pape Clement) à l'vn desquels partis le Pape ne faillit, car quelque tēps apres que l'assemblée de Nice eust esté rompue sur la fin du mois de Iuin, & que l'Empereur & le Roi en l'absence du Pape se furēt veuz à Aigues-mortes le quinziesme iour de Iuillet, le mariage fut cōtracté entre le seigneur Octauiā Farneze & Marguerite d'Autriche veufue du feu Prince Alexandre de Medici, sans que l'Empereur eust esgard au Duc Cosme de Florence le requerant humblement de le

Le Pape Paul se transporta à Nice pour faire parlementer l'Empereur & le Roi de Frāce.

vouloir auantager de ce mariage, duquel le ieune seigneur se voiant escōduit, demāda puis apres Victoria seur dudir Octauian, mais il ne l'impetra non plus, pource que l'Empereur preuoiant que ce ne seroit son prouffit si la puissance Romaine se mesloit avec les richesses de la Toscane par quelque alliance de mariage, & le Pape pretendant (comme nous auons dict) d'allier ladiēte Victoria au sang de Frāce, ne lui voulurent accorder. Toutesfois le Duc Cosme vsant de tresbon conseil, & respectant l'Empereur duquel tousiours se protestoit vassal, le supplia de lui vouloir donner femme de laquelle il peust auoir quelque lignée pour le temps à venir lui succeder. L'Empereur gagnné par cette priere tant honneste lui donna Leonor de Toledo, fille de Pierre de Toledo Duc d'Alue, Viceroi de Naples, & fils de Federic de Toledo, qui en son temps fut le plus excellent Baron d'Espaigne, tant en vertu d'esprit, qu'en fidelité enuers son Prince, & en richesses bien amples. Laquelle Leonor à si biē entretenu son mari en l'amitié de l'Empereur, que tousiours du depuis le Duc n'a failli de se monstrier prest à son seruice toutes & quantes fois que les guerres se sont resueillées en Italie entre les Imperialistes & les François. Nous sçauons en premier lieu comme apres la iournée de Ceresolle gāgnée par les François l'an 1544, le seigneur Pierre Strozzi homme né pour essaier toutes choses aspres & difficiles, leua sept mille hommes de fanterie pres de la Mirādole, lors que mōsieur d'Anguian estoit encor' au siege de Carignan, & voulāt faire preuue de sa bōne affection

Le Duc Cosme épouse Leonor de Toledo, fille du Viceroi de Naples.

enuers le Roi par quelque excellēt seruice, les feit en toute diligence passer à Casal, puis costoyer les murs de Cremone, & franchir le fleuue d'Adde, pour entrer au Milanois: dont ceux de Milan se trouuerent si étonnez, que la plus part des Senateurs & des plus grans de la ville trouuoient desia bagage pour se sauuer à la fuitte, ioint que le Marquis du Vast soustenoit fort mal aisément en leur endroit l'autorité de sa puissance, à cause de la routte derniere de Ceresolle, & que Palauicin le Vicomte issu de l'anciēne race des Princes de Milan marchoit quand & Strozzi, à la veuē duquel plusieurs illustres maisons de la ville lassées du ioug des Espaignols se pourroient reuolter. Quand le Duc de Florence, tachant subuenir à ce desastre, feit partir en toute diligence deux mille soldats de fanterie paieez & soldoiez, lesquels auant l'arriuée de Strozzi entrerent dedās Milan, dont le Marquis du Vast aiant vn peu repris ses esprits, se mit en train de marcher contre Strozzi, & accompagné de Cesar de Naples, & du Capitaine Launoi delibera de le combattre, mais Strozzi se voiant inegal en forces, & son camp enclos de plusieurs fleuues, se retira vers plaissance, ou le Comte de Petiglian, le Duc de Sōme, & le Comte de Cappaccio freschemēt venus de Rome avec leur cauallerie se ioingnirent à lui: qui toutesfois furent apres rōpus & desconfits plus par route que par tuerie par Cesar de Naples, par le Capitaine Launoi, & par le Prince de Salerne, pres la riuiera de Scriuie, le cinquieme iour de Iuin audiēt an 1544. Strozzi eschappé de cetteroute (en laquelle le Duc

*Routte de
Pierre Strozzi
& pres la riuiera
de Scriuie.*

de Sôme & le Comte de Cappaccio estoient demeurez prisonniers) se retira à Plaïfance, ou plusieurs soldats se rallierent avec lui, & en leua prou d'autres à ses despens, avec l'aide que lui dōna Pierre Loïs Farnenze Duc de Plaïfance & de Parme, puis feit tant par ses iournées qu'il s'approcha des garnisons Françoises malgré tous les Imperialistes, & prit en passant la ville d'Albe en Piedmōt, tandis que Monsieur d'Anguian assiegeoit encor' la ville de Carignan. La ne se peut abstenir de dire que le seigneur de Tais auoit esté en partie occasiō de sa routte, pource qu'il ne lui auoit enuoié du Montferrat les hōmes d'armes qu'il lui auoit promis, toutesfois il en accusoit d'auantage la temerité d'un Capitaine de son cāp, & le renfort de gēs q̄ le Duc de Florēce auoit enuoié au Milanois, sās lequel il ny a doubte aucune qu'il n'en eust mis vne bōne partie entre les mains du Roi. Long tēps apres l'Empereur aiant mis Dom Diegue en garnison dans la ville de Siene, esperant par ce moien se la faire propre, donna grāde occasion aux Senois de se mutiner, & de craindre que leur liberté ne fust supprimée ou abolie, pource receurent en leur ville (pendāt que le dict Don Diegue estoit allé à Rome) les seigneurs de Termes & de Lansac au nom du Roi de France l'an 1552, qui la garderent cōtre le Duc de Florence & cōtre les Imperiaux iusqu'à l'an 1554, que le Roi de France feit passer en Italie le seigneur Pierre Strozzi pour leur dōner secours. Mais auant qu'il y arriuaist, Le Duc de Florence craignant que la tēpeste de cette guerre ne tumbaist finalement sur son chef, car il

sçauoit

*Pierre Strozzi
en Italie
pour secourir
Siene.*

ſcauoit combien que le ſeigneur Strozzi eſtoit affectionné au recouurement de la liberté Florentine, fait leuer grand nombre de fanterie, laquelle il fait auancer droit à Siene ſous la conduite du Marquis de Marignan, qui ioignant les forces de l'Empereur & celles du Duc de Florence enſemble, affiegea Siene de tous coſtez. Il auoit en ſon camp deux mille Alemans, deux mille Eſpagnols, mille cinq cēs Italiens de fanterie, & tout le reſte de cauallerie, avec vn bon nombre de canōs pour la battre à ſon plaifir, toutesfois l'ayant quelques iours battue furieuſemēt ſans y prouffiter beaucoup, force lui fut abandonner ſon cāp pour quelque tēps à fin de faire teſte à Strozzi qui rauageoit en la Toſcane, & auoit deſia pris la ville de Chiufi, en laſſelle auoit eſté tué le Capitaine Rodolphe Baglion, & Aſcagne de la Corne, nepueu du Pape arreſté priſonnier. Le deſſein du ſeigneur Strozzi eſtoit de gangner la ville de Luſignan, pour puis apres entrer plus à ſon aiſe dās le Val d'Arne, mais le chateau de Foiano fort à merueille, & de grāde importance lui rompoit ſon deſſein, pource il reſolut de lui dōner l'aſſault ores que le Marquis de Marignan ne fuſt qu'à trois mille de lui, & y eſtant arriué, le battit de telle furie qu'il l'emporta de force à la veüe dudit Marquis, qui lui fut vne choſe fort griefue, car il eut aduertiffemēt que le ſeigneur Charlot Vrfin y auoit eſté tué avec quatre cens harquebuziers & cēt hōmes de caualerie, ſuiuāt la commiſſion que Strozzi auoit donnée aux Grifons, Gaſcons & Italiens, leur cōmandant ſur peine de la vie de ne prendre vn ſeul

*La ville de
Chiufi priſe
par Strozzi.*

*Foiano priſ
par Strozzi
& tous ceux
de delās paſſ
ſez par le fil
de l'Eſpee.*

hōme prisonnier, ains passer au fil de l'espée tous ceux qui seroiēt trouuez portans aucunes armes. Sur ce le Marquis preuoiant le danger qui pourroit aduenir si d'auēture Strozzi occupoit le val d'Arne, se mit à battre la ville de Marchano à grās coups de canōnades, à fin de diuertir Strozzi de la traite qu'il vouloit prédre. Il y auoit dedans Marchano treze enseignes tant de Gascons que de Lansquenets, qui desia auoient enduré la soif deux iours & vne nuit pour n'auoir eaue ne vin: & pource le seigneur Pierre les voulāt se courir delibera marcher en bataille contre le camp dudiēt Marquis, de façon qu'il le contraingnit de leuer le siege de Marchano, & se retirer en vne petite coline à trois milles loing de là, pres de laquelle le seigneur Pierre falla camper à la portée seulement du canon. Et en cette contenance se maintindrent les deux cāps l'espace de quelques iours, continuans en écarouches ordinaires, tellement que le Dimanche vingt & neuueme de Iuillet demurerent en vne écarouche mil cinq cens hommes du camp dudiēt Marquis, & cinq cens des soldats de Strozzi, qui le Mardi d'apres presenta la bataille au Marquis laquelle il accepta, & mit ses gens en ordre le Ieudi ensuiuant pour empescher que ceux de Strozzi aiant quitté leur coline ne sauanceassent au chemin de Lufignan lequel ils sembloient prendre. Strozzi voiant que le Marquis approchoit ordonna au Comte de la Mirādole Capitaine de sa cauallerie, de se tenir & faire front à la cauallerie du Marquis en vn lieu à lui designé. Ce fait ledit seigneur Strozzi alla visiter sa fante-

*Le camp du
Marquis de
Marignā est
celui de Stroz-
zi assis l'un
aupres l'autre.*

rie & la faire mettre en ordre, mais quand les hōmes d'armes du Marquis'approcherēt qui estoïēt enuiron quatre cens, toute la caualerie du Comte se retira & se mit en fuitte sans abbaïser lance ne visiere abandonnant ledict Comte avec bien peu de cheuaulx: par ce moien les hommes d'armes du Marquis se ietterent sur l'arrieregarde du seigneur Pierre, & facilement entrerent dedans iusqu'aux rangs des Gascons & Lansquenets qui pourtant leur feirent teste, & se porterēt si vaillamment que tousiours combatrans iusques pres Lusignan, se sauuerent enuiron mil huit cens hommes, avec lesquels le seigneur Pierre se retira à Montalcin, aiant releué quelques harquebuzades assez dangereuses. Le iour de cette routte ceux de Lusignan porterent les clefs au Marquis, pource qu'ils n'auoient gens aucuns ne Capitaines d'importance pour deffendre leur ville, qui fut vn grand dōmage pour les François, car elle estoit fournie d'vn bon nombre d'artillerie, de victuailles & de munitions: ioint que tous les papiers & memoires du seigneur Strozzi y furent trouuez, par lesquels ses ennemis peurent descouurir tout son secret, & les proiets qu'il auoit faits sur l'execution & issue de cete guerre. Le Duc de Florence receut vn merueilleux plaisir de cette desconfiture, car il pensa (comme il y pouuoit auoir quelque apparence) que la guerre seroit bien tot finie: toutesfois les agents du Roi de France estans lors à Rome ne quittoient la partie, car quelqu'vns se mettoient en tout debuoir de remettre leurs forces en vigueur pour monstrier

*Deffaite de
Pierre Stroz-
zi par le Mar-
quis de Ma-
rignan.*

qu'ils n'estoient vaincus, les aultres estoient d'opinion que lon attēdist le temps nouueau, pource que la mi Aoust estoit desia passée: tous en fin resolurent que lon se gouuernerait suiuant le bon plaisir du Roi, & que ce qu'il en ordonneroit seroit executé: car le seigneur Camille Vrsin n'attendoit que son cōmandement pour se mettre en campagne, ioint qu'il y auoit encor' plus de cinq mille hommes de fanterie avec le seigneur Strozzi, qui n'estoient aucunement remis pour le defastre aduenu dernièrement. Quelque temps apres nouuelles vindrent que le Roi de France estoit (quand aux affaires de la Toscane) en la mesme deliberation que parauant, & qu'il cōtinuoit sa bonne affection enuers les Senois, chose qui grādemēt reueilla le courage des François, aduertis quand & quand de la villaine chasse que ces derniers iours le Roi auoit donnée à l'Empereur pres le chasteau de Renti. Sur ce le seigneur Strozzi qui depuis sa routte auoit tousiours esté à Montalcin pour se faire guerir, delibera d'aller à Siene & y mener des viures, à cause que ceux de dedans en auoient bien grande faulte: Pour ce faire partit de Montalcin accompagné de mille soldats de fanterie & de cent cheuaulx seulement, qui quand & soi conduisoient quatre cens sommes de bled & cent beufs pour enuitailler la ville. Arriuez au pont de la Tresse qui n'est qu'à vn mille de Florence, ils tumberent en vne embuscade du Marquis de Marignan montant au nōbre de plus de deux mille hōmes, cōtre lesquels l'auātgarde de Strozzi fut cōtrainte de combattre, mais ce fut

*Le seigneur
Strozzi en-
uittailé Siene
malgré le
Marquis de
Marignan,*

tellement à son honneur, que bon gré mal gré, les Strozziens passèrent oultre, & enfermerēt dans Siene ce qu'ils auoient delibéré. Là le seigneur Pierre donna si bon ordre à tout, qu'au lieu du desespoir qu'ils auoient d'estre secourus, ils cōmencerent lors de fort bien esperer, & lui de reposer vn peu son esprit, pource qu'il auoit laissé à Montalcin son frere le seigneur Robert & son cousin Iulian de Medici, gens assez forts pour bien garder la ville. Ce pendant le Duc Cosme feit tenir dix enseignes de Lansquenets sur la traite de Liuorne, pour empescher que viures n'allassent à Siene de ce costé là, & par ce moïé qu'elle fust affamée en peu detemps. Puis André d'Aurim mit dedans Orbetel trois cens Espaignols, & douze cens aultres le long de la coste marine, à fin que chose aucune ne passast pour le soulagement des Senois. A cause dequoi le seigneur Pierre fit sortir de la ville toutes les bouches inutiles, de peur que les victuail-
*Strozzi fait
sortir de Siene
toutes les
personnes inu-
tiles.*
les qui n'y estoient que par compte & encores non grand, ne fussent consommées en moins de rien, & finalement missent la ville au desespoir. Ce fait exorta les Senois à tousiours tenir bon, leur promettant que le Roi de France ne les laisseroit sans secours: puis leur aiant fait faire le serment de fidelité, & laissé prouisions en la ville pour six mois entiers, se retira à Montalcin. Le Marquis de Marignan & le Duc Cosme aduertis que le Pape desseinoit de retirer Siene de la main des François, pour la mettre en la protection de l'Eglise Romaine, de la Seigneurie Venitienne, & du Duc de Ferrare, & que d'vne aultre part

le Roi de France leuoit à Bolongne & en plusieurs aultres places force fanterie & cauallerie, mesme se faisoit fort en là mer de Marseille, pour de ce costé là pouuoir faire eschelle en la Toscane, feirent vn si grand debuoir, & sceurent si bien vser de leur victoire obtenuë contre Strozzi, que par accord finalement traitté entre l'Empereur & le Roi de France, la puissante & trefanciennne Republique de Siene fut reduitte en l'obeissance de l'Empereur le vingt & vnieme iour d'April l'an mil cinq cens cinquante cinq. Laquelle deux ans apres par la singuliere beneficence du Roi Philippe d'Espaigne a esté conferée au Duc Cosme, pour la tenir en tiltre de Duché comme il fait celle de Florence, & comme il a faiët iusqu'à ce iour : en ce ne donnât occasion aux hommes de s'esmerueiller beaucoup sil fauorise de son pouuoir la maison d'Austriche, consideré que les forces de feu Charles cinquieme l'ont rendu plus grãd Seigneur en la Toscane, que ne furët onc tous les Rois d'Etrurie dont les histoires font ample mention. Ioint que si le gouuernement de la Seigneurie de Florence eust esté hereditaire, & si les citoiens bien accordans ensemble l'eussent voulu conferer selon droit & raison à l'heritier legitime, il n'y a doubte aucune que la Roine de France n'en fust à cette heure Dame & maistresse, tant par la succession de son feu pere le Duc d'Vrbin qui en estoit gouuerneur, que par la mort du seigneur Alexandre son frere naturel. Mais Dieu qui la reseruoit à vn honneur & bien incomparable qui plus lui importe que toute

*Siene mise
es mains de l'Em
pereur.*

*Le Roi Phi-
lippe quitte
Siene au Duc
de Florence.*

l'Itale, a bien voulu pour l'auancement de la maison de Medici, que comme elle est la plus illustre Roine de toute Europe, ainsi le Duc Cosme son cousin soit le premier Potentat de toute Itale, en quoi veritablement il semble lui assister & le conduire en tous ses faits par sa diuine providence, sans permettre qu'il tombe en la ruine que ses ennemis lui ont autre fois monopolée: mesme durant la guerre de Siene dont nous auons recentemente parlé. Car il est certain que le Capitaine Vincent Antinori, Laurent de Medici, Pandolphe Pucci, Stoldo Caualcanti genre designé dudit Pandolphe, Puccio Pucci, & plusieurs autres qui tous lui monstroient fort bon visage, & ausquels il se fioit grandement, specialement à Pandolphe Pucci, auoient lors que lon guerroyoit à Siene resolu de le tuer à coups de pistole, ainsi que passant pres la maison dudit Pandolphe il iroit à l'eglise de la Nunciade: puis que lui mort remettroient leur ville en liberté. Mais leur dessein fut empesché par quelques affaires qui leur suruindrent, sans toutesfois que le Duc Cosme en eust aucun aduertissement, sinon que bien long temps apres, à sçauoir l'an mil cinq cens cinquante neuf, & lors que le Pape Caraffe deceda: car adonc plusieurs choses se descouurirent qui parauant estoient fort bien cachées. Le Duc voulant entendre le vrai de cette conspiration, fit emprisonner Laurêt de Medici, Pandolphe Pucci, Stoldo Caualcanti, & quelques autres restans encor' en vie (car il y auoit aucuns de leurs cōpaignons desia morts) qui tous furent conueincus par la sim-

*Conspiration
de quelques
Florentins cō-
tre le Duc
Cosme.*

ple deposition de Pandolphe, estimant que le Duc leur remettroit cette faulte, pource que depuis quatre ou cinq ans ils n'auoiēt pensé à leur premier dessein, ains sembloient l'auoir mis totallemēt en oubli: mais cela ne sauua le pauvre homme, ne la grande familiarité que le Duc lui auoit monstrée par dessus tous aultres, car si tot que le Pape Pie fut esleu le second de Ianuier mil cinq cens soixante, le Duc Cosme feit le iour ensuiuant couper la teste à Laurent de Medici, pendre Pandolphe Pucci, Stoldo Caualcanti, & Puccio Pucci, apres quils eurent esté pres de quatre mois en prison: confiscua les biens de ceux qui ia estoient decedez, du nombre desquels estoit le Capitaine Vincent Antinori, les declaira rebelles, & feit hastier leur execution de peur que le Pape nouveau ne demandast leur grace. On dit que Laurent de Medici reprochea mille pouilles, & fut pres de cracher au visaige de Pandolphe, pource que se montrant par trop pusillanime & craintif il auoit librement cōfessé toute leur entreprise, sans endurer torture aucune qui le contraingnist de reconnoistre le fait. Depuis ce temps, tous ses affaires se sont bien portez à Florence, Siene, & Pise, & prosperent de bien en mieulx, hors mis la mort du Cardinal son fils & celle de son aultre fils Dom Gratia, qui tous deux sont decedez presqu'en vn mesme temps, au grand regret du pere & de la mere: pour la consolation desquels le Pape Pie a fait Cardinal vn de leurs aultres enfans. On voit à son palais plusieurs deuises que les hommes doctes lui ont inuentées, comme la

tortue,

*Laurent de
Medici decapité,
Pandolphe Pucci,
Stoldo Caualcanti & Puccio
Pucci estränglez*

tortue, les deux ancres, le Capricorne, & l'arbre au rameau d'or, mais les deux dernières sont de meilleur esprit, l'une desquelles il prit au commencement de sa principauté, lors qu'il voulut donner à connoître qu'ores que lon eust osté la vie au Prince Alexandre, neantmoins ne defailloit vn aultre Prince en la mesme race pour succeder à cet honneur, ainsi qu'en l'arbre figuré en sa deuse, refailloit vn rameau d'or si tot qu'un aultre en estoit arraché, suiuant le dire de Vergile VNO AVVLSONNON DEFICIT ALTER. Puis celle du Capricorne, pour l'enrichissement de laquelle Iouio lui inuenta cette ame, FIDEM FATI VIRTUTES SEQVEMVR, voulant signifier par ce dicton, qu'il obtiédra par sa vertu ce que lui promet son horoscope. Ce que le grand prouuoieur de toutes choses diuines & humaines lui veuille permettre, & à tous ceux qui ont son honneur deuant les yeux.

Kk

ABBREGE DES
COMTES DE BOLON-
GNE ET D'AVVERGNE.



C QUE les anciens Grecz ont entendu par le mot de Toparque, les Romains imitateurs en tout & par tout de la police Grecque, l'ont signifié par celui de Comte, & les vieux François par le mot de Lantgraue: tellement que du temps de la Monarchie Grecque, & Romaine, il y auoit des Comtes establis au gouvernement des prouinces, que ces peuples conquessoient par leur vertu. Iule Capitolin escrit en son histoire, que l'Empereur Verus aiât mis fin à ses guerres, laissa le gouuernemēt des Roiaumes aux Rois sur lesquels il les auoit gaingnez & le gouuernement des aultres prouinces aux Comtes, qui y furent establis selon son bon plaisir. Marcelin aussi au 14 liure de son histoire appelle Nebridius & Honoratus Comtes en Oriēt pour le peuple Romain, au 19 Modestus Comte d'Orient, au 21 Philagrius Comte du mesme païs, au 26 Vitalianus Comte de Sclauonie, & au 27 Néctaride Comte de Bretagne Armorique, & de tous les lieux maritimes situez en la coste de l'Océan.

Nos vieux François retenans cette maniere de faire, ordōnerent çà & là plusieurs vaillans hommes pour garder les villes, & les païs qu'ils conquēterent, lors que par leur vertu ils s'emparèrent des Gaules, & vaillamment en chasserent les Romains nommēmēt du temps de Childeric pere du Roi Clouis, de façon que suiuant la loi Salicque qui lors estoit en vogue, vn Comte auoit cent bourgades sous son gouuernement, & chasque bourgade son iuge que lon appelloit Centenier. Aussi liſons nous que de ce temps là, Sigebert fut establi Comte de Colongne, Rancaire Comte de Cambrai, Caroc de Therouanne, Heribert de Treues & de Mozellane, Godgisil de Metz, Arbogast de Magonce, & quelques aultres de plusieurs aultres lieux, ou la iustice estoit administree selon les loix qui estoient en vertu sous le Roi Childeric. Ce n'est donc de memoire recente que le nom & tiltre de Comte est en vsage, ioint que Rhenan atteste au chapitre qu'il a fait de l'estat des Gaules sous les anciens François, anciennement en chaque ville auoir presidé vn Comte, qui auoit sous sa charge plusieurs Cēteniers & Vicegerens pour exercer la iustice, & dauantage qu'il y auoit d'aultres Comtes pour la garde des lieux maritimes, & des Capitaines deputez pour la deffence des marches & limites, lesquels on appelloit Marcgraues, cest à dire Marquis en nostre lāgue, ainsi que Lantgraues signifiēt Comtes de prouinces ou de païs. Par ce nous connoissons que de toute anciēneté ce mot de Comte estoit significatif aussi bien des chefs qui rendoient la iu-

ftice çà & là, que des Capitaines commis au gouuernement des païs & prouinces : toutesfois il ne fault iuger à raifon de cette ancienne couftume, que les Comtes & Marquis fuſſent ſeigneurs ſouuerains des Comtez & des Marquiſatz, eſquels ils eſtoient inſtallez par les Empereurs ou Rois : ains que ſeulement ils en eſtoient lieutenants & gouuerneurs, & ce pour quelque temps, lequel expiré, les ſouuerains en enuoioient d'autres en leur place: de façõ que les noms de Comtes & de Marquis eſtoient plus tot tiltres d'offices & de iudicatures, que de ſeigneuries hereditaires. Ce qui a duré iuſqu'au temps de l'Empereur Loïs troiſieſme, qui commença ſon regne en Germanie l'an 903, enuiron lequel temps les Comtez furent faits hereditaires, car les Empereurs aſſignerent en Germanie certains païs à leurs Comtes & Marquis pour les poſſeder eulx & leurs hoirs à touſiours. Meſme l'Empereur Conrard premier de ce nom, l'an 913 donna au Duc Henri de Saxe ſurnommé Loifeleur le païs de Saxe en patrimoine, Duché & ſeigneurie hereditaire, à fin qu'il fut plus ſoigneux à combattre contre les infidelles. Puis Otton premier & ſes ſucceſſeurs feirent tout le ſemblable à l'endroit de ceulx qu'ils trouuerēt fidelles ſeruiteurs de leur Empire & dignité: Mais Charlemaigne y auoit commencé deuant eulx au Roiaume de France, auſſi auoit le Roi Charles le Chaulue ſon petit fils, qui l'an 876 donna le païs de Flandres à ſon gendre Bauldoun Braſde fer, qui n'en eſtoit que gouuerneur parauant, & ſeulement en retint la ſouueraineté. Voila comme la

Germanie a esté peuplée de Comtes appelez en langue Germanique Lantgraues, de Marquis nommez Marcgraues, de Burgraues, de Cengraues, & de plusieurs aultres Potentats, qui tous maintenant ont ces terres en propre ores que leurs deuanciers n'en fussent qu'administrateurs & gouuerneurs. Ce que j'ai voulu discourir en bref pour monstrier combien sont faulx quelques genealogies de Ducs de Comtes & de Marquis, lesquelles nonobstant nos François modernes reçoient pour veritables, & par icelles se font preualoir, pource qu'elles sont fort anciennes, c'est à dire autāt fabuleuses qu'eloignées de nostre connoissance. Entre aultres, celles des Comtes de Bolongne merite d'estre epluchée de bien pres, pource qu'il en cōuient tirer les ancestres maternels de nostre Roine, pource aussi que quelques vns se sont pleu à nous forger des Comtes à leur plaisir, voire à les retirer de la coste du Roi Artur de Bretaigne qui selon leur dire feit vn sien nepueu premier Côte de Bolōgne sur la mer, conquesta le païs de Flādres, courut toute la Gaule, vint iusqu'à Paris ou il combatit le Romain Gillon, que les François auoient establi leur Roi en l'absence de Childeric. Mais qui est celui qui pourra croire ces fables, entēdu q̄ le Roi Artur apres la mort de son pere Vterpādragō ne regna q̄ biē peu, encor' si peu qu'il vesquit se trouua assez empesché à soustenir les efforts dont les Anglois Saxons violentoient la grand' Bretaigne, & à resister aux conspirations domestiques de ses propres parēs. Bien est vrai que cet Artur fut Prince assez accompli

au regard de tous les Rois qui parauant lui auoient esté en la Bretagne, & cela a esté cause que la posterité a escrit de lui & de ses Cheualiers de la table rōde, toutes telles choses que les François & les Italiēs ont fait de Charlemaigne, & de son nepueu Roland, comme a bien monstré Polidore Virgile en l'histoire d'Angleterre, ou il soustient le Roi Artur estre mort en la fleur de son aage, & qu'un certain Geofroi a escrit en langue Latine tous les beaux comptes qui se font de lui, iusqu'à auer traduire en mesme langue les sottes predictiōs d'un ie ne sçai quel Merlin, les accroistre de moitié, & les nommer veritables propheties. Le mesme a fait un aultre historien appellé Geruasius Tilesberius, & Lelandus en son liure de *Affertione Arturi*, ou il compte que le Roi Artur maria vne sienne seur au Comte d'Auuergne, de laquelle sortirent deux enfans, Anselme qui fut Comte d'Auuergne, & Ithier ou Leger que ledict Artur feit premier Comte de Bolongne sus la mer, duquel par succession sont descendus tous les Comtes de Bolongne qui ont esté depuis. Nos Annales n'en parlent aucunement, ne celles de Flandres, ains au contraire monstrent que le Roi Childeric & son fils Clouis seuls, & sans qu'un Roi de Bretagne s'en soit meslé, deliurerent le païs de France de la tyrannie des Romains, & y establirent par tout tels gouuerneurs que bon leur sembla. Si donc de ce temps là y a eu des Comtes à Bolōgne, il fault qu'ils y aient esté instalez par les Rois de Frāce, & nō par les Princes estrangers. Avec ce que le Roi Clotaire second

de ce nom feit l'an 621 Leger Buccense premier gou-
 uerneur & forestier de la forest Cambronniere, ditte
 autrement Charbonniere, qui est maintenant le pais
 de Flandres : Et que Burchard fils de ce Leger fut a-
 pres la mort de son pere forestier du mesme pais, de
 laquelle charge fut demis par le Roi Theodoric
 premier de ce nom l'an 691, pource qu'il auoit tenu
 le parti de Pepin le Bref contre le Roi Theodoric,
 touchât la Mairie du Palais de France. Depuis lequel
 temps iusqu'au Roi Charlemaigne les Rois de Fran-
 ce enuoierent au gouuernement de Flandres, Mon-
 streul, Bolongne, Therouanne, Calets & des aultres
 villes assises le long de la coste maritime, tels person-
 nages que bon leur sembla, les changeans tousiours
 à leur plaisir. Mais Charlemaigne se voiant au com-
 ble de ses desirs, en voulut establir vn perpetuel, qui
 pourroit iouir de cette superiorité lui & ses hoirs par
 succession, l'occasion en fut telle. Quand cet Empe-
 reur eut veincu les Saxons l'an 783, il en feit passer vn
 grand nombre en la Gaule Belgique, sous le gouuer-
 nement de Leger Comte de Harlebec, fils d'Escore-
 de, & petit fils de ce Burchard dont nous auons par-
 lé : affin que par lui qui lors estoit grand forestier de
 Flandres, & Admiral de la mer en ces pais là, les Sa-
 xons fussent maintenus en l'obeissance de l'Empe-
 reur Charlemaigne. Paul Emil parle ainsi de cette
 colonie : Les Saxons tant de fois veincus par le Roi
 Charlemaigne, & toutesfois aians plus esprouué de
 douceur en lui que de seuerité, se rendirent à sa mi-
 sericorde : Toute la nation pouuoit estre eteinte &

ruinée, toutesfois il leur remit la vie, & feit passer en la Gaule Belgique les plus nobles d'entr'eulx, avec leurs femmes & leurs enfans, affin qu'il les tint en plus courte bride : La coste de la mer Occeane leur fut donnée pour demeurer, & le gouuernement d'icelle conferé à Leger, qui lors en estoit Admiral. Encor' ne fust ce asléz, car le Roi Charles, qui tout le temps de son regne & de celui du Roi Pepin son pere auoit esprouué la grand vertu de ce Leger contre les Barbares, en ce qu'il auoit vaillamment deffendu la coste maritime depuis Bolongne iusqu'à la ville d'Anuers, contre les ennemis du Roiaume de France, voulut l'an 792 que le Comte Leger de Harlebec ia fort vieil & ancien, fust non seulement forestier temporaire du païs de Flandres, mais que ce bien & cette préeminence demeurassent à lui & à ses hoirs par succeſſiõ de patrimoine . Ainsi apres sa mort son fils Enguerrand lui succeda au gouuernement de Flandres, ou sous l'Empereur Charlemaigne l'an 809 il endura beaucoup des escumeurs de mer & des brigãs de bois, desquels nonobſtãt il vuida tout le païs, moiennant le secours que l'Empereur lui mena lui-mefme, lors qu'il repara la vieille tour de Bolongne, en laquelle toutes les nuits se met vne lumiere pour redresser les nautonniers qui s'esgarent en mer . Cet Enguerrand mourut l'an 824, & son fils Odoacre lui succeda sous le Roi Loïs le Debonnaire, mais il ne gouuerna que treize ans, lesquels expirez il mourut l'an 837, & laissa de sa femme fille du gouuerneur ou grand iusticier de S. Omer, vn fils nommé Baudouin .

Bras de fer, qui espousa Iudith fille du Roi Charles le Chauue: en faueur duquel mariage le Roi Charles volontairement & liberalement lui ceda tout le païs de Flandres, depuis la mer Occéane iusqu'aux riuieres de Sôme & de l'Escault, mesme l'erigea en Comté pour ledict Baudouin & les siës, & n'en retint seulement que la souueraineté. Ainsi Baudouin Bras de fer l'an 863, ou comme tiennent les Croniques de France l'an 876, fut le premier Comte de Flandres, son fils Baudouin le Chaulue lui succeda, qui l'an 901 s'empara de l'Abbaïe de saint Bertin, & tout en vn temps fut Comte de Flandres, de Bolongne, de Therouanne, & Abbé de saint Berthin: Mourut à Gād le cinquiesme iour de Ianuier l'an 918. Ses deux enfans Arnoul & Adolphe, partagerent les seigneuries du pere, en sorte qu'Arnoul demeura Comte de Flandres, & Adolphe Comte de Bolongne & Therouanne, lesquels deux Comtez retournerent l'an 933 audit Arnoul, pource que son frere deceda sans hoirs. Ces choses ainsi deduittes au vrai, & comme Meyer fidellement en a touché quelques poincts en son histoire de Flandres, ie ne me puis persuader le commencement de la genealogie des Comtes de Bolongne, laquelle quelques vns serrent en leurs estudes comme chose grandement rare & pretieuse, estre du tout veritable, ou il fault que ces Comtes desquels ils ne monstrent ne meres ne femmes, & lesquels ils retirent de cet Artur de Bretaine, n'aient esté de grande estoffe, cōsideré qu'il ne se trouue aucune chose de leurs beaux faits en historien qui soit,

finon qu'on lit en cette genealogie que l'un de ceux la, a esté Pair de France du tēps de l'Empereur Charlemaigne, & qu'un aultre prit le traistre Ganelon au mesme temps : Toutesfois en la vraie histoire de cet Empereur ne se trouue Otton ny Ottes, qui sont les deux Comtes de Bolongne remarquez en cette genealogie pour auoir esté du tēps de Charlemaigne. Pource il me semble beaucoup meilleur, de recourir à ceux ia par moi cottez pour gouuerneurs de Flandres & Comtes de Bolongne, qu'aux aultres qui ont grāde apparēce de supposition. Toutesfois pour ne me monstrier trop seuer en cet endroit, ie suis biē content de commencer la genealogie par le nepueu du Roi Artur, prouueu qu'en la deduisant il me soit permis de remarquer les lieux, qui mesembleront ne conuenir du tout au sens & au temps de la plus vraie histoire.

Quand aux Comtes d'Auuergne qui pareillement sont ancestres maternels de la Roine, la chose seroit trop longue si lon vouloit faire le denombrement des leur premier estoc, entendu que le Comté d'Auuergne est l'un des plus anciens, plus grans, & plus puissans du Roiaume de Frāce, si nous croions ceux qui soustiennent y auoir eu des Comtes en Auuergne, premier qu'il y eust des Rois en France, & que ce Comté estoit cōposé d'une infinité de terres de chasteaux, villes, baronnies & chastellenies : enquoi ie ne serai aucunement contraire, aimant mieux le cōfesser ainsi, que reietter ce que plusieurs en pensent. Toutesfois la longueur du temps ia escoulé depuis

les premiers Comtes, fera cause que ie ne rechercherai leur genealogie si loin, ains me contenterai de la deduction qui s'en fera, lors que nous viendrons à ioindre les maisons de Boulongne & d'Auuergne ensemble. Ce pèdant pour oster la doubte qui pourroit tenir les hommes suspens, touchant les Ducs & les Comtes d'Auuergne, ie donnerai vn aduertissement en ce lieu, qui osterà toute la difficulté de ce poinct. C'est chose toute vraie que le Comté & le Duché d'Auuergne sont deux seigneuries séparées de tout tēps, & grandement differentes l'une de l'autre, & affin que lon n'estime que soit le Comté qui ait esté autrefois erigé en Duché, Il conuient entendre que le Comté d'Auuergne appartenāt à la Roine de toute ancienneté, ne fut mis iamais hors la ligne & la maison des Comtes d'Auuergne, ains y est toujours demeuré, & est ce qu'il estoit y a cinq cens voire bien mille ans, si nous receuons le dire de ceux qui le recherchent de plus loin. Cela nous peut apparoitre par vn ancien arrest de la Cour de Parlement de Paris, donné entre le Roi Philippe le Bel, & le Roi Charles de Sicille, par lequel arrest est monstré, que le Roi sainct Loïs eust deux freres, Alphons & Charles Roi de Sicille, qu'audit Alphōs fut baillé le Comté de Poitou & la terre d'Auuergne pour son apenage, puis que ledict Alphons alla de vie à trespas ne laissant aucun enfant de soi, au moien dequoi le Roi Charles de Sicille pretendit le Comté de Poitou & la terre d'Auuergne lui appartenir, pource qu'il estoit frere & parent plus proche de feu Alphōs, vou-

lant par ce pretendu, forclorre le Roi Philippe le Bel qui n'estoit que nepueu. Mais pource que la coustume de France vouloit lors que les enfans de la maison de France decedent sans hoirs, les choses qui leur sont données en apennage retourner à la couronne, c'est à dire au Roi qui tousiours en est le seul & principal heritier, le Roi Philippe le Bel gaingna contre le Roi Charles de Sicille, & retira le Comté de Poitou avec la terre d'Auuergne laquelle puis apres l'an 1350 fut erigée en Duché par le Roi Iean, & baillée à son fils Ieã avec le Duché de Berri. Tousiours au parauant cette terre d'Auuergne qui estoit du domaine de la couronne de France, se nommoit simplement terre d'Auuergne, & n'auoit aultre tiltre à la difference du Comté d'Auuergne, estant en ce tiltre en la maison des predecesseurs de nostre Roine, tout ainsi que ladicte terre d'Auuerge estoit au domaine de la couronne. Qui plus est, l'an 1387, asçauoir 27 ans apres l'erection de la terre d'Auuergne en Duché, furent passées quelques lettres d'accort entre le Duc Iean de Berri & d'Auuergne d'une part, & Ieã Côte de Bolōgne & d'Auuergne d'autre part, par lesquelles lettres sellées des seaulx desdicts Sieurs Duc & Côte, appert manifestemēt que le Duché & le Côté d'Auuergne, sont deux seigneuries differētes, pource que selon le cōtenu desdictes lettres, Iean Comte d'Auuergne bailla par eschange à Iean Duc d'Auuergne, le chasteau d'Villon avec ses appartenances & dependances, & Iean Duc d'Auuergne & de Berri lui bailla la Baronnie, ville, chasteau, terre

& seigneurie de Lunel, avec le chasteau de Gaillargues, assis en la Seneschaulsé de Beaucaire: oultre ce lui paia la somme de cinquante mil francs. Que si le Comté d'Auvergne eust esté la seigneurie laquelle 27 ans parauant auoit esté erigée en Duché, le Duc Iean de Berri & d'Auvergne qui estoit vn fils de France n'eust souffert ledict Iean Comte de Bológne s'appeller Comte d'Auvergne à sa barbe, & n'eust contracté avec lui en telle qualité. Par cela voions nous que le Comté d'Auvergne est beaucoup plus ancien que le Duché, mesme si nous receuons ce que les histoires en comptent, nous dirons les Comtes d'Auvergne auoir receu la Religion Chrestienne en leur païs, auant qu'il y eust Rois Chrestiens en France, car sainct Nectaire Euesque de Vienne sous les Empeurs Valentinian & Valens l'an 375 apres Iesus Christ, prescha l'Euangile en Auvergne lors que le Comte Brandule y gouuernoit: les successeurs duquel ont fait plusieurs biens en ce païs là, & de la plus part d'eux voit on encor' les armoiries insculpées, & engraüées de long temps es murailles des Eglises, & des chasteaux par eux edifiez. Nous en specifirons quelques vns en la genealogie qui s'en suit.

GENEALOGIE

DES COMTES DE BOLONGNE EXTRAICTE EN

partie de quelques pancartes trouuées au tresor du Duc Iean de Berri fils de Frâce, & en partie de quelques historiens qui en ont escript.

Lelandus historien en son liure de Assertione Arturi appelle ce Leiger Ithier, & lui donne un frere nommé Anselme, qui fut Comte d'Auuergne, il fut sur-nommé de Haultemire à cause de la ville de Bolongne, laquelle anciennement on appelloit Haultemire, cōme regardante de tous costez, vers Angleterre, Guynes, Calers, Mostreul, & autres lieux circonuoisins.

Le Comte Aymé gist à Espinecourt.

On tient que ce Robes conquesta par sa vertu le pais de Flandres & de Normâdie, mais ce n'est que fable.

Leiger de Haultemire fils de la seur du Roi Artur de Bretaigne mariée au Comte d'Auuergne, fut premier Comte de Bolongne, d'Amiens, de Theronanne, & de Tournchan.

Aymé fils de Leiger, second Comte de Bolongne.

Roulphes ou Romphc iiij. Comte de Bolongne.

Robes iiij. Comte de Bolongne.

Defros v. Comte de Bolongne.

Fumars vj. Comte de Bolongne.

Mahault fille de Leiger mariée au Comte de Brandebourg, Prince d'Allemagne.

La cronique Martiniane tiēt que le Roi Artur erigea Bolongne en Comte l'an 484, & que le Pape Felix tiers de ce nom donna au Comte Leiger comme Gonfalonnier de l'Eglise, les armoiries pleinemēt chargées d'or au gonfalo de gueule frangé de synope.

Nous auons dict au parauāt ce que nous pensons de cet Artur & de ses beaux faicts.

Je ne sçai s'il y auoit des Comtes de Brādebourg des ce tēps là, veu que maintenant il n'y a que des Marquis.

V Vilbert ou V Vildebert
vij. Comte de Bolongne

Idde fille de Gondoalt
Maire du Palais de France.

Du temps du Roi Dagobert saint V Vilmer donna à son frere V Valmer le Côte de Bolongne, & seulement entretint la troisieme partie pour son usage puis se fit religieux en l'Abbaye de Haulmès en Flandres, & est enseveli en l'Eglise de Samer au bois,

Saint V Vilmer
vij. Comte de Bolongne.

V Valmer ix.
Comte de Bolongne.

Doda mariée à Arnoul Maire du Palais.

Marie fille de saint V Vilmer.

Lambert fils de Martin Côte de Mozelane & de Beatrix d'Ardenne.

Otticol fils de V Valmer x.
Comte de Bolongne.

Heremberte fille de V Valmer.

Cette Heremberte a été canonisée, & en l'honneur d'elle a été bâti un temple au village de V Viare pres Samer au bois, qui fut brûlé par les Normans infidèles du temps de Berthe & de Florece fille du Comte Helgo.

Fromond le puissant
xj. Comte de Bolongne & fleur de Lents.

Ottes fils puîné de Fromond, fut Pair de France du temps de Charlemagne.

Fromondin fils aîné de Fromond xij. Comte de Bolongne.

Otton fils de Fromondin,
xij. Comte de Bolongne.

Ottes fils d'Otton, xiiij.
Comte de Bolongne.

Lon dict que cet Ottes prit le traistre Ganellô, mais à mon iugement cet autre Ottes qui fut Pair de France du temps du Roi Charlemagne l'au roit plus tôt fait, ie croy qu'ils ne l'ont pris ne l'au ne l'autre, car il n'est fait aucune mention d'eulx en nos Annales, ny en la vie de l'Empereur Charlemagne.

G E N E A L O G I E D E S C O M T E S

*Le Comte Helgo
acheta le franc
marc de Mon-
streul, edifia la
ville de Moftroul
fur la mer, & vne
Abbaie en ladit-
te ville.*

Sophie ou Suze
fille du Duc de
Frize. ——— Helgo fils d'Ottes, xv. Comte
de Bolongne.

Ces quinze Comtes iusdiets se nommerent Palatins
ou Palazins, & tous porterent le Gonfalon en leurs ar-
moiries, en signe de leur Noblesse & grande authorité:
toutesfois c'est chose difficile à croire qu'ils aient tous
succédé à ce Comté en ligne droite, & qu'ils l'aient pos-
sedé de pere en fils, considéré qu'en ce téps là les Com-
tez n'estoient que gouuernemens de villes que les Rois
conferoient à qui bon leur sembloit, & seulement pour
quelque temps, comme desia nous auons dict.

*Florence eut pour
son partage la ter-
re de Pôthien ius-
qu'à Roie & Mû-
didier, & le conte-
nu entre les rui-
eres d'Autie &
de Somme.*

Florence fille
puînée d'Hel-
go espousa mes-
sire Florent de
Flandres.

Hernequin
nepueu du
Côte Baul-
douyn de
Flandres.

Berthe fille aî-
née d'Helgo Cō-
teffe de Bolon-
gne.

*Hernequin com-
batant contre les
Normans infide-
les receut vn coup
de lāce au trauers
du corps, duquel il
mourut s'estāt re-
tiréen l'Eglise de
Samer au bois, on
sa femme Berthe
mourut de desplay-
sir ne pouuāt abā-
donner le corps de
son espoux.*

*Quelques vns as-
serment ce Baul-
douyn auoir esté
nauré avec son pe-
re Hernequin, en
la bataille qu'ils
euēt cōtre les Nor-
māns, & qu'il mou-
rut trois iours apres
son pere, mais ce
n'est que fable, car
ce Comte Baul-
douyn ne fut fils de
Hernequin.
Ce ne fut cet A-
dalain mais son frere
Arnoul qui
espousa la fille du
Comte Hebert de
Vermandois.*

Bauldouyn bras de
fer fils puîné de
Hernequin, espou-
sa Iudith fille du
Roi Charles le
Chaulue.

Alide fille de
Iean Comte
de Henault,
Holande &
Zelande.

Regnyer fils
aîné de Herne-
quin & de Ber-
the, Comte de
Bolongne.

*A cause d'vne
querelle suruenue
pour la forêt de
Bolongne, le Côte
Regnyer tua Loïs
Baron d'orde, les
trois enfans duquel
voulans venger la
mort de leur pere,
tuerēt en vne nuit
de Noel ledit Côte
Regnier, cōme
il reuenoit de la
chasse, en vn lieu
qui depuis a esté
nommé la haie Re-
gnier.*

Arnoul Côte
de Flandres.

Adalin ou Adol-
phe Côte de Bo-
longne espousa
la fille du Côte
Hebert de
Vermandois.

Guy ala barbe Comte de
Bolongne espousa Ambroi-
se de Betforth.

Alix fille aî-
née fême du
Côte de Ho-
lāde eut pour
son partage
le Comté de
Varanne.

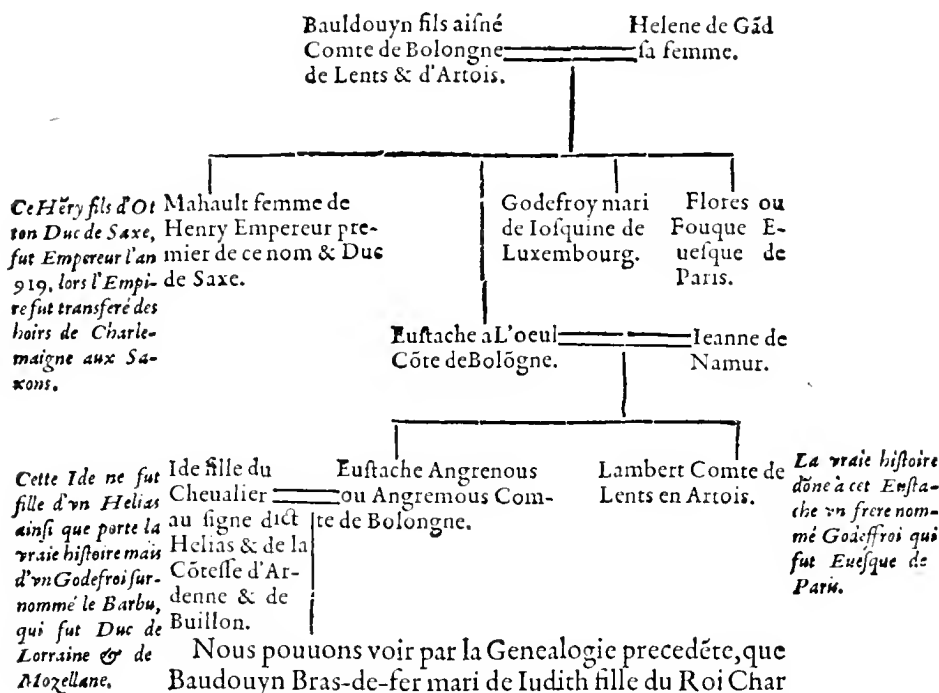
Guillaume
ou Viller-
me fils iij.
fut Comte
de Guynes
& espousa
Eleste de
Caburgi.

Hermād ou Hue
secōd fils, espousa
Anthoinette de
Baux, & fut pre-
mier Comte de
sainct Paul.

Beatrix fille
puînée, fem-
me du Duc de
Frize eut pour
son partage le
Côte de The-
rouanne.

*Guy à la barbe
donna auant que
mourir à l'Eglise de
Samer au bou, les
terres de Hostechā
& des fosses avec
leurs appartenāces,*

Bau-

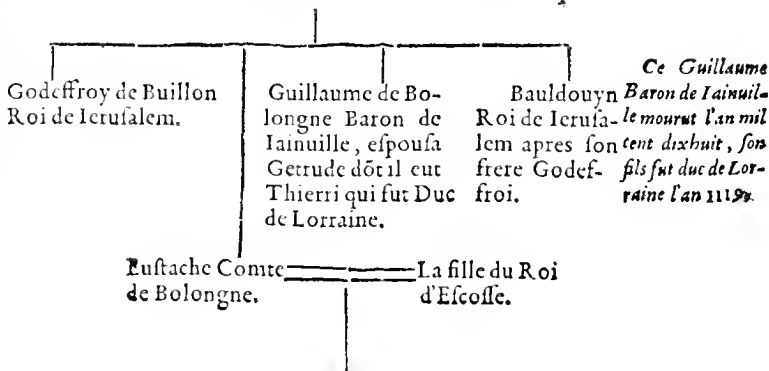


Nous pouuons voir par la Genealogie precedete, que Baudouyn Bras-de-fer mari de Iudith fille du Roi Charles le Chaulue, fut fils du Comte Hernequin de Boiongne, & que ce Hernequin fut nepueu d'un aultre Bauldouyn Comte de Flandres, qui sont choses du tout incompatibles : entendu que Bras-de-fer fut le premier Comte de Flandres, & par ce moien son pere Hernequin ne peult auoir esté fils d'un aultre Comte Bauldouyn. Aussi la verité est, que le Côte Bauldouyn Bras-de-fer ne fut oncq' fils de ce Hernequin, mais d'Odoacre grâd Forestier de Flandres, & qu'il ne fut pere d'Arnoul Comte de Flandres ne d'Adolphe ou d'Adalim Comte de Bologne, ainsi pourtant que deduit la presente Genealogie : mais il fut pere de Bauldouyn le Chaulue Comte de Flâdres, Comte de Bologne, & de Therouanne : lequel Bauldouyn l'an 899 tint le parti du Roi Charles le Simple son cousin cõtre le Comte Herbert de Vermandois deffendant la querelle de Robert Duc d'Aquitaine & Comte de Paris contre ledict Roi Charles. Durant laquelle contention, le Comte Hebert de Vermadois tua Roul Abbé & Comte de Cambray, frere du Côte Bauldouyn de Flandres, qui soudain leua grand nombre d'hommes, & prit la ville de Perõne sur

GENEALOGIE DES COMTES DE

le Comte Hebert. Toutesfois le Roi Charles le Simple les appaisa, moiennant le mariage qui fut contracté entre la fille dudit Comte Hebert, & Arnoul fils aîné du Comte Bauldouyn Dont est manifeste, que Bauldouyn le Chaulue, & non Bauldouyn Bras-de-fer, fut pere d'Arnoul & d'Adolphe, & que ce ne fut Adolphe qui espousa la fille du Comte de Vermandois, ains Arnoul son frere aîné. Dauantage il est tout certain, que cet Arnoul fut apres la mort de son pere Bauldouyn le Chaulue, & de son frere Adolphe, Comte de Flandres & de Bolongne, qu'il eut vn fils nommé Bauldouyn, & ce Bauldouyn vn aultre Arnoul surnommé le Ieune, à la difference de l'ancien : durant la vie duquel ieune Bauldouyn, le Roi Lothaire finuestit des Comtez de Bolongne & de S. Paul, à la fuscitation du Comte Guillaume de Ponthieu, au fils duquel nommé Ernicule, ledict Roi Lothaire conféra le Comté de Bolongne, qui puis apres escheut à Mahault fille d'Ernicule mariée au Comte Adulphe de Guynes. De ce mariage sortit Rodolphe Comrede Bolongne & de Guynes, espoux de Roselle fille du Côte de S. Paul, & de ces deux illirét en premier degré Godeffroi Euefque de Paris, & Eustache Comte de Bolongne, qui espousa Idde fille de Geffroy ou Godeffroy le Barbu Duc de Lorraine, Côte d'Ardenne, de Buillon, & Duc de Mozellane. Cct Eustache Comte de Bolongne eut de sa femme Idde quatre cheualeureux enfans, Godeffroy de Buillon, Bauldouyn, Eustache, & Guillaume. Ainsi la presente Genealogie m'est grandement suspecte depuis ce Hernequin iusqu'audit Comte Eustache pere de Godeffroi de Buillon, & ne conuient aucunement avec l'histoire de Flandres, n'avec les aultres Annalles bien autentiques.

L'an 1089. Godeffroi de Buillon reconura le pais de Lorraine, duquel les ancestres de sa mere Idde auient esté debouttez, & l'an 1096 entreprit le roiage d'oultremer avec ses freres, prit la ville de Ierusalem l'an 1099 & le premier de tous franchit la muraille, à cause de quoi fut établi Roi de Ierusalem par le consentement de tous les seigneurs, deceda l'an 1100, laissant son frere Bauldouyn successeur de sa couronne.



S'il faut dire le
vray Guillaume
Longue espée ne
fut fils du Roi Es-
tienne d'Angle-
terre, mais du Duc
Roul de Norma-
ndie, & mourut l'an
943, du temps du
Roi Loïs Dou-
tremer, par les
agneis que le Côté
Arnoul de Flā-
dres lui avoit pre-
parez pres Pique-
gny, pource est il
mal nommé Lon-
gue espée en ce-
ste Genealogie, cō-
bien que Polydore
Vergile en la vie
du Roi Ieā d'An-
gleterre face quel-
que mention d'un
Guillaume Lon-
gue-espée.
Idde en seccedus op
ces espousa le Côté
Enguerrand de
Gueldres, en troi-
zieme liēt le Duc
de Saraigne issu
de la maison de
Buillon, & en
quatrieme liēt
Gaspard de Cha-
stillon Comte de
sainct Paul, mais
elle n'eut enfant de
ces trois maris seu-
lement elle en eut
du Côté Regnault
son premier mari
qui aint abandonē le parti du Roi Philippe Auguste, &
pris celui du Roi d'Angleterre à cause (cōme dict Meyer
en son histoire) qu'il avoit receu un soufflet de Hugues Cō-
te de S. Paul en la Cour du Roi de France fut pris prison-
nier avec le Côté Ferrād de Flādres en la bataille q̄ le Roi
Philippe Auguste gaigna à Bouines contre l'Empereur
Otthō, & envoie prisonnier à Perōne, ou pēdūt qu'il estoit
detenu, la femme Idde deceda, & le Roi Philippe feit espou-
ser à son fils Philippe la fille de Regnault & de Idde nō-
mée Marie, ores que la presente genealogie l'appelle Ma-
hault. Ledict Comte Regnault mourut prisonnier, & son
gēdre Philippe lui succeda au Comté de Bolongne.

Estienne de Blois
fils du Comte Es-
tienne de Blois,
Roi d'Angleter-
re.

Guillaume Longue
espée Comte de Bo-
longne espousa Si-
bille fille de Baul-
douyn Roi de Ieru-
salem, il mourut sans
enfants.

Marie Comtesse
de Bolongne a-
pres le trepasde
ses freres.

Regnault
fils du Co-
te Albert
de Damp-
martin.

Alix fille puînée espousa
vn Comte de Clermont &
d'Auuergne duquel elle
eut.

Robert Comte d'Auuergne
qui succeda au Comté de Bo-
longne.

Idde fille aînée
Comtesse de Bo-
longne.

Mahault fille
aînée Com-
tesse de Bo-
longne.

Ieanne fille de Philippe & de
Mahault mourut avant la mere
ainsi escheut le Comté de Bolō-
gne à son cousin Robert fils de
Alix & du Comte d'Auuergne.

le du Roi Estienne de la religion de Roumesie dont elle
estoit Abbessē, & la prit en mariage.
Ce Philippe feit bastir le chasteau de Bolongne & fer-
mer la ville, au moins comme l'on dict.

Mahault fille
d'Eustache Com-
tesse de Bolon-
gne.

Eustache Comte de Bo-
longne apres son frere
Guillaume deceda sans
enfants.

Mathieu fils de
Thierri & fre-
re de Philippe
Cōtes de Flā-
dres.

Mahault femme du
Côté de Louvain.

Philippe de
France fils en
troisieme liēt
du Roi Phi-
lippe Auguste

Le Roi Estienne
d'Angleterre &
sa femme Mahault
ont fondē l'Ab-
baie de Mortuillers
au Comté de Bo-
longne, & fait plu-
sieurs biens tant à
l'Eglise de Samer
au bon, qu'à au-
tres lieux dudict
Comté.

Polydore Vergile
parlāt du Roi Es-
tienne d'Angle-
terre dit qu'il n'eut
de sa femme Ma-
hault qu'un fils
nommé Eustache, q̄
fut Duc de Nor-
mandie, & qui
mourut avant son
pere sans laisser au-
cun enfant de sa
femme Constance
seur du Roi de
Frāce Loïs septies-
me, puis que ledict
Estienne eut d'une
cōcubine ce Guil-
laume qui fut Cō-
te de Nortfolk, il
ne fait mētion de
cette fille Marie
ne du Côté de Bo-
longne en cet en-
droit, le Roi Estie-
ne mourut l'an
1154.

Matthien fils de
Thierri Comte de
Flandres retira à
la suscitation du
Roi Henri d'An-
gleterre Marie fil-
le du Roi Estienne

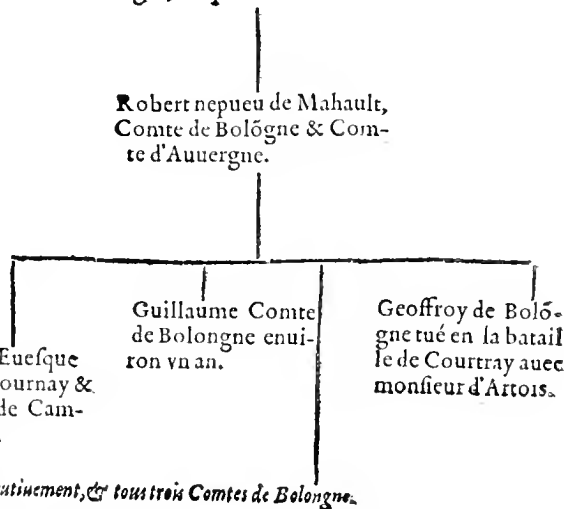
GENEALOGIE DES COMTES DE

Le Comte Philippe de Bolongne au commencement du regne de saint Loïs voulant estre authorizé au gouvernement du Roiaume de France plus q̃ la Roine Blanche mere dudit S. Loïs, du q̃ il estoit oncle, fut le principal auteur de l'esimation que plusieurs princes de France firent contre le ieune Roi, car il fortifia Calets pour tenir bon cōtre la Roine Blanche & cōtre son fils: ce fut l'an 1227, en fin toutesfois il s'appaissa, cela se lit en la vie du Roi saint Loïs.

On trouue des lettres datées de l'an 1269 de Robert intitulé Cōpte de Bolōgne et d'Auuergne, Et d'autres lettres encor de l'an 1270 de Robert intitulé second Comte de Bolōgne & d'Auuergne fils du premier Robert, paroillement s'en trouuēt d'autres de l'an 1320 de Robert Comte de Bolongne & d'Auuergne, esquelles est faite mention d'autre Robert Comte de Bolōgne et d'Auuergne son pere, ainsi sans necessairement qu'il y ait es trois Roberts

ignus l'un de l'autre subsecutiuement, & tous trois Comtes de Bolongne.

La Comtesse Mahault ou Marie femme de Philippe de France fils du Roi Philippe Auguste, fut Dame fort vertueuse, elle fonda trois chappelles en l'Eglise nostre Dame de Bolongne, & vne à l'hospital de ladicte ville, quelques vns tiennēt qu'elle deceda sans enfans, & que son nepueu Robert Comte d'Auuergne lui succeda au Comté de Bolongne, qui est chose veritable, mais ce n'est à dire qu'elle n'eust eu quelques enfans auant que mourir. Car la Cronique de Flādres atteste que de Philippe & d'elle sortit vne fille nommée Ieanne, qui mourut auant sa mere, comme aussi lon peut cōnoistre par quelques lettres de l'an 2250, esquelles ces mots ont esté escripts par ladicte Mahault, IOANNA FILIA MEA ET HÆRES, & par aultres lettres de l'an 1256 ou ces mots sont inferez, IOANNÆ QVONDAM FILIÆ MEÆ. Aucuns ont voulu dire que d'elle & de Philippe sortit vn enfant masle nommé Robert qui fut Comte de Bolongne apres sa mere, & qu'il espousa Ioland fille de Iean d'Aueine Comte de Henauld, de laquelle toutesfois n'eut aucuns enfans, ains mourut sans hoirs, ainsi escheut le Comté de Bolongne à son cousin Robert Comte d'Auuergne, mais la plus commune opiniō est que Philippe & Mahault n'eurēt que leur fille Ieāne, par la mort de laquelle & puis apres de sa mere, le Côte d'Auuergne entra en possession du Côte de Bolongne. Le Côte Philippe deceda l'an 1234, & sa femme Mahault se remaria l'an 1245 à Alphons ou Aufroy fils du Roi de Portugal, duquel elle n'eut aucuns enfans.



L'an 1321 le Roy Philippe le Long rattiffia & eut agreable le mariage cōtraclé entre le Côte Guillaume de Bolongne fils du Comte Robert, & entre Damoiselle Marguerite d'Eureux fille de Loïs de France Comte d'Eureux, par lequel mariage ainsi accordé est assez manifeste que le Comté d'Auvergne n'avoit esté incorporé à la Couronne de France 1220 par les biens du Côte Guy confisqueux, ainsi que quelques uns ont voulu dire.

Beatrix de mon-gascon.

Robert Comte de Bolongne & d'Auvergne.

L'an 1297 le Roy Philippe le Bel entra dedans le pays de Flandres contre le Côte Guy avec soixante mille

Marie ou Marguerite de Flādres seconde espouse.

Robert Comte de Bolongne & d'Auvergne.

Blanche fille de Robert Côte de Clermont en Beauuoisin, trente Comtes, & fils du Roi saint Loïs seur de Loïs premier Duc de Bourbon. L'an 1301 ayant subiugué Flandres, & pris le Comte Guy, y laissa gouverneur Charles Comte de saint Paul avec le Comte Robert de Bolongne, & douze cens cheueaulx. L'a 1302 en la desconfiture de Courtray le Duc Loïs de Bourbon, le Comte Robert de Bolongne & plusieurs autres seigneurs se sauluerent apres le cōflit. L'an 1303 Robert fils du Côte de Bolongne & d'Auvergne espousa Blanche fille du Comte Robert de Clermont. L'an 1304 le Comte Robert de Bolongne fut en la bataille de Mons en Pouille avec le Roy Philippe le Bel, ou il combatit vertueusement contre les Flamens.

Guy de Bolongne. Cardinal.

Ichā de Bolongne Seigneurd' Mōga-fcon & Côte de Mōfort.

Vne fille cordelic femme de Mon du Comteaux. te de Geneue.

Guillaume Comte de Bolongne & d'Auvergne.

Marguerite d'Eureux fille de Loïs Côte d'Eureux, frere du Roi de France Philippe le Bel.

Godeffroy de Bolongne mari de Jeanne de Ventadour, fille du Comte de Ventadour.

Marie de Bolongne femme de Bertrand de la Tour.

L'an 1349 La Comtesse Jeanne espousa le Duc Jean de Normandie desia veuf de Jean Duc Madame Bonne de normādie fille du Roi Jean die fils aîné du Roi de Boheme, le mariage se fei le iour de Frâce, de carefme prenāt & depuis le 19 de Feurier. Roi de France.

Jeanne cōtesse de Bolongne & d'Auvergne.

Philippe Robert qui mourut en Aragon auant son Pere. de Bolongne.

Philippe le Bel, ou il combatit vertueusement contre les Flamens.

L'an 1345 Le Comte Philippe de Bolongne mari de la Cōtesse Jeanne mourut en quarrefme d'une cheute

se de cheual, laissant de sa femme un fils nommé Philippe

G E N E A L O G I E D E S C O M T E S D E

L'an 1354 Philippe Duc de Bourgogne fils de La Roine Ieâne Contesse de Bolongne & d'Auuergne, espousa Marguerite de Flandres fille unique du Cōte Loïs de Flandres, elle n'auoit encores que quatre ans & Philippe n'en auoit plus de sept.

Le Roi Iean estant prisonnier en Angleterre, sa femme mourut au pais de Bourgogne sans aucun enfant de luy, Ainsi son fils Philippe Duc de Bourgogne Comte d'Artois fut Comte de Bolongne & d'Auuergne.

L'an 1359 se lon Meyer le Roi Iehan estant prisonnier en Angleterre Monsieur Iean de Bolongne & Gadeffroy de Bolongne freres marcherent en bataille contre Robert Canelle.

Philippe le Hardi
fils du
Roi Ieā.

Mar-
guerite
de Flan-
dres.

De ces deux sont
illus les derniers
Ducz de Bour-
gogne.

Pource que le Comte Philippe de Bolongne & Duc de Bourgogne deceda sans enfans, & que sa feur Ieanne estoit morte premiere que luy, les Comtez de Bolongne & d'Auuergne escheurent apres la mort de leur Mere, a Monsieur Iean de Bolongne Seigneur de Mongascon, Conte de Mōtfort, oncle de la dicte Ieanne Contesse de Bolongne & Roine de France, & qui en ce regard estoit grand oncle dudiēt Duc Philippe de Bourgogne, Comte de Bolongne & d'Auuergne.

Iean de Bolongne
Comte de Montfort
& Seigneur de Mon-
gascon succede aux
Comtez de Bolongne
& d'Auuergne.

Ieanne de Cler-
mont.

L'an 1350 Le Roi Philippe de valois deceda, & son fils Iean parant Duc de Normandie fut jacié a Reims avec sa femme la Contesse de Bolongne le 26 de septembre, audiēt an le Comte d'Eu Connestable de France fut decapite en prison presens le Duc de Bourbon, le Comte d'Armignac, le Comte de Montfort, & monsieur Iean de Bolongne pour lors oncle de la Roine.

L'an 1361 le Duc Philippe de Bourgogne Comte de Bolongne agé environ de quatorze ans mourut pres de Digeon en Bourgogne, & par son decez les Comtez de Bolongne & d'Auuergne retournerent a monsieur Iean de Bolongne oncle de sa feue Mere.

L'an 1382 le Roi Charles sixiesme eust en son armée à Rozebecle Comte Jean de Bolongne, & l'an d'après mena son armée en Flandres, en laquelle nommément estoient le Duc de Berri & le Comte Jean de Bolongne.

Le Duc de Berri oncle du Roi Charles sixiesme, & veuf de Madame Jeanne d'Armignac estoit âgé de soixante ans quant il espousa Jeanne de Bolongne seulement âgée de douze ans, voir Froissard au tiers volume.

A cause que la Comtesse Jeanne n'eut aucuns enfans n'y en premier n'y en second mariage, les Comtez de Bolongne & d'Auvergne escheurent a Bertrand de la Tour Baron dudit lieu issu en tiers degré de Bertrand de la Tour premier, & de Marie de Bolongne fille de Godeffroy de Bolongne, qui a esté spécifié en cette genealogie.

Vne fille premiere.
Vne fille seconde.

Leonor de Comingefille du Comte de Cominge, veufue du Comte de l'isle Tourdain.

Jean Comte de Bolongne & d'Auvergne.

Jean Duc de Berri fils du Roi Jean de France espous en premieres nopces.

Ieanne Comtesse de Bolongne & d'Auvergne.

George de la Trimouille grand Maistre de France espous en second des nopces.

Bertrand de la Tour 3. succeda aux Comtez de Bolongne & d'Auvergne par le decès de sa cousine Jeanne.

Mahault de Beau-fort fille de Roger Comte de Beau-fort & d'Isabeau fille du Comte de Cominge.

Le Comte de Bolongne a cause de sa femme ne vouloit rendre qu'au seul Roy de France.

Du temps du Roi Charles le quint Mefire Jean de Bolongne & Mefire Godeffroy son oncle coururent le pais de Limosin avec le Duc de Berri & plusieurs autres Seigneurs François.

L'an 1416 le Duc de Berri âgé de 89 ans mourut à Paris, sa femme se remaria l'an mesme a George de la Trimouille grand ennemi du Duc de Bourgogne, qui endespit de ce mariage s'empara de la ville de Bolongne, disant y avoir souuerain droit, comme si Bolongne eust esté du ressort du Comté d'Artois & du corps du Comté de Flandres, chose que le Duc de Berri auoit querellée auparavant contre le Comte Loïs de Flandres & la chose en vint en telle consequence

1383, que le Duc Jean de Berri en vne feste de Rois tua d'un coup de dague le Comte Loïs de Flandres, qui disoit la foy & hommage du Comté de Bolongne luy appartenir, lequel commanda le Duc de Berri

G E N E A L O G I E D E S C O M T E S

L'an 1450 en la bataille de formigny sous le Roi Charles septiesme, Geoffroi ou Godefroi de la Tour fils du Côte de Bolongne fut fait cheualier avec plusieurs autres Seigneurs.

L'an 1463 le Duc Philippe de Bourgogne rendit au Roi Loïs onzieme la ville de Bolongne, & quelques autres sur la riuere de Somme qui luy auoyent esté engageés par le sen Roi Charles l'an 1425.

Puis par accord fait entre Charles de Bourgogne fils dudit Philippe, luy sufrmit de la dicte ville luy demeura sa vie durant. Et apres que il eust esté occis deuant Nancy le Roi Loïs assiegea Bolongne, la battit quelques iours & la prit par composition l'an 1477 mouille fille de George de la Trimouille Seigneur de Craon & Tour, le Comté de Sylli.

Jacqueline du Peschin
fille de Iaques du Peschin Baron dudit lieu, & de Marie de Bouffiac.

Bertrand de la Tour 4. Comte de Bolongne & d'Auuer-gue.

Gabrielle de la Tour
fille aînée de Loïs premier Côte de Montpensier.

Loïs de la Tour
fille seconde de Iean de Crequy Seigneur dudit lieu & Cheualier de l'ordre du Duc de Bourgogne.

Godefroy de la Tour
second fils Seigneur de Mongaicon.

Anne de Beaufort.

Isabeau de la Tour 3. fille mariée en nopces premieres a * de Bretaigne Côte de Pô-tieure, & en secondes, a Amaulry d'Albret Seigneur d'Orual, fils d'un puîné de la maison d'Albret.

Antoinette de polignac

Godefroi de la Tour Seigneur de Môngaçon.

Susanne de la Tour femme du Seigneur de Rochebaron, dont sont illus les Seigneurs de Rochebaron qui viuent a present.

Anne de la Tour femme en premieres nopces de messire Loïs du signe Côte de Rosillon bastard de Bourbon, & en secondes, du Seigneur d'Escouan frere de Monsieur le Connestable, & en troiziesmes, de messire François de la Tour Vicôte de Turainne, duquel elle a eu.

Loïs de la Trimouille
fille de George de la Trimouille Seigneur de Craon & Tour, le Comté de Sylli.

Bertrand de la Tour 5. Comte de Bolongne & d'Auuer-gue.

François de la Tour
Vicôte de Turainne capitaine des cent Gentils hommes.

Plusieurs filles.

Isabeau de mommoureny
fille de monsieur le Connestable.

Le Vicôte de Turainne
vuiant a present,

L'an 1482 *Alé*
uâdes Stuard Duc
d'Albanie frere
de Jaques troisié-
me de ce nom, Roi
d'Ecosse, se Reti-
ra en France, ou
le Roi Lois vn-
ziésme le maria
à la fille du Com-
te de Bolongne, ce
Duc d'Albanie
fut tué en vn tour
noy en la rue S.
Anthoine a
Paris, & ensepue-
li aux Celestins de
laditte ville.

Anne de la
Tour fille aîs-
née femme en
premières nop-
ces d'Alexan-
dre Stuard Duc
d'Albanie, &
en secondes,
du Comte Loïs
de la Cham-
bre,

Ieanne de la
Tour fille secon-
de, femme de
messire Esmard
de Poitiers Sei-
gneur de saint
& Vallier.

Françoise de Magdeleine ou
la Tour 3. fil-
le femme de
Gilbert de
Chabannes, ches en Bourgō-
Baron & Sei-
gneur de Cur-
ton.

Iean de la Tour
Comte d'Auer-
gne & de L'aura-
guetz Seigneur de
Donzenac & de
Bouffac.

Ieâne de Bour-
bō seur du Con-
te de Vendos-
me.

Iean de la Tour
ou de Bolongne
naquit l'an 1467
& deceda l'an
1501.

Laurent de Me-
dici Duc d'Vr-
bin, Seigneur
& gouverneur
de Florence.

Magdeleine de la
Tour Cōtesse d'Au-
vergne & de L'aura-
guetz, par le trespas
de sa seur Anne.

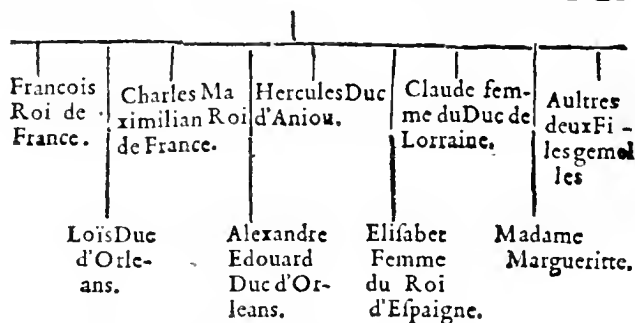
Anne de la Tour
femme de Iean
Stuard Duc d'Al-
banie son cousin
germain.

Catherine de Medici
Roine de France, Cō-
tesse d'Auvergne &
de Lauraguets.

Henry de Valois Roi
de France

Na

G E N E A L O G I E D E S C O M T E S



I'eusse bien deduire plus amplemēt & plus particuli-
fē les maisons honorables qui en nostre Roiaulme de
France & hors icelui sont issuez de la race de Bolon-
gne, si rel eust esté mon dessein, i'eusse monstré, comme
les Princes de Bourbon de Monpensier, de Lorraine, les
Rois de Nauarre, les Seigneurs d'Albrēt, Messieurs de
Neuers, de Crequy, de Pontieure, de Rochebaron, de
Roham, les Viconres de Tureinne, les Seigneurs de la
Trimouille, de Saint Vallier, de Curton, de Conches en
Bourgongne, d'Ascor, de l'Alain, les Princes d'Aurenge,
& les Comtes de la Chambre en Sauoie, tirent leurs
ancestres maternels de certe maison Roiale: Toutes-
fois ie m'en suis deporré, pource que mon bur principal
ne tendoit, qu'a rendre la Genealogie de nostre Roine
la plus euidente & claire que faire ce pourroit, si quel-
vn plus versé que moi en la cognoissance de ces mai-
sons, veult employer son pinceau a les représenter
mieux au vif, ie lui en scaurai fort bon gré: mesme
l'exortera i d'assembler en vn iuste volume tous les
faicts heroïques, que tant de Princes & grans Sei-
gneurs ont laissé, non pour demeurer ensepue-
liz, ains pour seruir d'exemple & desguillon à leur genereuse
posterité. Le face qui pourra, car de ma part ie n'en pro-
mets aultre chose, sinon celle que le temps & mon
estude me pourront departir.

F I N.

COPPIE DV PRIVILEGE.



H A R L E S par la grace de Dieu Roy de France:
Au Preuost de Paris, Bailly de Rouen, Senechal de
Lyon, ou leurs Lieutenans. Et à tous noz autres iu-
sticiers & officiers qu'il appartiendra, Salut. Nostre
cher & bien aimé Charles Perier marchant Libraire
& Imprimeur en l'Vniuersité de Paris: Nous
a fait remonstrer qu'il a de nouuel recourré l'Hi-
stoire des hommes illustres de la maison de Medici:

avec vn abbregé des Côtes de Bolôgne d'Auuergne, Auquel liure il a cõ-
uenu faire de grands fraiz: pour estre remboursé & recõpencé desquels
fraiz il desireroit volõtièrs le faire imprimer. Mais il doubte que autres
que luy ou ceux à qui il en donnera charge se voulsissent ingerer de le
vouloir imprimer, & que par ce il fust frustré de ses fraiz & mises qu'il y
a employez, si par nous ne luy estoit sur ce proueu de nostre grace, &
lettres à ce requises & necessaires, qu'il nous a treshumblemēt faict sup-
plier & requerir luy vouloir impartir. P O V R C E est-il q̃ nous desirās le
dict suppliant estre recõpensé de ses fraiz & mises: luy auõs permis & oc-
troyé de nostre certaine sciẽce plaine puissāce & autorité Royal, per-
mettõs & octroyõs par ces presentes d'imprimer ou faire imprimer le-
dict liure, & iceluy vendre & distribuer en nos pays, terres & Seigneu-
ries, sans que autres (que ceux ayant pouuoir de luy) en puissent imprimer
ou faire imprimer, vendre, debiter, ne distribuer (autres, en quel-
que maniere que ce soit, iusques à sept ans, à compter du iour & darte
de l'impression dudit liure. Si vous mandons & commettons par ces
presentes, & à chacun de vous endroit soy, si comme à luy appartiendra:
que de nos presens octroy & permission, vous faictes, souffrez, & laissiez
souffrir, ioyr & vs̄er ledict suppliant, & ceux qui auront de luy charge
d'imprimer ledict liure, sans en ce leur mettre ou donner ne souffrir
estre faict, mis ou donné aucun destourbier ou empeschement, en fai-
sant inhibitions & deffences par cry public, si mestier est, à toutes per-
sonnes generalement quelconques, de non eux ingerer d'imprimer ne
faire imprimer ledict liure, sur certaines & grandes peines à nous à ap-
pliquer, & de cõfiscation de ceux qui se seroiēt efforcez faire imprimer
contre & au preiudice de nosdictes inhibitions & deffences, vou-
lons en oultre qu'en mettant par brief le contenu en ces presentes au
commencement ou à la fin dudit liure, que cela soit de telle force &
vertu que si elles estoient en leur original signifiez à chacun desdicts
Libraires, Imprimeurs & contreuenans à ces presentes, au vidimus des-
quelles faict sous scel Royal, au seing de l'vn de noz amez & feaux No-
rraires & Secretaires, voulons soy soit adioustée comme au present ori-
ginal. Car tel est nostre plaisir.

D O N N E à Fontainebleau, le huietieme iour de Mars, l'an de grace
mil cinq cens soixante trois. Et de nostre Regne le quatrieme.

Par le Roy en son conseil.

Faultes en L'impression

Feuillet. 2. p. page. 1. ligne 8. aux: lisez, au: f. 4. p. 2. l. 26. doreſéauân: lisez, d'or'enauân.
f. 10. p. 1. l. 13. compagnie lisez, cōpagné: & en tous les lieux ou tel mot se treuuera
f. 10. p. 2. l. 3. ieux: lisez, yeux. f. 11. p. 1. l. 16. mōtirét: lisez, mōterét. f. 12. p. 1. l. 22. seruit
lisez, seruirét. & pag. 2. l. 11. grā: lisez, grāde. f. 15. p. 1. l. 25 & f. 47. p. 2. l. 19. sçachāt
lisez, sachant. f. 26. p. 1. l. 1. pouuoit: lisez, pouuoir. f. 38. p. 1. l. dernière, gagner:
lisez, gangner. & par tout ou tel mot se treuuera. f. 45. p. 2. l. 4. calomnie: lisez, calō-
nié. f. 52. p. 1. l. 15. & p. 2. l. 8. & 9. sainte Pulinaire: lisez, sainte Apollinaire. f. 53.
p. 1. l. 6. remors: lisez, remor. f. 64. p. 2. l. 20. sçachans: lisez, sachans. f. 66. p. 2. l. 7.
Maisel: lisez, Maisle. f. 72. p. 1. l. 12. rembarerrent: lisez, rembarrent. f. 76. p. 2.
l. 22. alun: lisez, alum. f. 100. p. 1. l. 28. velours: lisez, velous. f. 105. p. 2. l. 1 & f. 150.
p. 1. l. 25. Liburne: lisez, Liurne. f. 119. p. 1. l. 30. Sommeiller: lisez, Sommeillier.
f. 127. p. 1. l. 26. peule: lisez, peuple. f. 145. p. 1. l. 16. ottriant: lisez, otthroiant. f. 163.
p. 2. l. 30. orbiette: lisez, oruette. f. 169. p. 1. l. 22. Ferand: lisez, Ferrand. f. 171. p. 2.
l. 18. & f. 172. p. 1. Fardinand: lisez, Ferrand. f. 173. p. 2. l. 17. aucun: lisez, aucune.
f. 176. p. 2. l. 30. saueu: lisez, sauue. f. 192. p. 1. l. 7. ces: lisez, ses. f. 194. p. 2. l. 25.
ouoir: lisez, auoir. f. 217. p. 1. l. 1. combien que: lisez, combien. f. 218. p. 1. l. 4. abbai-
ser: lisez, abbaïsser. & en tous lieux ou vous treuueres cognoissans: lisez, cōgnois-
sans. paruenir: lisez, peruenir. compagnie: lisez, compāgnée. tost: lisez, tor. vāger:
lisez, venger. vaincus: lisez, veincus. pourucu: lisez, prouusu. quant: lisez, quand
parfaitement: lisez, parfaitement.

140. A. The Conspiracy of Laurence de Medici against
Alexander & his defence.

44. Cosmo Medici suspected in plot with his friend, & his
involvement relating to power and wars

70. With words of Cosmo to get the favour of the Senate
a little before his Banishment.

70. Character of Cosmo with some of his finest sayings.

79. The cause of the conspiracy against Giulio & Laurence
Medici by the Pazzi.

152. Adriano's death with other passages concerning
him



* = ~~A~~ - Z, A - Z. Ho - Mnd 1/2

